PARIS. — IMP. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17. — S.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SALLUSTE

AVEC LA

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA COLLECTION PANCKOUKE

PAR CHARLES DUROSOIR

NOUVELLE ÉDITION, SOIGNEUSEMENT REVUE

PAR M. J.-P. CHARPENTIER | ET M. FÉLIX LEMAISTRE

ET

PRÉCÉDÉE D'UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR SALLUSTE

PAR M. CHARPENTIER

Inspecteur honoraire de l'Académie de Paris,
Agrégé de la Faculté des lettres.

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

ÉTUDE

SUR

SALLUSTE

On regrette, en lisant Tite-Live, de n'avoir sur ce grand écrivain que très-peu de renseignements. On aimerait à connaître plus intimement l'homme dont l'âme sympathique et généreuse, s'identifiant avec les antiques vertus romaines, les a si bien peintes qu'il a dû les porter en lui-même, digne de cette liberté qu'il a célébrée alors même qu'elle n'était plus. On éprouve, à l'égard de Salluste, un sentiment tout contraire: on voudrait ne rien savoir de lui; il plairait de penser que celui qui, dans ses écrits et parfois hors de propos, s'est montré moraliste si sévère (1), a pratiqué ou du moins n'a pas publiquement outragé cette morale qu'il préconise si éloquemment : il est si doux d'estimer l'écrivain que l'on admire ! malheureusement il n'en est point ainsi. Les détails abondent sur la vie de Salluste; lui-même a pris soin de ne pas nous les épargner, et le contraste qui existait entre la gravité de ses écrits et la licence de ses mœurs révolta ses contemporains, et lui suscita une

(1) *Sallustius, gravissimus alienæ luxuriæ objurgator et censor.* Macrobe, *Saturn.*, lib, III, c. IX.

foule d'ennemis, de qui nous tenons la plupart des mémoires qui nous restent sur son compte; satires passionnées sans doute, mais qui contiennent des faits dont la plupart n'ont malheureusement jamais été démentis. Il est donc facile de parler de Salluste, et le président de Brosses l'a fait longuement; nous serons plus court et n'en dirons que ce qui, dans l'homme, se rapporte à l'historien; car c'est l'historien surtout que nous nous proposons d'examiner.

C. Sallustius Crispus naquit à Amiterne, ville du pays des Sabins, l'an de Rome 668 (87 avant J. C.), sous le septième consulat de Marius. Son père, comme plus tard le père d'Horace, le fit élever à Rome, mais avec moins de précaution sans doute et moins de vigilante sollicitude; car bientôt il s'y livra à tous les désordres qui, déjà, régnaient dans cette capitale du monde, où dominaient le luxe et la corruption. Aussi prodigue de son bien que peu scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent, Salluste aurait, dit-on, été contraint de vendre la maison paternelle du vivant même de son père, qui en serait mort de chagrin; fait qui ne paraîtra guère vraisemblable à qui sait ce qu'était chez les Romains la puissance paternelle. Mais le plaisir ne lui fit point oublier l'étude, et, tandis que son cœur prit toute la mollesse de la cité corrompue où il avait passé ses premières années, son esprit retint toute l'austérité du sauvage et dur climat sous lequel il était né. « Il eut toujours, dit le président de Brosses, des lumières très-justes sur le bien et sur le mal. » C'est ainsi que, quelque dépravé qu'il pût être, il eut du moins, à vingt-deux ans, le bon esprit de ne pas se jeter, comme tant d'autres jeunes gens dont il partageait les déréglements, dans la conspiration de Catilina. Entrant dans la route qu'à Rome il fallait nécessairement prendre pour arriver aux honneurs, Salluste embrassa la carrière du barreau, mais sans beaucoup d'ardeur, ce semble; du moins il ne paraît pas qu'il s'y soit distingué.

La littérature grecque, et dans cette littérature, l'histoire, la politique, furent ses principales études. Dédaignant, il nous l'apprend lui-même (1), la chasse, l'agriculture et les autres exercices du corps, il ne s'occupa qu'à fortifier, par la lecture et la méditation, la trempe naturellement vigoureuse de son esprit. Il avait eu pour guide dans ses premières études et il conserva toujours pour conseil et pour ami (2) Atéius Pretextatus, rhéteur athénien, qui lui-même avait pris le surnom de philologue et qui tenait, à Rome, une école très-fréquentée.

Lorsqu'il fut en âge de briguer les charges publiques, Salluste parvint à la questure; à quelle époque? on ne le sait pas précisément. Si ce fut dès sa vingt-septième année, âge fixé par les lois, ce dut être l'an 696, sous le consultat de Lucius Calpurnius Pison et de Cæsonius Gabinius, l'année même de l'exil de Cicéron et du tribunat de Clodius. C'était pour la république un temps de troubles et de malheurs. Le triumvirat de Pompée, César et Crassus avait paralysé la marche régulière du gouvernement et comme suspendu la constitution romaine. Aux scènes tumultueuses qui avaient amené l'exil du père de la patrie succédèrent les rixes non moins déplorables qui provoquèrent son rappel. Clodius et Milon, démagogues également violents dans des causes différentes, présidaient à ces luttes sanglantes. Ce fut dans ces circonstances que Salluste arriva au tribunat, l'an de Rome 701, plus heureux en ceci que Caton, qui, dans le même temps, sollicita, sans les obtenir, plusieurs dignités, contraste que Salluste ne manque pas de relever à son avantage : « Que l'on considère, dit-il, en quel temps j'ai été élevé aux premières places et quels hommes n'ont pu y parvenir. » Salluste épousa les haines et les af-

(1) *Bell. Catil.*, c. IV.
(2) *Coluit postea familiarissime* (*Scil. Ateius*) *Caium Sallustium.* (Sueton., *de Illustr. gram.*, X.)

fections de Clodius, son ami intime; il trempa dans toutes ses intrigues, dans tous ses désordres publics. Outre son amitié pour Clodius, Salluste avait une raison particulière de haïr Milon, auquel il avait fait, comme époux, un de ces outrages et dont il avait reçu un de ces châtiments qu'il est également difficile d'oublier. Surpris en conversation criminelle avec la belle Fausta, épouse de Milon et fille du dictateur Sylla, il avait été rudement fustigé et mis à contribution pour une forte somme. Tribun du peuple, Salluste se montra, presque en toute occasion, l'ennemi de Pompée et le soutien des mauvais citoyens; conduite coupable qu'il expia à la fin par un juste châtiment. L'an 704, les censeurs Appius Pulcher et L. Calpurnius Pison l'exclurent du sénat, à cause de ses débauches.

Une révolution l'avait rejeté hors de la vie politique, une révolution l'y ramena. César, après la conquête des Gaules, allait s'armer contre le sénat; son camp était l'asile de tous les séditieux, de tous les mécontents: Salluste devait naturellement s'y rendre; le parti de César, c'était son ancien parti, le parti populaire vers lequel il avait toujours incliné; déjà même, étant tribun, il s'était montré dévoué à César; il en fut donc bien accueilli. Bientôt il fut nommé questeur et rentra dans le sénat, deux ans après en avoir été banni. Pendant que César allait combattre Pompée en Grèce, Salluste resta en Italie, occupé des fonctions de sa charge, « dans l'exercice de laquelle, si l'on en croit un témoignage suspect, il ne s'abstint de vendre que ce qui ne trouva point d'acheteur (1). » De retour à Rome, l'an 708, César éleva Salluste à la préture. Salluste avait alors quarante ans. L'année suivante, il se maria avec Térentia, épouse divorcée de Cicéron. Longtemps Térentia avait exercé sur son premier mari

(1) *Quem honorem ita gessit, ut nihil in eo non venale habuerit, cujus aliquis emptor fuerit.* (*Declam. in Sallust.*, VI.)

une autorité despotique; mais, las enfin de son caractère altier, de sa dureté envers sa propre fille et de ses prodigalités, Cicéron avait pris le parti de la répudier: « Au sortir d'une maison où elle aurait dû puiser la sagesse dans sa source la plus pure, elle n'eut pas honte d'aller se jeter dans les bras de Salluste, ennemi de son premier époux: » Cette réflexion est de saint Jérôme. Successivement épouse de Cicéron, de Salluste, elle se remaria ensuite au célèbre orateur Messala Corvinus, ayant eu cette singulière fortune d'être la femme des trois plus beaux génies de son siècle. Elle n'en resta pas là cependant; ayant survécu à ce troisième mari, elle épousa en quatrièmes noces Vibius Rufus, et ne mourut, selon Eusèbe, qu'à l'âge de cent dix-sept ans.

Lorsque César se disposait à aller combattre en Afrique les restes du parti de Pompée, Salluste reçut l'ordre de conduire au lieu du débarquement la dixième légion et quelques autres troupes destinées pour cette expédition. Mais, arrivés sur le bord de la mer, les soldats refusèrent d'aller plus loin, demandant leur congé et les récompenses que César leur avait promises. Salluste fit, pour les ramener à leur devoir, de vains efforts et pensa être victime de leur fureur; il fallut pour apaiser cette révolte tout l'ascendant de César. Salluste suivit César en Afrique en qualité de propréteur, et fut par lui chargé de s'emparer, avec une partie de la flotte, des magasins de l'ennemi dans l'île de Tercine, mission dans laquelle il réussit pleinement, il amena bientôt à son général, dont l'armée manquait de toute espèce de provisions, une grande quantité de blé. Après la victoire de Tapsus, Salluste obtint, avec le titre de proconsul, le gouvernement de la Numidie. Il commit dans sa province les plus violentes exactions; c'est ce qui fait dire à Dion Cassius: « César préposa Salluste, de nom au gouvernement, mais de fait à la ruine de ce pays. » En effet, parti de Rome entièrement ruiné, Salluste y revint en 710 avec d'immenses ri-

chesses. Toutefois les Africains ne le laissèrent pas d'abord jouir tranquillement du fruit de ses déprédations; ils vinrent à Rome l'accuser; mais il fut absous par César, auquel il abandonna des sommes considérables.

La mort de César termina la carrière politique de Salluste. Possesseur d'une grande fortune, il ne songea plus désormais qu'à passer, au sein des richesses, une vie voluptueuse et tranquille. Du fruit de ses rapines, il fit construire sur le mont Quirinal une magnifique habitation et planter des jardins vantés par les anciens comme la plus délicieuse promenade de Rome: la place qu'ils occupaient est aujourd'hui encore appelée les *Jardins de Salluste*. L'on a, dans les différentes fouilles qui y ont été faites, trouvé une grande partie de ces belles antiques qui attestent la perfection de l'art chez les anciens. Là, Auguste donnait ces fêtes des *douze Dieux* que Suétone a décrites; là Vespasien, Nerva, Aurélien fixèrent leur résidence habituelle. Salluste avait en outre acheté de vastes domaines et la belle maison de César, à Tibur. Ainsi Salluste passa les neuf dernières années de sa vie entre l'étude, les plaisirs et la société de gens de lettres illustres; chez lui se rassemblaient Messala Corvinus, Cornélius Nepos, Nigidius Figulus, et Horace, qui commençait à se faire connaître.

Salluste mourut l'an 718, sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, dans la cinquante et unième année de sa vie. Il ne laissa pas d'enfants, mais seulement un fils adoptif, petit-fils de sa sœur. Il y eut à la cour d'Auguste un homme qui aurait pu partager avec Mécène ou lui disputer la faveur du prince. Semblable en plus d'un point à Mécène, comme lui il dissimulait, sous des apparences efféminées, la vigueur de son âme et l'activité d'un esprit supérieur aux plus grandes affaires. Modeste, fuyant l'éclat des honneurs, ainsi que Mécène encore, il ne voulut pas s'élever au-dessus de l'ordre des chevaliers et refusa la

dignité de sénateur. Mais il surpassa bientôt par son crédit la plupart de ceux que décoraient les consulats et les triomphes. Tant que vécut Mécène, ce courtisan habile et discret eut la seconde place, puis bientôt la première dans les secrets des empereurs; tout-puissant auprès de Livie, qui l'avait porté à la faveur, il reconnaissait ce service en défendant ses intérêts dans les conseils du prince. Ressemblant en ceci encore à Mécène, que, à la fin de sa vie, il conserva plutôt les apparences de l'amitié du prince qu'un véritable pouvoir (1). Ce confident d'Auguste, ce second Mécène, ce fut Caius Sallustius Crispus, le neveu de l'historien, l'héritier de sa fortune et de ses magnifiques jardins. Ainsi, comme César, Salluste ne se survécut que dans son neveu!

Nous avons retracé la vie de Salluste, il nous faut maintenant examiner ses ouvrages; et, après l'homme, considérer l'historien.

Nous avons vu que la carrière politique de Salluste avait été interrompue par plusieurs disgrâces; ces disgrâces servirent son talent: son génie a profité des châtiments mêmes que méritaient ses vices. En 704, il est exclu du sénat; dans sa retraite forcée, il écrit la *Conjuration de Catilina;* envoyé en Numidie, il se fait l'historien du pays dont il avait été le fléau. La *Guerre de Jugurtha* est de 709; les *Lettres à César sur le gouvernement de la république* avaient été écrites, la première avant le passage de César en Grèce, en 705; la seconde, l'année suivante.

Ce sont ces ouvrages que nous allons examiner; mais auparavant il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur ce qu'avait été l'histoire romaine jusqu'au moment où Salluste la prit pour la porter à une hauteur qui n'a point été dépassée.

Rome eut de bonne heure l'instinct de sa grandeur et le

(1) Tacit., *Ann.*, III, 30

sentiment de son éternité. Aussi, dès les premiers temps, s'occupa-t-elle de fixer, par quelques monuments grossiers mais solides, livres auguraux, livres des auspices, livres linteens, livres des magistrats, livres pontificaux (1), le souvenir des événements qui la devaient conduire à la conquête du monde : elle gravait son histoire naissante sur la pierre des tombeaux et sur l'airain des temples. Quand les lettres commencèrent à pénétrer dans l'Italie, le génie romain s'éveilla tout d'abord à l'histoire. Une première génération d'historiens parut. Mais alors il se produisit un fait assez singulier et qui pourrait nous surprendre, si nous n'avions dans notre littérature un fait analogue. Les premiers historiens de Rome, Fabius Pictor, Lucius Cincius et plusieurs autres écrivirent en grec (2); c'est ainsi que chez nous longtemps l'histoire s'écrivit en latin, et cela non-seulement au moyen âge, mais au seizième siècle même, quand nous avions eu les Villehardoin, les Joinville, les Froissart. Il ne faut pas s'en étonner : une langue, alors même qu'elle paraît formée, n'est pas propre encore à porter le poids de l'histoire ; sa jeunesse peut convenir aux chroniques, aux mémoires; il faut pour l'histoire sa maturité. Caton l'Ancien inaugura pour la littérature romaine cette ère de l'histoire nationale, écrite en latin avec quelque éclat, comme il avait inauguré celle de l'éloquence. Sur les traces de Caton parurent L. Calpurnius Piso, C. Fannius, L. Cœlius Antipater, faibles et maigres annalistes plutôt qu'historiens, et que Cicéron estimait médiocrement (3). Au temps de Sylla, il se fit dans l'histoire, comme dans le reste de la littérature, un mouvement remarquable, une espèce d'émancipation. Écrite jusque-là par des patriciens ou du moins par des hommes libres, elle le fut pour la première fois par un affranchi, L. Otacilius

(1) M. Vict. le Clerc, *Des journaux chez les Romains*.
(2) Justin, *Préface*.
(3) *De Legibus*, 1, 2

Pilitus : autre ressemblance avec nos vieilles chroniques, qui, rédigées d'abord par des ecclésiastiques et dans les monastères comme les fastes romains l'étaient dans les temples, ne le furent que plus tard par des laïques. Une nouvelle génération d'écrivains s'éleva; mais, c'est Cicéron encore qui nous le dit, elle ne fit que reproduire l'ignorance et la faiblesse de ses devanciers. Sisenna seul faisait pressentir Salluste.

Pourquoi l'histoire, à Rome, a-t-elle ainsi été en retard sur l'éloquence? Il faut sans doute attribuer cette infériorité de l'histoire à la langue elle-même, qui n'avait pas encore acquis la régularité, la force, la gravité, la souplesse nécessaires à l'histoire. On conçoit que, maniée chaque jour à la tribune et par les esprits les plus puissants, la langue oratoire ait de bonne heure reçu de ces luttes de la parole et du génie un éclat, une vigueur, une abondance que ne lui pouvait donner le lent exercice de la composition, qui convient à l'histoire. L'insuffisance de la langue, c'est donc là une première cause de l'infériorité de l'histoire relativement à l'éloquence; ce n'en est pas la seule. Théocratique et patricienne à sa naissance, Rome conserva soigneusement ses traditions religieuses et politiques. Écrire l'histoire fut un privilége et presque un sacerdoce dont les pontifes et les patriciens voulurent, aussi longtemps qu'ils le purent, rester en possession, comme ils l'étaient de la religion et du droit. Le jour où, sous Sylla, une main d'affranchi tint ce burin de l'histoire que jusque-là des mains nobles avaient seules tenu, ce jour-là ne fut pas regardé comme moins fatal que celui où, par l'indiscrétion d'un Flavius, d'un scribe, avait été révélé le secret des formules. Il y eut enfin à ce retard de l'histoire une dernière cause et non moins profonde.

L'histoire ne se fait pas aussi simplement qu'on pourrait le croire. Le nombre, la grandeur, la variété des événements,

y sont sans doute indispensables; ils en sont l'élément principal, la matière: ils n'en sont pas la condition même et la vie. Les événements qui souvent semblent, isolés et détachés les uns des autres, se succéder sans se suivre, ont une relation étroite, un enchaînement rigoureux, un ensemble et une unité qui en sont le secret et la lumière. Les contemporains voient bien les faits, mais ils ne les comprennent pas toujours et ne peuvent pas les comprendre; il leur faut, à ces faits, pour éclater dans toute leur vérité, un certain jour, un certain lointain et comme la profondeur même des siècles: avant Salluste cette perspective manquait aux historiens, et Salluste même ne l'a pas tout entière. Il l'a bien senti; aussi n'a-t-il pas cherché à faire ce qu'il n'aurait pu bien faire; il n'a pas entrepris d'écrire la suite de l'histoire romaine, mais des fragments de cette histoire, *carptim*: c'était montrer un grand sens. Cette histoire romaine, comment aurait-on pu l'écrire autrement que par morceaux détachés? elle n'était pas achevée encore: à ce grand drame, qui commence aux rois, se continue par les tribuns, se poursuit entre les Gracques et le sénat, entre Marius et Sylla, un dernier acte manquait; Salluste l'avait entrevu dans César, mais il ne devrait être complet que dans Auguste. Pour écrire en connaissance de cause l'histoire de la république, il fallait avoir assisté à sa chute: ce fut la fortune et la tristesse de Tite-Live; de même, Tacite n'a-t-il pu écrire l'histoire de l'empire que quand, les Césars épuisés, la vérité si longtemps outragée, *pluribus modis infracta*, reprit enfin ses droits sous la dynastie Flavienne, *nunc demum redit animus*. Pousserai-je ces considérations plus loin, et dirai-je que de nos jours non plus l'histoire de nos deux derniers siècles ne se peut écrire? nous connaissons l'exposition, le nœud; le dénoûment, nous ne l'avons pas encore.

Revenons à la *Conjuration de Catilina*, à laquelle ceci était un préambule nécessaire.

L'*Histoire de la conjuration de Catilina* fut, nous le savons, le coup d'essai de Salluste; aussi la critique a-t-elle pu justement y relever quelques défauts, soit pour la composition, soit même pour le style. Je ne parle pas de la préface, sur laquelle nous reviendrons, mais du lieu commun fort long qui suit la préface et forme comme un second avant-propos. Sans doute il n'était pas hors de raison que Salluste, ayant à nous raconter la tentative audacieuse de Catilina, remontât aux causes qui avaient pu la rendre possible; mais il le devait faire avec beaucoup plus de rapidité. Tacite, lui aussi, se proposant d'écrire l'histoire des empereurs, veut d'abord expliquer comment la république avait pu être remplacée par l'empire; mais avec quelle précision et quelle exactitude tout ensemble il le fait! Une page lui suffit à retracer toutes les phases politiques de Rome, depuis son origine jusqu'à Auguste: c'est là le modèle, trop souvent oublié, qu'il faut suivre. Ce préambule est donc un défaut dans la composition de *Catilina*. On a fait à Salluste de plus graves reproches: on l'a accusé d'injustice envers Cicéron; d'une espèce de connivence à l'égard de César; et, qui le croirait? d'un excès de sévérité à l'égard de Catilina.

L'antiquité nous a légué un monument de cette haine de Cicéron et de Salluste, dans deux déclamations que chacun d'eux est censé adresser au sénat contre son adversaire. S'il est prouvé que ces deux pièces furent composées dans le temps même où vécurent ces deux personnages, il n'est pas moins certain qu'ils n'en sont pas les auteurs. Ouvrage d'un rhéteur, on les attribue communément, à Vibius Crispus, et, avec plus de vraisemblance, à Marcus Porcius Latro, qui fut l'un des maîtres d'Ovide. Mais, tout apocryphes qu'elles sont, elles n'en attestent pas moins l'inimitié réciproque de ces deux personnages.

Salluste n'aimait donc pas Cicéron; cette haine a-t-elle

altéré en lui l'impartialité de l'historien? Je ne le pense. L'éloge qu'il fait de Cicéron est sobre assurément; cette épithète d'excellent consul ne caractérise guère les grands services rendus à la république par Cicéron, et j'avoue que les *Catilinaires* sont un utile contrôle et un indispensable complément du *Catilina*. Mais cette justice, toute brève qu'elle est, suffit, à la rigueur; on y peut entrevoir une réticence peu bienveillante, mais non un manque de fidélité historique. Il ne faut pas, d'ailleurs, oublier que Salluste n'écrit pas l'histoire du consulat de Cicéron, mais la conjuration de Catilina; et, dans son dessein, Cicéron n'est que sur le second plan. Toutefois, même avec cette réserve, il faut reconnaître qu'à l'égard de Cicéron Salluste aurait pu être plus explicite, et qu'en même temps qu'il taisait, autant qu'il était en lui, la gloire du consul, il jetait un voile complaisant sur la part que César avait prise à la conspiration; d'une part, retranchant de la harangue de Caton les éloges que celui-ci avait donnés à Cicéron (Velleius nous l'apprend), et de l'autre, supprimant les reproches que (Plutarque nous le dit) il adressait à César, qui, par une affectation de popularité et de clémence, compromettait la république et intimidait le sénat.

Avare de louanges pour Cicéron, Salluste a-t-il été trop sévère pour Catilina? Nul, dans l'antiquité, n'avait songé à lui adresser ce reproche; mais nous sommes dans un temps de réhabilitations, et Catilina a eu la sienne, qui lui est venue de haut et de loin. On lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Aujourd'hui, 22 mars 1822, l'empereur lisait dans l'*Histoire romaine* la conjuration de Catilina; il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée. Quelque scélérat que fût Catilina, observait-il, il devait avoir un objet; ce ne pouvait être celui de gouverner Rome, puisqu'on lui reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux quatre coins. L'empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas. » Cet éclaircissement que Napoléon désirait sur Catilina, deux historiens ont essayé de le donner (1).

Mais, nous le dirons : leurs raisons ou plutôt leurs hypothèses ne nous ont point convaincu. Catilina a eu, avec ses vices et ses crimes, quelque générosité et quelque grandeur d'âme : soit; Salluste a recueilli sur lui et sur ses complices quelques bruits populaires et qui ne soutiennent pas la critique, et que d'ailleurs il ne donne que pour des bruits : je le veux; Cicéron s'est laissé entraîner à quelques exagérations oratoires; l'on a ajouté aux projets réels de Catilina tous ceux dont on charge les vaincus; on lui a prêté des crimes gratuits; eh bien, quand nous accorderions tout cela, et, avec l'histoire, nous ne l'accordons pas, la base même de la conjuration ne serait pas ébranlée; il n'en resterait pas moins prouvé que Catilina avait résolu le bouleversement de la république sans autre but que le pillage, sans autres moyens que le meurtre et l'assassinat. Cela surprend, et cela est la vérité cependant : Catilina avait formé le projet de mettre Rome à feu et à sang, et il l'avait formé sans un de ces desseins qui certes ne justifient pas, mais qui expliquent les grands attentats, sans un but déterminé, uniquement pour se sauver ou périr dans le naufrage de Rome : conspirateur vulgaire et n'ayant guère de l'ambition que l'audace sans le génie. Non, Catilina n'a pas été calomnié; s'il l'eût été, comment se fait-il que Salluste, l'ennemi de l'aristocratie et l'ennemi personnel de Cicéron, ait parlé de lui et des siens dans les mêmes termes qu'en a parlé Cicéron? Mais, dit on, s'il eût réussi, il aurait été loué comme César l'a été : cette supposition n'est malheureusement que trop probable, mais elle

(1) M. Michelet, *Hist. romaine*, t. II, p. 227; M de Lamartine, *César*. 1856.

ne change pas la question. Vainqueur de la liberté publique et glorifié, Catilina n'en serait pas moins coupable : le succès n'absout pas.

Relevant Catilina, il fallait bien un peu rabaisser Cicéron. Cicéron est un peureux et un glorieux qui s'est exagéré et a grossi le péril, pour se donner plus de mérite à l'avoir conjuré : en réalité, son héroïsme lui a peu coûté; la conjuration avait plus de surface que de profondeur (1). Pauvre Cicéron! inquiet et malheureux vieillard, dirai-je avec Pétrarque, je te reconnais! entre Catilina et César, tu as été sacrifié : tel est le sort de la modération. Ainsi ne pensait pas de toi Rome, quand elle te salua du nom mérité de père de la patrie; ainsi n'en pensait pas celui-là même qui, infidèle à la reconnaissance, t'abandonna au ressentiment d'Antoine; ainsi n'en penseront pas tous ceux qui aiment encore l'éloquence, la vertu, la liberté.

Outre ces reproches particuliers de prévention à l'égard de Catilina, de réticence envers Cicéron, on a critiqué dans son ensemble même l'ouvrage de Salluste. La *Conjuration de Catilina* manquerait de réalité et de vie; elle n'aurait rien qui caractérisât particulièrement la situation de Rome au moment où elle a éclaté : abstraite, en quelque sorte, des temps et des lieux, elle serait un drame plus qu'une histoire. Que Salluste ait omis certains détails qu'aime et recherche l'exactitude moderne; qu'il n'ait pas suffisamment fait connaître toutes les causes qui ont préparé cette conjuration, je n'en disconviens pas; mais assurément ni la vie ni la réalité ne manquent à son ouvrage, qui est un début, il est vrai, mais le début d'un maître.

La *Guerre de Jugurtha*, moins connue que la *Conjuration de Catilina*, qui longtemps lui a été préférée, est remise aujourd'hui à la place qui lui appartient, au-dessus du *Catilina*.

(1) Le *Civilisateur*, Cicéron.

Ce n'est pas qu'on n'en ait aussi blâmé la préface, et même plus généralement; mais, ce reproche écarté (nous l'examinerons en même temps que celui qui a été fait à la préface du *Catilina*), on s'accorde à louer également et la composition et le style de cet ouvrage. Ici évidemment Salluste est plus à l'aise. Il a, outre son expérience d'écrivain, la liberté même de son sujet, qui n'est plus l'histoire contemporaine. Aussi, dès le début, quelle franche allure et quel éclat! quelle vive et rapide narration! Combien les portraits déjà si vigoureusement tracés dans le *Catilina* sont ici d'une touche plus ferme encore et plus hardie! combien les contrastes sont mieux ménagés! Dans le *Catilina*, rien n'adoucit la sombre figure du conspirateur et n'égaye la tristesse du sujet. Ici, au contraire, quelle opposition habile entre Jugurtha, dont l'ambition ardente ne recule devant aucun forfait, et cet Adherbal si doux, si accommodant, si craintif! Avec quel art Salluste ne fait-il pas ressortir le caractère des divers personnages qu'il met en scène! ici, le prince du sénat Scaurus, chez qui la hauteur patricienne cache une cupidité trop savante pour se monter facile; là, le tribun Memmius, qui aime le peuple, mais qui hait encore plus la noblesse; plus loin, le prêteur L. Cassius, le seul Romain que Jugurtha ne puisse mépriser. Et, dans ces portraits et ces contrastes, que de nuances délicates, de gradations heureuses! Quand Metellus paraît sur la scène, l'historien le met tout d'abord sur le premier plan; sur le second, Marius, lieutenant soumis et dévoué; mais du moment où, dans Utique, Marius a été, devant les autels des dieux, chercher des présages favorables à son élévation prochaine, il devient le principal personnage : le voilà enfin consul malgré Metellus. Mais, questeur de Marius, Sylla arrive à l'armée; c'est à lui que Bocchus livrera Jugurtha : Marius dès lors est effacé, et Metellus vengé. Salluste ne pénètre pas moins profondément les ressorts secrets qui font agir les personnages. Avec quelle vérité il

nous peint toutes les incertitudes, toute la mobilité, toutes les variations, toute la perfidie du roi Bocchus! « incertain s'il doit livrer son gendre à Sylla ou Sylla à son gendre, partagé entre les plus inquiétantes perplexités, il promet à Sylla, il promet à Jugurtha; décidé seulement à trahir, il ne retrouve le calme que lorsque le moment décisif arrivé le force à choisir entre ces deux perfidies (1)! »

Cependant tout habiles, tout frappants que sont ces contrastes, ce n'est pas ce qui, dans le *Jugurtha*, m'intéresse le plus. Au fond de cette histoire de Jugurtha, derrière ce drame qui se joue en Afrique, il y a une autre action dont, à y bien regarder, la guerre contre Jugurtha n'est qu'un acte et comme un épisode. Le véritable nœud et l'inévitable dénoûment de cette tragédie africaine, n'est pas à Cyrta, mais à Rome. En fait, ce n'est pas Metellus ou Marius qui sont aux prises avec Jugurtha, c'est le peuple et l'aristocratie. Aussi, en même temps qu'il nous décrit avec une rare exactitude, avec une rapidité entraînante, les événements militaires qui, sur le sol d'Afrique, semblent rendre la fortune indécise entre Jugurtha et les généraux romains, Salluste sait-il, par un art admirable, retenir ou ramener continuellement nos regards sur Rome; il en représente les luttes intérieures, ces discordes du peuple et de la noblesse, cette soif des richesses, cette vénalité de tous les ordres, qui, mieux que ses ruses et son indomptable courage, soutiennent et enhardissent Jugurtha.

Si, pour la composition, la *Jugurthine* est bien supérieure à la *Catilinaire*, elle ne l'est pas moins pour le style. Dans la *Catilinaire*, la plume résiste quelquefois; elle manque de souplesse et de naturel: le style a de l'apprêt; mais, dans la *Jugurthine*, le grand écrivain se montre tout entier. « Les masses du style y sont en général moins détachées, moins

(1) Dussault, *Ann. littér.*, t. III, p. 19 et 20.

en relief; tout est lié, nuancé, fondu avec un art d'autant plus louable, qu'il est moins apparent. Les portraits y sont encadrés et développés avec moins de faste et d'affectation (1). »

Maintenant que nous avons examiné les deux chefs-d'œuvre de Salluste, la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*, que faut-il penser des deux préfaces qui leur servent d'introduction? Je le sais : l'opinion générale les condamne, et elle les peut condamner à deux titres : au nom de l'art, au nom de la morale; au nom de l'art, comme un préambule déplacé, qui ne conduit pas à l'ouvrage et n'y tient pas; au nom de la morale, comme hypocrisie de l'homme vicieux qui se couvre du langage et du masque de la vertu. Examinons-les donc à ce double point de vue.

On passe plus volontiers condamnation sur la préface du *Catilina;* et, en effet, si elle ne se rattache pas étroitement à l'ouvrage, elle n'a pas la prétention d'y servir d'introduction; c'est tout simplement un avant-propos, une confidence que l'auteur fait au lecteur sur les motifs qui l'ont déterminé à écrire, sur les dispositions qu'il y veut apporter; une digression aussi, si l'on veut, sur l'étude, une espèce de profession de foi littéraire enfin, qui, considérée à part de l'ouvrage, comme elle le doit être, non-seulement n'a rien qui choque le goût, mais qui au contraire charme et plaît par un certain abandon et des détails que l'on regrette de ne pas trouver plus souvent dans les auteurs anciens. Combien ne serait-on pas heureux que Tacite nous eût ainsi mis dans le secret de son âme et de ses pensées! Il est moins facile, je l'avoue, de justifier le préambule du *Jugurtha*. C'est évidemment, dit-on, un morceau déplacé, une pièce à effet où, sans nécessité aucune, Salluste se met en scène, et où, en se faisant à contre-temps moraliste, il ne blesse pas seu-

(1) Dussault, *Annales littéraires*, t. III, p. 18.

lement le goût, il ment encore à la vérité, et veut se donner le masque de vertus qu'il n'a pas; comme Sénèque, qui écrivait sur la pauvreté avec un stylet d'or, il prêche la morale au milieu des richesses, fruit de ses déprédations. Sans doute mieux vaut quand l'exemple vient à l'appui du précepte; mais de ce qu'un homme qui n'est pas précisément vertueux préconise la vertu, de ce qu'un concussionnaire loue la pauvreté, faut-il conclure nécessairement que ses éloges sont une hypocrisie? ne serait-il pas aussi juste d'y voir un hommage rendu à la vertu, au désintéressement, une expiation morale en quelque sorte, au lieu d'un mensonge, l'aveu que si l'on n'a pas fait le bien, on en sent le prix et la beauté? Hélas! les hommes sont moins méchants qu'ils ne sont faibles, moins fourbes qu'ils ne sont inconséquents; le :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor,

C'est à tous, plus ou moins, notre devise; c'était celle de Salluste : « Il louait dans les autres ce qu'on ne pouvait louer en lui. En s'éloignant de la pratique de la vertu, il en conservait le souvenir et l'estime, et il n'était pas du moins arrivé à l'excès de déréglement où tombent ceux qui, non-seulement suivent le vice, mais l'approuvent et le louent (1). »

D'ailleurs, qu'on y fasse attention : de quoi est-il question dans le préambule de *Jugurtha?* est-ce bien précisément un lieu commun de morale qu'y développe Salluste? Non; c'est encore un retour sur lui-même; il y expose simplement cette thèse : que l'intelligence est supérieure au corps, que les dons de l'esprit et de l'âme valent mieux, sont plus durables que les jouissances matérielles. Eh! mon Dieu! après tout Salluste ne dit guère là que ce qu'il éprouvait, ce

(1) Saint-Évremont, *Observations sur Salluste et sur Tacite.*

qu'il pensait! Ce fut en effet le caractère de Salluste de conserver au milieu de l'amour des plaisirs le goût de l'étude, et les vives clartés de l'intelligence dans la corruption du cœur. Salluste ne se ment point à lui-même et ne cherche pas à mentir à la postérité. C'est dans le silence de l'étude, dans le calme de la retraite, dans la satiété des plaisirs et le vide qu'ils laissent dans l'âme, que, seul avec lui-même, dans un de ces dégoûts qu'amènent l'âge et la réflexion, Salluste, dans un monologue mélancolique auquel il admet le lecteur, fait, involontairement plutôt que par artifice, cet aveu qu'au-dessus des richesses, au-dessus des jouissances du corps, il y a quelque chose de supérieur et d'immortel, l'intelligence et la vertu. Pourrions-nous lui en savoir mauvais gré? Pourquoi ne croirions-nous pas à sa sincérité, sinon à la sincérité de l'homme, du moins à celle de l'artiste, qui dans sa facilité d'émotion pense ce qu'il écrit, au moment du moins où il l'écrit? Séparez ce morceau de l'ouvrage; regardez-le comme une page détachée des mémoires de Salluste, et non comme la première de *Jugurtha*, ce sera peut-être encore une faute, mais une faute heureuse.

Après les deux préfaces du *Catilina* et du *Jugurtha*, ce que la critique, et la critique ancienne surtout a blâmé dans Salluste, ce sont les harangues. Selon Sénèque le rhéteur, si on les lit, c'est uniquement en faveur de ses histoires (1). Avant lui, un grammairien, Cassius Severus, avait avancé qu'il en était des harangues de Salluste comme des vers de Cicéron ou de la prose de Virgile (2); enfin Quintilien semble se ranger à cet avis, en conseillant aux orateurs de ne pas imiter la brièveté de Salluste (3). J'avoue que les habitudes

(1) *Orationes Sallustii in honorem historiarum leguntur.* (Seneca, rhetor, *Declam.*, lib. III.)
(2) Cassius Severus, *Apud fabric. Bib. lat.*, lib. II, c. XVI.
(3) Liv. IV, c. V; X, c. I.

de pensée et de style de Salluste ne sont pas précisément celles qui conviennent le mieux à l'éloquence; Quintilien observe justement que le style rapide et coupé qui domine dans ses compositions oratoires n'est pas celui qu'il faut au barreau, et il fait aux orateurs un précepte de ne le pas suivre. J'accepte donc, dans une certaine mesure, le reproche adressé à ces harangues: oui, elles n'ont pas l'abondance, l'éclat, le mouvement des discours de Tite-Live; mais, dénuées de naturel dans la forme, elles sont vraies dans le fond. Assurément Marius n'eût pas donné à ses phrases la précision savante que leur donne Salluste, mais des pensées que lui prête l'historien, des sentiments qu'il lui fait exprimer, il n'eût rien désavoué. Aux paroles de Catilina, on reconnaît le tribun, ami de Clodius. Un reproche plus sérieux a été fait à Salluste, ainsi qu'à Tite-Live, sur l'excessive longueur de leurs harangues; et ce reproche, ce sont deux historiens, Trogue Pompée et Vopiscus, qui le leur ont adressé (1). Il vaut d'être examiné.

Les harangues sont-elles un hors-d'œuvre dans les grands historiens de l'antiquité? Telle est, en d'autres termes, la question qui se cache sous l'observation de Trogue Pompée, reproduite par Vopiscus.

Il y a, il faut le reconnaître, dans l'usage que les historiens font des harangues directes comme un luxe d'éloquence scolastique que n'accepte guère notre goût moderne, un de ces mensonges de l'art que, jusqu'à un certain point, la raison peut blâmer. Mais, ceci une fois accordé, la vérité, une vérité profonde, est au fond de ces harangues. On s'est de nos jours beaucoup attaché à mettre dans l'histoire ce que l'on en appelle la philosophie. Je ne sais, mais il me semble que ce n'est pas là une découverte absolument nouvelle, et que

(1) *Pompeius Trogus in Livio et Sallustio reprehendit, quod conciones directas... operi suo interserendo historiæ modum excesserint.* Justin, lib. XXXVIII, c. III; Vopiscus, *Vie d'Aurélien.*

ce que nous cherchons, ce que nous croyons avoir créé, les anciens l'avaient bien un peu rencontré et connu; le mot, si je ne me trompe, est plus nouveau que la chose. Que sont, en effet, les harangues dans les historiens de Rome et d'Athènes? Est-ce simplement une occasion et un exercice d'éloquence, de vaines et oiseuses pièces de rhétorique qui se puissent sans inconvénient retrancher ou ajouter, des morceaux de rapport nullement nécessaires à l'harmonie et au jeu de l'ensemble, au développement des caractères, à l'exposition des événements, à la gradation de l'intérêt historique? Si c'étaient là, en effet, la nature et la condition des harangues, elles ne seraient pas seulement un hors-d'œuvre frivole, un accessoire déplacé, elles seraient un embarras et un grave défaut. Heureusement il n'en va pas ainsi. Les harangues dans les historiens sont, pour ainsi parler, la maîtresse pièce de leurs ouvrages; elles préparent, développent et résument tour à tour le sens des événements et le caractère des personnages; elles montrent les mobiles divers qui les font agir et tous les secrets ressorts des révolutions politiques. « Toutes ces harangues que se sont permises les historiens anciens ne peuvent-elles pas être considérées, à la forme près, comme de véritables digressions raisonnées, comme des développements d'observations qu'ils n'ont pas craint de répandre dans leurs histoires, qu'ils en ont même regardées comme des parties essentielles et qui en forment à la fois les points les plus lumineux et les plus beaux ornements (1)? » Les réflexions que l'historien n'a point mises dans le cours de la narration, qu'elles eussent interrompue, ou qu'il n'y a que discrètement répandues, pour n'en point ralentir ou suspendre la marche, il les presse ici, les condense, les rapproche pour en faire jaillir la lumière sur les faits qui, sans elles, resteraient obscurs.

(1) Dussault, *Annales littéraires*, n° 3, p. 504.

Ainsi présentées, ces réflexions ont un grand avantage: elles parlent elles-mêmes, si je puis ainsi dire, au lieu d'être énoncées par la bouche de l'historien. Comme sur la scène, les personnages dans leurs discours se livrent sans y penser au spectateur; ils sont vivants et animés; ils se meuvent et agissent, et nous donnent ainsi des événements une explication naturelle et dramatique, un sens simple et vrai, bien au-dessus des sentences que l'historien pourrait développer pour son propre compte: il y a donc là une réelle et profonde philosophie de l'histoire.

Tel est l'intérêt, telle est la légitimité des harangues dans les historiens anciens. Veut-on juger mieux encore de leur utilité et de leur importance et s'assurer avec quel art les historiens ont su les rattacher aux événements qu'ils racontent et en faire la préparation, le lien tout ensemble et le résumé de leurs récits? Qu'on les enlève, ces harangues, de la place qu'elles occupent, et à l'instant tous les faits perdront leur intérêt, leur sens avec leur unité; ils se détacheront les uns des autres, se succéderont sans se suivre, anneaux brisés d'une chaîne que rien ne retient plus. Ce n'est pas tout; faites sur les harangues la même épreuve, et vous aurez un résultat tout contraire. Séparées des récits qui y mènent, elles formeront encore une œuvre complète où tout se tient et s'enchaîne, où les événements se déroulent avec ordre, avec clarté, avec intérêt. Je ne sais rien de la conjuration de Catilina, de la guerre de Jugurtha, et je lis les harangues que Salluste prête à Catilina et à Marius; et, après les avoir lues, si je puis regretter quelques détails, quelques faits secondaires de ces deux grands événements, pour les causes mêmes qui les ont amenés, pour les passions et les intérêts divers des personnages, il ne me manquera rien. Ainsi donc, dans les harangues se trouvent réunis la beauté de la forme, l'unité historique, l'art avec la vérité.

J'ai excusé les préfaces de Salluste et cherché à imputer à bonne intention l'éloge qu'il y fait des vertus antiques; je ne m'en dédis pas, mais si quelque chose pouvait me faire changer d'opinion, ce seraient les deux *Lettres sur le gouvernement* adressées à César. Salluste n'est plus ici cet historien austère que nous avons vu; c'est un flatteur habile, un partisan de la tyrannie. Il y a toutefois entre ces deux lettres, composées, nous l'avons dit, à un certain intervalle l'une de l'autre, une différence qu'il est bon de remarquer. Quand la première fut écrite, la lutte entre César et la république était encore indécise; aussi Salluste y conseille-t-il la modération. Dans la seconde, il tient un tout autre langage; il y appelle la rigueur des lois au secours de la réforme des mœurs du peuple romain; il veut faire de César l'oppresseur du parti vaincu; on y sent l'emportement de la victoire. De ces deux lettres, la première semble avoir pour but d'assurer la domination de César; la seconde, de l'organiser: l'une est politique, l'autre est morale; toutes deux contiennent d'ailleurs de belles idées, un sens profond, une connaissance parfaite des causes qui ont amené la chute de la république, et même quelques conseils auxquels le dictateur ne dédaigna pas de conformer sa conduite. Ces lettres sont donc comme la première assise de cet édifice dont César jetait les fondements: l'empire commençait. La république était-elle condamnée à périr; et, en admettant qu'elle fût incapable de vivre, un citoyen, si grand qu'il fût, avait-il le droit de la renverser? Cette révolution a-t-elle été un bienfait, une satisfaction et un soulagement pour l'univers sur lequel pesait une aristocratie insolente, puissante pour le mal, impuissante pour le bien; faut-il saluer dans l'avénement de l'empire la naissance d'un pouvoir dont l'action unique et supérieure assurait aux peuples le repos avec l'égalité, et qui, étendant à toutes les nations ce droit de cité aupara-

vant si restreint, a préparé, dans la paix romaine, la formation d'un nouveau monde? On pourrait pencher à ce sentiment. Mais, d'un autre côté, en voyant, sous les empereurs, l'esprit se retirer du monde, la raison s'affaiblir, la dignité humaine se dégrader, l'empire lui-même s'abîmer sous les hontes, les folies, les cruautés du despotisme, et la civilisation aboutir par la servitude à la barbarie, on se prend à regretter cette liberté qui donnait aux âmes de l'énergie, de la grandeur aux caractères, de l'activité aux intelligences, à la parole une tribune, et qui, pendant tant de siècles, fit, avec la prospérité de Rome, sa gloire au dedans, sa force au dehors.

Mais ces *Lettres sur le gouvernement* sont-elles véritablement de Salluste? question par où j'aurais dû commencer. La majorité des commentateurs s'est prononcée pour lui; deux seuls ont protesté, et, le dirai-je? j'inclinerais à leur opinion. Quoi qu'il en soit, peut-être ne faudrait-il pas, comme on l'a fait quelquefois, donner à ces lettres une trop grande importance historique. Démagogue furieux, tribun turbulent, devenu le flatteur de César, quelle créance pourrait d'ailleurs mériter Salluste?

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'an 710 jusqu'à sa mort, Salluste composa deux derniers ouvrages, l'*Histoire de Rome depuis la mort de Sylla* et la *Description du Pont-Euxin*. De ce dernier ouvrage il ne nous reste rien; nous avons de la grande histoire des fragments précieux, recueillis, classés avec autant de soin que de discernement par le président de Brosses, mais d'après lesquels nous ne pouvons apprécier le travail de Salluste : matière de regrets, plutôt que texte de jugement.

Cette revue des ouvrages de Salluste achevée, nous devons, pour la couronner, recueillir, peser les jugements qui ont été portés sur lui par les anciens et par les modernes : les critiques d'abord, puis les éloges.

Ce qu'on lui a d'abord reproché, c'est son obscurité, son affectation à employer, à rajeunir de vieux termes, et ce reproche, ce n'étaient pas des hommes médiocres qui le lui adressaient; c'était Auguste, juge habile des écrivains de son temps; Asinius Pollion, d'un goût si fin et si délicat; c'était le maître même de Salluste, ce Pretextatus que nous connaissons; c'est enfin Quintilien (1) qui nous a conservé cette épigramme sur l'auteur du *Jugurtha* :

Et verba antiqui multum furate Catonis
Crispe, jugurthinæ conditor historiæ.

Tous juges compétents, auxquels on peut joindre l'empereur Adrien, rhéteur couronné, espèce de Frédéric II, dont le goût bizarre n'admirait dans Salluste que l'affectation du vieux langage, et à qui même il préférait pour cette raison l'historien Célius.

A ces critiques adressées à Salluste, il en est une que l'on voudrait n'y pas ajouter : c'est celle de Tite-Live. Tite-Live reproche à Salluste les emprunts que, dans sa grande histoire surtout, il avait faits à Thucydide; et, selon lui, Salluste avait gâté tout ce qu'il avait pillé. Qu'est-ce qui a pu inspirer à Tite-Live cette remarque peu obligeante? Y faut-il voir une injustice de l'esprit de parti, Salluste ayant été pour César, Tite-Live pour Pompée? ou bien le sentiment peu honorable d'une rivalité jalouse? Je ne sais; peut-être tout simplement un goût littéraire différent : Tite-Live et Salluste se ressemblent si peu ! Il ne faut pas toujours prendre pour envie les oppositions des grands esprits entre eux et le jugement qu'ils portent les uns des autres. Corneille a pu dire à Racine avec une entière bonne foi « qu'il avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait point pour la tragédie; » c'était en lui erreur, mais non malveillance; et,

(1) Quintilien, lib. VIII, c. III.

à son tour, tout en admirant Corneille, Voltaire a pu relever ses défauts et ses incorrections; non toutefois peut-être sans un peu de cette humeur dont Tite-Live n'a pas non plus été exempt à l'égard de Salluste. Quoi qu'il en soit, en résumant ces jugements divers sur Salluste, ils se réduisent à ceci : archaïsme et imitation.

Le reproche d'archaïsme fait à Salluste porte en quelque sorte sur deux points : on le condamne au nom du goût; on le condamne aussi au nom de la sincérité, si je puis ainsi parler; on veut qu'en affectant d'employer les expressions et les tours de l'ancienne langue latine, Salluste ait eu l'intention de se donner par là un vernis d'antique rigidité, une apparence de moralité qu'il n'avait pas. Je ne crois guère à cette hypocrisie de Salluste sous forme littéraire. Cette recherche des tours et des expressions d'un autre âge était tout simplement en lui une affaire de goût particulier, semblable à ce retour qui, sous Marc-Aurèle, se fit dans les esprits vers l'ancienne littérature, et dont nous avons, dans les lettres de Fronton, de curieux témoignages; c'était aussi l'influence du pays où il était né. La Sabine était une rude contrée et qui communiquait aux esprits quelque chose de l'âpreté de ses montagnes : Varron a, comme Salluste, quelque chose d'inculte, et qui tient plus de la langue de Caton que de celle de Cicéron.

Cependant, il est vrai, Salluste a imité Caton; cette imitation s'explique assez naturellement. Caton est le seul, nous l'avons vu, qui, avant Salluste, eût dans ses *Origines*, imprimé à l'histoire un cachet profond d'originalité (1). C'est lui qui, le premier, précurseur de Plutarque, a raconté l'histoire nationale en vue de l'histoire grecque, en vue de l'histoire romaine, opposant la gloire du peuple romain à celle de ses rivaux. Le seul fragment un peu étendu qui

(1) *Cato, romani generis disertissimus.* Salluste, *Fragments.*

nous soit parvenu de son ouvrage retrace le dévouement d'un tribun romain et de ses braves compagnons d'armes, que l'auteur compare à Léonidas et à ses trois cents Spartiates (1); dans un autre passage, cité par Cicéron (2), Caton avait mis en parallèle les plus célèbres constitutions de la Grèce et celle de Rome. On conçoit donc que Salluste ait dû profondément étudier Caton et que, dans ce commerce assidu avec lui, il se soit teint de ses couleurs; qu'il en ait emprunté certains tours et certaines expressions, la rudesse et la forme sentencieuse; mais, en ce faisant, Salluste n'a rien fait que de légitime et de nécessaire.

Il ne le faut pas oublier : la langue latine, la langue de l'histoire surtout, s'est formée lentement et difficilement; elle s'est formée, comme tout à Rome s'est formé, par un travail opiniâtre, par des conquêtes successives; elle n'est pas née spontanément comme en Grèce; elle n'a pas eu cet heureux épanouissement et cette vigoureuse beauté d'une langue primitive. Longtemps les expressions savantes, les nuances fines et légères, ont manqué aux écrivains latins, parce qu'ils n'avaient pas et la délicatesse des sentiments et ce tact exquis qui saisit et exprime les mouvements intérieurs de l'âme : la langue morale, la plus déliée, la plus profonde de toutes les expressions du cœur humain, est aussi la dernière à naître et à grandir. C'est à la créer, à la développer chez les Romains que Salluste s'est surtout attaché. Mais pour cela Caton lui était d'un faible secours; il s'est donc adressé ailleurs, il s'est adressé à Thucydide.

Jusqu'à quel point cette imitation de Thucydide aurait-elle été un plagiat? Pour répondre à cette question, la pièce principale du procès nous manque, car nous n'avons que de rares fragments de la grande histoire de Salluste, où se trouvaient, dit-on, ces emprunts maladroits qui étaient

(1) Aul. Gell., III, 7.
(2) *De Repub.*, II, 1.

presque des larcins. Mais, si nous ne la possédons plus, cette histoire, nous avons Thucydide; or, franchement, à part quelques pensées, quelques tours qu'il en a tirés, en quoi Salluste est-il la copie de Thucydide? Tous deux, il est vrai, se ressemblent par la concision, par la profondeur un peu obscure de la pensée; tous deux aiment le relief de l'expression et la recherche du tour; mais c'est là une conformité naturelle de leurs esprits: ils se sont rapprochés parce qu'ils se ressemblaient; Thucydide a pu avertir Salluste de son génie; ce génie, égal au sien, il ne l'a pas fait; singulier imitateur que quelques-uns, à tort, selon moi, préfèrent à l'original! « Bien que le principal mérite de Thucydide, dit Sénèque le Rhéteur, consiste dans la brièveté, Salluste le surpasse encore sur ce point et l'a vaincu en quelque sorte sur son propre terrain. Quelque précise que soit la phrase de l'auteur grec, on peut, sans en altérer le sens, en ôter quelque chose, mais, dans Salluste, supprimez un mot, et le sens est détruit. » Salluste, tout en imitant, a donc été original; il a poli et enrichi la langue latine et mérité cet éloge que lui donne un grammairien, d'avoir été un créateur : *Verborum novator.*

Voilà pour les critiques; quant aux éloges, ils abondent. Velleius Paterculus (1) met Salluste au niveau de Thucydide et au-dessus de Tite-Live; Tacite se fait gloire de l'imiter, et le déclare le plus brillant auteur des annales romaines (2); Quintilien le place sur la même ligne que Thucydide; il l'appelle historien d'un ordre plus élevé; c'est, dit-il, avoir profité que de pouvoir le comprendre (3); Martial met Salluste au-dessus de toute comparaison :

Hic erit, ut perhibent doctorum corda virorum,
Primus romana Crispus in historia.

(1) *Æmulumque Thucydidis Sallustium*, lib. II.
(2) *Rerum romanarum florentissimus auctor, Ann.*, lib. III, 30.
(3) Lib. II, c. v.

Tels sont, en mal et en bien, les jugements des anciens sur Salluste. Les modernes s'y sont en général tenus, penchant du reste du côté de l'éloge plutôt que vers celui du blâme. Le blâme cependant s'est rencontré. Un savant, Gruter, a contesté à Salluste cette brièveté que tous les anciens ont louée en lui (1). Selon Gruter, on pourrait, qui le croirait? retrancher au moins cinquante mots dans chacune des pages de Salluste, sans que le sens fût altéré; et, par un éloge qui revient presque à la critique de Gruter, Jules Scaliger, de paradoxale mémoire, a donné à Salluste la qualification du *plus nombreux des historiens*. Une critique attentive a vu aussi « quelquefois percer l'affectation dans ces incises si rapides et si vigoureuses, dans ces traits si tranchants et si heurtés que poursuit sans cesse le génie ardent de Salluste; » mais Lamothe-Levayer, Saint-Évremont, s'accordent à reconnaître dans Salluste un écrivain de génie, et semblent, comme les anciens, le préférer à Tite-Live et à Tacite, ainsi qu'on l'a fait plus récemment. « Salluste, dit M. Dussault, est l'écrivain le plus précis, le plus concis qu'ait produit la littérature latine, sans en excepter Tacite lui-même. Son goût est plus pur que celui de l'historien des empereurs, son expression plus franche, sa pensée plus dégagée de toute subtilité. » Si cette préférence donnée à Salluste était simplement une affaire de goût, nous n'aurions rien à dire; on peut en effet, selon le tour de son esprit, préférer Salluste à Tite-Live ou à Tacite, mais nous craignons que la supériorité attribuée à Salluste sur ses rivaux par le critique que nous venons de nommer ne soit pas purement une impression littéraire.

Nous lisons dans la préface d'un traducteur de Tacite, à même d'être bien informé (il était neveu de M. Suard) : « Peu après la victoire d'Austerlitz, le 30 janvier 1806, l'Institut

(1) *Subtilissimus brevitatis artifex.* Aul. Gell., lib. III, 1.

vint, ainsi que tous les corps de l'État, présenter à Napoléon un tribut d'hommages pour les victoires qui le rendaient maître de presque toute l'Europe; Arnault, président de l'Académie française, lui dit, entre autres paroles : « Vos « victoires ont chassé les barbares de l'Europe civilisée. Les « lettres, sire, ne sont point ingrates envers vous. L'Insti- « tut, en anticipant sur les éloges que l'histoire vous ré- « serve, est, comme elle, l'organe de la vérité. » Ce discours réveilla la susceptibilité de Napoléon; il parla des historiens avec sa sagacité ordinaire, et en vint bientôt à Tacite; puis, s'adressant à M. Suard, secrétaire perpétuel, il lui dit « qu'il devrait faire un commentaire sur Tacite, et rectifier « les erreurs et les faux jugements de l'historien. » M. Suard répondit : « que la renommée de Tacite était trop haute « pour que l'on pût jamais penser à la rabaisser. » Napoléon fut blessé aussi profondément que d'un trait de Tacite lui-même il chercha des commentateurs plus complaisants pour satisfaire son dépit contre le prince des historiens; il choisit dans un journal célèbre une plume savante et dévouée; l'article parut dans ce journal le 11 février de l'année 1806. Voici les paroles du journaliste.

« Nos écrivains philosophes, qui généralement méprisent assez les anciens, eurent pour Tacite une tendresse particulière. Sénèque et Tacite furent les objets de toute leur affection; Tacite surtout fixa leur enthousiasme; il devint pour eux le premier des écrivains; ils le regardèrent comme le plus beau modèle que l'antiquité eût transmis à l'imitation des temps modernes. Pourquoi cette espèce d'engouement exclusif pour Tacite? Pourquoi cette emphase avec laquelle on prononçait son nom? Pourquoi ce culte voué à un seul écrivain de l'antiquité? Il y a donc quelque chose de mystérieux dans le culte que nos écrivains philosophes avaient exclusivement voué à Tacite? On se demande comment il se fait que ces grands contempteurs de l'antiquité aient choisi

pour leur idole un auteur ancien, qu'ils aient pu se résoudre à appeler sur lui tous les respects, toute la vénération de leur siècle. L'idée qu'on se forme ordinairement de Tacite ajoute encore au mystère de cette espèce de religion : on se représente un écrivain excessivement grave et sévère, dont l'obscurité a quelque chose de sacré, dont l'intelligence est interdite aux profanes, dont tous les mots sont des sentences, et dont toutes les sentences sont des oracles. Cette physionomie de l'historien des empereurs, ce caractère qui le distingue, est une des raisons du choix que nos philosophes en ont fait pour le présenter à l'adoration publique; un écrivain de génie, dont le style eût été simple, clair et naturel, n'aurait pas aussi bien servi leur enthousiasme; il n'y a pas beaucoup de mérite à admirer ce que tout le monde entend; il est même piquant de diffamer ce que tout le monde admire. L'engouement des adorateurs d'un écrivain tel que Tacite n'avait presque pas de juges : il eût fallu entendre cet auteur pour apprécier la mesure d'admiration qu'il mérite. La haine des tyrans qui semble avoir guidé la plume et enflammé le génie de Tacite, les peintures énergiques et sublimes de la cour des empereurs romains qui se trouvent dans ses admirables ouvrages, étaient de plus une recommandation bien forte pour lui, auprès d'un parti qui haïssait essentiellement l'autorité, et qui ne pouvait souffrir le frein du gouvernement; ces pauvres philosophes étaient tourmentés d'un esprit de faction et de révolte qui puisait sans cesse dans les écrits de Tacite de nouveaux aliments (1). »

Dix jours après, le 21 février, l'auteur de l'article que nous venons de rapporter en partie s'attaquait encore à Tacite.

Tacite était la préoccupation continuelle de Napoléon.

(1) C.-L.-F. Panckoucke, *Traduction de Tacite*, préface, p. 66.

On lit dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire :* « Napoléon, devisant un jour sciences, littérature, histoire, dans les bosquets de la Malmaison, dit : « Tacite nous explique fort bien comment les Césars s'étaient rendus odieux par leurs débauches et par leurs cruautés. Mais d'où vient que ces empereurs étaient en même temps les idoles du peuple? c'est ce que Tacite ne dit pas, et ce qu'il faudrait nous expliquer. » Napoléon se trompait; Tacite a fort bien dit et plus d'une fois ce qui faisait des empereurs les idoles du peuple. Dans le discours que Galba tient à Pison, il s'exprime ainsi : « Néron sera toujours regretté des mauvais citoyens, c'est à toi à faire en sorte qu'il ne le soit pas par les gens de bien. » Paroles admirablement commentées par Montesquieu : « Le peuple de Rome, ce qu'on appelait *plebs*, ne haïssait pas les plus mauvais empereurs. Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étaient regrettés du peuple à cause même de leur folie; ils prodiguaient pour lui toutes les richesses de l'empire; et quand elles étaient épuisées, le peuple voyait sans peine dépouiller toutes les grandes familles; il jouissait des fruits de la tyrannie; et il en jouissait purement, car il trouvait sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssaient naturellement les gens de bien; ils savaient qu'ils n'en étaient pas approuvés. Indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austère, enivrés des applaudissements de la populace, ils parvenaient à s'imaginer que leur gouvernement faisait la félicité publique, et qu'il n'y avait que des gens malintentionnés qui pussent le censurer (1). » A Sainte-Hélène même, Napoléon songeait encore à ce qu'il regardait comme une prévention de l'histoire à l'égard des empereurs romains : « En immolant César, Brutus ne voulut pas voir que son autorité était légitime, parce qu'elle était l'effet de l'opinion et de

(1) *Grandeur et décadence*, ch. xv.

la volonté du peuple (1). » Napoléon avait tort de se faire ainsi l'apologiste des empereurs, et d'y chercher comme une origine et une justification ; par le génie, par la gloire, par le malheur noblement supporté, il est autant au-dessus d'eux qu'à d'autres égards il en diffère profondément quoi qu'il en soit, d'après ce que nous venons de rapporter, on peut croire que la supériorité donnée à Salluste sur Tacite par le critique officiel n'était peut-être pas entièrement désintéressée, et qu'un sentiment autre que celui du goût, s'il ne dictait son jugement, pouvait cependant l'altérer. »

De nos jours, Tacite n'est guère plus heureux; il vient de rencontrer un nouveau et éminent contradicteur, qui est en même temps un partisan de Salluste.

« La littérature latine ne possède aucun ouvrage qui renferme, sur l'état politique des Romains, les lumières qu'Aristote nous a données sur la république de Sparte, et Xénophon sur la république d'Athènes. Tacite est de tous les auteurs celui sur lequel on pourrait le plus compter, à cause de la trempe de son esprit sévèrement critique. L'entrée en matière de ses *Annales* fait espérer d'utiles révélations; en quelques mots profonds et rapides, il montre le monde fatigué des guerres civiles, un besoin général de repos et de sécurité; Auguste, maître de l'armée par ses largesses, du peuple par ses distributions, des nobles par ses faveurs, de tous par la douce tranquillité de son gouvernement; enfin, la république s'effaçant peu à peu du souvenir d'une société qui, sous un sceptre protecteur, goûtait un repos dont elle avait été si longtemps privée. Ce tableau est d'une touche admirable. Il fait espérer que l'auteur, s'élevant à d'autres perspectives, éclairera de quelques traits lumineux les causes de cette décadence. Mais, il faut le dire, Tacite trompe ici notre attente. En général, Tacite, qui pénètre si avant

(1) *Précis sur les guerres civiles de Jules César*, par Napoléon.

dans le cœur humain, n'a pas la même portée pour sonder (quoiqu'il en ait la prétention) les plus hautes causes des événements. Son style ne cesse jamais d'être savant, pittoresque et viril; mais son génie demeure trop étranger au progrès de la société romaine. Il saisit en philosophe le caractère des individus, il ne sait pas s'inspirer de la philosophie d'une époque. Prenons, par exemple, un passage célèbre de ses *Annales*, celui où il expose les vicissitudes de la législation romaine. Ce tableau est semé de traits brillants et profonds, et la verve de l'auteur lance avec vigueur des sarcasmes accablants. Mais tout cet art, il faut bien l'avouer, prête une enveloppe éloquente à de graves erreurs et à d'inconcevables préjugés. Tacite affirme, en effet, que la perfection de la législation romaine s'est arrêtée à la loi des Douze tables : *Duodecim tabulæ finis æqui juris*. Depuis, la décadence a tout envahi. N'espérons donc pas trouver dans Tacite le fil conducteur que nous cherchons. Un auteur qui croit que tout est mal à partir des Douze tables ne prouve rien autre chose, sinon qu'avec des dispositions misanthropiques, un homme de génie, grand peintre et moraliste intègre, peut manquer du tact si nécessaire à l'histoire (1). » Nous ne rechercherons pas si l'auteur du passage que nous citons a bien donné à la phrase de Tacite son vrai sens ce qui peut être contesté, et si l'historien des empereurs mérite le reproche qui lui est fait, de n'avoir pas vu ces progrès du droit romain qui ne furent sensibles qu'assez longtemps après lui, et furent l'œuvre du christianisme et non de l'empire; nous n'avons voulu constater qu'une chose : à savoir, qu'aujourd'hui, comme au commencement du siècle, comme au temps des articles officieux ou officiels, le vent est aussi favorable à Salluste qu'il est contraire à Tacite. Nous concevons très-bien, sans y acquiescer nous

(1) *Revue contemporaine*, 31 août 1855.

notre part, que l'on préfère Salluste à Tacite, et, nous le répétons, si cette préférence était uniquement littéraire, nous n'aurions rien à y voir : mais, ici encore, comme plus haut, en est-il bien ainsi?

Laissons donc de côté ces considérations un peu étrangères à la littérature, et, abstraction faite des préoccupations contemporaines, cherchons quel est, parmi les historiens latins, le rang de Salluste; mais, pour le comparer, il le faut définir.

Quand Salluste entreprit d'écrire l'histoire, la langue de l'histoire, nous le savons, n'était pas faite à Rome; ce lui fut donc une nécessité de la créer. Cette nécessité s'accordait parfaitement avec la nature de son esprit. Salluste est avant tout un artiste en style; il en a la passion en même temps que le sentiment; il choisit, il façonne, il cisèle les mots : c'est le la Rochefoucauld de la langue latine. Mais ce soin minutieux a ses dangers. Continuellement occupé de donner du relief à l'expression, du trait à la pensée, de la concision à la phrase, Salluste n'évite pas toujours l'obscurité, la recherche, les chutes brusques et imprévues; c'est le reproche que lui adressait Sénèque, qui se le fût justement appliqué. Ces scrupules dans Salluste ne s'arrêtent pas au style; il les a également dans le choix et pour la forme de ses ouvrages. Ne pas tenter d'embrasser toute l'histoire romaine, dont il ne pouvait, au temps où il écrivait, avoir le dernier mot, c'était, nous l'avons dit, une preuve de grand sens dans Salluste; mais il faut ajouter que c'était aussi un instinct éclairé du genre de son talent, plutôt profond qu'étendu, plus sobre que riche, plus fini que naturel. Dans ces tableaux détachés de l'histoire romaine, il peut plus facilement, jaloux qu'il est avant tout de l'effet de l'ensemble, plus que de l'exactitude des détails, composer les faits, placer les personnages, ménager les nuances, préparer les contrastes, en un mot, mettre en lumière ou laisser dans l'ombre

ce qui peut faire briller ou couvrir ce talent de peindre qu'il possède au suprême degré : c'est le défaut de quelques-uns de ces portraits qu'il aime à tracer, morceaux d'apparat quelquefois plus que vivantes et fidèles images : historien, en qui l'écrivain ne disparaît pas toujours assez.

Sa narration, si rapide, si vive, si pittoresque, n'est pourtant pas à l'abri de toute critique. Salluste a le tour vif, l'expression rapide, l'allure fort dégagée en apparence ; mais, regardez-y de près, il n'avance pas autant qu'il se hâte ; ce qu'il ne dit pas sans beaucoup de peine en une suite de petites phrases brusques, saccadées, monotones et fatigantes par l'emploi excessif de l'infinitif de narration, Tite-Live vous le dira avec plus de charme et même plus de précision, dans une de ces magnifiques périodes où, sans rien précipiter, sans rien laisser en arrière, la pensée entraîne avec elle dans son cours limpide et majestueux toutes les incises qui la complètent.

Malgré ces défauts, Salluste est un écrivain incomparable. Son style a une suprême beauté de vigueur et d'éclat, de hardiesse et d'aisance, de séve abondante quoique contenue ; il a de ces mots qui illumment toute une pensée, de ces traits qui éclairent toute une figure. Quoique colorées, ses expressions sont limpides et transparentes : sous les mots, on aperçoit les idées. C'est le propre, en effet, de cette intelligence fine, de cette raison élevée, de tout saisir d'une vue nette et de tout montrer sous une vive lumière ; tant cette même clarté qui resplendit dans son esprit, qui a conservé en lui, au milieu de ses vices, le sens du beau et de la vertu, lui révèle, avec une prompte et infaillible pénétration, les humeurs diverses des personnages, leurs intérêts, leurs passions ! Entre les différents mobiles qui peuvent décider le cœur humain, et qui souvent s'y combattent, il ne cherche pas, il n'interprète pas comme Tacite. Dans les ressorts si compliqués de l'âme, il saisit sur-le-champ, il montre celui

qui la met en jeu, au moment où il la peint. La sûreté de son coup d'œil ne nous trompe et ne le trompe jamais : c'est un moraliste, comme Tacite, mais sans amertume ; il ne peint les hommes ni pires ni meilleurs, mais tels qu'ils sont ; ayant retiré de son expérience des affaires ce fruit qui est ordinairement le résultat de la vertu, la tolérance. En un mot, historien dramatique, politique profond, grand écrivain malgré quelques taches, tel est Salluste.

Salluste est-il supérieur ou inférieur à Tite-Live ? est-il au-dessus ou au-dessous de Tacite ? Si nous ne suivions que notre goût particulier ; si nous ne considérions que la pureté du style, la beauté de l'éloquence, le cours limpide et abondant de la narration, peut-être donnerions-nous la préférence à Tite-Live ; à Tacite, si nous ne faisions attention qu'à la profondeur de la pensée, au pittoresque de l'expression, à l'âme sympathique de l'historien : sans oublier toutefois que Salluste est souvent aussi énergique et aussi concis que Tacite, sans être aussi tourmenté ; aussi éclatant, aussi riche, quoique plus tempéré que Tite-Live et plus sobre. Mais, adoptant sur les trois historiens latins ce qu'un rhéteur a dit seulement de Tite-Live et de Tacite, nous aimons mieux reconnaître qu'ils sont « plutôt égaux que semblables (1), » et, comme on l'a heureusement exprimé, « les admirer tous ensemble que leur chercher des rangs. »

Maintenant comparerons-nous les historiens latins aux historiens grecs et déclarerons-nous les uns supérieurs aux autres ? Assurément, nul plus que moi n'aime Tite-Live ; nul n'est plus charmé de cette limpidité brillante, de cette abondance si choisie, de cette imagination si pittoresque : si j'avais un faible, je serais, avec la Harpe, pour l'historien de la république romaine. Mais qu'il m'en coûterait de lui sa-

(1) *Nam mihi egregie dixisse videtur Servilius Nonianus, pares eos magis quam similes.* Quintil., lib. X, c. I.

crifier Hérodote! ces pages si imprégnées de fraîcheur, ces légendes si merveilleuses, cette prose si voisine de la poésie, ces histoires sœurs de l'épopée et comme elles inspirées par les muses! Et comment choisir entre Thucydide et Salluste, si concis tous deux, si énergiques, si profonds! et Xénophon! lui pourrait-on sacrifier César, presque aussi attique que lui dans son urbanité romaine? Quant à Tacite, il est à part dans sa grandeur comme dans ses défauts.

Mais pourquoi vouloir comparer ce qui est différent? Il y a, en effet, entre les historiens grecs et les historiens latins, avec quelques analogies, des dissemblances profondes. Les premiers écrivent pour ainsi dire dans la fraîcheur et dans la jeunesse du monde, sans modèles et aussi sans entraves, espérant beaucoup de la liberté et de l'avenir. Voyez Hérodote: ne se promène-t-il pas avec une curiosité, avec un plaisir d'enfant, à travers les pays et les siècles dont il a pu se procurer la connaissance? puis, à mesure qu'il avance dans son récit et qu'il approche de son siècle, il s'anime et s'élève jusqu'à ce qu'enfin, racontant les hauts faits qui avaient retenti autour de son berceau, il fasse entendre un chant de triomphe et de joie, au souvenir de Marathon et de Salamine, et salue dans la défaite des barbares la victoire de la civilisation. De même, dans Xénophon, l'histoire est pleine de naïveté et d'espérance; il admire les vertus plus qu'il ne critique les vices; il a vu de près la faiblesse de l'empire des Perses (1), et il se réjouit de l'avenir prochain qui fera triompher ses compatriotes de l'ennemi héréditaire de leur civilisation. Thucydide, je le sais, a moins de sérénité; il n'a pu ne pas reconnaître la décadence des mœurs de ses contemporains, mais elle est à ses yeux l'effet de la guerre : c'est un mal qui passera (2); il croit au malade assez d'énergie pour recouvrer sa santé première.

(1) *Hellen.*, VI, 1, 4.
(2) III, 82.

Il n'en est pas ainsi des historiens latins: Salluste, Tite-Live même, Tacite, écrivent sous une impression pénible et avec une préoccupation douloureuse. Comme Thucycide, Salluste voit la corruption de ses concitoyens, mais il la voit irrémédiable: « Deux vices opposés, dit-il, l'avarice et la débauche, éteignent en nous tout ce qu'il y avait dans nos aïeux de bon et d'énergique, et nous ne nous arrêterons plus sur cette pente rapide. » Tite-Live lui-même, qui, en écrivant l'histoire des premiers temps de Rome, s'en faisait contemporain par le cœur et par l'imagination : *mihi vetustas res scribenti, nescio quo pacto antiquus fit animus* (1), Tite-Live finit pourtant par être atteint de découragement; et il laissera, lui le Pompéien, échapper ces mots, qui sont presque l'excuse de César: « Nous sommes arrivés au point où nous ne pouvons plus ni souffrir nos maux ni en supporter le remède. » Et Tacite? ah! celui-là, c'est la douleur même; cette république que Tite-Live avait du moins entrevue, elle est pour Tacite l'objet d'un inconsolable regret. Aussi quelle amertume dans ses plaintes : « Un long esclavage a tellement étouffé en nous tous les nobles sentiments, que nous ne savons plus faire usage de la liberté qu'on nous offre; nous avons fini par aimer l'inaction à laquelle d'abord nous ne nous résignions qu'en frémissant! » Aussi, quelque ardent que soit son culte pour les anciennes vertus, quelque puissante que soit son imagination pour les ressusciter et les peindre, ne peut-il échapper aux impressions de la réalité; le contraste des temps qu'il regrette et de ceux qu'il est obligé de raconter frappe cruellement son esprit, et des réflexions tristes ou chagrines, des soupirs douloureux, viennent parfois interrompre le récit impassible de l'historien.

Ainsi l'histoire romaine n'a rien du calme, de la sérénité,

(1) L. XLIII, 13.

j'ai presque dit, des illusions de l'histoire grecque : ici, il y a tranquillité, harmonie, élévation; là, combat, discussion, douleur. Cette différence s'explique facilement. Venus les premiers, les historiens grecs étaient, pour ainsi dire, dans une heureuse ignorance des destinées des peuples; ils avaient l'expérience de la vie des individus; ils n'avaient pas celle de la vie des nations. Il n'en est pas ainsi des historiens latins: ils ont, outre leur propre expérience, l'expérience des nations qui les ont précédés; ils portent en quelque sorte le poids des siècles et ils ont le désenchantement de la vieillesse. En lisant les historiens grecs, les historiens romains y reconnaissaient la loi fatale de l'accroissement, de la grandeur, de la décadence; ils y retrouvaient le passé de leur propre histoire: ils y pressentaient son avenir. Mais, s'ils ont moins de naïveté, de grâce, que les historiens grecs, s'ils éveillent moins en nous, avec le sentiment du beau, les sympathies généreuses qui sont la vie et l'honneur de l'humanité, ils nous attachent par d'autres qualités. Leur pensée a plus de profondeur et une mélancolie qui n'est pas sans intérêt et sans grandeur; ils pénètrent plus avant dans la nature humaine, et, si le jour dont ils l'éclairent est quelquefois sombre, leur tristesse même a son charme et son instruction.

Au point de vue moral, les historiens latins se soutiennent donc à la hauteur des historiens grecs; mais, au point de vue de l'art, ceux-ci leur sont supérieurs; ils ont, en effet, ce mérite suprême en toute œuvre de l'esprit de s'effacer complétement derrière leurs ouvrages, de n'y mettre pas leurs préoccupations personnelles : c'est le caractère d'Hérodote, c'est surtout celui de Thucydide. Uniquement épris de la vérité pure, il ne cherche pas à expliquer les événements, à les colorer; il les présente nus; à peine un voile, transparent comme la lumière du ciel grec, les couvre sans les embellir. Il n'est point orateur comme Tite-

Live, poëte comme Tacite; il ne plaide ni ne peint : sa passion, s'il en a une, c'est la recherche du vrai.

Les historiens latins n'ont pas, à beaucoup près, cette discrétion. Ce qui, au premier abord, frappe en eux, c'est leur physionomie nationale : Salluste, Tite-Live, Tacite, sont pleins de cette foi que l'univers appartient à Rome. Cette foi, elle est l'âme de leurs récits, l'originalité puissante de leurs œuvres; souvent même elle va jusqu'à l'égoïsme, jusqu'au mépris de l'humanité, et à justifier les actes les moins justifiables de l'ambition romaine. Oui, Rome, personnifiée dans ses historiens, ne voit, n'admire, ne souffre qu'elle-même; pour elle seule elle s'émeut, indifférente aux malheurs, aux larmes, à la destruction des peuples qui doutent, en lui résistant, de cette éternité que les destins lui ont promise. Que les historiens grecs sont différents ! Généreux, sympathiques à l'humanité, s'ils triomphent des victoires obtenues sur le grand roi, c'est que dans ces victoires ils voient pour les autres peuples, aussi bien que pour eux-mêmes, la défaite de l'esclavage et de la barbarie par la liberté et la civilisation, le triomphe de la Grèce sur l'Orient. J'aime donc mieux les Grecs; mais je dois respecter, sinon admirer dans les historiens latins cet égoïsme patriotique. Le génie romain se peint tout entier dans son histoire; il s'y peint avec toute sa personnalité et sa dureté; et, pourtant, malgré cette préoccupation continuelle d'égoïsme, à cause de cette préoccupation peut-être, l'histoire romaine a un singulier intérêt; toute façonnée qu'elle est à l'image du peuple roi, elle attache fortement; c'est qu'à Rome entre les plébéiens et les patriciens, il se joue sur le Forum un drame où le monde tout entier est engagé : c'est la lutte du droit contre la force. L'histoire qui, en Grèce, n'a qu'un acteur, les hommes libres, ici en a deux, le peuple et la noblesse; l'intérêt est donc double. De la lutte des plébéiens et des patriciens date

en effet le premier affranchissement de l'humanité ; dans la Grèce dominent encore le despotisme de l'Orient et la jalousie de la liberté, qui se montre dans l'abaissement de l'Ilote : le combat des deux ordres, le sénat et le peuple, est, à Rome, le premier pas vers cette égalité que l'empire a bien pu préparer, mais que le christianisme seul a donnée au monde.

C'est ce sentiment de patriotisme qui nous attache si fortement dans Tite-Live et dans Tacite, et qui, dans Salluste, quand il regrette l'antique simplicité des mœurs, prend un accent qui est presque celui de la vertu. C'est lui, du moins, c'est ce sentiment qui lui révèle, avec un tact si prompt et si sûr, les causes de ces vices secrets qui minent la constitution romaine, qui, déjà atteinte dans les luttes de Marius et de Sylla, ouvertement menacée par l'audace de Catilina, doit succomber sous le génie non moins hardi, mais plus habile de César. Salluste, et c'est là son trait distinctif, se distingue entre tous les historiens par un sens profond, par une connaissance pratique des hommes et des affaires. « Sa politique, dit Saint-Évremont, est juste, noble, généreuse. » Mably lui rend le même témoignage: « Voyez Salluste, c'était sans doute un fort malhonnête homme; mais, s'élevant par les lumières de son génie au-dessus de lui-même, il ne prend point le faste, les richesses, les voluptés et la vaste étendue des provinces de la république pour des signes et des preuves de sa prospérité. Il voit Rome qui chancelle sous le poids des richesses et qui est prête à se vendre si elle trouve un acheteur. J'aime une histoire qui m'instruit, étend ma raison, et qui m'apprend à juger de ce qui se passe sous mes yeux et à prévoir la fortune des peuples où je vis par celle des étrangers (1). » Juge aussi éclairé des hommes et des faits qu'il est écrivain ferme et précis. Salluste n'exagère et n'affaiblit rien : « Chez lui, dit saint Augustin, le vrai s'embellit sans jamais s'altérer (1). » Si Tacite est le livre des penseurs, Salluste doit être celui des hommes d'État. Sans doute, on désirerait que chez lui l'autorité de l'homme vînt confirmer les leçons du moraliste; mais, si l'on ne sent pas dans ses écrits l'accent ému du patriotisme comme dans Tite-Live, comme dans Tacite l'indignation de la vertu, il en a du moins le respect et comme un regret intellectuel, sinon moral; il plaît moins peut-être, il ne touche pas autant : il instruit davantage.

J.-P. CHARPENTIER.

(1) *De la manière d'écrire l'histoire.*

(1) *Sallustus nobilitatæ veritatis historicus* : de Civitate Dei, I, c. v.

AVERTISSEMENT

Nous avons pris, pour cette édition des œuvres complètes de Salluste, la traduction justement estimée de M. Ch. du Rozoir, ancien professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand; traduction d'un tour naturel et facile; d'un style sain, élégant et agréable, d'une grande fidélité de sens et d'expression, et qui seulement laissait parfois désirer un peu plus de concision et de vigueur; nous avons revu attentivement, et avec le même soin, le texte et les notes. Dans ce travail, nous avons été heureusement secondé par M. F. Lemaistre, habile humaniste et littérateur d'un goût délicat.

A l'exemple du président de Brosses, et contrairement à l'usage adopté par presque tous les éditeurs ou traducteurs de Salluste, M. du Rozoir avait donné le *Jugurtha* avant le *Catilina* : nous faisons comme lui. Sans doute, en plaçant le *Catilina* avant le *Jugurtha*, il y a cet avantage, que l'on suit mieux les progrès du style et de la manière de l'écrivain; mais cet arrangement a l'inconvénient de présenter les faits dans l'ordre inverse à celui où ils se sont passés; on éprouve comme un certain malaise à revenir ainsi en arrière et à remonter le courant de l'histoire. D'ailleurs, en mettant le *Jugurtha* avant le *Catilina*, on ne fait que ce qui s'est toujours fait pour les œuvres de Tacite, sans que personne y ait trouvé à redire. Tout le monde sait que les *histoires* ont été composées avant les *annales*; et pourtant qui donnerait

les *annales* après les *histoires* dérouterait singulièrement le lecteur. Il n'y a point de raison d'en agir pour Salluste autrement que pour Tacite. On aura donc dans cette édition : 1° la guerre de Jugurtha; 2° la conjuration de Catilina; 3° les lettres à César sur le gouvernement de la république; 4° tous les fragments véritables jusqu'ici recueillis de la grande histoire de Salluste; fragments que M. Ch. du Rozoir, tout en s'aidant du travail du président de Brosses, a vérifiés avec plus d'exactitude et restitués avec plus de sûreté aux livres et à la place auxquels ils appartenaient. Ainsi cette traduction de Salluste formera un corps d'histoire complet depuis la guerre de Jugurtha jusqu'à la dictature de César

GUERRE DE JUGURTHA

SALLUSTE

GUERRE DE JUGURTHA

I. C'est à tort que les hommes se plaignent de leur condition, sous prétexte que leur vie, si faible et si courte, serait gouvernée par le hasard plutôt que par la vertu. Loin de là; quiconque voudra y penser reconnaîtra qu'il n'y a rien de plus grand, de plus élevé, que la nature de l'homme, et que c'est moins la force ou le temps qui lui manque, que le bon esprit d'en faire usage. Guide et souveraine de la vie humaine, que l'âme tende à la gloire par le chemin de la vertu, alors elle trouve en elle sa force, sa puissance, son illustration : elle se passe même de la fortune, qui ne peut donner ni ôter à personne la probité, l'habileté, ni aucune qualité estimable. Si, au contraire, subjugué par des passions déréglées, l'homme s'abandonne à l'indolence et aux plaisirs des sens, à peine a-t-il goûté ces funestes délices, il voit s'évanouir et s'éteindre, par suite de sa coupable inertie, et ses forces, et ses années, et

BELLUM JUGURTHINUM

1. Falso queritur de natura sua genus humanum, quod, imbecilla atque ævi brevis, forte potius quam virtute regatur : nam contra, reputando, neque majus aliud neque præstabilius invenias, magisque naturæ industriam hominum, quam vim aut tempus deesse. Sed dux atque imperator vitæ mortalium animus est; qui, ubi ad gloriam virtutis via grassatur, abunde pollens potensque et clarus est, neque fortunæ eget; quippe probitatem, industriam, alias artes bonas, neque dare neque eripere cuiquam potest. Sin, captus pravis cupidinibus, ad inertiam et voluptates corporis pessum datus, est perniciosa lubidine paulisper usus; ubi per secordiam vires, tempus, ingenium defluxere, naturæ infirmitas

son talent. Alors il accuse la débilité de son être et s'en prend aux circonstances du mal dont lui seul est l'auteur. Si les humains avaient autant de souci des choses vraiment bonnes que d'ardeur à rechercher celles qui leur sont étrangères, inutiles et même nuisibles, ils ne seraient pas plus maîtrisés par les événements qu'ils ne les maîtriseraient eux-mêmes, et s'élèveraient à ce point de grandeur, que, sujets à la mort, ils devraient à la gloire un nom impérissable.

II. L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, tous les objets extérieurs, aussi bien que toutes ses affections, tiennent de la nature de l'un ou de l'autre. Or la beauté, l'opulence, la force physique et tous les autres biens de ce genre passent vite; mais les œuvres éclatantes du génie sont immortelles comme l'âme. En un mot, les avantages du corps et de la fortune ont une fin, comme ils ont eu un commencement. Tout ce qui a pris naissance doit périr, tout ce qui s'est accru, décliner; mais l'âme incorruptible, éternelle, souveraine du genre humain, fait tout, maîtrise tout et ne connaît pas de maître. Combien donc est surprenante la dépravation de ceux qui, entièrement livrés aux plaisirs du corps, passent leur vie dans le luxe et dans la mollesse, tandis que leur esprit, la meilleure et la plus noble portion de leur être, ils le laissent honteusement sommeiller dans l'ignorance et dans l'inertie, oubliant qu'il est pour l'âme tant de moyens divers d'arriver à la plus haute illustration!

III. Parmi ces moyens, les magistratures, les commandements, enfin toute participation aux affaires publiques, ne me

accusatur; suam quisque culpam auctores ad negotia transferunt. Quod si hominibus bonarum rerum tanta cura esset, quanto studio aliena ac nihil profutura, multumque etiam periculosa petunt; neque regerentur magis quam regerent casus; et eo magnitudinis procederent, ubi pro mortalibus gloria æterni fierent.

II. Nam uti genus hominum compositum ex anima et corpore, ita res cunctæ studiaque omnia nostra, corporis alia, alia animi naturam sequuntur. Igitur præclara facies, magnæ divitiæ, ad hoc vis corporis, alia hujuscemodi omnia brevi dilabuntur; at ingenii egregia facinora, sicuti anima, immortalia sunt. Postremo corporis et fortunæ bonorum, ut initium, sic finis est; omnia orta occidunt, et aucta senescunt: animus incorruptus, æternus, rector humani generis, agit atque habet cuncta, neque ipse habetur. Quo magis pravitas eorum admiranda est, qui, dediti corporis gaudiis, per luxum atque ignaviam ætatem agunt; ceterum ingenium, quo neque melius, neque amplius aliud in natura mortalium est, incultu atque secordia torpescere sinunt: quum præsertim tam multæ variæque sint artes animi, quibus summa claritudo paratur.

III. Verum ex his magistratus et imperia, postremo omnis cura rerum publi-

paraissent guère dignes d'être recherchés dans le temps présent : car ce n'est pas au mérite qu'on accorde les honneurs; et ceux qui les ont acquis par des voies frauduleuses n'y trouvent ni sûreté, ni plus de considération. En effet, obtenir par violence le gouvernement de sa patrie ou des sujets de la république (1), dût-on devenir tout-puissant et corriger les abus, est toujours une extrémité fâcheuse; d'autant plus que les révolutions traînent à leur suite les massacres, la fuite des citoyens, et mille autres mesures de rigueur (2). D'un autre côté, se consumer en efforts inutiles, pour ne recueillir, après tant de peine, que des inimitiés, c'est l'excès de la folie, à moins qu'on ne soit possédé de la basse et funeste manie de faire en pure perte, à la puissance de quelques ambitieux, le sacrifice de son honneur et de sa liberté.

IV. Au reste, parmi les autres occupations qui sont du ressort de l'esprit, il n'en est guère de plus importante que l'art de retracer les événements passés. Tant d'autres ont vanté l'excellence de ce travail, que je m'abstiens d'en parler, d'autant plus qu'on pourrait attribuer à une vanité déplacée les éloges que je donnerais à ce qui fait l'occupation de ma vie. Je le pressens, d'ailleurs : comme j'ai résolu de me tenir désormais éloigné des affaires publiques, certaines gens ne manqueront pas de traiter d'amusement frivole un travail si intéressant et si utile; notamment ceux pour qui la première des études consiste à faire leur cour au peuple, et à briguer sa faveur par des festins. Mais que ces censeurs considèrent et dans quel temps j'obtins les magistratures, et quels hommes ne purent alors y parvenir, et quelle espèce de gens se sont depuis introduits dans le sénat;

carum, minume mihi hac tempestate cupiunda videntur: quoniam neque virtuti honos datur, neque illi, quibus per fraudem jus tuit, tuti aut eo magis honesti sunt. Nam vi quidem regere patriam aut parentes, quanquam et possis, et delicta corrigas, tamen importunum est; quum præsertim omnes rerum mutationes cædem, fugam, aliaque hostilia portendant. Frustra autem niti, neque aliud, se fatigando, nisi odium quærere, extremæ dementiæ est : nisi forte quem inhonesta et perniciosa libido tenet, potentiæ paucorum decus atque libertatem suam gratificari.

IV. Ceterum, ex aliis negotiis quæ ingenio exercentur, inprimis magno usui est memoria rerum gestarum : cujus de virtute, quia multi dixere, prætereundum puto; simul, ne per insolentiam quis existumet memet studium meum laudando extollere. Atque ego credo fore qui, quia decrevi procul a republica ætatem agere, tanto tamque utili labori meo nomen inertiæ imponant : certe, quibus maxuma industria videtur, salutare plebem, et conviviis gratiam quærere. Qui si reputaverint, et quibus ego temporibus magistratus adeptus sum, et quales viri idem adsequi nequiverint, et postea quæ genera hominum in senatum per-

ils demeureront assurément convaincus que c'est par raison, et non par une lâche indolence, que mon esprit s'est engagé dans une nouvelle carrière, et que mes loisirs deviendront plus profitables à la république que l'activité de tant d'autres.

J'ai souvent ouï raconter que Q. Maximus, P. Scipion (3), et d'autres personnages illustres de notre patrie, avaient coutume de dire qu'à la vue des images de leurs ancêtres leurs cœurs se sentaient embrasés d'un violent amour pour la vertu. Assurément ni la cire, ni des traits inanimés, ne pouvaient par eux-mêmes produire une telle impression; c'était le souvenir de tant de belles actions qui échauffait le cœur de ces grands hommes du feu de l'émulation, et cette ardeur ne pouvait se calmer que quand, à force de vertu, ils avaient égalé la glorieuse renommée de leurs modèles. Quelle différence aujourd'hui! Qui, au milieu de cette corruption générale, ne le dispute à ses ancêtres en richesses et en profusions, plutôt qu'en probité et en talents? Les hommes nouveaux eux-mêmes, qui autrefois s'honoraient de surpasser les nobles en vertu, c'est maintenant par la fraude, par les brigandages, et non plus par les bonnes voies, qu'ils arrivent aux commandements militaires et aux magistratures : comme si la préture, le consulat, enfin toutes les dignités, avaient par elles-mêmes de la grandeur et de l'éclat, et que l'estime qu'on doit en faire ne dépendît pas de la vertu de ceux qui les possèdent. Mais, dans mon allure trop franche, je me laisse emporter un peu loin par l'humeur et le chagrin que me donnent les mœurs de mon temps. J'arrive au sujet de mon livre.

venerint; profecto existumabunt me magis merito quam ignavia judicium animi mutavisse, majusque commodum ex otio meo, quam ex aliorum negotiis, reipublicæ venturum.

Nam sæpe audivi Q. Maxumum, P. Scipionem, præterea civitatis nostræ præclaros viros, solitos ita dicere, quum majorum imagines intuerentur, vehementissume sibi animum ad virtutem accendi. Scilicet non ceram illam, neque figuram, tantam vim in sese habere; sed memoria rerum gestarum eam flammam egregiis viris in pectore crescere, neque prius sedari quam virtus eorum famam atque gloriam adæquaverit. At contra, quis est omnium, his moribus, quin divitiis et sumtibus, non probitate neque industria, cum majoribus suis contendat? Etiam homines novi, qui antea per virtutem soliti erant nobilitatem antevenire, furtim et per latrocinia potius quam bonis artibus ad imperia et honores nituntur : proinde quasi prætura et consulatus, atque alia omnia hujuscemodi, per se ipsa clara, magnifica sint; ac non perinde habeantur, ut eorum qui sustinent virtus est. Verum ego liberius altiusque processi, dum me civitatis morum piget tædetque; nunc ad inceptum redeo.

V. J'entreprends d'écrire la guerre que le peuple romain a soutenue contre Jugurtha, roi de Numidie, d'abord parce qu'elle fut considérable, sanglante, et marquée par bien des vicissitudes; en second lieu, parce que ce fut alors que pour la première fois le peuple mit un frein à l'orgueil tyrannique de la noblesse. Cette grande querelle, qui confondit tous les droits divins et humains, parvint à un tel degré d'animosité, que la fureur des partis n'eut d'autre terme que la guerre civile et la désolation de l'Italie. Avant d'entrer en matière, je vais reprendre d'un peu plus haut quelques faits dont la connaissance jettera du jour sur cette histoire.

Durant la seconde guerre punique, alors qu'Annibal, général des Carthaginois, porta de si cruelles atteintes à la gloire du nom romain, puis à la puissance de l'Italie, Masinissa, roi des Numides (4), admis dans notre alliance par P. Scipion, à qui ses exploits valurent plus tard le surnom d'Africain, nous servit puissamment par ses nombreux faits d'armes. Pour les récompenser, après la défaite des Carthaginois et la prise du roi Syphax, qui possédait en Afrique un vaste et puissant royaume, le peuple romain fit don à Masinissa de toutes les villes et terres conquises. Masinissa demeura toujours avec nous dans les termes d'une alliance utile et honorable; et son règne ne finit qu'avec sa vie. Après sa mort, Micipsa, son fils, hérita seul de sa couronne, la maladie ayant emporté Gulussa et Manastabal, frères du nouveau roi. Micipsa fut père d'Adherbal et d'Hiempsal; il fit élever dans son palais, avec la même distinction que ses propres enfants, Jugurtha, fils de son frère Manas-

V. Bellum scripturus sum quod populus romanus cum Jugurtha, rege Numidarum, gessit; primum quia magnum et atrox, variaque victoria fuit; dein quia tum primum superbiæ nobilitatis obviam itum est : quæ contentio divina et humana cuncta permiscuit, eoque vecordiæ processit, uti studiis civilibus bellum atque vastitas Italiæ finem faceret. Sed, priusquam hujuscemodi rei initium expedio, pauca supra repetam; quo ad cognoscendum omnia illustria magis magisque in aperto sint.

Bello punico secundo, quo dux Carthaginiensium Hannibal, post magnitudinem nominis romani, Italiæ opes maxume adtriverat, Masinissa, rex Numidarum, in amicitiam receptus a P. Scipione, cui postea Africano cognomen ex virtute fuit, multa et præclara rei militaris facinora fecerat : ob quæ, victis Carthaginiensibus, et capto Syphace, cujus in Africa magnum atque late imperium valuit, populus romanus quascunque urbes et agros manu ceperat, regi dono dedit. Igitur amicitia Masinissæ bona atque honesta nobis permansit : sed imperii vitæque ejus finis idem fuit. Dein Micipsa filius regnum solus obtinuit, Manastabale et Gulussa fratribus morbo absumtis. Is Adherbalem et Hiempsalem ex sese genuit, Jugurthamque, Manastabalis fratris filium, quem Masinissa,

tabal, bien que Masinissa l'eût laissé dans une condition privée, comme étant né d'une concubine (5).

VI. Dès sa première jeunesse, Jugurtha, remarquable par sa force, par sa beauté, et surtout par l'énergie de son caractère, ne se laissa point corrompre par le luxe et par la mollesse; il s'adonnait à tous les exercices en usage dans son pays, montait à cheval, lançait le javelot, disputait le prix de la course aux jeunes gens de son âge; et, bien qu'il eût la gloire de les surpasser tous, tous le chérissaient. A la chasse, qui occupait encore une grande partie de son temps, toujours des premiers à frapper le lion et d'autres bêtes féroces, il en faisait plus que tout autre, et c'était de lui qu'il parlait le moins.

Micipsa fut d'abord charmé de ces premiers succès, dans l'idée que le mérite de Jugurtha ferait la gloire de son règne : bientôt, quand il vint à considérer, d'une part, le déclin de ses ans et l'extrême jeunesse de ses fils, puis, de l'autre, l'ascendant sans cesse croissant de Jugurtha, il fut vivement affecté de ce parallèle, et diverses pensées agitèrent son âme. C'était avec effroi qu'il songeait combien par sa nature l'homme est avide de dominer et prompt à satisfaire cette passion; sans compter que l'âge du vieux roi, et celui de ses enfants, offriraient à l'ambition de ces facilités qui souvent, par l'appât du succès, jettent dans les voies de la révolte des hommes même exempts d'ambition. Enfin, l'affection des Numides pour Jugurtha était si vive, qu'attenter aux jours d'un tel prince, eût exposé Micipsa aux dangers d'une sédition ou d'une guerre civile.

VII. Ces difficultés arrêtèrent le monarque, et il reconnut

quod ortus ex concubina erat, privatum reliquerat, eodem cultu, quo liberos suos, domi habuit.

VI. Qui ubi primum adolevit, pollens viribus, decora facie, sed multo maxume ingenio validus, non se luxu neque inertiæ corrumpendum dedit; sed, uti mos gentis illius est, equitare, jaculari, cursu cum æqualibus certare; et, quum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse; ad hoc, pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus aut in primis ferire; plurimum facere, minumum ipse de se loqui.

Quibus rebus Micipsa tametsi initio lætus fuerat, existumans virtutem Jugurthæ regno suo gloriæ fore, tamen, postquam hominem adolescentem, exacta sua ætate, parvis liberis, magis magisque crescere intellegit, vehementer negotio permotus, multa cum animo suo volvebat. Terrebat natura mortalium, avida imperii et præceps ad explendam animi cupidinem : præterea opportunitas suæque et liberorum ætatis, quæ etiam mediocres viros spe prædæ transvorsos agit; ad hoc studia Numidarum in Jugurtham accensa; ex quibus, si talem virum interfecisset, ne qua seditio aut bellum oriretur, anxius erat.

VII. Iis difficultatibus circumventus, ubi videt neque per vim neque insidiis

que ni par force ni par ruse il n'était possible de faire périr un homme entouré de la faveur populaire. Mais, voyant Jugurtha valeureux, passionné pour la gloire militaire, il résolut de l'exposer aux périls, et de tenter par cette voie la fortune. Aussi, lorsque, dans la guerre de Numance, Micipsa fournit aux Romains un secours d'infanterie et de cavalerie, il donna Jugurtha pour chef aux Numides qu'il envoyait en Espagne, se flattant qu'il y succomberait victime ou de sa valeur téméraire ou de la fureur des ennemis : l'événement fut entièrement contraire à l'attente de Micipsa. Jugurtha, dont l'esprit n'était pas moins pénétrant qu'actif, s'appliqua d'abord à étudier le caractère de Scipion (6), général de l'armée romaine, et la tactique des ennemis. Son activité, sa vigilance, son obéissance modeste, et sa valeur intrépide, qui en toute occasion allait au-devant des dangers, lui attirèrent bientôt la plus belle renommée : il devint l'idole des Romains et la terreur des Numantins. Il était à la fois brave dans les combats et sage dans les conseils, qualités opposées qu'il est bien difficile de réunir : l'une menant d'ordinaire à la timidité par trop de prudence, et l'autre à la témérité par trop d'audace. Aussi presque toujours Scipion se reposa-t-il sur lui de la conduite des expéditions les plus périlleuses : il l'avait mis au nombre de ses amis, et le chérissait chaque jour davantage. En effet, il ne voyait jamais échouer aucun des projets conçus ou exécutés par ce jeune prince. Jugurtha intéressait encore par la générosité de son cœur et par les agréments de son esprit : aussi forma-t-il avec un grand nombre de Romains l'amitié la plus étroite.

opprimi posse hominem tam acceptum popularibus, quod erat Jugurtha manu promtus et adpetens gloriæ militaris, statuit eum objectare periculis, et eo modo fortunam tentare. Igitur, bello Numantino, Micipsa quum populo romano equitum atque peditum auxilia mitteret, sperans, vel ostentando virtutem, vel hostium sævitia facile occasurum, præfecit Numidis quos in Hispaniam mittebat. Sed ea res longe aliter ac ratus erat evenit. Nam Jugurtha, ut erat impigro atque acri ingenio, ubi naturam P. Scipionis, qui tum Romanis imperator, et morem hostium cognovit, multo labore, multaque cura, præterea modestissume parendo, et sæpe obviam eundo periculis, in tantam claritudinem brevi pervenerat, ut nostris vehementer carus, Numantinis maxumo terrori esset. Ac sane, quod difficillumum in primis est, et prœlio strenuus erat, et bonus consilio; quorum alterum ex providentia timorem, alterum ex audacia temeritatem, adferre plerumque solet. Igitur imperator omnes fere res asperas per Jugurtham agere, in amicis habere, magis magisque in dies amplecti : quippe cujus neque consilium neque inceptum ullum frustra erat. Huc accedebat munificentia animi, et ingenii sollertia, quis rebus sibi multos ex Romanis familiari amicitia conjunxerat.

VIII. A cette époque on comptait dans notre armée beaucoup d'hommes nouveaux et des nobles plus avides de richesses que jaloux de la justice et de l'honneur; gens factieux, puissants à Rome, plus connus que considérés chez nos alliés. Ces hommes ne cessaient d'enflammer l'ambition de Jugurtha, qui n'était déjà que trop vive, en lui promettant qu'après la mort de Micipsa il se verrait seul maître du royaume de Numidie; que son rare mérite l'en rendait digne, et qu'à Rome tout se vendait.

Prêt à congédier les troupes auxiliaires après la destruction de Numance, et à rentrer lui-même dans ses foyers, P. Scipion combla Jugurtha d'éloges et de récompenses, à la vue de l'armée; puis, le conduisant dans sa tente, il lui recommanda en secret de cultiver l'amitié du peuple romain entier, plutôt que celle de quelques citoyens; de ne point s'accoutumer à gagner les particuliers par des largesses; ajoutant qu'il était peu sûr d'acheter d'un petit nombre ce qui dépendait de tous; que, si Jugurtha voulait persister dans sa noble conduite, il se frayerait infailliblement un chemin facile à la gloire et au trône, mais qu'en voulant y arriver trop tôt, ses largesses mêmes contribueraient à le perdre.

IX. Après avoir ainsi parlé, Scipion congédia le prince, en le chargeant de remettre à Micipsa une lettre ainsi conçue: « Votre cher Jugurtha a montré la plus grande valeur dans la guerre de Numance. Je ne doute pas du plaisir que je vous fais en lui rendant ce témoignage. Ses services lui ont mérité mon affection; il ne tiendra pas à moi qu'il n'obtienne de même celle du sénat et du peuple romain. Comme votre ami, je vous félicite: vous possédez un neveu digne de vous et de son aïeul Masinissa. »

VIII. Ea tempestate in exercitu nostro fuere complures novi atque nobiles, quibus divitiæ bono honestoque potiores erant, factiosi, domi potentes, apud socios clari magis quam honesti; qui Jugurthæ non mediocrem animum pollicitando accendebant, si Micipsa rex occidisset, fore uti solus imperii Numidiæ potiretur; in ipso maximam virtutem; Romæ omnia venalia esse.

Sed postquam, Numantia deleta, P. Scipio dimittere auxilia, ipse revorti domum decrevit; donatum atque laudatum magnifice pro concione Jugurtham in prætorium abduxit. Ibique secreto monuit, uti potius publice quam privatim amicitiam populi romani coleret; neu quibus largiri insuesceret: periculose a paucis emi quod multorum esset: si permanere vellet in suis artibus, ultro illi et gloriam et regnum venturum; sin properantius pergeret, suamet ipsum pecunia præcipitem casurum.

IX. Sic locutus, cum litteris, quas Micipsæ redderet, dimisit. Earum sententia hæc erat: « Jugurthæ tui bello Numantino longe maxuma virtus fuit; quam rem tibi certo scio gaudio esse. Nobis ob merita carus est: uti idem senatui sit

Le roi, à qui cette lettre du général romain confirmait ce que la renommée lui avait appris, fut ébranlé par le mérite et par le crédit de Jugurtha, et, faisant violence à ses propres sentiments, il entreprit de le gagner par des bienfaits. Il l'adopta sur-le-champ, et par son testament l'institua son héritier, conjointement avec ses fils. Peu d'années après, accablé par l'âge, par la maladie, et sentant sa fin prochaine, il fit venir Jugurtha, puis, en présence de ses amis, de ses parents et de ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, lui adressa le discours suivant :

X. « Vous étiez enfant, Jugurtha, vous étiez orphelin, sans avenir et sans fortune : je vous recueillis, je vous approchai de mon trône, comptant que par mes bienfaits je vous deviendrais aussi cher qu'à mes propres enfants, si je venais à en avoir (7). Cet espoir n'a point été trompé. Sans parler de vos autres grandes et belles actions, vous avez à Numance, d'où vous revîntes en dernier lieu, comblé de gloire et votre roi et votre patrie; votre mérite a resserré les liens de notre amitié avec les Romains et fait revivre en Espagne la renommée de notre maison; enfin, ce qui est bien difficile parmi les hommes, votre gloire a triomphé de l'envie. Aujourd'hui que la nature a marqué le terme de mon existence, je vous demande, je vous conjure par cette main que je presse, par la fidélité que vous devez à votre roi, de chérir ces enfants qui sont nés vos parents, et qui par mes bontés sont devenus vos frères. N'allez point préférer des liaisons nouvelles avec des étrangers à celles que le

et populo romano, summa ope nitemur. Tibi quidem pro nostra amicitia gratulor: en habes virum dignum te atque avo suo Masinissa. »

Igitur rex, ubi quæ fama acceperat ex litteris imperatoris ita esse cognovit, quum virtute viri, tum gratia permotus, flexit animum suum, et Jugurtham beneficiis vincere adgressus est; statimque adoptavit, et testamento pariter cum filiis hæredem instituit. Sed ipse paucos post annos, morbo atque ætate confectus, quum sibi finem vitæ adesse intellegeret, coram amicis et cognatis, item Adherbale et Hiempsale filiis, dicitur hujuscemodi verba cum Jugurtha habuisse:

X. « Parvum ego, Jugurtha, te, amisso patre, sine spe, sine opibus, in meum regnum accepi, existumans non minus me tibi quam liberis, si genuissem, ob beneficia carum fore; neque ea res falsum me habuit. Nam, ut alia magna et egregia tua omittam, novissume rediens Numantia, meque regnumque meum gloria honoravisti; tua virtute nobis Romanos ex amicis amicissumos fecisti; ir Hispania nomen familiæ renovatum; postremo, quod difficillumum inter mortales, gloria invidiam vicisti. Nunc, quoniam mihi natura vitæ finem facit, per hanc dextram, per regni fidem moneo obtestorque, uti hos, qui tibi genere pro-

sang établit entre vous. Ni les armées ni les trésors ne sont les appuis d'un trône, mais les amis, dont l'affection ne s'acquiert pas plus par la force des armes qu'elle ne s'achète au poids de l'or : on ne l'obtient que par de bons offices et par la loyauté. Or, pour un frère, quel meilleur ami qu'un frère? et quel étranger trouverez-vous dévoué si vous avez été l'ennemi des vôtres? Je vous laisse un trône, inébranlable si vous êtes vertueux, chancelant si vous cessez de l'être. L'union fait prospérer les établissements les plus faibles, la discorde détruit les plus florissants. C'est particulièrement à vous, Jugurtha, qui avez sur ces enfants la supériorité de l'âge et de la sagesse, c'est à vous qu'il appartient de prévenir un pareil malheur. Songez que, dans toute espèce de lutte, le plus puissant, alors même qu'il est l'offensé, passe pour l'agresseur, par cela même qu'il peut davantage. Adherbal, et vous, Hiempsal, chérissez, respectez ce prince illustre : imitez ses vertus, et faites tous vos efforts pour qu'on ne dise pas, en voyant mes enfants, que l'adoption m'a mieux servi que la nature. »

XI. Bien que Jugurtha comprît que le langage du roi était peu sincère, bien qu'il eût lui-même des projets très-différents, il fit néanmoins la réponse affectueuse qui convenait à la circonstance. Micipsa meurt peu de jours après. Dès qu'ils eurent célébré ses obsèques avec une magnificence vraiment royale, les jeunes rois se réunirent pour conférer sur toutes les affaires de l'État. Hiempsal, le plus jeune des trois, était d'un caractère altier; depuis longtemps il méprisait Jugurtha à cause de l'inégalité qu'imprimait à sa naissance la basse extraction de sa

paqui, beneficio meo tratres sunt, caros habeas; neu malis alienos adjungere, quam sanguine conjunctos retinere. Non exercitus neque thesauri præsidia regni sunt; verum amici, quos neque armis cogere, neque auro parare queas : officio et fide pariuntur. Quis autem amicior quam frater fratri? aut quem alienum fidum invenies, si tuis hostis fueris? Equidem ego vobis regnum trado firmum, si boni eritis; sin mali, imbecillum : nam concordia parvæ res crescunt, discordia maxumæ dilabuntur. Ceterum ante hos te, Jugurtha, qui ætate et sapientia prior es, ne aliter quid eveniat providere decet. Nam, in omni certamine, qui opulentior est, etiam si accepit injuriam, quia plus potest, facere videtur. Vos autem, Adherbal et Hiempsal, colite, observate talem hunc virum; imitamini virtutem, et enitimini ne ego meliores liberos sumsisse videar, quam genuisse. »

XI. Ad ea Jugurtha, tametsi regem ficta locutum intellegebat, et ipse longe aliter animo agitabat, tamen pro tempore benigne respondit. Micipsa paucis diebus post moritur. Postquam illi, more regio, justa magnifice fecerant, reguli in unum convenere, uti inter se de cunctis negotiis disceptarent. Sed Hiempsal, qui minumus ex illis, natura ferox, etiam antea ignobilitatem Jugurthæ, quia ma-

mère : il prit la droite d'Adherbal, pour ôter à Jugurtha la place du milieu, qui chez les Numides est regardée comme la place d'honneur. Cependant, fatigué des instances de son frère, il cède à la supériorité de l'âge, et consent, non sans peine, à se placer de l'autre côté.

Les princes eurent un long entretien sur l'administration du royaume. Jugurtha, entre autres propositions, mit en avant l'abolition de toutes les lois, de tous les actes rendus depuis cinq ans, attendu la faiblesse d'esprit où l'âge avait fait tomber Micipsa. « J'y consens volontiers, répliqua Hiempsal; aussi bien est-ce dans les trois dernières années que l'adoption vous a donné des droits au trône. » Cette parole fit sur le cœur de Jugurtha une impression profonde, qui ne fut point assez remarquée. Depuis ce moment, agité par son ressentiment et par ses craintes, il machine, il dispose, il médite sans relâche les moyens de faire périr Hiempsal par de secrètes embûches; mais, ces mesures détournées entraînant trop de retardements au gré de son implacable haine, il résolut d'accomplir sa vengeance, à quelque prix que ce fût.

XII. Dans la première conférence qui eut lieu entre les jeunes rois, ainsi que je l'ai dit, ils étaient convenus, attendu leur désunion, de se partager entre eux les trésors et les provinces du royaume : ils avaient pris jour pour ces deux opérations; et ils devaient commencer par les trésors. En attendant, les jeunes rois se retirèrent, chacun de son côté, dans des places voisines de celles où étaient déposées ces richesses. Le hasard voulut que Hiempsal vînt loger à Thirmida, dans la maison du premier licteur de Jugurtha (8), et cet homme avait toujours été cher

terno genere impar erat, despiciens, dextra Adherbalem adsedit, ne medius ex tribus, quod apud Numidas honori ducitur, Jugurtha foret. Dein tamen, uti ætati concederet, fatigatus a fratre, vix in partem alteram transductus est.

Ibi quum multa de administrando imperio dissererent, Jugurtha inter alias res jacit : oportere quinquennii consulta omnia et decreta rescindi; nam per ea tempora confectum annis Micipsam parum animo valuisse. Tum idem Hiempsal placere sibi respondit; nam ipsum illum tribus his proxumis annis adoptatione in regnum pervenisse. Quod verbum in pectus Jugurthæ altius, quam quisquam ratus, descendit. Itaque ex eo tempore, ira et metu anxius, moliri, parare, atque ea modo animo habere, quibus Hiempsal per dolum caperetur. Quæ ubi tardius procedunt, neque lenitur animus ferox, statuit quovis modo inceptum perficere.

XII. Primo conventu, quem ab regulis factum supra memoravi, propter dissensionem placuerat dividi thesauros, finesque imperii singulis constitui. Itaque tempus ad utramque rem decernitur, sed maturius ad pecuniam distribuendam Reguli interea in loca propinqua thesauris, alius alio, concessere. Sed Hiempsal in oppido Thirmida forte ejus domo utebatur, qui, proxumus lictor Jugurthæ,

et agréable à son maître. Jugurtha comble de promesses l'agent que lui offre le hasard, et le détermine, sous prétexte de visiter sa maison, à faire faire de fausses clefs pour en ouvrir les portes, parce qu'on remettait tous les soirs les véritables à Hiempsal. Quant à Jugurtha, il devait, lorsqu'il en serait temps, se présenter en personne à la tête d'une troupe nombreuse. Le Numide exécuta promptement ses ordres, et, d'après ses instructions, il introduisit pendant la nuit les soldats de Jugurtha. Dès qu'ils ont pénétré dans la maison, ils se séparent pour chercher le roi, égorgent et ceux qui sont plongés dans le sommeil, et ceux qui se trouvent sur leur passage, fouillent les lieux les plus secrets, enfoncent les portes, répandent partout le tumulte et la confusion. On trouve enfin Hiempsal cherchant à se cacher dans la chambre d'une esclave, où, dans sa frayeur et dans son ignorance des lieux, il s'était d'abord réfugié. Les Numides, qui en avaient reçu l'ordre, portent sa tête à Jugurtha.

XIII. Le bruit de ce forfait, aussitôt répandu par toute l'Afrique, remplit d'effroi Adherbal et tous les fidèles sujets qu'avait eus Micipsa. Les Numides se divisent en deux partis : le plus grand nombre se déclare pour Adherbal, mais Jugurtha eut pour lui l'élite de l'armée. Il rassemble le plus de troupes qu'il peut, ajoute à sa domination les villes, de gré ou de force, et se prépare à envahir toute la Numidie. Adherbal avait déjà envoyé des ambassadeurs à Rome pour informer le sénat du meurtre de son frère et de sa propre situation. Néanmoins, comptant sur la supériorité du nombre, il ne laissa pas de tenter le sort des armes ; mais, dès qu'on en vint à combattre, il fut

carus acceptusque ei semper fuerat. Quem ille casu ministrum oblatum promissis onerat, impellitque uti tanquam suam visens domum eat, portarum claves adulterinas paret; nam veræ ad Hiempsalem referebantur : ceterum, ubi res postularet, se ipsum cum magna manu venturum. Numida mandata brevi conficit : atque, ut doctus erat, noctu Jugurthæ milites introducit. Qui postquam in ædes irrupere, diversi regem quærere; dormientes alios, alios occurrantes interficere; scrutari loca abdita; clausa effringere; strepitu et tumultu omnia miscere : quum Hiempsal interim reperitur, occultans sese tugurio mulieris ancillæ, quo initio pavidus et ignarus loci perfugerat. Numidæ caput ejus, ut jussi erant, ad Jugurtham referunt.

XIII. Ceterum fama tanti facinoris per omnem Africam brevi divulgatur; Adherbalem omnesque qui sub imperio Micipsæ fuerant, metus invadit. In duas partes discedunt : plures Adherbalem sequuntur, sed illum alterum bello meliores. Igitur Jugurtha quam maxumas potest copias armat, urbes partim vi, alias voluntate, imperio suo adjungit : omni Numidiæ imperare parat. Adherbal, tametsi Romam legatos miserat, qui senatum docerent de cæde fratris et fortunis suis, tamen, fretus multitudine militum, parabat armis contendere. Sed

vaincu, et du champ de bataille il se réfugia dans la province romaine, d'où il prit le chemin de Rome.

Cependant Jugurtha, après l'entier accomplissement de ses desseins et la conquête de toute la Numidie, réfléchissant à loisir sur son crime, commence à craindre le peuple romain, et, pour fléchir ce juge redoutable, il n'a d'espoir que dans ses trésors et dans la cupidité de la noblesse. Il envoie donc à Rome, peu de jours après, des ambassadeurs avec beaucoup d'or et d'argent, et leur prescrit de combler de présents ses anciens amis, de lui en acquérir de nouveaux, enfin, de ne point hésiter à acheter par leurs largesses tous ceux qu'ils y trouveraient accessibles. Arrivés à Rome, les ambassadeurs, suivant les instructions de leur maître, envoient des dons magnifiques à ceux qui lui sont unis par les liens de l'hospitalité, ainsi qu'aux sénateurs les plus influents. Tout change alors; l'indignation violente de la noblesse fait place aux plus bienveillantes, aux plus favorables dispositions. Gagnés, les uns par des présents, les autres par des espérances, ils circonviennent chacun des membres du sénat, pour empêcher qu'on ne prenne une résolution trop sévère contre Jugurtha. Dès que les ambassadeurs se crurent assurés du succès, au jour fixé, les deux parties sont admises devant le sénat. Alors Adherbal prit, dit-on, la parole en ces termes :

XIV. « Sénateurs, Micipsa, mon père, me prescrivit en mourant de considérer la couronne de Numidie comme un pouvoir qui m'était délégué, et dont vous aviez la disposition souveraine : il m'ordonna de servir le peuple romain de tous mes efforts, tant en paix qu'en guerre, et de vous regarder comme

ubi res ad certamen venit, victus ex prælio profugit in Provinciam, ac deinde Romam contendit.

Tum Jugurtha, patratis consiliis, postquam omni Numidia potiebatur, in otio facinus suum cum animo reputans, timere populum romanum, neque advorsus iram ejus usquam, nisi in avaritia nobilitatis et pecunia sua, spem habere. Itaque paucis diebus cum auro et argento multo Romam legatos mittit; quis præcipit uti primum veteres amicos muneribus expleant; deinde novos adquirant; postremo quæcunque possint largiundo parare, ne cunctentur. Sed ubi Romam legati venere, et, ex præcepto regis, hospitibus, aliisque quorum ea tempestate auctoritas pollebat, magna munera misere, tanta commutatio incessit, uti ex maxuma invidia in gratiam et favorem nobilitatis Jugurtha veniret. Quorum pars spe, alii præmio inducti, singulos ex senatu ambiundo, nitebantur ne gravius in eum consuleretur. Igitur, legati ubi satis confidunt, die constituto, senatus utrisque datur. Tum Adherbalem hoc modo locutum accepimus :

XIV. « Patres conscripti, Micipsa pater meus moriens præcepit uti regnum Numidiæ tantum modo procuratione existumarem meum; ceterum jus et imperium penes vos esse : simul eniterer domi militiæque quam maxumo usui esse

des parents, comme des alliés. En me conduisant d'après ces maximes, je devais trouver dans votre amitié une armée, des richesses, et l'appui de ma couronne. Je me disposais à suivre ces leçons de mon père, lorsque Jugurtha, l'homme le plus scélérat que la terre ait porté, m'a, au mépris de votre puissance, chassé de mes États et de tous mes biens, moi, le petit-fils de Masinissa, moi, l'allié et l'ami héréditaire du peuple romain.

« Sénateurs, puisque je devais descendre à ce degré d'infortune, j'aurais voulu pouvoir solliciter votre secours plutôt par mes services que par ceux de mes ancêtres, et surtout avoir droit à votre appui sans en avoir besoin, ou du moins, s'il me devenait nécessaire, ne le réclamer que comme une dette. Mais, puisque l'innocence ne peut se défendre par elle-même, et qu'il n'a pas dépendu de moi de faire de Jugurtha un autre homme, je me suis réfugié auprès de vous, sénateurs, avec le regret bien amer d'être forcé de vous être à charge avant de vous avoir été utile.

« D'autres rois, après avoir été vaincus par vos armes, ont obtenu votre amitié, ou dans leurs périls ont brigué votre alliance. Notre famille, au contraire, s'unit au peuple romain pendant la guerre de Carthage, alors que l'honneur de votre amitié était plus à rechercher que votre fortune. Vous ne voudrez pas, sénateurs, qu'un descendant de cette famille, qu'un petit-fils de Masinissa, réclame vainement votre assistance. Quand, pour l'obtenir, je n'aurais d'autre titre que mon infortune, moi monarque, puissant naguère par ma naissance, ma

populo romano; vos mihi cognatorum, vos in affinium locum ducerem : si ea fecissem, in vestra amicitia exercitum, divitias, munimenta regni habere. Quæ quum præcepta parentis mei agitarem, Jugurtha, homo omnium quos terra sustinet sceleratissumus, contemto imperio vestro, Masinissæ me nepotem, et jam ab stirpe socium et amicum populo romano, regno fortunisque omnibus expulit.

« Atque ego, patres conscripti, quoniam eo miseriarum venturus eram, vellem, potius ob mea quam ob majorum beneficia, posse auxilium petere; ac maxume deberi mihi beneficia a populo romano, quibus non egerem; secundum ea, si desideranda erant, uti debitis uterer. Sed quoniam parum tuta per se ipsa probitas neque mihi in manu fuit, Jugurtha qualis foret; ad vos confugi, patres conscripti, quibus, quod miserrumum, cogor prius oneri quam usui esse.

« Ceteri reges, aut bello victi in amicitiam a vobis recepti, aut in suis dubiis rebus societatem vestram adpetiverunt. Familia nostra cum populo romano bello carthaginiensi amicitiam instituit; quo tempore magis fides ejus quam fortuna petenda erat. Quorum progeniem vos, patres conscripti, nolite pati me nepotem Masinissæ frustra a vobis auxilium petere. Si ad impetrandum nihil caussæ ha-

considération, mes armées, aujourd'hui flétri par la disgrâce, sans ressources, et sans autre espoir que des secours étrangers, il serait de la dignité du peuple romain de réprimer l'injustice et d'empêcher un royaume de s'accroître par le crime. Et cependant je suis expulsé des provinces dont le peuple romain fit don à mes ancêtres, et d'où mon père et mon aïeul, unis à vous, chassèrent Syphax et les Carthaginois. Vos bienfaits me sont ravis, sénateurs, et mon injure devient pour vous un outrage.

« Hélas ! quel est mon malheur ! Voilà donc, ô Micipsa, mon père, le fruit de tes bienfaits ! Celui que tu fis l'égal de tes enfants, et que tu appelas au partage de ta couronne, devait-il devenir le destructeur de ta race? Notre famille ne connaîtra donc jamais le repos? serons-nous toujours dans le sang, dans les combats et dans l'exil? Tant que Carthage a subsisté, nous pouvions nous attendre à toutes ces calamités : nos ennemis étaient à nos portes; vous, Romains, nos amis, vous étiez éloignés : notre unique espoir était dans nos armes. Mais depuis que l'Afrique est purgée de ce fléau, nous goûtions avec joie les douceurs de la paix, nous n'avions plus d'ennemis, si ce n'est peut-être ceux que vous nous auriez ordonné de combattre. Et voilà que tout à coup Jugurtha, dévoilant son insupportable audace, sa scélératesse et son insolente tyrannie, assassine mon frère, son proche parent, et fait du royaume de sa victime le prix de son forfait. Puis, après avoir vainement tenté de me prendre aux mêmes piéges, il me chasse de mes États et de mon palais, alors que, vivant sous votre empire, je n'avais à

berem præter miserandam fortunam; quod paullo ante rex, genere, fama atque copiis potens, nunc deformatus ærumnis, inops, alienas opes exspecto; tamen erat majestatis romani populi prohibere injuriam, neque pati cujusquam regnum per scelus crescere. Verum ego his finibus ejectus sum quos majoribus meis populus romanus dedit; unde pater et avus una vobiscum expulere Syphacem et Carthaginienses. Vestra beneficia mihi erepta sunt, patres conscripti : vos in mea injuria despecti estis.

« Eheu me miserum ! fluccine, Micipsa pater, beneficia evasere, uti quem tu parem cum liberis regnique participem fecisti, is potissumum stirpis tuæ exstinctor sit? Nunquamne ergo familia nostra quieta erit? semperne in sanguine, ferro, fuga, versabimur? Dum Carthaginienses incolumes fuere, jure omnia sæva patiebamur : hostes ab latere, vos amici procul, spes omnis in armis erat. Postquam illa pestis ex Africa ejecta est, læti pacem agitabamus : quippe quis hostis nullus, nisi forte quem jussissetis. Ecce autem ex improviso Jugurtha, intoleranda audacia, scelere atque superbia sese efferens, fratre meo atque eodem propinquo suo interfecto, primum regnum ejus sceleris sui prædam fecit : post, ubi me iisdem dolis nequit capere, nihil minus quam vim aut bellum exspe-

redouter ni violence ni guerre. Il me laisse, comme vous voyez, dénué de tout, couvert d'humiliation, et réduit à me trouver plus en sûreté partout ailleurs que dans mes États.

« J'avais toujours pensé, sénateurs, et mon père me l'a souvent répété, que ceux qui cultivaient avec soin votre amitié s'imposaient de pénibles devoirs, mais que d'ailleurs ils étaient à l'abri de toute espèce de danger (9). Ma famille, autant qu'il fut en son pouvoir, vous a servis dans toutes vos guerres; maintenant que vous êtes en paix, c'est à vous, sénateurs, à pourvoir à notre sûreté. Nous étions deux frères; mon père nous en donna un troisième dans Jugurtha, croyant nous l'attacher par ses bienfaits. L'un de nous deux est mort assassiné; l'autre, qui est devant vos yeux, n'a échappé qu'avec peine à ses mains fratricides. Hélas! que me reste-t-il à faire? à qui recourir de préférence dans mon malheur? Tous les appuis de ma famille sont anéantis. Mon père a payé son tribut à la nature; mon frère a succombé victime d'un parent cruel qui devait plus qu'un autre épargner sa vie; mes alliés, mes amis, tous mes parents enfin, ont subi chacun des tourments divers. Prisonniers de Jugurtha, les uns ont été mis en croix, les autres livrés aux bêtes; quelques-uns, qu'on laisse vivre, traînent au fond de noirs cachots, dans le deuil et le désespoir, une vie plus affreuse que la mort. Quand je conserverais encore tout ce que j'ai perdu, quand mes appuis naturels ne se seraient pas tournés contre moi, si quelque malheur imprévu était venu fondre sur ma tête, ce serait encore vous que j'implorerais, sénateurs, vous à qui la majesté de votre empire fait un devoir de maintenir partout le bon droit et de réprimer l'in-

etantem in imperio vestro, sicuti videtis, extorrem patria, domo, inopem et coopertum miseriis effecit ut ubivis tutius quam in meo regno essem.

« Ego sic existumabam, patres conscripti, ut prædicantem audiveram patrem meum, qui vestram amicitiam colerent, eos multum laborem suscipere; ceterum ex omnibus maxume tutos esse. Quod in familia nostra fuit, præstitit uti in omnibus bellis vobis adesset : nos uti per otium tuti simus, in manu vestra est, patres conscripti. Pater nos duos fratres reliquit; tertium, Jugurtham, beneficiis suis ratus nobis conjunctum fore. Alter eorum necatus, alterius ipse ego manus impias vix effugi. Quid agam? quo potissumum infelix accedam? generis præsidia omnia exstincta sunt : pater, uti necesse erat, naturæ concessit; fratri, quem minume decuit, propinquus per scelus vitam eripuit : adfines, amicos, propinquos ceteros, alium alia clades oppressit; capti ab Jugurtha, pars in crucem acti, pars bestiis objecti; pauci, quibus relicta anima, clausi in tenebris, cum mœrore et luctu, morte graviorem vitam exigunt. Si omnia quæ aut amisi, aut ex necessariis advorsa facta sunt, incolumia manerent; tamen, si quid ex improviso accidisset, vos implorarem, patres conscripti, quibus, pro magnitudine im-

justice. Mais aujourd'hui, banni de ma patrie, de mon palais, sans suite, dépourvu des marques de ma dignité, où diriger mes pas? à qui m'adresser? à quelles nations, à quels rois, quand votre alliance les a tous rendus ennemis de ma famille? Sur quel rivage puis-je aborder où je ne trouve encore les marques multipliées des hostilités qu'y portèrent mes ancêtres? Est-il quelque peuple qui puisse compatir à mes malheurs, s'il a jamais été votre ennemi?

« Telle est, en un mot, sénateurs, la politique que nous a enseignée Masinissa : « Ne nous attacher qu'au peuple romain, « ne point contracter d'autres alliances, ni de nouvelles ligues : « alors nous trouverions dans votre amitié d'assez puissants « appuis, ou si la fortune venait à abandonner votre empire, « c'était avec lui que nous devions périr. » Votre vertu et la volonté des dieux vous ont rendus puissants et heureux; tout vous est prospère, tout vous est soumis. Il ne vous en est que plus facile de venger les injures de vos alliés. Tout ce que je crains, c'est que l'amitié peu éclairée de quelques citoyens pour Jugurtha n'égare leurs intentions. J'apprends qu'ils n'épargnent ni démarches, ni sollicitations, ni importunités auprès de chacun de vous, pour obtenir que vous ne décidiez rien en l'absence de Jugurtha, et sans l'avoir entendu. Suivant eux, mes imputations sont fausses, et ma fuite simulée : j'aurais pu demeurer dans mes États. Puissé-je, ô ciel! voir le parricide auteur de toutes mes infortunes réduit à mentir de même! Puissiez-vous, quelque jour, vous et les dieux immortels, prendre souci des affaires humaines! Et cet homme si fier de l'élévation

perii, jus et injurias omnes curæ esse decet. Nunc vero, exul patria, domo, solus, et omnium honestarum rerum egens, quo accedam? aut quos adpellem? nationesne, an reges, qui omnes familiæ nostræ ob vestram amicitiam infesti sunt? an quoquam adire licet, ubi non majorum meorum hostilia monumenta plurima sint? aut quisquam nostri misereri potest, qui aliquando vobis hostis fuit?

« Postremo, Masinissa nos ita instituit, patres conscripti, ne quem coleremus nisi populum romanum; ne societates, ne fœdera nova acciperemus; abunde magna præsidia nobis in vestra amicitia fore : si huic imperio fortuna mutaretur, una nobis occidendum esse. Virtute ac dis volentibus magni estis et opulenti; omnia secunda et obedientia sunt : quo facilius sociorum injurias curare licet. Tantum illud vereor, ne quos privata amicitia Jugurthæ parum cognita, transvorsos agat : quos ego audio maxuma ope niti, ambire, fatigare vos singulos, ne quid de absente, incognita caussa, statuatis : fingere me verba, fugam simulare cui licuerit in regno manere. Quod utinam illum, cujus impio facinore in has miserias projectus sum, eadem hæc simulantem videam! Et aliquando aut apud vos, aut apud deos immortales, rerum humanarum cura oriatur! Næ ille, qui nunc sceleribus suis ferox atque præclarus est, omnibus malis excruciatus,

qu'il doit à ses crimes, désormais en proie à tous les malheurs ensemble, expiera son ingratitude envers notre père, l'assassinat de mon frère et les maux qu'il m'a faits.

« Faut-il le dire, ô mon frère chéri! si la vie te fut sitôt arrachée par la main qui devait le moins y attenter, ton sort est à mes yeux plus digne d'envie que de regrets. Avec l'existence, ce n'est pas un trône que tu as perdu : tu as échappé aux horreurs de la fuite, de l'exil, de l'indigence, et de tous les maux qui m'accablent. Quant à moi, malheureux, précipité du trône de mes ancêtres dans un abîme d'infortunes, je présente au monde le spectacle des vicissitudes humaines. Incertain du parti que je dois prendre, poursuivrai-je ta vengeance, privé moi-même de toute protection? Songerai-je à remonter sur mon trône, tandis que ma vie et ma mort dépendent de secours étrangers? Ah! que la mort n'est-elle une voie honorable de terminer ma destinée! Mais n'encourrais-je pas un juste mépris, si, par lassitude de mes maux, j'allais céder la place à l'oppresseur? Je ne peux désormais vivre avec honneur ni mourir sans honte. Je vous en conjure, sénateurs, par vous-mêmes, par vos enfants, par vos ancêtres, par la majesté du peuple romain, secourez-moi dans mon malheur, opposez-vous à l'injustice, et puisque le trône de Numidie vous appartient, ne souffrez pas qu'il soit plus longtemps souillé par le crime et par sang de notre famille. »

XV. Après qu'Adherbal eut cessé de parler, les ambassadeurs de Jugurtha, comptant plus sur leurs largesses que sur la bonté de leur cause, répondirent en peu de mots qu'Hiempsal avait

impietatis in parentem nostrum, fratris mei necis, mearumque miseriarum, graves pœnas reddet!

« Jam jam, frater animo meo carissume, quanquam tibi immaturo, et unde minume decuit, vita erepta est; tamen lætandum magis quam dolendum puto casum tuum. Non enim regnum, sed fugam, exilium, egestatem, et omnes has quæ me premunt ærumnas, cum anima simul amisisti. At ego infelix, in tanta mala præcipitatus ex patrio regno, rerum humanarum spectaculum præbeo : incertus quid agam, tuas ne injurias persequar, ipse auxilii egens; an regno consulam, cujus vitæ necisque potestas ex opibus alienis pendet? Utinam emori fortunis meis honestus exitus esset, neu vivere contemtus viderer, si, defessus malis, injuriæ concessissem! Nunc neque vivere lubet, neque mori licet sine dedecore. Patres conscripti, per vos, per liberos atque parentes vestros, per majestatem populi romani, subvenite misero mihi : ite obviam injuriæ; nolite pati regnum Numidiæ, quod vestrum est, per scelus et sanguinem familiæ nostræ tabescere. »

XV. Postquam rex finem loquendi fecit, legati Jugurthæ, largitione magis quam caussa freti, paucis respondent : Hiempsalem ob sævitiam suam ab Numi-

été tué par les Numides à cause de sa cruauté; qu'Adherbal, vaincu après avoir été l'agresseur, venait se plaindre du tort qu'il n'avait pu faire; que Jugurtha priait le sénat de ne pas le croire différent de ce qu'on l'avait vu à Numance, et de le juger plutôt sur ses actions que sur les paroles de ses ennemis. Adherbal et les ambassadeurs s'étant retirés, le sénat passe sur-le-champ à la délibération. Les partisans de Jugurtha et beaucoup d'autres, corrompus par l'intrigue, tournent en dérision les paroles d'Adherbal, et par leurs éloges exaltent le mérite de son adversaire. Leur influence sur l'assemblée, leur éloquence, tous les moyens sont épuisés pour pallier le crime et la honte d'un vil scélérat, comme s'il se fût agi de leur propre honneur. Il n'y eut qu'un petit nombre de sénateurs qui, préférant aux richesses la justice et la vertu, votèrent pour que Rome secourût Adherbal, et punît sévèrement le meurtre de son frère. Cet avis fut surtout appuyé par Émilius Scaurus, homme d'une naissance distinguée, actif, factieux, avide de pouvoir, d'honneurs, de richesses, mais habile à cacher ses défauts. Témoin de l'éclat scandaleux et de l'impudence avec lesquels on avait répandu les largesses du roi, il craignit, ce qui arrive en pareil cas, de se rendre odieux en prenant part à cet infâme trafic, et contint sa cupidité habituelle.

XVI. La victoire cependant demeura au parti qui, dans le sénat, sacrifiait la justice à l'argent ou à la faveur. On décréta que dix commissaires iraient en Afrique partager entre Jugurtha et Adherbal les États qu'avaient possédés Micipsa. A la tête de cette députation était Lucius Opimius, personnage fameux et alors tout-puissant dans le sénat, pour avoir,

dis interfectum; Adherbalem, ultro bellum inferentem, postquam superatus sit, queri quod injuriam facere nequivisset; Jugurtham ab senatu petere ne alium putarent ac Numantiæ cognitus esset, neu verba inimici ante facta sua ponerent. Deinde utrique curia egrediuntur. Senatus statim consulitur : fautores legatorum, præterea magna pars, gratia depravati, Adherbalis dicta contemnere; Jugurthæ virtutem extollere laudibus; gratia, voce, denique omnibus modis, pro alieno scelere et flagitio, sua quasi pro gloria, nitebantur. At contra pauci, quibus bonum et æquum divitiis carius, subveniundum Adherbali, et Hiempsalis mortem severe vindicandam censebant : sed ex omnibus maxume Æmilius Scaurus, homo nobilis, impiger, factiosus, avidus potentiæ, honoris, divitiarum; ceterum vitia sua callide occultans. Is postquam videt regis largitionem famosam impudentemque, veritus, quod in tali re solet, ne polluta licentia invidiam accenderet, animum a consueta lubidine continuit.

XVI. Vicit tamen in senatu pars illa, qui vero pretium aut gratiam anteferebant. Decretum fit, uti decem legati regnum quod Micipsa obtinuerat inter Jugurtham et Adherbalem dividerent. Cujus legationis princeps fuit L. Opimius,

pendant son consulat, après le meurtre de C. Gracchus et de M. Fluvius Flaccus, cruellement abusé de cette victoire de la noblesse sur le peuple. Bien qu'à Rome Jugurtha se fût déjà assuré de l'amitié d'Opimius, il n'oublia rien pour le recevoir avec la plus haute distinction, et à force de dons, de promesses, il l'amena au point de sacrifier sa réputation, son devoir, en un mot toutes ses convenances personnelles, aux intérêts d'un prince étranger. Les autres députés, attaqués par les mêmes séductions, se laissent presque tous gagner. Peu d'entre eux préférèrent le devoir à l'argent. Dans le partage de la Numidie entre les deux princes, les provinces les plus fertiles et les plus peuplées, dans le voisinage de la Mauritanie, furent adjugées à Jugurtha; celles qui, par la quantité des ports et des beaux édifices, avaient plus d'apparence que de ressources réelles, échurent à Adherbal.

XVII. Mon sujet semble exiger que je dise quelques mots sur la position de l'Afrique et sur les nations avec lesquelles nous avons eu des guerres ou des alliances. Quant aux pays et aux peuples que leur climat brûlant, leurs montagnes et leurs déserts rendent moins accessibles, il me serait difficile d'en donner des notions certaines. Pour le reste, j'en parlerai très-brièvement.

Dans la division du globe terrestre, la plupart des auteurs regardent l'Afrique comme la troisième partie du monde, quelques-uns n'en comptent que deux, l'Asie et l'Europe, et comprennent l'Afrique dans la dernière. Elle a pour bornes, à l'occident, le détroit qui joint notre mer à l'Océan; à l'orient, un vaste plateau incliné, que les habitants nomment *Catabathmon*.

homo clarus, et tum in senatu potens, quia consul, C. Graccho et M. Fulvio Flacco interfectis, acerrume victoriam nobilitatis in plebem exercuerat. Eum Jugurtha, tametsi Romæ in amicis habuerat, tamen adcuratissume recepit dando et pollicitando perfecit uti famæ, fidei, postremo omnibus suis rebus, commodum regis anteferret. Reliquos legatos eadem via adgressus, plerosque capit: paucis carior fides quam pecunia fuit. In divisione, quæ pars Numidiæ Mauretaniam adtingit, agro, viris opulentior, Jugurthæ traditur; illam alteram, specie quam usu potiorem, quæ portuosior et ædificiis magis exornata erat, Adherbal possedit.

XVII. Res postulare videtur Africæ situm paucis exponere, et eas gentes, qui bucum nobis bellum aut amicitia fuit, adtingere. Sed quæ loca et nationes ob calorem aut asperitatem, item solitudines, minus frequentata sunt, de iis haud facile compertum narraverim: cetera quam paucissumis absolvam.

In divisione orbis terræ, plerique in parte tertia Africam posuere; pauci tantummodo Asiam et Europam esse; sed Africam in Europa. Ea fines habet ab occidente fretum nostri maris et Oceani; ab ortu solis declivem latitudinem;

La mer y est orageuse, les côtes offrent peu de ports, le sol y est fertile en grains, abondant en pâturages, dénouillé d'arbres: les pluies et les sources y sont rares. Les hommes y sont robustes, légers à la course, durs au travail: à l'exception de ceux que moissonne le fer ou la dent des bêtes féroces, la plupart meurent de vieillesse, car rien n'y est plus rare que d'être emporté par la maladie. En revanche, il s'y trouve quantité d'animaux d'espèce malfaisante. Pour ce qui est des premiers habitants de l'Afrique, de ceux qui sont venus ensuite, et du mélange de toutes ces races, je vais, au risque de contrarier les idées reçues, rapporter en peu de mots les traditions que je me suis fait expliquer d'après les livres puniques, qui venaient, dit-on, du roi Hiempsal: elles sont conformes à la croyance des habitants du pays. Au surplus, je laisse aux auteurs de ces livres la garantie des faits.

XVIII. Les premiers habitants de l'Afrique furent les Gétules et les Libyens, nations farouches et grossières, qui se nourrissaient de la chair des animaux sauvages et broutaient l'herbe comme des troupeaux. Ils ne connaissaient ni le frein des mœurs et des lois, ni l'autorité d'un maître. Sans demeures fixes, errant à l'aventure, leur seul gîte était là où la nuit venait les surprendre. A la mort d'Hercule, qui périt en Espagne, selon l'opinion répandue en Afrique, son armée, composée d'hommes de toutes les nations, se trouva sans chef, tandis que vingt rivaux s'en disputaient le commandement: aussi ne tarda-t-elle pas à se disperser. Dans le nombre, les Mèdes, les Perses et les Arméniens passèrent en Afrique sur leurs navi-

quem locum Catabathmon incolæ adpellant. Mare sævum, importuosum; ager frugum fertilis, bonus pecori, arbori infecundus: cœlo terraque penuria aquarum. Genus hominum salubri corpore, velox, patiens laborum: plerosque senectus dissolvit, nisi qui ferro aut bestiis interiere; nam morbus haud sæpe quemquam superat. Ad hoc malefici generis plurima animalia. Sed qui mortales initio Africam habuerint, quique postea accesserint, aut quomodo inter se permixti sint; quanquam ab ea fama quæ plerosque obtinet diversum est; tamen, uti ex libris punicis, qui regis Hiempsalis dicebantur, interpretatum nobis est, utique rem sese habere cultores ejus terræ putant, quam paucissumis dicam. Ceterum fides ejus rei penes auctores erit.

XVIII. Africam initio habuere Gætuli et Libyes, asperi, inculti; quis cibus erat caro ferina, atque humi pabulum uti pecoribus. Hi neque moribus, neque lege, neque imperio cujusquam, regebantur: vagi, palantes, qua nox coegerat, sedes habebant. Sed postquam in Hispania Hercules, sicuti Afri putant, interiit, exercitus ejus, compositus ex variis gentibus, amisso duce, ac passim multis, sibi quisque, imperium petentibus, brevi dilabitur. Ex eo numero Medi, Persæ et Armenii, navibus Africam transvecti, proxumos nostro mari locos occupavere.

res, et occupèrent les contrées voisines de notre mer (10). Les Perses s'approchèrent davantage de l'Océan. Ils se firent des cabanes avec les carcasses de leurs vaisseaux renversés; le pays ne leur fournissait point de matériaux, et ils n'avaient pas la faculté d'en tirer d'Espagne, ni par achat ni par échange, l'étendue de la mer et l'ignorance de la langue empêchant le commerce. Insensiblement ces Perses se mêlèrent aux Gétules par des mariages, et comme, dans leurs fréquentes excursions, ils avaient changé souvent de demeures, ils se donnèrent eux-mêmes le nom de Numides. Encore aujourd'hui, les habitations des paysans numides, appelées *mapales*, ressemblent assez, par leur forme oblongue et par leurs toits cintrés, à des carènes de vaisseaux.

Aux Mèdes et aux Arméniens se joignirent les Libyens, peuple plus voisin de la mer d'Afrique que les Gétules, qui étaient plus sous le soleil, et tout près de la zone brûlante. Ils ne tardèrent pas à bâtir des villes, car, n'étant séparés de l'Espagne que par un détroit, ils établirent avec ce pays un commerce d'échange. Les Libyens altérèrent peu à peu le nom des Mèdes; et, dans leur idiome barbare, les appelèrent Maures (11).

Ce furent les Perses dont la puissance prit surtout un accroissement rapide : et bientôt l'excès de leur population força les jeunes gens de se séparer de leurs pères, et d'aller, sous le nom de Numides, occuper, près de Carthage, le pays qui porte aujourd'hui leur nom. Les colons anciens et nouveaux, se prêtant un mutuel secours, subjuguèrent ensemble, soit par la force, soit par la terreur de leurs armes, les nations voisines, et étendirent au loin leur nom et leur gloire : particulièrement

Sed Persæ intra Oceanum magis; iique alveos navium inversos pro tuguriis habuere, quia neque materia in agris, neque ab Hispanis emundi aut mutandi copia erat : mare magnum et ignara lingua commercia prohibebant. Ili paullatim per connubia Gætulos sibi miscuere; et quia, sæpe tentantes agros, alia, deinde alia loca petiverant, semet ipsi Numidas adpellavere. Ceterum, adhuc ædificia Numidarum agrestium, quæ mapalia illi vocant, oblonga, incurvis lateribus tecta, quasi navium carinæ sunt.

Medis autem et Armeniis accessere Libyes (nam hi propius mare Africum agitabant; Gætuli sub sole magis, haud procul ab ardoribus): hique matura oppida habuere; nam, freto divisi ab Hispania, mutare res inter se instituerant. Nomen eorum paullatim Libyes corrupere, barbara lingua Mauros, pro Medis, adpellantes.

Sed res Persarum brevi adolevit; ac postea nomine Numidæ, propter multitudinem a parentibus digressi, possedere ea loca quæ proxume Carthaginem Numidia adpellatur. Dein, utrique alteris freti, finitumos armis aut metu sub imperium coegere; nomen gloriamque sibi addidere; magis hi qui ad nostrum

ceux qui, plus rapprochés de notre mer, avaient trouvé dans les Libyens des ennemis moins redoutables que les Gétules. Enfin, toute la partie inférieure de l'Afrique fut occupée par les Numides, et toutes les tribus vaincues par les armes prirent le nom du peuple conquérant, et se confondirent avec lui.

XIX. Dans la suite, des Phéniciens, les uns pour délivrer leur pays d'un surcroît de population, les autres par des vues ambitieuses, engagèrent à s'expatrier la multitude indigente et quelques hommes avides de nouveautés. Ils fondèrent, sur la côte maritime, Hippone, Hadrumète et Leptis. Ces villes, bientôt florissantes, devinrent l'appui ou la gloire de la mère patrie. Pour ce qui est de Carthage, j'aime mieux n'en pas parler que d'en dire trop peu, puisque mon sujet m'appelle ailleurs.

En venant de Catabathmon, qui sépare l'Égypte de l'Afrique, la première ville qu'on rencontre le long de la mer est Cyrène, colonie de Théra, puis les deux Syrtes, et entre elles la ville de Leptis, ensuite les Autels des Philènes, qui marquaient la limite de l'empire des Carthaginois du côté de l'Égypte; puis viennent les autres villes puniques. Tout le reste du pays, jusqu'à la Mauritanie, est occupé par les Numides. Très-près de l'Espagne sont les Maures; enfin, les Gétules au-dessus de la Numidie. Les uns habitent des cabanes; les autres, plus barbares encore, sont toujours errants. Après eux sont les Éthiopiens, et plus loin, des contrées dévorées par les feux du soleil.

Lors de la guerre de Jugurtha, le peuple romain gouvernait

mare processerant, quia Libyes quam Gætuli minus bellicosi. Denique Africæ pars inferior pleraque ab Numidis possessa est; victi omnes in gentem nomenque imperantium concessere.

XIX. Postea Phœnices, alii multitudinis domi minuendæ gratia, pars imperii cupidine, sollicitata plebe et aliis novarum rerum avidis, Hipponem, Hadrumetum, Leptim, aliasque urbes, in ora maritima condidere : hæque brevi multum auctæ, pars originibus præsidio, aliæ decori fuere. Nam de Carthagine silere melius puto quam parum dicere, quoniam alio properare tempus monet.

Igitur ad Catabathmon, qui locus Ægyptum ab Africa dividit, secundo mari, prima Cyrene est, colonia Thereon, ac deinceps duæ Syrtes, interque eas Leptis; dein Philenon Aræ, quem, Ægyptum versus, finem imperii habuere Carthaginienses; post aliæ punicæ urbes. Cetera loca usque ad Mauretaniam Numidæ tenent : proxume Hispaniam Mauri sunt. Super Numidiam Gætulos accepimus, partim in tuguriis, alios incultius vagos agitare; post eos Æthiopas esse; dein loca exusta solis ardoribus.

Igitur bello Jugurthino pleraque ex punicis oppida et fines Carthaginiensium

par ses magistrats presque toutes les villes puniques, ainsi que tout le territoire possédé en dernier lieu par les Carthaginois. Une grande partie du pays des Gétules et de la Numidie, jusqu'au fleuve Mulucha, obéissait à Jugurtha. Le roi Bocchus étendait sa domination sur tous les Maures : ce prince ne connaissait les Romains que de nom, et nous-mêmes nous ne l'avions jusqu'alors connu ni comme allié ni comme ennemi.

En voilà assez, je pense, sur l'Afrique et sur ses habitants, pour l'intelligence de mon sujet.

XX. Lorsque, après le partage du royaume, les commissaires du sénat eurent quitté l'Afrique, et que Jugurtha, malgré ses appréhensions, se vit en pleine possession du prix de ses forfaits, il demeura plus que jamais convaincu, comme ses amis le lui avaient affirmé à Numance, que tout dans Rome était vénal. Enflammé d'ailleurs par les promesses de ceux qu'il venait de combler de présents, il tourne toutes ses pensées sur le royaume d'Adherbal. Il était actif et belliqueux, et celui qu'il voulait attaquer, doux, faible, inoffensif, était de ces princes qu'on peut impunément insulter, et qui sont trop craintifs pour devenir jamais redoutables. Jugurtha entre donc brusquement à la tête d'une troupe nombreuse dans les États d'Adherbal, enlève les hommes et les troupeaux, avec un riche butin; brûle les maisons, et fait ravager par sa cavalerie presque tout le pays; puis il reprend, ainsi que toute sa suite, le chemin de son royaume. Il pensait qu'Adherbal, sensible à cette insulte, s'armerait pour la venger, ce qui deviendrait une occasion de guerre. Mais celui-ci sentait toute l'infériorité de ses moyens militaires, et d'ailleurs il comptait plus sur l'amitié du peuple

quos novissume habuerant, populus romanus per magistratus administrabat; Gætulorum magna pars et Numidia usque ad flumen Mulucham sub Jugurtha erant : Mauris omnibus rex Bocchus imperitabat, præter nomen, cetera ignarus populi romani; itemque nobis neque bello neque pace antea cognitus.

De Africa et ejus incolis ad necessitudinem rei satis dictum.

XX. Postquam, regno diviso, legati Africa discessere, et Jugurtha, contra timorem animi, præmia sceleris adeptum sese videt; certum ratus, quod ex amicis apud Numantiam acceperat, omnia Romæ venalia esse; simul et illorum pollicitationibus accensus, quos paullo ante muneribus expleverat, in regnum Adherbalis animum intendit. Ipse acer, bellicosus; at is quem petebat, quietus imbellis, placido ingenio, opportunus injuriæ, metuens magis quam metuendus Igitur ex improviso fines ejus cum magna manu invadit; multos mortales cum pecore atqua alia præda capit, ædificia incendit, pleraque loca hostiliter cum equitatu accedit. Dein cum omni multitudine in regnum suum convertit, existumans dolore permotum Adherbalem injurias suas manu vindicaturum, eamque em belli caussam fore. At ille, quod neque se parem armis existumabat, et

romain que sur la fidélité des Numides. Il se borne à envoyer à Jugurtha des ambassadeurs pour se plaindre de ses attaques. Quoiqu'ils n'eussent rapporté qu'une réponse outrageante, Adherbal résolut de tout souffrir plutôt que de recommencer une guerre dont il s'était d'abord si mal trouvé. Cette conduite fut loin de calmer l'ambition de Jugurtha, qui déjà s'était approprié dans sa pensée tout le royaume de son frère. Comme la première fois, ce n'est plus avec une troupe de fourrageurs, mais suivi d'une armée nombreuse qu'il entre en campagne, et qu'il aspire ouvertement à l'entière domination de la Numidie. Partout, sur son passage il répand le ravage dans les villes, dans les campagnes, et emporte un immense butin. Il redouble ainsi la confiance des siens et la terreur des ennemis.

XXI. Placé dans l'alternative d'abandonner son royaume ou de s'armer pour le défendre, Adherbal cède à la nécessité : il lève des troupes et marche à la rencontre de Jugurtha. Les deux armées s'arrêtent non loin de la mer, près de la ville de Cirta; mais le déclin du jour les empêche d'en venir aux mains. Dès que la nuit fut bien avancée, à la faveur de l'obscurité, qui régnait encore, les soldats de Jugurtha, au signal donné, se jettent sur le camp ennemi. Les Numides d'Adherbal sont mis en fuite et dispersés, les uns à moitié endormis, les autres comme ils prennent leurs armes. Adherbal, avec quelques cavaliers, se réfugie dans Cirta; et s'il ne s'y fût trouvé une multitude d'Italiens assez considérable pour écarter des murailles les Numides qui le poursuivaient, un seul jour aurait vu commencer et finir la guerre entre les deux rois. Jugurtha in-

amicitia populi romani magis quam Numidis fretus erat, legatos ad Jugurtham de injuriis questum misit : qui tametsi contumeliosa dicta retulerant, prius tamen omnia pati decrevit quam bellum sumere, quia tentatum antea secus cesserat. Neque tamen eo magis cupido Jugurthæ minuebatur : quippe qui totum ejus regnum animo jam invaserat. Itaque non, ut antea, cum prædatoria manu, sed magno exercitu comparato, bellum gerere cœpit, et aperte totius Numidiæ imperium petere. Ceterum, qua pergebat, urbes, agros vastare, prædas agere; suis animum, terrorem hostibus augere.

XXI. Adherbal uti intellegit eo processum, uti regnum aut relinquendum esset, aut armis retinendum, necessario copias parat, et Jugurthæ obvius procedit. Interim haud longe a mari, prope Cirtam oppidum, utriusque consedit exercitus; et quia diei extremum erat, prælium non inceptum. Ubi plerumque noctis processit, obscuro etiam tum lumine, milites Jugurthini, signo dato, castra hostium invadunt; semisomnos partim, alios arma sumentes, fugant funduntque. Adherbal cum paucis equitibus Cirtam profug.., .., ... multitudo togatorum fuisset, quæ Numidas insequentes mœnibus prohibuit, uno die inter duos reges cœptum atque patratum bellum foret. Igitur Jugurtha oppidum cir-

vestit donc la ville : tours, mantelets, machines de toutes espèces, rien n'est épargné pour la faire tomber en sa puissance. Il voulait, par la promptitude de ses coups, prévenir le retour des ambassadeurs, qu'il savait avoir été envoyés à Rome par Adherbal avant la bataille. Cependant le sénat, informé de cette guerre, députe en Afrique trois jeunes patriciens chargés de signifier aux deux princes ce décret : « Le sénat et le peuple romain veulent et entendent qu'ils mettent bas les armes, qu'ils terminent leurs différends par les voies de droit, et non par la guerre : ainsi l'exige la dignité de Rome et des deux rois. »

XXII. Les commissaires romains mirent d'autant plus de célérité dans leur voyage, qu'à Rome, au moment de leur départ, on parlait déjà du combat et du siége de Cirta; mais on ne soupçonnait pas la gravité de l'événement. Au discours de ces envoyés, Jugurtha répondit que rien n'était plus cher et plus sacré pour lui que l'autorité du sénat; que, dès sa plus tendre jeunesse, il s'était efforcé de mériter l'estime des plus honnêtes gens; que c'était à ses vertus, et non pas à ses intrigues, qu'il avait dû l'estime du grand Scipion; que ces mêmes titres, et non le défaut d'enfants, avaient déterminé Micipsa à l'admettre par adoption au partage de sa couronne; qu'au reste, plus il avait montré d'honneur et de courage dans sa conduite, moins son cœur était disposé à tolérer un affront; qu'Adherbal avait formé un complot secret contre sa vie; que pour lui, sur la preuve du crime, il avait voulu le prévenir; que ce serait, de la part du peuple romain, manquer aux convenances et à la

cumsedit; vineis, turribusque, et machinis omnium generum, expugnare adgreditur, maxume festinans tempus legatorum antecapere, quos, ante prælium factum, Romam ab Adherbale missos audiverat. Sed postquam senatus de bello eorum accepit, tres adolescentes in Africam legantur, qui ambo reges adeant, senatus populique romani verbis nuntient : Velle et censere eos ab armis discedere; de controversiis suis jure potius quam bello disceptare : ita seque illisque dignum fore.

XXII. Legati in Africam maturantes veniunt, eo magis quod Romæ, dum proficisci parant, de prælio facto et oppugnatione Cirtæ audiebatur : sed is rumor clemens erat. Quorum Jugurtha accepta oratione respondit sibi neque majus quidquam neque carius auctoritate senati esse : ab adolescentia ita enisum uti ab optumo quoque probaretur; virtute, non malitia, P. Scipioni, summo viro, placuisse; ob easdem artes ab Micipsa, non penuria liberorum, in regnum adoptatum esse; ceterum, quo plura bene atque strenue fecisset, eo animum suum injuriam minus tolerare : Adherbalem dolis vitæ suæ insidiatum; quod ubi comperisset, sceleri obviam isse : populum romanum neque recte neque pro

justice que de lui défendre ce qui est autorisé par le droit des gens; qu'au surplus il allait incessamment envoyer à Rome des ambassadeurs pour donner toutes les explications nécessaires. Là-dessus on se sépara, et les ambassadeurs n'eurent pas la possibilité de conférer avec Adherbal.

XXIII. Dès qu'il les croit sortis de l'Afrique, Jugurtha, désespérant de prendre d'assaut la place de Cirta, à cause de sa position inexpugnable, l'environne d'un mur de circonvallation et d'un fossé, élève des tours, les garnit de soldats, tente jour et nuit les assauts, les surprises, prodigue aux défenseurs de la place les offres ou les menaces, exhorte les siens à redoubler de courage, enfin épuise tous les moyens avec une prodigieuse activité. Adherbal se voit réduit aux plus cruelles extrémités, pressé par un ennemi implacable, sans espoir de secours, manquant de tout, hors d'état de prolonger la guerre. Parmi ceux qui s'étaient réfugiés avec lui dans Cirta, il choisit deux guerriers intrépides, et autant par ses promesses que par la pitié qu'il sait leur inspirer pour son malheur, il les détermine à gagner de nuit le prochain rivage à travers les retranchement ennemis, et à se rendre ensuite à Rome.

XXIV. En peu de jours les Numides accomplissent leur mission; la lettre d'Adherbal fut lue au sénat. En voici le contenu :

« Ce n'est pas ma faute, sénateurs, si j'envoie souvent vous implorer; mais les violences de Jugurtha m'y contraignent : il est si acharné à ma ruine, qu'il méprise la colère des dieux et la vôtre, et qu'il préfère mon sang à tout le reste. Depuis cinq

bono facturum, si ab jure gentium sese prohibuerint : postremo de omnibus rebus legatos Romam brevi missurum. Ita utrique digrediuntur. Adherbalis adpellandi copia non fuit.

XXIII. Jugurtha ubi eos Africa decessisse ratus est, neque, propter loci naturam, Cirtam armis expugnare potest; vallo atque fossa mœnia circumdat, turres exstruit, easque præsidiis firmat : præterea dies, noctes, aut per vim, aut dolis tentare; defensoribus mœnium præmia modo, modo formidinem ostentare; suos hortando ad virtutem erigere; prorsus intentus cuncta parare. Adherbal ubi intellegit omnes suas fortunas in extremo sitas, hostem infestum, auxilii spem nullam, penuria rerum bellum trahi non posse; ex his qui una Cirtam profugerant, duos maxume impigros delegit, eos, multa pollicendo, ac miserando casum suum, confirmat uti per hostium munitiones noctu ad proxumum mare, dein Romam pergerent.

XXIV. Numidæ paucis diebus jussa efficiunt : litteræ Adherbalis in senatu recitatæ, quarum sententia hæc fuit :

« Non mea culpa sæpe ad vos oratum mitto, patres conscripti; sed vis Jugurthæ subigit : quem tanta lubido exstinguendi me invasit, uti neque vos neque deos immortales in animo habeat; sanguinem meum quam omnia malit.

mois je suis assiégé par ses troupes, moi, l'ami et l'allié du peuple romain! Ni les bienfaits de Micipsa mon père, ni vos décrets, ne me protégent contre sa fureur. Pressé par ses armes et par la famine, je ne sais ce que je dois le plus appréhender. Ma situation déplorable m'empêche de vous en écrire davantage au sujet de Jugurtha. Aussi bien ai-je déjà éprouvé qu'on a peu de foi aux paroles des malheureux. Seulement, je n'ai pas de peine à comprendre qu'il porte ses prétentions au delà de ma perte; car il ne peut espérer d'avoir à la fois ma couronne et votre amitié : laquelle des deux lui tient le plus au cœur? C'est ce qu'il ne laisse douteux pour personne. Il a commencé par assassiner mon frère Hiempsal; il m'a chassé ensuite du royaume de mes pères. Sans doute, nos injures personnelles peuvent vous être indifférentes : mais c'est votre royaume que ses armes ont envahi; c'est le chef que vous avez donné aux Numides qu'il tient assiégé. Quant aux paroles de vos ambassadeurs, mes périls font assez connaître le cas qu'il peut en faire. Quel moyen reste-t-il, si ce n'est la force de vos armes, pour le faire rentrer dans le devoir? Certes, je voudrais que tout ce que j'allègue dans cette lettre, et tout ce dont je me suis plaint devant le sénat, fussent de vaines chimères, sans que mes malheurs attestassent la vérité de mes paroles; mais, puisque je suis né pour être la preuve éclatante de la scélératesse de Jugurtha, ce n'est plus aux infortunes qui m'accablent que je vous supplie de me soustraire, mais à la puissance de mon ennemi et aux tortures qu'il me prépare. Le royaume de Numidie vous appartient, disposez-en à votre gré; mais, pour ma personne, arrachez-la aux mains impies de Jugurtha. Je

Itaque quintum jam mensem, socius et amicus populi romani, armis obsessus teneor; neque mihi Micipsæ patris beneficia, neque vestra decreta auxiliantur. Ferro an fame acrius urgear, incertus sum. Plura de Jugurtha scribere dehortatur fortuna mea : etiam antea expertus sum parum fidei miseris esse. Nisi tamen intellego illum supra quam ego sum petere, neque simul amicitiam vestram et regnum meum sperare : utrum gravius existumet, nemini occultum est. Nam initio occidit Hiempsalem fratrem meum; dein patrio regno me expulit. Quæ sane fuerint nostræ injuriæ, nihil ad vos. Verum nunc vestrum regnum armis tenet; me quem imperatorem Numidis posuistis, clausum obsidet: legatorum verba quanti fecerit, pericula mea declarant. Quid reliquum, nisi vis vestra, quo moveri possit? Nam ego quidem vellem, et hæc quæ scribo, et quæ antea in senatu questus sum, vana forent potius, quam miseria mea fidem verbis faceret. Sed quoniam eo natus sum, ut Jugurthæ scelerum ostentui essem, non jam mortem neque ærumnas, tantummodo inimici imperium et cruciatus corporis deprecor. Regno Numidiæ, quod vestrum est, uti lubet, consulite : me

vous en conjure par la majesté de votre empire, par les saints nœuds de l'amitié, s'il vous reste encore quelque ressouvenir de mon aïeul Masinissa. »

XXV. Après la lecture de cette lettre, quelques sénateurs furent d'avis d'envoyer aussitôt en Afrique une armée au secours d'Adherbal, et subsidiairement de délibérer sur la désobéissance de Jugurtha envers les commissaires du sénat. Mais les partisans du roi réunirent de nouveau leurs efforts pour faire rejeter le décret; et, comme il arrive dans presque toutes les affaires, le bien général fut sacrifié à l'intérêt particulier.

On envoya toutefois en Afrique une députation d'hommes recommandables par l'âge, par la naissance et par l'éminence des dignités dont ils avaient été revêtus. De ce nombre était M. Scaurus, dont j'ai déjà parlé, consulaire et alors prince du sénat. Ces nouveaux commissaires, cédant à l'indignation publique et aux instances des Numides, s'embarquent au bout de trois jours, et, ayant bientôt abordé à Utique, ils écrivent à Jugurtha de se rendre à l'instant dans la Province romaine; qu'ils étaient envoyés vers lui par le sénat.

En apprenant que des personnages illustres, et dont il connaissait l'immense crédit dans Rome, étaient venus pour traverser son entreprise, Jugurtha, partagé entre la crainte et l'ambition, chancelle pour la première fois dans ses résolutions : il craignait la colère du sénat s'il n'obéissait à ses envoyés; mais son aveugle passion le poussait à consommer son crime. A la fin, le mauvais parti l'emporte dans cette âme ambitieuse. Il déploie son armée tout autour de Cirta, et donne

ex manibus impiis eripite, per majestatem imperii, per amicitiæ fidem, si ulla apud vos memoria remanet avi mei Masinissæ. »

XXV. His litteris recitatis, fuere qui exercitum in Africam mittendum censerent, et quamprimum Adherbali subveniundum; de Jugurtha interim uti consuleretur, quoniam non paruisset legatis. Sed ab iisdem regis fautoribus summa ope enisum ne decretum fieret. Ita bonum publicum, ut in plerisque negotiis solet, privata gratia devictum.

Legantur tamen in Africam majores natu, nobiles, amplis honoribus usi : in quis M. Scaurus, de quo supra memoravimus, consularis, et tum in senatu princeps. Hi, quod in invidia res erat, simul et ab Numidis obsecrati, triduo navim ascendere : dein brevi Uticam adpulsi litteras ad Jugurtham mittunt, quam ocissume ad Provinciam accedat; seque ad eum ab senatu missos.

Ille ubi accepit homines claros, quorum auctoritatem Romæ pollere audiverat, contra inceptum suum venisse; primo commotus, metu atque lubidine divorsus agitabatur. Timebat iram senati, ni paruisset legatis : porro animus cupidine cæcus ad inceptum scelus rapiebat. Vicit tamen in avido ingenio pravum consilium. Igitur exercitu circumdato, summa vi Cirtam irrumpere nititur,

un assaut général : en forçant ainsi la troupe peu nombreuse des assiégés à diviser ses efforts, il se flattait de faire naître par force ou par ruse quelque chance de victoire. L'événement trompa son attente, et il ne put, comme il l'avait espéré, se rendre maître de la personne d'Adherbal avant d'aller trouver les commissaires du sénat. Ne voulant point par de plus longs délais irriter Scaurus, qu'il craignait plus que tous les autres, il se rend dans la Province romaine, suivi de quelques cavaliers. Néanmoins, malgré les menaces terribles qui lui furent faites de la part du sénat, il persista dans son refus de lever le siége. Après bien des paroles inutiles, les députés partirent sans avoir rien obtenu.

XXVI. Dès qu'on fut instruit à Cirta du vain résultat de cette ambassade, les Italiens, dont la valeur faisait la principale défense de la place, s'imaginent qu'en cas de reddition volontaire la grandeur du nom romain garantirait la sûreté de leurs personnes. Ils conseillent donc à Adherbal de se rendre à Jugurtha, avec la ville, en stipulant seulement qu'il aurait la vie sauve, et de se reposer pour le reste sur le sénat. De toutes les déterminations, la dernière qu'aurait prise l'infortuné prince eût été de s'abandonner à la foi de Jugurtha; mais comme, en cas de refus, ceux qui lui donnaient ce conseil avaient le pouvoir de l'y contraindre, il obtempéra à l'avis des Italiens, et se rendit. Jugurtha fait tout aussitôt périr Adherbal au milieu des tortures (12); il fit ensuite passer au fil de l'épée tous les Numides sortis de l'enfance, et les Italiens indistinctement, selon qu'ils se présentaient à ses soldats armés.

XXVII. Cette sanglante catastrophe est bientôt connue à

maxume sperans, diducta manu hostium, aut vi aut dolis sese casum victoriæ inventurum. Quod ubi secus procedit, neque, quod intenderat, efficere potest uti, prius quam legatos conveniret, Adherbalis potiretur; ne, amplius morando, Scaurum, quem plurimum metuebat, incenderet, cum paucis equitibus in Provinciam venit. Ac tametsi senati verbis minæ graves nuntiabantur, quod oppugnatione non desisteret; multa tamen oratione consumta, legati frustra discessere.

XXVI. Ea postquam Cirtæ audita sunt, Italici, quorum virtute mœnia defensabantur, confisi, deditione facta, propter magnitudinem populi romani inviolatos sese fore, Adherbalem uadent uti seque et oppidum Jugurthæ tradat : tantum ab eo vitam paciscatur; de ceteris senatui curæ fore. At ille, tametsi omnia potiora fide Jugurthæ rebatur, tamen quia penes eosdem, si advorsaretur, cogendi potestas erat, ita, uti censuerant Italici, deditionem facit. Jugurtha in primis Adherbalem excruciatum necat; dein omnes puberes Numidas, et negotiatores promiscue, uti quisque armatis obvius, interfecit.

XXVII. Quod postquam Romæ cognitum, et res in senatu agitari cœpta, iidem

Rome. Le sénat s'assemble pour en délibérer : on voit encore les mêmes agents de Jugurtha chercher par leurs interruptions, par leur crédit, et même aussi par des querelles, à gagner du temps, à affaiblir l'impression d'un crime si atroce; et si C. Memmius, tribun désigné, homme énergique, ennemi déclaré de la puissance des nobles, n'eût remontré au peuple que ces menées de quelques factieux n'avaient pour but que de procurer l'impunité à Jugurtha, l'indignation se fût sans doute refroidie dans les lenteurs des délibérations : tant avaient de puissance et l'or du Numide et le crédit de ses partisans. Le sénat, qui a la conscience de ses prévarications, craint d'exaspérer le peuple, et, en vertu de la loi Sempronia (13), il assigne aux consuls de l'année suivante les provinces d'Italie et de Numidie. Ces consuls furent P. Scipion Nasica et L. Bestia Calpurnius. Le premier eut pour département l'Italie; la Numidie échut au second. On leva ensuite l'armée destinée à passer en Afrique; on pourvut à sa solde, ainsi qu'aux diverses dépenses de la guerre.

XXVIII. Ce ne fut pas sans surprise que Jugurtha reçut la nouvelle de ces préparatifs; car il était fortement convaincu que tout se vendait à Rome. Il envoie en ambassade, vers le sénat, son fils et deux de ses plus intimes confidents. Pour instructions, il leur recommande, comme à ceux qu'il avait députés après la mort d'Hiempsal, d'attaquer tout le monde avec de l'or. A leur approche de Rome, le consul Bestia mit en délibération si on leur permettrait d'entrer : le sénat décréta qu'à moins qu'ils ne vinssent remettre et le royaume et la

illi ministri regis, interpellando, ac sæpe gratia, interdum jurgiis, trahendo tempus, atrocitatem facti leniebant. Ac ni C. Memmius, tribunus plebis designatus, vir acer et infestus potentiæ nobilitatis, populum romanum edocuisset id agi, uti per paucos factiosos Jugurthæ scelus condonaretur, profecto omnis invidia, prolatandis consultationibus, dilapsa foret : tanta vis gratiæ atque pecuniæ regis erat! Sed ubi senatus delicti conscientia populum timet, lege Sempronia, provinciæ futuris consulibus, Numidia atque Italia, decretæ : consules declarantur P. Scipio Nasica, L. Bestia Calpurnius; Calpurnio Numidia, Scipioni Italia obvenit. Deinde exercitus, qui in Africam portaretur, scribitur : stipendium, alia quæ bello usui forent, decernuntur.

XXVIII. At Jugurtha, contra spem nuntio accepto, quippe cui, Romæ omnia venum ire, in animo hæserat; filium et cum eo duo familiares ad senatum legatos mittit : hisque, ut illis quos, Hiempsale interfecto, miserat, præcipit omnes mortales pecunia adgrediantur. Qui postquam Romam adventabant, senatus a Bestia consultus est, placeretne legatos Jugurthæ recipi mœnibus; iique decrevere, nisi regnum ipsumque deditum venissent, uti in diebus proxumis

personne de Jugurtha, ils eussent à sortir de l'Italie sous dix jours. Le consul fait signifier ce décret aux Numides, qui regagnent leur patrie sans avoir rempli leur mission.

Cependant Calpurnius, ayant mis son armée en état de partir, se donne pour lieutenants des patriciens factieux dont il espérait que le crédit mettrait à couvert ses prévarications. De ce nombre était Scaurus, dont j'ai déjà indiqué le caractère et la politique. Quant à Calpurnius, il joignait aux avantages extérieurs d'excellentes qualités morales, mais elles étaient ternies par sa cupidité. Du reste, patient dans les travaux, doué d'un caractère énergique, prévoyant, il connaissait la guerre, et ne craignait ni les dangers ni les surprises. Les légions, après avoir traversé l'Italie, s'embarquèrent à Rhegium pour la Sicile, et de là passèrent en Afrique. Calpurnius, qui avait fait d'avance ses approvisionnements, fond avec impétuosité sur la Numidie; il fait une foule de prisonniers, et prend de vive force plusieurs villes.

XXIX. Mais sitôt que Jugurtha, par ses émissaires, eut fait briller l'or à ses yeux, et ressortir les difficultés de la guerre dont le consul était chargé, son cœur, gâté par l'avarice, se laissa facilement séduire. Au reste, il prit pour complice et pour agent de toutes ses menées ce même Scaurus, qui, dans le principe, tandis que tous ceux de sa faction étaient déjà vendus, s'était prononcé avec le plus de chaleur contre le prince numide. Mais cette fois la somme fut si forte, qu'oubliant l'honneur et le devoir il se laissa entraîner dans le crime (14). Jugurtha avait eu d'abord seulement en vue d'obtenir à prix

decem Italia decederent. Consul Numidis ex senati decreto nuntiari jubet. Ita infectis rebus illi domum discedunt.

Interim Calpurnius, parato exercitu, legat sibi homines nobiles, factiosos, quorum auctoritate, quæ deliquisset, munita fore sperabat : in quis fuit Scaurus, cujus de natura et habitu supra memoravimus. Nam in consule nostro multæ bonæque artes animi et corporis erant, quas omnes avaritia præpediebat. Patiens laborum, acri ingenio, satis providens, belli haud ignarus, fermissumus contra pericula et insidias. Sed legiones per Italiam Rhegium, atque inde Siciliam, porro ex Sicilia in Africam transvectæ. Igitur Calpurnius, initio paratis commeatibus, acriter Numidiam ingressus est, multos mortales, et urbes aliquot, pugnando capit.

XXIX. Sed ubi Jugurtha per legatos pecunia tentare, bellique quod administrabat asperitatem ostendere cœpit; animus, æger avaritia, facile conversus est. Ceterum socius et administer omnium consiliorum adsumitur Scaurus : qui, tametsi a principio plerisque ex factione ejus corruptis, acerrume regem impugnaverat, tamen magnitudine pecuniæ a bono honestoque in pravum abstractus est. Sed Jugurtha primum tantummodo belli moram redimebat, existumans

d'or que le consul ralentît ses opérations, afin de lui donner le temps de faire agir à Rome son argent et son crédit. Mais, dès qu'il eut appris que Scaurus s'était associé aux intrigues de Calpurnius, il conçut de plus hautes espérances, il se flatta d'avoir la paix, et résolut d'aller en personne en régler avec eux toutes les conditions. Pour lui servir d'otage, le consul envoie son questeur Sextius à Vacca, ville appartenant à Jugurtha. Le prétexte de ce voyage était d'aller recevoir les grains que Calpurnius avait exigés publiquement des ambassadeurs de Jugurtha pour prix de la trêve accordée à ce prince, en attendant sa soumission.

Le roi vint donc au camp des Romains, comme il l'avait résolu. Il ne dit que quelques mots en présence du conseil, pour disculper sa conduite et pour offrir de se rendre à discrétion. Le reste se règle dans une conférence secrète avec Bestia et Scaurus. Le lendemain, on recueille les voix, pour la forme, sur les articles en masse, et la soumission de Jugurtha est agréée. Ainsi qu'il avait été prescrit en présence du conseil, trente éléphants, du bétail, un grand nombre de chevaux, avec une somme d'argent peu considérable, sont remis au questeur. Calpurnius retourne à Rome pour l'élection des magistrats; et, dès ce moment, en Numidie comme dans notre armée, tout se passa comme en temps de paix.

XXX. Dès qu'à Rome la renommée eut divulgué le dénoûment des affaires d'Afrique et quels moyens l'avaient amené, il ne fut question en tous lieux et dans toutes les réunions que de l'étrange conduite du consul. Le peuple était dans l'indignation, les sénateurs dans la perplexité, incertains s'ils devaient

sese aliquid interim Romæ pretio aut gratia effecturum : postea vero quam participem negotii Scaurum acceperat, in maximam spem adductus recuperandæ pacis, statuit cum eis de omnibus pactionibus præsens agere. Ceterum interea, fidei caussa, mittitur a consule Sextius quæstor in oppidum Jugurthæ Vaccam; cujus rei species erat acceptio frumenti quod Calpurnius palam legatis imperaverat, quoniam deditionis mora induciæ agitabantur.

Igitur rex, uti constituerat, in castra venit : ac pauca, præsenti consilio, locutus de invidia facti sui, atque in deditionem uti acciperetur; reliqua cum Bestia et Scauro secreta transigit : dein postero die, quasi per saturam exquisitis sententiis, in deditionem accipitur. Sed, uti pro consilio imperatum, elephanti triginta, pecus atque equi multi, cum parvo argenti pondere, quæstori traduntur. Calpurnius Romam ad magistratus rogandos proficiscitur. In Numidia et exercitu nostro pax agitabatur.

XXX. Postquam res in Africa gestas, quoque modo actæ forent, fama divolgavit, Romæ per omnes locos et conventus de facto consulis agitari : apud plebem gravis invidia; patres solliciti erant; probarentne tantum flagitium, an

sanctionner une telle prévarication ou annuler le décret du consul. Le grand crédit de Scaurus, qu'on savait être le conseil et le complice de Bestia, les détournait surtout de se déclarer pour la raison et pour la justice.

Cependant, à la faveur des hésitations et des lenteurs du sénat, C. Memmius, dont j'ai déjà fait connaître le caractère indépendant et la haine contre la puissance des nobles, anime par ses discours le peuple à faire justice. Il l'exhorte à ne point déserter la cause de la patrie et de la liberté; il lui remet sous les yeux les attentats multipliés et l'arrogance de la noblesse; enfin il ne cesse d'employer tous les moyens d'enflammer l'esprit de la multitude. Comme à cette époque l'éloquence de Memmius eut beaucoup de renom et d'influence, j'ai jugé convenable de transcrire ici (15) quelqu'une de ses nombreuses harangues, et j'ai choisi de préférence celle qu'il prononça en ces termes devant le peuple, après le retour de Bestia :

XXXI. « Que de motifs m'éloigneraient de vous, Romains, si l'amour du bien public ne l'emportait : la puissance d'une faction, votre patience, l'absence de toute justice, surtout la certitude que la vertu a plus de périls que d'honneurs à attendre. J'ai honte, en effet, de dire combien, depuis ces quinze dernières années, vous avez servi de jouet à l'insolence de quelques oppresseurs, avec quelle ignominie vous avez laissé périr sans vengeance les défenseurs de vos droits, à quel excès de bassesse et de lâcheté vos âmes se sont abandonnées. Aujourd'hui même, que vous avez prise sur vos ennemis, vous ne vous réveillez pas. Vous tremblez encore devant ceux qui de-

decretum consulis subverterent, parum constabat : ac maxume eos potentia Scauri, quod is auctor et socius Bestiæ ferebatur, a vero bonoque impediebat.

Ac C. Memmius, cujus de libertate ingenii et odio potentiæ nobilitatis supra diximus, inter dubitationem et moras senati, concionibus populum ad vindicandum hortari; monere ne rempublicam, ne libertatem suam desererent; multa superba, crudelia facinora nobilitatis ostendere : prorsus intentus omni modo plebis animum accendebat. Sed, quoniam ea tempestate Memmii facundia clara pollensque fuit, decere existumavi unam ex tam multis orationem perscribere; ac potissumum quæ in concione post reditum Bestiæ hujuscemodi verbis disseruit :

XXXI. « Multa me dehortantur a vobis, Quirites, ni studium reipublicæ omnia superet : opes factionis, vestra patientia, jus nullum, ac maxume, quod innocentiæ plus periculi quam honoris est. Nam illa quidem piget dicere, his annis quindecim quam ludibrio fueritis superbiæ paucorum; quam fœde quamque inulti perierint vestri defensores; ut vobis animus ab ignavia atque secordia corruptus sit : qui ne nunc quidem obnoxiis inimicis exsurgitis, atque etiam

vraient être saisis d'effroi devant vous; mais, malgré de si justes motifs pour garder le silence, mon courage me fait une loi d'attaquer encore la puissance de cette faction : non, je n'hésiterai point à user de cette liberté que j'ai reçue de mes ancêtres : le ferai-je inutilement ou avec fruit? cela dépend de vous seuls, ô mes concitoyens! Je ne vous exhorte point à imiter l'exemple si souvent donné par vos pères, de repousser l'injustice les armes à la main; il n'est ici besoin ni de violence ni de scission (16) : il suffit de leur infâme conduite pour précipiter la ruine de vos adversaires.

« Après l'assassinat de Tiberius Gracchus, qui, disaient-ils, aspirait à la royauté, le peuple romain se vit en butte à leurs rigoureuses enquêtes. De même, après le meurtre de Caïus Gracchus et de Marcus Fulvius, combien de gens de votre ordre n'a-t-on pas fait mourir en prison! A l'une et à l'autre époque, ce ne fut pas la loi, mais leur caprice seul qui mit fin aux massacres. Au surplus, j'y consens : rendre au peuple ses droits, c'est aspirer à la royauté, et je tiens pour légitime tout ce qui ne pourrait être vengé sans faire couler le sang des citoyens.

« Dans ces dernières années, vous gémissiez en secret de la dilapidation du trésor public, et de voir les rois et des peuples libres, tributaires de quelques nobles, de ceux-là qui seuls sont en possession de l'éclat des hautes dignités et des grandes richesses. Cependant c'était trop peu pour eux de pouvoir impunément commettre de tels attentats. Ils ont fini par livrer aux ennemis de l'État vos lois, la dignité de votre empire, et tout ce qu'il y a de sacré aux yeux des dieux et des hommes. Après ces nouveaux crimes, éprouvent-ils quelque honte,

nunc timetis, quibus decet terrori esse. Sed quanquam hæc talia sunt, tamen obviam ire factionis potentiæ animus subigit. Certe ego libertatem quæ mihi a parente tradita est experiar : verum id frustra, an ob rem faciam, in vestra manu situm est, Quirites. Neque ego vos hortor, quod sæpe majores vestri fecere, uti contra injurias armati eatis. Nihil vi, nihil secessione opus est : necesse est suomet ipsi more præcipites eant.

« Occiso Tiberio Graccho, quem regnum parare aiebant, in plebem romanam quæstiones habitæ sunt. Post C. Gracchi et M. Fulvii cædem, item multi vestri ordinis in carcere necati sunt : utriusque cladis non lex, verum lubido eorum finem fecit. Sed sane fuerit regni paratio, plebi sua restituere : quidquid sine sanguine civium ulcisci nequitur, jure factum sit.

« Superioribus annis taciti indignabamini ærarium expilari; reges et populos liberos paucis nobilibus vectigal pendere; penes eosdem et summam gloriam et maxumas divitias esse : tamen hæc talia facinora impune suscepisse parum habuere. Itaque postremo leges, majestas vestra, divina et humana omnia hostibus tradita sunt. Neque eos, qui fecere, pudet aut pœnitet; sed incedunt per ora

quelque repentir? Ils se montrent insolemment à vos regards tout brillants de magnificence, faisant parade, les uns de leurs consulats et de leurs sacerdoces, les autres de leurs triomphes, comme s'ils avaient lieu de s'honorer de ces distinctions usurpées. Des esclaves achetés à prix d'argent n'endurent point les mauvais traitements de leurs maîtres, et vous, Romains, nés pour commander, vous supportez patiemment l'esclavage!

« Mais que sont-ils donc, ceux qui ont envahi la république? Des scélérats couverts de sang, dévorés d'une monstrueuse cupidité; les plus criminels et en même temps les plus orgueilleux de tous les hommes. Pour eux, la bonne foi, l'honneur, la religion, la vertu, sont, tout comme le vice, des objets de trafic. Les uns ont fait périr des tribuns du peuple; les autres vous ont intenté d'injustes procédures; la plupart ont versé votre sang, et ces excès sont leur sauvegarde : plus ils sont criminels, plus ils se voient en sûreté. Cette terreur, que devait leur inspirer le sentiment de leurs propres forfaits, ils l'ont, grâce à votre lâcheté, fait passer dans vos âmes. Chez eux, mêmes désirs, mêmes haines, mêmes craintes : voilà ce qui les fait agir tous comme un seul homme; mais si une pareille union constitue l'amitié entre les honnêtes gens, elle devient conspiration entre les méchants.

« Si vous étiez aussi zélés pour votre liberté qu'ils ont d'ardeur pour la tyrannie, la république ne serait certainement pas, comme aujourd'hui, livrée à la déprédation, et les faveurs que donnent vos suffrages redeviendraient le prix de la vertu, et non plus de l'audace. Vos ancêtres, pour conquérir les droits et fonder la dignité de leur ordre, firent scission en armes et

vestra magnifici; sacerdotia et consulatus, pars triumphos suos ostentantes, perinde quasi ea honori, non prædæ, habeant. Servi ære parati imperia injusta dominorum non perferunt : vos, Quirites, imperio nati, æquo animo servitutem toleratis!

« At qui sunt hi qui rempublicam occupavere? Homines sceleratissumi, cruentis manibus, immani avaritia, nocentissumi, iidemque superbissumi; quis fides, decus, pietas, postremo honesta atque inhonesta omnia, quæstui sunt. Pars eorum occidisse tribunos plebis, alii quæstiones injustas, plerique cædem in vos fecisse, pro munimento habent. Ita, quam quisque pessume fecit, tam maxume tutus est; metum a scelere suo ad ignaviam vestram transtulere : quos omnes eadem cupere, eadem odisse, eadem metuere, in unum coegit. Sed hæc inter bonos amicitia, inter malos factio est.

« Quod si tam vos libertatis curam haberetis, quam illi ad dominationem accensi sunt, profecto neque respublica, sicuti nunc, vastaretur; et beneficia vestra penes optumos, non audacissumos, forent. Majores vestri, parandi juris et majestatis constituendæ gratia, bis, per secessionem, armati Aventinum occupavere:

se retirèrent en armes sur le mont Aventin. Et vous, pour conserver cette liberté que vous tenez d'eux, vous ne feriez pas les derniers efforts! Que dis-je? vous les feriez avec d'autant plus d'ardeur, qu'il y a plus de honte à perdre ce qu'on possède qu'à ne l'avoir jamais acquis.

« On me dira : Que proposez-vous donc? De faire justice de ces hommes qui ont livré la république à l'ennemi. Qu'ils soient poursuivis, non par la violence et par le meurtre (ces moyens dignes d'eux ne le sont pas de vous), mais d'après une procédure régulière et sur le témoignage de Jugurtha lui-même. S'il est réellement en état de soumission, il ne manquera pas d'obéir à vos ordres; s'il les méprise, vous saurez à quoi vous en tenir et sur cette paix et sur cette soumission, qui laisse à Jugurtha l'impunité de ses crimes, à quelques hommes d'immenses richesses, à la république la honte et le dommage.

« Mais peut-être leur tyrannie ne vous pèse-t-elle pas encore assez; peut-être préférez-vous au temps où nous vivons celui où les royaumes, les provinces, les lois, les droits des citoyens, les jugements, la guerre et la paix, en un mot, toutes les choses divines et humaines étaient livrées au caprice souverain de quelques ambitieux, alors que vous, qui formez le peuple romain, ce peuple invincible, ce peuple roi des nations, vous vous estimiez heureux qu'ils daignassent vous laisser l'existence; car, pour la servitude, qui de vous aurait osé la repousser? Quant à moi, bien que je regarde comme le comble du déshonneur, pour un homme de cœur, de se laisser impunément outrager, je consentirais encore à vous voir pardonner

vos pro libertate quam ab illis accepistis, non summa ope nitemini, atque eo vehementius, quod majus dedecus est parta amittere, quam omnino non paravisse?

« Dicet aliquis : Quid igitur censes? Vindicandum in eos qui hosti prodidere rempublicam; non manu neque vi (quod magis vos fecisse quam illis accidisse indignum), verum quæstionibus et indicio ipsius Jugurthæ. Qui, si dedititius est, profecto jussis vestris obediens erit : sin ea contemnit, scilicet existumabitis qualis illa pax, aut deditio, ex qua ad Jugurtham scelerum impunitas, ad paucos maxumæ divitiæ, in rempublicam damna, dedecora pervenerint.

« Nisi forte nondum etiam vos dominationis eorum satietas tenet, et illa, quam hæc tempora, magis placent, quum regna, provinciæ, leges, jura, judicia, bella, paces, postremo divina et humana omnia, penes paucos erant : vos autem, hoc est, populus romanus, invicti ab hostibus, imperatores omnium gentium, satis habebatis animam retinere. Nam servitutem quidem quis vestrum recusare audebat? Atque ego, tametsi viro flagitiosissumum existumo impune injuriam accepisse, tamen vos hominibus sceleratissumis ignoscere, quoniam cives sunt,

aux plus scélérats des hommes, puisqu'ils son. vos concitoyens, si votre indulgence ne devait entraîner votre ruine : car telle est leur insupportable perversité, qu'ils comptent pour rien l'impunité de leurs crimes passés, si pour l'avenir on ne leur ravit le pouvoir de mal faire; et vous serez en proie à d'éternelles alarmes, en vous voyant placés entre l'esclavage et la nécessité de combattre pour votre liberté. Eh! pourriez-vous compter sur une réconciliation sincère avec eux? Ils veulent dominer, vous voulez être libres; ils veulent faire le mal, vous, l'empêcher; enfin, ils traitent vos alliés en ennemis, vos ennemis en alliés. Quelle paix, quel accord peut-on se promettre dans des dispositions si contraires?

« Je crois donc devoir vous en avertir, vous en conjurer, ne laissez pas un si grand crime impuni. Il ne s'agit pas ici de l'enlèvement des deniers publics, ni d'argent extorqué violemment aux alliés; ces excès, quelle que soit leur gravité, aujourd'hui passent inaperçus, tant ils sont communs. Mais on a sacrifié au plus dangereux de vos ennemis et l'autorité du sénat et la majesté de votre empire : dans Rome et dans les camps, la république a été vendue. Si ces crimes ne sont pas poursuivis, s'il n'est fait justice des coupables, il ne nous reste plus qu'à vivre en esclaves et en sujets; car faire impunément tout ce qu'on veut, c'est être vraiment roi. Ce n'est pas, Romains, que je vous exhorte à vouloir de préférence trouver vos concitoyens coupables plutôt qu'innocents; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas sacrifier les honnêtes gens pour faire grâce aux pervers. Considérez, d'ailleurs, que dans une république il vaut beaucoup mieux oublier

æquo animo paterer, nisi misericordia in perniciem casura esset. Nam et illis, quantum importunitatis habent, parum est impune male fecisse, nisi deinde faciundi licentia eripitur : et vobis æterna sollicitudo remanebit, quum intelligetis aut serviundum esse, aut per manus libertatem retinendam. Nam fidei quidem aut concordiæ quæ spes? Dominari illi volunt; vos liberi esse : facere illi injurias; vos prohibere : postremo sociis vestris veluti hostibus, hostibus pro sociis utuntur. Potestne in tam divorsis mentibus pax aut amicitia esse?

« Quare moneo hortorque ne tantum scelus impunitum omittatis. Non peculatus ærarii factus est, neque per vim sociis ereptæ pecuniæ : quæ quanquam gravia, tamen consuetudine jam pro nihilo habentur. Hosti acerrumo prodita senati auctoritas, proditum imperium vestrum : domi militiæque respublica venalis fuit. Quæ nisi quæsita erunt, ni vindicatum in noxios, quid reliquum, nisi ut illis qui ea fecere obedientes vivamus? nam impune quælibet facere, id est regem esse. Neque ego vos, Quirites, hortor ut malitis cives vestros perderam quam recte fecisse; sed ne, ignoscendo malis, bonos perditum eatis. Ad hoc in republica multo præstat beneficii quam maleficii immemorem esse. Bonus

le bien que le mal : l'homme vertueux qu'on néglige devient seulement moins zélé; le méchant en devient plus audacieux. Considérez enfin que prévenir l'injustice, c'est le moyen de n'avoir que rarement besoin de secours contre ses atteintes. »

XXXII. Par de tels discours souvent répétés, Memmius détermine le peuple à envoyer L. Cassius, alors prêteur (17), vers Jugurtha, que, sous la garantie de la foi publique, il amènerait à Rome. On espérait que les dépositions de ce monarque ne manqueraient pas de jeter du jour sur les prévarications de Scaurus et des autres sénateurs accusés d'avoir reçu de l'argent. Tandis que ceci se passe à Rome, les chefs à qui Bestia avait laissé le commandement de l'armée de Numidie, commettaient, à l'exemple de leur général, une foule d'excès odieux. Les uns, séduits par l'or, rendirent à Jugurtha ses éléphants; d'autres lui vendirent ses transfuges; plusieurs pillèrent les provinces avec lesquelles nous étions en paix : tant la contagion de l'avarice avait infecté toutes les âmes!

La proposition de Memmius ayant été adoptée, à la grande consternation de toute la noblesse, le prêteur Cassius alla trouver Jugurtha. Malgré les terreurs de ce prince et les justes défiances que lui inspiraient ses remords, Cassius réussit à lui persuader, puisqu'il s'était rendu au peuple romain, de s'en remettre à sa clémence plutôt que de provoquer sa colère. Il lui engagea d'ailleurs sa propre foi, qui n'était pas de moindre poids, aux yeux de Jugurtha, que la foi publique : tant était grande alors l'opinion qu'on avait de la loyauté de Cassius!

tantummodo segnior fit, ubi negligas; at malus improbior. Ad hoc, si injuriæ non sint, haud sæpe auxilii egeas. »

XXXII. Hac atque alia hujuscemodi sæpe dicundo, Memmius populo persuadet uti L. Cassius, qui tum prætor erat, ad Jugurtham mitteretur; eumque, interposita fide publica, Romam duceret, quo facilius, indicio regis, Scauri et reliquorum quos pecuniæ captæ arcessebant, delicta patefierent. Dum hæc Romæ geruntur, qui in Numidia relicti a Bestia exercitui præerant, sequuti morem imperatoris, plurima et flagitiosissuma facinora fecere. Fuere qui, auro corrupti, elephantos Jugurthæ traderent; alii perfugas vendere, et pars ex pacatis prædas agebant : tanta vis avaritiæ in animos eorum, veluti tabes, invaserat!

At Cassius, perlata rogatione a C. Memmio, ac perculsa omni nobilitate, ad Jugurtham proficiscitur; ei que timido, et ex conscientia diffidenti rebus suis, persuadet, quoniam se populo romano dedidisset, ne vim, quam misericordiam, experiri mallet. Privatim præterea fidem suam interponit, quam ille non minoris quam publicam ducebat : talis ea tempestate fama de Cassio erat!

XXXIII. En conséquence, Jugurtha, renonçant au faste royal pour prendre l'extérieur le plus propre à exciter la compassion, arrive à Rome avec Cassius. Quoiqu'il fût doué d'une grande force de caractère, et rassuré d'ailleurs par tous ces hommes dont le crédit et la scélératesse avaient, comme je l'ai dit ci-dessus, favorisé tous ses attentats, il s'assure à grands frais du tribun du peuple C. Bébius, dont l'impudente hardiesse devait le mettre sûrement à couvert de l'action des lois et de toute espèce de danger. Cependant C. Memmius convoque l'assemblée : le peuple était fort animé contre Jugurtha; les uns voulaient qu'il fût mis en prison; les autres, que, s'il ne révélait ses complices, il fût livré au supplice comme un ennemi public, selon la coutume de nos ancêtres. Memmius, consultant plutôt la dignité du peuple romain que son indignation, calme cette effervescence et apaise les esprits irrités. Il proteste en outre, autant qu'il est en lui, contre toute violation de la foi publique. Le silence s'étant rétabli, il fait comparaître Jugurtha, et, prenant la parole, il lui rappelle les crimes dont il s'est souillé tant à Rome qu'en Numidie, et lui représente ses attentats contre son père et ses frères, ajoutant qu'encore que les agents à l'aide desquels il a commis ces forfaits lui fussent connus, le peuple romain voulait cependant obtenir un aveu formel de sa bouche; que si Jugurtha disait la vérité, il devait mettre sa confiance dans la loyauté et dans la clémence du peuple romain; mais que, s'il s'obstinait à se taire, il se perdrait lui-même avec toutes ses espérances, sans sauver ses complices.

XXXIV. Quand Memmius eut cessé de parler, et que Jugurtha reçut l'ordre de répondre, le tribun du peuple C. Bébius, gagné

XXXIII. Igitur Jugurtha, contra decus regium, cultu quam maxume miserabili, cum Cassio Romam venit. Ac tametsi in ipso magna vis animi erat, confirmatus ab omnibus quorum potentia aut scelere cuncta ea gesserat quæ supra memoravimus, C. Bæbium tribunum plebis magna mercede parat, cujus impudentia contra jus et injurias omnes munitus foret. At C. Memmius, advocata concione, quanquam regi infesta plebes erat, et pars in vincula duci jubebat, pars, ni socios sceleris aperiret, more majorum de hoste supplicium sumi; dignitati quam iræ magis consulens, sedare motus et animos mollire; postremo confirmare fidem publicam per sese inviolatam fore. Post, ubi silentium cœpit, producto Jugurtha, verba facit : Romæ Numidiæque facinora ejus memorat : scelera in patrem fratresque ostendit : quibus juvantibus quibusque ministris ea egerit, quanquam intelligat populus romanus, tamen velle manifesta magis ex illo habere : si vera aperiret, in fide et clementia populi romani magnam spem illi sitam : sin reticeat, non sociis saluti fore, sed se suasque spes corpturum.

XXXIV. Dein, ubi Memmius dicundi finem fecit, et Jugurtha respondere jussus

par argent, comme je l'ai dit ci-dessus, ordonna au prince de garder le silence. Bien que la multitude, indignée, s'efforçât d'effrayer Bébius par ses clameurs, par ses regards, souvent même par ses gestes menaçants, enfin par tous les emportements que suggère la fureur, l'impudence du tribun l'emporta cependant. Le peuple ainsi joué (18) se retire; Jugurtha, Bestia et tous ceux qu'avaient inquiétés les poursuites reprennent une nouvelle assurance.

XXXV. Il se trouvait alors à Rome un Numide nommé Massiva, fils de Gulussa et petit-fils de Masinissa. Il avait, dans la querelle des princes, pris parti contre Jugurtha, puis, après la reddition de Cirta et la mort d'Adherbal, quitté l'Afrique en fugitif. Spurius Albinus, qui, avec Q. Minucius Rufus, venait de succéder à Calpurnius Bestia dans le consulat, engage le prince à profiter de sa qualité de descendant de Masinissa, de la haine publique et des terreurs qui poursuivent Jugurtha, pour demander au sénat la couronne de Numidie. Impatient d'avoir une guerre à conduire, le consul aurait tout bouleversé plutôt que de languir dans l'inaction. La province de Numidie lui était échue, et la Macédoine à Minucius. Dès les premières démarches de Massiva, Jugurtha sentit qu'il trouverait peu de support chez ses amis; les remords, le trouble des uns, la mauvaise réputation des autres, les craintes de tous, leur ôtaient la faculté d'agir. Il charge donc Bomilcar, son parent, qui lui était entièrement dévoué, de gagner, à force d'or, sa ressource ordinaire, des assassins pour faire périr Massiva, en secret, s'il était possible; sinon, de toute autre manière.

est, C. Bæbius, tribunus plebis, quem pecunia corruptum supra diximus, regem tacere jubet : ac tametsi multitudo quæ in concione aderat, vehementer accensa, terrebat eum clamore, voltu, sæpe impetu, atque aliis omnibus quæ ira fieri amat, vicit tamen impudentia. Ita populus ludibrio habitus ex concione discessit : Jugurthæ Bestiæque, et ceteris quos illa quæstio exagitabat, animi augescunt.

XXXV. Erat ea tempestate Romæ Numida quidam, nomine Massiva, Gulussæ filius, Masinissæ nepos : qui, quia in dissensione regum Jugurthæ advorsus fuerat, dedita Cirta et Adherbale interfecto, profugus ex Africa abierat. Huic Sp. Albinus, qui proxumo anno post Bestiam cum Q. Minucio Rufo consulatum gerebat, persuadet, quoniam ex stirpe Masinissæ sit, Jugurtham que ob scelera invidia cum metu urgeat, regnum Numidiæ ab senatu petat. Avidus consul belli gerundi movere quam senescere omnia malebat. Ipsi provincia Numidia, Minucio Macedonia evenerat. Quæ postquam Massiva agitare cœpit, neque Jugurthæ in amicis satis præsidii est, quod eorum alium conscientia, alium mala fama et timor impediebat; Bomilcari, proxumo ac maxume fido sibi, imperat, pretio, sicuti multa confecerat, insidiatores Massivæ paret, ac maxume occulte; sin id parum procedat, quovis modo Numidam interficiat.

Bomilcar exécuta promptement les ordres du roi : des hommes faisant métier de semblables commissions sont chargés par lui d'épier les allées et les venues de Massiva, de remarquer les lieux et les heures; puis, au moment opportun, l'embuscade est dressée. Un des assassins apostés, attaquant Massiva avec trop peu de précaution, le tua; mais pris sur le fait, il céda aux exhortations d'un grand nombre de personnes, et surtout du consul Albinus, et découvrit tout le complot. L'on mit donc en accusation, plutôt par des motifs d'équité et de justice qu'en vertu du droit des gens, Bomilcar, qui était de la suite d'un prince venu à Rome sous la garantie de la foi publique.

Quant à Jugurtha, auteur manifeste du crime, il persiste à lutter contre l'évidence, jusqu'à ce qu'il reconnaisse que son or et son crédit échoueront contre l'horreur d'un pareil forfait. Aussi, quoique, dès l'ouverture des débats, il eût présenté cinquante de ses amis pour caution de Bomilcar, moins soucieux de leur épargner des sacrifices (19) que jaloux de son autorité, il renvoie secrètement Bomilcar en Numidie, dans la crainte que ses sujets n'appréhendassent désormais de lui obéir, si cet agent était livré au supplice. Lui-même partit peu de jours après, sur l'ordre que lui avait intimé le sénat de quitter l'Italie. On prétend qu'au sortir de Rome il jeta souvent en silence ses regards sur cette ville, et s'écria : « Ville vénale, qui périrait bientôt si elle trouvait un acheteur! »

XXXVI. La guerre recommence : Albinus fait promptement transporter en Afrique des vivres, de l'argent, et tout ce qui est

Bomilcar mature regis mandata exsequitur : et per homines, talis negotii artifices, itinera egressusque ejus, postremo loca atque tempora cuncta, explorat: deinde, ubi res postulabat, insidias tendit. Igitur unus ex eo numero, qui ad cædem parati, paullo inconsultius Massivam adgreditur, illum obtruncat : sed ipse deprehensus, multis hortantibus, et in primis Albino consule, indicium profitetur. Fit reus, magis ex æquo bonoque, quam ex jure gentium, Bomilcar, comes ejus qui Romam fide publica venerat.

At Jugurtha, manifestus tanti sceleris, non prius omisit contra verum niti, quam animum advortit supra gratiam atque pecuniam suam invidiam facti esse. Igitur quanquam in priore actione ex amicis quinquaginta vades dederat; regno magis quam vadibus consulens, clam in Numidiam Bomilcarem dimittit, veritus ne reliquos populares metus invaderet parendi sibi, si de illo supplicium sumtum foret. Et ipse paucis diebus profectus est, jussus ab senatu Italia decedere. Sed postquam Roma egressus est, fertur sæpe eo tacitus respiciens postremo dixisse : Urbem venalem, et mature perituram si, emitorem invenerit.

XXXVI. Interim Albinus, renovato bello, commeatum, stipendium, alia quæ

nécessaire aux troupes : lui-même se hâte de partir, pour qu'avant les comices, dont l'époque n'était pas éloignée, il pût, par la force des armes, par la soumission spontanée de l'ennemi, ou par toute autre voie, mettre fin à cette guerre. Jugurtha, au contraire, traîne en longueur toutes les opérations, et fait naître délais sur délais. Il promet de se rendre, puis il affecte de la défiance; il plie devant l'ennemi qui le presse, et bientôt après, pour ne pas décourager les siens, il le presse à son tour : c'est ainsi qu'il se joue du consul par ses continuels ajournements de la guerre et de la paix. Quelques-uns soupçonnèrent alors Albinus d'avoir été d'intelligence avec le roi : ils attribuaient à une collusion frauduleuse, et non à la lâcheté, le ralentissement si prompt d'une guerre si activement commencée. Le temps s'étant ainsi écoulé, on touchait au jour des comices (20) : alors Albinus laissa l'armée sous la conduite de son frère, le propréteur Aulus, et partit pour Rome.

XXXVII. La république était alors cruellement agitée par les dissensions des tribuns du peuple. P. Lucullus et L. Annius prétendaient, malgré l'opposition de leurs collègues, se faire continuer dans leur magistrature : cette querelle, qui dura toute l'année (21), empêchait la tenue des comices. Pendant ces retards, Aulus, qui, comme nous l'avons dit, était resté au camp avec le titre de propréteur, conçut l'espoir, ou de terminer la guerre, ou d'extorquer de l'argent au roi numide par la terreur des armes romaines. Au mois de janvier, il fait sortir ses troupes de leurs quartiers, à marches forcées, par un temps

militibus usui forent, maturat in Africam portare; ac statim ipse profectus, uti ante comitia, quod tempus haud longe aberat, armis aut deditione, aut quovis modo, bellum conficeret. At contra Jugurtha trahere omnia, et alias, deinde alias morae caussas facere; polliceri deditionem, ac deinde metum simulare; instanti cedere, et paullo post, ne sui diffiderent, instare : ita belli modo, modo pacis mora, consulem ludificare. Ac fuere qui tum Albinum haud ignarum consilii regis existumarent; neque ex tanta properantia tam facile tractum bellum secordia magis quam dolo crederent. Sed postquam, dilapso tempore, comitiorum dies adventabat, Albinus, Aulo fratre in castris propraetore relicto, Romam decessit.

XXXVII. Ea tempestate, Romæ seditionibus tribuniciis atrociter respublica agitabatur. P. Lucullus et L. Annius, tribuni plebis, resistentibus collegis, continuare magistratum nitebantur: quæ dissensio totius anni comitia impediebat. Ea mora in spem adductus Aulus, quem pro praetore in castris relictum supra diximus, aut conficiundi belli, aut terrore exercitus ab rege pecuniæ capiundæ, milites mense januario ex hibernis in expeditionem evocat : magnis itineribus, nieme aspera, pervenit ad oppidum Suthul, ubi regis thesauri erant. Quod quan-

fort rude, et s'approche de Suthul, où étaient les trésors de Jugurtha. Cette place, grâce à la rigueur de la saison et à l'avantage de sa position, ne pouvait être prise ni même assiégée : autour de ses murailles, bâties sur le bord d'un roc escarpé, s'étendait une plaine fangeuse, que les pluies de l'hiver avaient changée en marais. Cependant, soit pour intimider le roi par une attaque simulée, soit qu'il fût aveuglé par l'espoir de soumettre une ville remplie de trésors, Aulus dresse des mantelets (22), élève des terrasses (23), et presse tous les travaux utiles au succès de son entreprise.

XXXVIII. Convaincu de la présomption et de l'impéritie du lieutenant d'Albinus, l'artificieux Jugurtha s'applique à redoubler sa folle confiance, en lui envoyant maintes ambassades suppliantes, tandis que lui-même, feignant de l'éviter, conduit son armée dans des lieux coupés de bois et de défilés. Enfin, il décide Aulus, sous l'espoir d'un accommodement, à quitter Suthul, et à le poursuivre, comme s'il fuyait, à travers des régions écartées, où ses prévarications seraient tenues plus secrètes. Cependant, par d'habiles émissaires, il travaille jour et nuit à séduire l'armée romaine, à corrompre les centurions et les chefs de la cavalerie. Les uns doivent passer à l'ennemi; les autres, au signal donné, abandonner leur poste.

Lorsque Jugurtha eut tout disposé selon ses vues, tout à coup, au milieu de la nuit, une multitude de Numides cerne le camp d'Aulus. Dans la surprise où cette attaque imprévue jette les soldats romains, les uns prennent leurs armes, les autres se cachent, quelques-uns rassurent les plus timides; le trouble règne partout. La foule des ennemis, le ciel obscurci par la nuit et

quam et sævitia temporis, et opportunitate loci, neque capi neque obsideri poterat; nam circum murum, situm in prærupti montis extremo, planities limosa hiemalibus aquis paludem fecerat; tamen, aut simulandi gratia, quo regi formidinem adderet, aut cupidine cæcus, ob thesauros, oppidi potiundi, vineas agere, aggerem jacere, alia quæ incepto usui forent, properare.

XXXVIII. At Jugurtha, cognita vanitate atque imperitia legati, subdolus ejus augere amentiam; missitare supplicantes legatos; ipse, quasi vitabundus, per saltuosa loca et tramites exercitum ductare. Denique Aulum spe pactionis perpulit, uti, relicto Suthule, in abditas regiones sese, veluti cedentem, insequeretur; ita delicta occultiora fore. Interea per homines callidos die noctuque exercitum tentabat: centuriones ducesque turmarum, partim uti transfugerent, corrumpere; alii, signo dato, locum uti desererent.

Quæ postquam ex sententia instruxit, intempesta nocte, de improviso multitudine Numidarum Auli castra circumvenit. Milites romani, tumultu perculsi insolito, arma capere alii, alii se abdere, pars territos confirmare, trepidare omni-

par les nuages, et le danger présent de tout côté laissent douter s'il est plus sûr de fuir que de rester à son poste. Parmi les troupes qui, ainsi que nous venons de le dire, s'étaient laissé gagner, une cohorte de Liguriens, avec deux escadrons thraces et quelques simples soldats, passèrent du côté de Jugurtha. Le premier centurion de la troisième légion introduisit les ennemis à travers le retranchement qu'il s'était chargé de défendre : ce fut par là que s'élancèrent tous les Numides. Les nôtres fuirent honteusement, en jetant leurs armes, et se retirèrent sur une hauteur voisine : la nuit et le pillage du camp arrêtèrent les ennemis dans la poursuite de leur victoire.

Le lendemain, dans une entrevue avec Aulus, Jugurtha lui dit que, s'il était maître du propréteur et de l'armée romaine, il voulait bien toutefois, en considération de l'instabilité des choses humaines, et pourvu qu'Aulus signât la paix, laisser partir sains et saufs tous les Romains, après les avoir fait passer sous le joug; qu'enfin il leur donnait dix jours pour évacuer la Numidie. Quelque dures, quelque ignominieuses que fussent ces conditions, les Romains, comme il fallait les accepter ou mourir (24), souscrivirent au traité dicté par Jugurtha.

XXXIX. Ces événements, dès qu'ils sont connus dans Rome, y répandent la crainte et la désolation. Les uns s'affligent pour la gloire de l'empire; d'autres, dans leur ignorance des vicissitudes de la guerre, craignent déjà pour l'indépendance de la république : tous s'indignent contre Aulus, ceux surtout qui, ayant fait la guerre avec distinction, ne pouvaient lui pardonner d'avoir, les armes à la main, cherché son salut dans l'igno-

bus locis : vis magna hostium; cœlum nocte atque nubibus obscuratum; periculum anceps : postremo fugere an manere tutius foret in incerto erat. Sed ex eo numero, quos paullo ante corruptos diximus, cohors una Ligurum, cum duabus turmis Thracum, et paucis gregariis militibus, transiere ad regem : et centurio primi pili tertiæ legionis, per munitionem, quam uti defenderet, acceperat, locum hostibus introeundi dedit : eaque Numidæ cuncti irrupere. Nostri fœda fuga; plerique, abjectis armis, proxumum collem occupavere. Nox atque præda castrorum hostes, quo minus victoria uterentur, remorata sunt.

Dein Jugurtha postero die cum Aulo in colloquio verba facit : tametsi ipsum cum exercitu fame, ferro, clausum tenet, tamen se humanarum rerum memorem, si secum fœdus faceret, incolumes sub jugum missurum; præterea uti liebus decem Numidia decederet. Quæ quanquam gravia et flagitii plena erant tamen, quia mortis metu mutabantur, sicuti regi libuerat, pax convenit.

XXXIX. Sed ubi ea Romæ comperta sunt, metus atque mœror civitatem invasere : pars dolere pro gloria imperii; pars insolita rerum bellicarum timere libertati : Aulo omnes infesti, ac maxume qui bello sæpe præclari fuerant, quod armatus, dedecore potius quam manu, salutem quæsiverat. Ob ea consul Albinus,

minie plutôt que dans sa valeur. Le consul Albinus, redoutant pour lui la haine publique et les dangers que provoque le crime de son frère, soumet le traité à la délibération du sénat. Cependant il lève des recrues, demande des renforts aux alliés et aux Latins, et pourvoit à toutes choses avec activité. Le sénat, comme il était juste, déclare que, sans son autorisation et celle du peuple, aucun traité n'a pu être valablement conclu (25). Le consul part quelques jours après pour l'Afrique; mais, sur l'opposition des tribuns du peuple, il ne peut embarquer avec lui les troupes qu'il venait de lever. Toute notre armée, depuis l'évacuation de la Numidie, aux termes du traité, était en quartiers d'hiver dans la Province romaine. Dès son arrivée, Albinus brûlait de poursuivre Jugurtha, pour apaiser l'indignation soulevée contre son frère; mais, quand il eut reconnu que les soldats, outre la honte de leur fuite, étaient, par le relâchement de la discipline, livrés à la licence et à la débauche, il demeura convaincu que, dans l'état des choses, il n'y avait pour lui aucune entreprise à former.

XL. Cependant, à Rome, le tribun C. Mamilius Limetanus fit au peuple une proposition tendant à informer contre ceux qui, par leurs conseils, avaient engagé Jugurtha à désobéir aux décrets du sénat; qui, dans leurs ambassades ou dans leurs commandements, avaient reçu de l'argent de ce prince, ou lui avaient livré des éléphants et des transfuges, enfin qui avaient traité de la paix ou de la guerre avec les ennemis. A cette proposition personne n'osa résister ouvertement, ni ceux qui se sentaient coupables, ni ceux qui redoutaient les dangers de l'irritation des partis : les uns et les autres

ex delicto fratris invidiam ac deinde periculum timens, senatum de fœdere consulebat. Et tamen interim exercitui supplementum scribere, ab sociis et nomine latino auxilia arcessere, denique modis omnibus festinare. Senatus ita, uti par fuerat, decernit, suo atque populi injussu nullum potuisse fœdus fieri. Consul, impeditus a tribunis plebis ne quas paraverat copias secum portaret, paucis diebus in Africam proficiscitur. Nam omnis exercitus, uti convenerat, Numidia deductus, in Provincia hiemabat. Postquam eo venit, quanquam persequi Jugurtham et mederi fraternæ invidiæ animus ardebat, cognitis militibus, quos præter fugam, soluto imperio, licentia atque lascivia corruperat, ex copia rerum statuit nihil sibi agitandum.

XL. Interea Romæ C. Manilius Limetanus, tribunus plebis, rogationem ad populum promulgat, uti quæreretur in eos quorum consilio Jugurtha senati decreta neglexisset, quique ab eo in legationibus, aut imperiis, pecunias accepissent; qui elephantos, quique perfugas tradidissent; item qui de pace, aut bello, cum hostibus pactiones fecissent. Huic rogationi partim conscii sibi, alii ex partium invidia pericula metuentes, quoniam aperte resistere non poterant, quin

craignaient de paraître approuver les prévarications et tous les crimes dénoncés par les tribuns. Mais indirectement, par le moyen de leurs amis, surtout d'un grand nombre de citoyens du Latium et d'alliés italiens, ils firent naître mille obstacles. On ne saurait croire avec quelle force, quelle persévérance de volonté, le peuple décréta cette mesure (26), moins, il est vrai, par zèle pour la république, qu'en haine de la noblesse, à qui elle préparait bien des maux : tant la fureur des partis est extrême!

Tandis que tous les nobles sont frappés de terreur, Marcus Scaurus, que nous avons vu lieutenant de Bestia, parvient, au milieu de la joie du peuple, de la déroute de son parti et de l'agitation qui règne dans la ville entière, à se faire nommer l'un des trois commissaires dont la loi de Mamilius provoquait la création. Les enquêtes ne s'en firent pas moins avec dureté (27), avec violence, d'après des ouï-dire et le caprice du peuple. Ainsi l'exemple souvent donné par la noblesse fut imité par le peuple dans cette circonstance : la prospérité le rendit insolent.

XLI. L'usage de se diviser en parti populaire et en faction du sénat, puis tous les excès résultant de cette distinction, avaient pris naissance à Rome peu d'années auparavant (28) au sein même du repos et de l'abondance (29), que les mortels regardent comme les plus précieux des biens. Avant la destruction de Carthage, le peuple et le sénat romain gouvernaient de concert la république avec douceur et modération. Les honnenrs et la puissance n'étaient le sujet d'aucun débat entre les citoyens : la crainte des ennemis maintenait les bons principes dans l'É-

illa et alia talia placere sibi faterentur, occulte per amicos, ac maxume per homines nominis latini et socios italicos, impedimenta parabant. Sed plebes incredibile memoratu est quam intenta fuerit, quantaque vi rogationem jusserit, magis odio nobilitatis, cui mala illa parabantur, quam cura reipublicæ : tanta lubido in partibus!

Igitur ceteris metu perculsis, M. Scaurus, quem legatum Bestiæ supra docuimus, inter lætitiam plebis et suorum fugam, trepida etiam tum civitate, quum ex Mamilia rogatione tres quæsitores rogarentur, effecerat uti ipse in eo numero crearetur. Sed quæstio exercita aspere violenterque, ex rumore et lubidine plebis. Ut sæpe nobilitatem, sic ea tempestate plebem, ex secundis rebus insolentia ceperat.

XLI. Ceterum mos partium popularium et senati factionum, ac deinde omnium malarum artium, paucis ante annis Romæ ortus, otio et abundantia earum rerum quæ prima mortales ducunt. Nam ante Carthaginem deletam populus et senatus romanus placide modesteque inter se rempublicam tractabant : neque gloriæ neque dominationis certamen inter cives erat. Metus hostilis in bonis artibus

tat; mais, dès que les esprits furent affranchis de cette terreur salutaire, l'orgueil et la mollesse, compagnes ordinaires de la prospérité, s'introduisirent aussitôt dans Rome. Ainsi ce qu'on avait tant désiré aux jours d'infortune, le repos, devint, quand on l'eut obtenu, plus rude et plus amer que l'adversité même. On vit désormais la noblesse abuser sans mesure de sa prééminence, le peuple de sa liberté; chacun attirer à soi, empiéter, envahir; et la république, placée entre deux factions contraires, fut misérablement déchirée.

Toutefois la noblesse, groupée en une seule faction, eut l'avantage, et le peuple, dont la force était désunie, dispersée dans la masse, perdit sa puissance. Le caprice de quelques individus décida toutes les affaires au dedans et au dehors : pour eux seuls étaient la fortune publique, les provinces, les magistratures, les distinctions et les triomphes; au peuple étaient réservés le service militaire et l'indigence. Le butin fait à l'armée devenait la proie des généraux et de quelques favoris. Les parents, les jeunes enfants des soldats, avaient-ils quelque voisin puissant (30), on les chassait de leurs foyers. Armée du pouvoir, une cupidité sans frein et sans bornes usurpa, profana, dépeupla tout; rien ne fut épargné, rien ne fut respecté, jusqu'à ce que cette noblesse elle-même eut creusé l'abîme qui devait l'engloutir. En effet, dès qu'il s'éleva du sein de la noblesse (31) quelques hommes qui préféraient une gloire véritable à la domination la plus injuste, il y eut ébranlement dans l'État, et l'on vit naître des dissensions civiles semblables aux grandes commotions qui bouleversent la terre.

civitatem retinebat; sed ubi illa formido mentibus discessit, scilicet ea quæ secundæ res amant, lascivia atque superbia, incessere. Ita, quod in advorsis rebus optaverant, otium, postquam adepti sunt, asperius acerbiusque fuit. Namque cœpere nobilitas dignitatem, populus libertatem, in lubidinem vertere, sibi quisque ducere, trahere, rapere. Ita omnia in duas partes abstracta sunt : respublica, quæ media fuerat, dilacerata.

Ceterum nobilitas factione magis pollebat : plebis vis, soluta atque dispersa, in multitudine minus poterat. Paucorum arbitrio belli domique agitabatur; penes eosdem ærarium, provinciæ, magistratus, gloriæ triumphique erant; populus militia atque inopia urgebatur. Prædas bellicas imperatores cum paucis diripiebant : interea parentes aut parvi liberi militum, ut quisque potentiori confinis erat, sedibus pellebantur. Ita, cum potentia avaritia sine modo modestiaque invadere, polluere et vastare omnia; nihil pensi neque sancti habere, quoad semet ipsa præcipitavit. Nam ubi primum ex nobilitate reperti sunt qui veram gloriam injustæ potentiæ anteponerent, moveri civitas, et dissensio civilis, quasi permixtio terræ, oriri cœpit.

XLII. Dès que Tibérius et C. Gracchus, dont les ancêtres avaient, dans la guerre punique et dans quelques autres, contribué à l'agrandissement de la république, entreprirent de reconquérir la liberté du peuple et de démasquer les crimes de quelques hommes, la noblesse, épouvantée parce qu'elle se sentait coupable, sut par le moyen, tantôt des alliés, tantôt des Latins, quelquefois même des chevaliers romains qu'avait éloignés du peuple l'espoir d'être associés à la puissance patricienne (32), mettre obstacle aux tentatives des Gracques. D'abord Tibérius, tribun du peuple, puis, quelques années après, Caïus, triumvir pour l'établissement des colonies (33), qui s'était engagé dans les mêmes voies, et avec lui M. Fulvius Flaccus, tombèrent sous le fer des nobles. A dire vrai, les Gracques, dans l'ardeur de la victoire, ne montrèrent point assez de modération ; car l'homme de bien aime mieux succomber que de repousser l'injustice par des moyens criminels (34). La noblesse usa de la victoire avec acharnement : elle se délivra d'une foule de citoyens par le fer ou par l'exil, se préparant ainsi plus de dangers pour l'avenir que de puissance réelle. C'est ce qui, presque toujours, a fait la perte des grands États : un parti veut triompher de l'autre à quelque prix que ce soit, et exercer sur les vaincus les plus cruelles vengeances. Mais, si je voulais exposer en détail, et selon l'importance du sujet, la fureur des partis et tous les vices de notre république, le temps me manquerait plutôt que la matière. Je reprends donc mon récit.

XLIII. Après le traité d'Aulus et la honteuse retraite de notre armée, Metellus et Silanus (35), consuls désignés, tirèrent

XLII. Nam postquam Tiberius et C. Gracchus, quorum majores punico atque aliis bellis multum reipublicæ addiderant, vindicare plebem in libertatem et paucorum scelera patefacere cœpere; nobilitas noxia, atque eo perculsa, modo per socios ac nomen latinum, interdum per equites romanos, quos spes societatis a plebe dimoverat, Gracchorum actionibus obviam ierat; et primo Tiberium, dein paucos post annos eadem ingredientem Caium, tribunum alterum, alterum triumvirum coloniis deducendis, cum M. Fulvio Flacco ferro necaverat. Et sane Gracchis, cupidine victoriæ, haud satis moderatus animus fuit : sed bono vinci satius est, quam malo more injuriam vincere. Igitur ea victoria nobilitas ex lubidine sua usa, multos mortales ferro aut fuga exstinxit, plusque in reliquum bi timoris quam potentiæ addidit. Quæ res plerumque magnas civitates pessum dedit; dum alteri alteros vincere quovis modo, et victos acerbius ulcisci volunt. ed de studiis partium et omnibus civitatis moribus si singulatim, aut pro agnitudine parem disserere, tempus quam res maturius deserat : quamobrem ed inceptum redeo.

XLIII. Post Auli fœdus exercitusque nostri fœdam fugam, Q. Metellus et

au sort les provinces. La Numidie échut à Metellus (36), homme actif, énergique, d'une réputation intacte, également respecté de tous les partis, bien qu'il fût opposé à celui du peuple. Dès son entrée en fonctions, pensant qu'il ne devait pas attendre le concours de son collègue (37), il dirigea exclusivement ses pensées vers la guerre dont il se trouvait chargé. Comme il n'avait aucune confiance dans l'ancienne armée, il enrôle des soldats, tire des secours de tous côtés, rassemble des armes, des traits, des chevaux, des équipages militaires, des vivres en abondance, enfin pourvoit à tout ce qui devait être utile dans une guerre où l'on pouvait s'attendre à beaucoup de vicissitudes et de privations. Tout concourut à l'accomplissement de ses dispositions : le sénat par son autorité, les alliés, les Latins et les rois, par leur empressement à envoyer des secours spontanés, enfin tous les citoyens par l'ardeur de leur zèle. Tout étant prêt, arrangé selon ses désirs, Metellus part pour la Numidie, laissant ses concitoyens pleins d'une confiance fondée sur ses grands talents et particulièrement sur son incorruptible probité; car, jusqu'à ce jour, c'était la cupidité des magistrats romains qui avait ébranlé notre puissance en Numidie et accru celle des ennemis.

XLIV. Dès que Metellus fut arrivé en Afrique, le proconsul Albinus lui remit une armée sans vigueur, sans courage, redoutant les fatigues comme les périls, plus prompte à parler qu'à se battre, pillant les alliés, pillée elle-même par l'ennemi, indocile au commandement, livrée à la dissolution. Le nouveau général conçoit plus d'inquiétude en voyant la démoralisation de ses troupes que de confiance et d'espoir dans leur nombre. Aussi, quoique le retard des comices eût abrégé le temps de la campagne, et que Metellus sût que l'attente des événements préoccupait tous les citoyens, il résolut pourtant de ne point commencer la campagne qu'il n'eût forcé les soldats à plier sous le joug de l'ancienne discipline.

Consterné de l'échec qu'avaient essuyé son frère et l'armée, Albinus avait pris la résolution de ne point sortir de la Province romaine; aussi, durant tout le temps que dura son commandement, tint-il constamment ses troupes stationnées dans le même endroit, jusqu'à ce que l'infection de l'air ou le manque de fourrages le forçât d'aller camper ailleurs. Mais la garde du camp ne se faisait point selon les règles militaires : on ne se fortifiait plus; s'écartait qui voulait du drapeau; les valets d'armée, pêle-mêle avec les soldats, erraient jour et nuit, et dans leurs courses dévastaient les champs, attaquaient les maisons de campagne, enlevaient à l'envi les esclaves et les troupeaux, puis les échangeaient avec des marchands contre des vins étrangers et d'autres denrées semblables. Ils vendaient aussi le blé des distributions publiques (38), et achetaient du pain au jour le jour. Enfin, tout ce que la parole peut exprimer, et l'imagination concevoir de honteux en fait de mollesse et de dissolution, était encore au-dessous de ce qui se voyait dans cette armée.

XLV. Au milieu de ces difficultés, Metellus, à mon avis, se montra non moins grand, non moins habile que dans ses opérations contre l'ennemi : tant il sut garder un juste milieu entre une excessive rigueur et une condescendance coupable.

M. Silanus, consules designati, provincias inter se partiverant: Metelloque Numidia evenerat, acri viro, et quanquam advorso populi partibus, fama tamen æquabili et inviolata. Is, ubi primum magistratum ingressus est, alia omnia sibi cum collega ratus, ad bellum quod gesturus erat animum intendit. Igitur diffidens veteri exercitui, milites scribere, præsidia undique arcessere : arma, tela, equos, cetera instrumenta militiæ parare : ad hoc commeatum affatim, denique omnia quæ bello vario et multarum rerum egenti usui esse solent. Ceterum ad ea patranda, senati auctoritate socii nomenque latinum, reges ultro auxilia mittere, postremo omnis civitas summo studio adnitebatur. Itaque, ex sententia omnibus rebus paratis compositisque, in Numidiam proficiscitur, magna spe civium, quum propter bonas artes, tum maxume quod advorsum divitias animum invictum gerebat, et avaritia magistratuum ante id tempus in Numidia nostræ opes contusæ, hostiumque auctæ erant.

XLIV. Sed ubi in Africam venit, exercitus ei traditur a Sp. Albino proconsule, iners, imbellis, neque periculi neque laboris patiens, lingua quam manu promtior, prædator ex sociis et ipse præda hostium, sine imperio et modestia habitus. Ita imperatori novo plus ex malis moribus sollicitudinis, quam ex copia militum auxilii aut spei bonæ, accedebat. Statuit tamen Metellus, quanquam et æstivorum tempus comitiorum mora imminuerat, et exspectatione eventi civium animos intentos putabat, non prius bellum adtingere, quam majorum disciplina milites laborare coegisset.

Nam Albinus, Auli fratris exercitusque clade perculsus, postquam decreverat non egredi provincia, quantum temporis æstivorum in imperio fuit, plerumque milites stativis castris habebat, nisi quum odor aut pabuli egestas locum mutare subegerat. Sed neque muniebantur, neque more militari vigiliæ deducebantur, uti cuique lubebat, ab signis aberat; lixæ permixti cum militibus diu noctuque vagabantur, et palantes agros vastare, villas expugnare, pecoris et mancipiorum prædas certantes agere; eaque mutare cum mercatoribus vino advectitio, et aliis talibus : præterea, frumentum publice datum vendere, panem in dies mercari : postremo, quæcumque dici aut fingi queunt ignaviæ luxuriæque probra, in illo exercitu cuncta fuere, et alia amplius.

XLV. Sed in ea difficultate Metellum, non minus quam in rebus hostilibus, magnum et sapientem virum fuisse comperior, tanta temperantia inter ambitio-

Par un édit, il fit d'abord disparaître ce qui entretenait la mollesse, prohiba dans le camp la vente du pain ou de tout autre aliment cuit (39), défendit aux valets de suivre l'armée, aux simples soldats d'avoir, dans les campements ou dans les marches, des esclaves ou des bêtes de somme. Quant aux autres désordres, il y mit un frein par l'adresse. Chaque jour, prenant des routes détournées, il levait son camp, qu'il faisait, comme en présence de l'ennemi, entourer d'une palissade et d'un fossé, multipliant les postes et les visitant lui-même avec ses lieutenants. Dans les marches, il se plaçait tantôt à la tête, tantôt en arrière, quelquefois au centre, afin que personne ne quittât son rang, qu'on se tînt serré autour de ses drapeaux, et que le soldat portât lui-même ses vivres et ses armes (40). C'est ainsi qu'en prévenant les fautes, plutôt qu'en les punissant, le consul eut bientôt rétabli la discipline de l'armée.

XLVI. Informé par ses émissaires des mesures que prenait Metellus, dont à Rome il avait pu par lui-même apprécier l'incorruptible vertu, Jugurtha commence à se défier de sa fortune, et cette fois, enfin, il s'efforce d'obtenir la paix par une véritable soumission. Il envoie au consul des ambassadeurs dans l'appareil de suppliants (41), et qui ne demandent que la vie sauve pour lui et pour ses enfants; sur tout le reste il se remet à la discrétion du peuple romain. Metellus connaissait déjà, par expérience, la perfidie des Numides, la mobilité de leur caractère et leur amour pour le changement. Il prend donc en particulier chacun des ambassadeurs, les sonde adroitement, et, les trouvant dans des dispositions favorables à ses vues, il leur

rem sævitiamque moderatum. Namque edicto primum adjumenta ignaviæ sustulisse, ne quisquam in castris panem aut quem alium coctum cibum venderet; ne lixæ exercitum sequerentur; ne miles gregarius in castris, neve in agmine, servum aut jumentum haberet : ceteris arte modum statuisse. Præterea transvorsis itineribus quotidie castra movere; juxta ac si hostes adessent, vallo atque fossa munire; vigilias crebras ponere, et ipse cum legatis circumire : item in agmine, in primis modo, modo in postremis, sæpe in medio adesse, ne quispiam ordine egrederetur, uti cum signis frequentes incederent, miles cibum et arma portaret. Ita, prohibendo a delictis magis quam vindicando exercitum brevi confirmavit.

XLVI. Interea Jugurtha, ubi quæ Metellus agebat ex nuntiis accepit simul de innocentia ejus certior Romæ factus, diffidere suis rebus; ac tum demum veram deditionem facere conatus est. Igitur legatos ad consulem cum suppliciis mittit, qui tantummodo ipsi liberisque vitam peterent, alia omnia dederent populo romano. Sed Metello jam antea experimentis cognitum erat genus Numidarum infidum, ingenio mobili, novarum rerum avidum. Itaque legatos, alium ab alio divorsos, adgreditur; ac paullatim tentando, postquam opportunos cognovit,

persuade, à force de promesses, de lui livrer Jugurtha mort ou vif; puis, en audience publique, il les charge de transmettre une réponse conforme aux désirs de leur roi (42). Quelques jours après, à la tête d'une armée bien disposée, remplie d'ardeur, il entre en Numidie. Nul appareil de guerre ne s'offre à ses regards; aucun habitant n'avait quitté sa chaumière; les troupeaux et les laboureurs étaient répandus dans les champs. A chaque ville ou bourgade, les préfets du roi venaient au-devant du consul lui offrir du blé, des transports pour ses vivres, enfin une obéissance entière à ses ordres. Toutefois Metellus n'en fit pas moins marcher son armée avec autant de précaution et dans le même ordre que si l'ennemi eût été présent. Il envoyait au loin en reconnaissance, convaincu que ces marques de soumission n'étaient que simulées, et qu'on ne cherchait que l'occasion de le surprendre. Lui-même, avec les cohortes armées à la légère, les frondeurs et les archers d'élite, il marchait aux premiers rangs. Son lieutenant, C. Marius (43), à la tête de la cavalerie, veillait à l'arrière-garde. Sur chacun des flancs de l'armée était échelonnée la cavalerie auxiliaire, aux ordres des tribuns des légions et des préfets des cohortes, et les vélites (44), mêlés à cette troupe, étaient prêts à repousser sur tous les points les escadrons ennemis. Jugurtha était si rusé, il avait une telle connaissance du pays et de l'art militaire, que, de loin ou de près, en paix ou en guerre ouverte, on ne savait quand il était le plus à craindre.

XLVII. Non loin de la route que suivait Metellus, était une ville numide nommée Vacca, le marché le plus fréquenté de

multa pollicendo persuadet uti Jugurtham maxume vivum, sin id parum procedat, necatum sibi traderent : ceterum palam, quæ ex voluntate forent, regi nuntiare jubet. Deinde ipse paucis diebus, intento atque infesto exercitu, in Numidiam procedit : ubi, contra belli faciem, tuguria plena hominum, pecora cultoresque in agris erant : ex oppidis et mapalibus præfecti regis obvii procedebant, parati frumentum dare, commeatum portare, postremo omnia quæ imperarentur facere. Neque Metellus idcirco minus, sed pariter ac si hostes adessent, munito agmine incedere, late explorare omnia, illa delitionis signa ostentui credere, et insidiis locum tentare. Itaque ipse cum expeditis cohortibus, item funditorum et sagittariorum delecta manu, apud primos erat : in postremo C. Marius legatus cum equitibus curabat : in utrumque latus auxiliarios equites tribunis legionum et præfectis cohortium dispertiverat, uti cum his permixti velites, quocunque accederent, equitatus hostium propulsarent. Nam in Jugurtha tantus dolus, tantaque peritia locorum et militiæ erat, uti, absens an præsens, pacem an bellum gerens, perniciosior esset, in incerto haberetur.

XLVII. Erat, haud longe ab eo itinere quo Metellus pergebat, oppidum Numidarum, nomine Vacca, forum rerum venalium totius regni maxume celebra-

tout le royaume. Là s'étaient établis et venaient trafiquer un grand nombre d'Italiens. Le consul, à la fois pour éprouver les dispositions de l'ennemi, et, si on le laissait faire, pour s'assurer l'avantage d'une place d'armes (45), y mit garnison, et y fit transporter des grains, ainsi que d'autres munitions de guerre. Il jugeait, avec raison, que l'affluence des négociants et l'abondance des denrées dans cette ville seraient d'un grand secours à son armée pour le renouvellement et la conservation de ses approvisionnements. Cependant Jugurtha envoie des ambassadeurs qui redoublent d'instances et de supplications afin d'obtenir la paix : hors sa vie et celle de ses enfants, il abandonnait tout à Metellus. Le consul agit avec ces envoyés comme avec leurs devanciers; il les séduit, les engage à trahir leur maître, et les renvoie chez eux, sans accorder ni refuser au roi la paix qu'il demandait; puis, au milieu de ces retards, il attend l'effet de leurs promesses.

XLVIII. Jugurtha, comparant la conduite de Metellus avec ses discours, reconnut qu'on le combattait avec ses propres armes; car, en lui portant des paroles de paix, on ne lui faisait pas moins la guerre la plus terrible. Une place très-importante venait de lui être enlevée; les ennemis prenaient connaissance du pays et tentaient la fidélité de ses peuples. Il cède donc à la nécessité, et se décide à prendre les armes. En épiant la direction que prend l'ennemi, il conçoit l'espoir de vaincre par l'avantage des lieux. Il rassemble donc le plus qu'il peut de troupes de toutes armes, prend des sentiers détournés, et devance l'armée de Metellus.

tum; ubi et incolere et mercari consueverant italici generis multi mortales. Hunc consul, simul tentandi gratia, et, si paterentur opportunitates loci, præsidium imposuit; præterea imperavit frumentum, et alia quæ bello usui forent, comportare; ratus id. quod res monebat, frequentiam negotiatorum et commeantium juvaturum exercitum, et jam paratis rebus munimento fore. Inter hæc negotia, Jugurtha impensius modo legatos supplices mittere, pacem orare; præter suam liberorumque vitam omnia Metello dedere : quos item, uti priores, consul illectos ad proditionem domum dimittebat; regi pacem quam postulabat neque abnuere, neque polliceri, et inter eas moras promissa legatorum exspectare.

XLVIII. Jugurtha ubi Metelli dicta cum factis composuit, ac se suis artibus tentari animadvortit (quippe cui verbis pax nuntiabatur, ceterum re bellum asperrumum erat; urbs maxuma alienata, ager, hostibus cognitus, animi popularium tentati), coactus rerum necessitudine, statuit armis certare. Igitur, explorato hostium itinere, in spem victoriæ abductus ex opportunitate loci, quas maxumas copias potest omnium generum parat, ac per tramites occultos exercitum Metelli antevenit.

Dans la partie de la Numidie qu'Adherbal avait eue en partage, coule le fleuve Muthul, qui prend sa source au midi : à vingt mille pas environ, se prolonge une chaîne de montagnes parallèle à son cours, déserte, stérile et sans culture : mais du milieu s'élève une espèce de colline (46), dont le penchant, qui s'étend fort au loin, est couvert d'oliviers, de myrtes, et d'autres arbres qui naissent dans un terrain aride et sablonneux. Le manque d'eau rend la plaine intermédiaire entièrement stérile, sauf la partie voisine du fleuve, qui est garnie d'arbres, et que fréquentent les laboureurs et les troupeaux.

XLIX. Ce fut le long de cette colline, qui, comme nous l'avons dit, s'avance dans une direction oblique au prolongement de la montagne, que Jugurtha s'arrêta, en serrant les lignes de son armée. Il mit Bomilcar à la tête des éléphants et d'une partie de son infanterie, puis lui donna ses instructions sur ce qu'il devait faire : lui-même se porta plus près de la montagne avec toute sa cavalerie et l'élite de ses fantassins. Parcourant ensuite tous les escadrons et toutes les compagnies (47), il leur demande, il les conjure, au nom de leur valeur et de leur victoire récente, de défendre sa personne et ses États contre la cupidité des Romains. Ils vont avoir à combattre contre ceux qu'ils ont déjà vaincus et fait passer sous le joug . en changeant de chef, ces Romains n'ont pas changé d'esprit. Pour lui, tout ce qui peut dépendre de la prévoyance d'un général, il l'a su ménager aux siens : la supériorité du poste et la connaissance des lieux contre des ennemis qui les ignorent, sans compter que les Numides ne leur sont inférieurs ni par le nombre ni par l'ex-

Erat, in ea parte Numidiæ, quam Adherbal in divisione possederat, flumen oriens a meridie, nomine Muthul; a quo aberat mons ferme millia passuum xx, tractu pari, vastus ab natura et humano cultu : sed ex eo medio quasi collis oriebatur, in immensum pertinens, vestitus oleastro ac myrtetis, aliisque generibus arborum quæ humi arido atque arenoso gignuntur. Media autem planities deserta, penuria aquæ, præter flumini propinqua loca : ea consita arbustis pecore atque cultoribus frequentabantur.

XLIX. Igitur in eo colle, quem transvorso itinere porrectum docuimus, Jugurtha, extenuata suorum acie, consedit : elephantis et parti copiarum pedestrium Bomilcarem præfecit, eumque edocet quæ ageret; ipse propior montem cum omni equitatu pedites dilectos collocat. Dein singulas turmas atque manipulos circumiens monet atque obtestatur uti, memores pristinæ virtutis et victoriæ, seque regnumque suum ab Romanorum avaritia defendant; cum his certamen fore quos antea victos sub jugum miserint; ducem illis, non animum, mutatum; quæ ab imperatore decuerint omnia suis provisa; locum superiorem, uti prudentes cum imperitis, ne pauciores cum pluribus, aut rudes cum bello

périence. Qu'ils se tiennent donc prêts et attentifs au premier signal, pour fondre sur les Romains : ce jour doit couronner tous leurs travaux et toutes leurs victoires, ou devenir pour eux le commencement des plus affreux malheurs. Jugurtha s'adresse ensuite à chaque homme ; reconnaît-il un soldat qu'il avait récompensé pour quelque beau fait d'armes, soit par de l'argent, soit par des grades, il lui rappelle cette faveur, et le propose comme exemple aux autres ; enfin, selon le caractère de chacun, il promet, menace, supplie, emploie tous les moyens pour exciter le courage.

Cependant Metellus, ignorant les mouvements de l'ennemi, descend la montagne à la tête de son armée ; il regarde, et reste d'abord en doute sur ce qu'il aperçoit d'extraordinaire ; car les Numides et leurs chevaux étaient embusqués dans les broussailles ; et, quoique les arbres ne fussent pas assez élevés pour les couvrir entièrement, il était difficile de les distinguer, tant à cause de la nature du terrain que de la précaution qu'ils prenaient de se cacher, ainsi que leurs enseignes. Bientôt, ayant découvert l'embuscade, le consul suspendit un instant sa marche et changea son ordre de bataille. Sur son flanc droit, qui était le plus près de l'ennemi, il disposa sa troupe en trois lignes, distribua les frondeurs et les archers entre les corps d'infanterie légionnaire, et rangea sur les ailes toute la cavalerie. En peu de mots, car le temps pressait, il exhorta ses soldats ; puis il les conduisit dans la plaine, en conservant l'ordre d'après lequel la tête de l'armée en était devenue le flanc.

L. Quand il vit que les Numides ne faisaient aucun mouvement et ne descendaient point de la colline, craignant que, par

melioribus, manum consererent. Proinde parati intentique essent, signo dato, Romanos invadere : illum diem aut omnes labores et victorias confirmaturum, aut maximarum ærumnarum initium fore. Ad hoc viritim, uti quemque ob militare facinus pecunia aut honore extulerat, commonefacere beneficii sui, et eum ipsum aliis ostentare ; postremo, pro cujusque ingenio, pollicendo, minitando, obtestando, alium alio modo excitare.

Quum interim Metellus, ignarus hostium, monte degrediens cum exercitu, conspicatur, primo dubius quidnam insolita facies ostenderet ; nam inter virgulta equi Numidæque consederant, neque plane occultati humilitate arborum, et tamen incerti quidnam esset, quum natura loci, tum dolo ipsi atque signa militaria obscurati) ; dein, brevi cognitis insidiis, paullisper agmen constitit. Ibi commutatis ordinibus, in dextro latere, quod proxumum hostes erat, triplicibus subsidiis aciem instruxit ; inter manipulos funditores et sagittarios dispertit ; equitatum omnem in cornibus locat, ac pauca pro tempore milites hortatus, aciem, sicuti instruxerat, transvorsis principiis, in planum deducit.

L. Sed, ubi Numidas quietos neque colle degredi animadvortit, veritus, ex anni

la chaleur de la saison et par le manque d'eau, la soif ne consumât son armée, Metellus détache son lieutenant Rutilius (48) avec les cohortes armées a la légère et une partie de la cavalerie, pour aller vers le fleuve s'assurer d'avance d'un camp ; car il s'imaginait que les ennemis, par de fréquentes attaques dirigées sur ses flancs, retarderaient sa marche, et que, peu confiants dans la supériorité de leurs armes, ils tenteraient d'accabler les Romains par la fatigue et la soif. Metellus, ainsi que le demandaient sa position et la nature du terrain, s'avance au petit pas, comme il avait fait en descendant de la montagne ; il place Marius derrière la première ligne ; pour lui, il se met à la tête de la cavalerie de l'aile gauche, qui, dans la marche, était devenue la tête de la colonne (49).

Dès que Jugurtha voit l'arrière-garde de Metellus dépasser le front des Numides, il envoie environ deux mille fantassins occuper la montagne d'où les Romains venaient de descendre, afin que, s'ils étaient battus, ils ne pussent s'y retirer ni s'y retrancher. Alors il donne tout à coup le signal et fond sur les ennemis. Une partie des Numides taille en pièces les dernières lignes ; d'autres attaquent à la fois l'aile droite et l'aile gauche ; pleins d'acharnement, ils pressent, harcèlent, mettent partout le désordre dans les rangs. Ceux mêmes des Romains qui, montrant le plus de résolution, avaient été au-devant des Numides, déconcertés par leurs mouvements incertains, sont blessés de loin, et ne peuvent ni joindre ni frapper leurs adversaires. Instruits d'avance par Jugurtha, les cavaliers numides, dès qu'un escadron romain se détache pour les charger, se retirent, non pas en masse, ni du même côté, mais en rompant leurs

tempore et inopia aquæ, ne siti conficeretur exercitus, Rutilium legatum cum expeditis cohortibus et parte equitum præmisit ad flumen, uti locum castris antecaperet, existimans hostes crebro impetu et transvorsis præliis iter suum remoraturos, et, quoniam armis diffiderent, lassitudinem et sitim militum tentaturos. Dein ipse, pro re atque loco, sicuti monte descenderat, paullatim procedere ; Marium post principia habere ; ipse cum sinistræ alæ equitibus esse, qui in agmine principes facti erant.

At Jugurtha, ubi extremum agmen Metelli primos suos prætergressum videt, præsidio quasi duum millium peditum montem occupat, qua Metellus descenderat, ne forte cedentibus adversariis receptui ac post munimento foret ; dein, repente signo dato, hostes invad t. Numidæ, alii postremos cædere, pars a sinistra ac dextra tentare, infensi adesse atque instare, omnibus locis Romanorum ordines conturbare ; quorum etiam qui firmioribus animis obvii hostibus fuerant, iudificati incerto prælio, ipsi modo eminus sauciabantur ; neque contra feriundi aut manum conserendi copia erat. Antea jam docti ab Jugurtha equites, ubicunque Romanorum turba insequi cœperat, non confertim neque in unum sese

rangs. Si les Romains persistent à les poursuivre, les Numides, profitant de l'avantage du nombre (50), viennent prendre en queue ou en flanc leurs escadrons épars. D'autres fois, la colline les favorise encore mieux que la plaine; car les chevaux numides, habitués à cette manœuvre, s'échappent facilement à travers les broussailles, tandis que les inégalités d'un terrain qu'ils ne connaissent point arrêtent les nôtres à chaque pas.

LI. Ce combat, marqué par tant de vicissitudes, offrit dans son ensemble un spectacle de confusion, d'horreur et de désolation. Séparés de leurs compagnons, les uns fuient, les autres poursuivent; les drapeaux et les rangs sont abandonnés; là où le péril l'a surpris, chacun se défend et cherche à repousser l'attaque : dards, épées, hommes, chevaux, ennemis, citoyens, tout est confondu; la prudence ni la voix des chefs ne décident rien, le hasard conduit tout; et déjà le jour était très-avancé, que l'issue du combat demeurait incertaine.

Enfin, les deux armées étant accablées de chaleur et de fatigue, Metellus, qui voit les Numides ralentir leurs efforts, rassemble peu à peu ses soldats, rétablit leurs rangs, et oppose quatre cohortes légionnaires (51) à l'infanterie numide, dont la plus grande partie, épuisée de fatigue, était allée se reposer sur la colline. En même temps il supplie, il exhorte les siens (52) à ne pas se laisser abattre, à ne pas abandonner la victoire à un ennemi qui fuit; il leur représente qu'ils n'ont ni camp ni retranchement pour protéger leur retraite, que leur unique ressource est dans leurs armes.

Jugurtha cependant ne reste point oisif : il parcourt le champ

ecipiebant, sed alius alio quam maxume divorsi. Ita numero priores, si ab persequendo hostes deterrere nequiverant, disjectos ab tergo aut lateribus circumveniebant : sin opportunior fugæ collis quam campi fuerant; ea vero consueti Numidarum equi facile inter virgulta evadere; nostros asperitas et insolentia loci retinebat.

LI. Ceterum facies totius negotii varia, incerta, fœda atque miserabilis : dispersi a suis pars cedere, alii insequi; neque signa neque ordines observare; ubi quemque periculum ceperat, ibi resistere ac propulsare : arma, tela, equi, viri, hostes, cives permixti; nihil consilio neque imperio agi; fors omnia regere. Itaque multum diei processerat, quum etiam tum eventus in incerto erat.

Denique, omnibus labore et æstu languidis, Metellus ubi videt Numidas minus instare, paullatim milites in unum conducit, ordines restituit, et cohortes legionarias quatuor advorsum pedites hostium collocat. Eorum magna pars superioribus locis fessa consederat. Simul orare, hortari milites ne deficerent, neu paterentur hostes fugientes vincere : neque illis castra esse, neque munimentum ullum, quo cedentes tenderent : in armis omnia sita.

Sed ne Jugurtha quidem interea quietus : circumire, hortari, renovare prælium,

de bataille, exhorte ses troupes, rétablit le combat, et lui-même, à la tête de ses meilleurs soldats, fait les derniers efforts, soutient les siens, pousse vivement ceux des ennemis qu'il voit ébranlés, et, quant à ceux dont il reconnaît l'intrépidité, il sait les contenir en les combattant de loin.

LII. Ainsi luttaient ensemble ces deux grands capitaines, avec une égale habileté, mais avec des moyens différents. Metellus avait pour lui la valeur de ses soldats, contre lui le désavantage du terrain : tout secondait Jugurtha, tout, excepté son armée. Enfin, les Romains, convaincus qu'il n'ont aucun moyen de retraite, ni la possibilité de forcer l'ennemi à combattre, pressés d'ailleurs par la nuit tombante (53), exécutent l'ordre de leur général, et se font jour en franchissant la colline. Chassés de ce poste, les Numides se dispersent et fuient. Il n'en périt qu'un petit nombre : leur vitesse, jointe au peu de connaissance que nous avions du pays (54), les sauva presque tous.

Cependant Bomilcar, chargé par Jugurtha, comme nous l'avons dit, de la conduite des éléphants et d'une partie de l'infanterie, avait, dès qu'il s'était vu devancer par Rutilius, conduit au pas ses soldats dans la plaine; et, tandis que le lieutenant de Metellus pressait sa marche pour arriver au fleuve vers lequel il avait été détaché en avant, Bomilcar prit son temps pour ranger son armée dans l'ordre convenable, sans cesser d'être attentif aux mouvements des deux corps d'armée ennemis. Dès qu'il sut que Rutilius, libre de toute inquiétude, venait d'asseoir son camp, et qu'en même temps il entendit redoubler les clameurs du côté où combattait Jugurtha, Bomilcar craignit

et ipse cum delectis tentare omnia; subvenire suis, hostibus dubiis instare, quos firmos cognoverat, eminus pugnando retinere.

LII. Eo modo inter se duo imperatores, summi viri, certabant : ipsi pares, ceterum opibus disparibus : nam Metello virtus militum erat, locus advorsus; Jugurthæ alia omnia, præter milites, opportuna. Denique Romani, ubi intelligunt neque sibi perfugium esse, neque ab hoste copiam pugnandi fieri, et jam die vesper erat, advorso colle, sicuti præceptum fuerat, evadunt. Amisso loco, Numidæ fusi fugatique; pauci interiere; plerosque velocitas et regio hostibus ignara tutata sunt.

Interea Bomilcar, quem elephantis et parti copiarum pedestrium præfectum ab Jugurtha supra diximus, ubi eum Rutilius prætergressus est, paullatim suos in æquum locum deducit; ac, dum legatus ad flumen, quo præmissus erat, festinans pergit, quietus, uti res postulabat, aciem exornat; neque remittit quid ubique hostis ageret explorare. Postquam Rutilium consedisse jam, et animo vacuum accepit, simulque ex Jugurthæ prælio clamorem augeri, veritus ne ea

que le lieutenant du consul, attiré par le bruit, ne vînt secourir les Romains dans leur position critique; alors, pour lui couper le chemin, il déploya sur un front plus large ses troupes, que, dans son peu de confiance en leur valeur, il avait tenues fort serrées (55). Dans cet ordre, il marche droit au camp de Rutilius.

LIII. Les Romains aperçoivent tout à coup un grand nuage de poussière, car les arbustes dont ce lieu était couvert empêchaient la vue de s'étendre. Ils pensèrent d'abord que le vent soulevait le sable de cette plaine aride; mais, comme le nuage s'élevait toujours également et se rapprochait graduellement suivant les mouvements de l'armée, leurs doutes cessent: ils prennent leurs armes à la hâte, et, dociles aux ordres de leurs chefs, se rangent devant le camp. Dès que l'on est en présence, on s'attaque de part et d'autre avec de grands cris. Les Numides tinrent ferme, tant qu'ils crurent pouvoir compter sur le secours de leurs éléphants; mais, dès qu'ils virent ces animaux embarrassés dans les branches des arbres, séparés les uns des autres et enveloppés par l'ennemi, ils prirent la fuite, la plupart en jetant leurs armes, et s'échappèrent sains et saufs, à la faveur de la colline et de la nuit qui commençait. Quatre éléphants furent pris; tous les autres, au nombre de quarante, furent tués.

Malgré la fatigue de la marche, du campement, du combat, et la joie de la victoire (56), les Romains, comme Metellus se faisait attendre plus longtemps qu'on n'avait pensé, s'avancent au-devant de lui, en bon ordre, avec précaution: les ruses des Numides ne permettaient ni relâche ni négligence. Lorsque, dans l'obscu-

tus, cognita re, laborantibus suis auxilio foret, aciem, quam, diffidens virtuti militum, arte statuerat, quo hostium itineri obficeret, latius porrigit, eoque modo ad Rutilii castra procedit.

LIII. Romani ex improviso pulveris vim magnam animadvortunt; nam prospectum ager arbustis consitus prohibebat. Et primo rati humum aridam vento agitari: post, ubi æquabilem manere, et, sicuti acies movebatur, magis magisque adpropinquare vident; cognita re, properantes arma capiunt, ac pro castris, sicuti imperabatur, consistunt: deinde, ubi propius ventum, utrinque magno clamore concurritur. Numidæ, tantummodo remorati, dum in elephantis auxilium putant: postquam impeditos ramis arborum, atque ita disjectos circumveniri vident, fugam faciunt; ac plerique, abjectis armis, collis aut noctis quæ jam derat auxilio, integri abeunt. Elephanti quatuor capti; reliqui omnes, numero quadraginta, interfecti.

At Romani, quanquam itinere atque opere castrorum et prælio fessi lætique erant; tamen, quod Metellus amplius opinione morabatur, instructi intentique obviam procedunt: nam dolus Numidarum nihil languidi neque remissi patiebatur. Ac primo, obscura nocte, postquam haud procul inter se erant, strepitu

rité de la nuit, les deux armées se rapprochèrent, au bruit de leur marche, elles se crurent réciproquement en présence de l'ennemi, et devinrent l'une pour l'autre un sujet d'alarme et de tumulte. Cette méprise aurait amené la plus déplorable catastrophe, si, de part et d'autre, des cavaliers détachés en éclaireurs n'eussent reconnu la vérité. Aussitôt la crainte fait place à l'allégresse; les soldats, dans leur ravissement, s'abordent l'un l'autre; on raconte, on écoute ce qui s'est passé; chacun porte aux nues ses actes de bravoure. Car ainsi vont les choses humaines: la victoire permet même au lâche de se vanter; les revers rabaissent jusqu'aux plus braves.

LIV. Metellus demeure campé quatre jours dans ce lieu; il donne tous ses soins aux blessés, décerne les récompenses militaires méritées dans les deux combats, adresse publiquement à toutes ses troupes des félicitations et des actions de grâces, puis les exhorte à montrer le même courage pour des travaux désormais plus faciles: après avoir combattu pour la victoire, leurs efforts, disait-il, n'auraient plus pour but que le butin. Cependant il envoie des transfuges et d'autres émissaires adroits, afin de découvrir chez quel peuple s'était réfugié Jugurtha (57), ce qu'il projetait, s'il n'avait qu'une poignée d'hommes ou bien une armée, et quelle était sa contenance depuis sa défaite.

Ce prince s'était retiré dans des lieux couverts de bois et fortifiés par la nature. Là, il rassemblait une armée plus nombreuse à la vérité que la première, mais composée d'hommes lâches, faibles, plus propres à l'agriculture et à la garde des troupeaux qu'à la guerre. Il en était réduit à cette extrémité, parce que, chez les Numides, personne, excepté les cavaliers de

velut hostes adventare, alteri apud alteros formidinem simul et tumultum facere: et pene imprudentia admissum facinus miserabile, ni utrinque præmissi equites rem exploravissent. Igitur, pro metu repente gaudium exortum, milites alius alium læti adpellant, acta edocent atque audiunt; sua quisque fortia facta ad cœlum ferre. Quippe res humanæ ita sese habent: in victoria vel ignavis gloriari licet; advorsæ res etiam bonos detractant.

LIV. Metellus, in iisdem castris quatriduo moratus, saucios cum cura reficit, meritos in præliis more militiæ donat, universos in concione laudat, atque agit gratias; hortatur ad cetera, quæ levia sunt, parem animum gerant; pro victoria satis jam pugnatum, reliquos labores pro præda fore. Tamen interim transfugas et alios opportunos, Jugurtha ubi gentium aut quid agitaret, cum paucisne esset an exercitum haberet, uti sese victus gereret, exploratum misit.

At ille sese in loca saltuosa et natura munita receperat; ibique cogebat exercitum numero hominum ampliorem, sed hebetem infirmumque, agri ac pecoris magis quam belli cultorem. Id ea gratia eveniebat quod, præter regios equites,

sa garde, ne suit le roi après une déroute. Chacun se retire où il juge à propos; et cette désertion n'est point regardée comme un déshonneur: les mœurs de la nation l'autorisent.

Convaincu que Jugurtha n'a point laissé fléchir son courage indomptable, et que pour les Romains va recommencer une guerre où rien ne se fera que selon le bon plaisir de l'ennemi, où ils ne combattront jamais qu'avec des chances inégales, où enfin la victoire leur sera plus désastreuse que la défaite aux Numides, Metellus se décide à éviter les engagements et les batailles rangées, pour adopter un nouveau plan d'opérations. Il se dirige dans les cantons les plus riches de la Numidie, ravage les champs, prend les châteaux et les places peu fortifiées ou sans garnison, les livre aux flammes, passe au fil de l'épée tout ce qui est en état de porter les armes, et abandonne au soldat le reste de la population. La terreur de ces exécutions fait qu'on livre aux Romains une foule d'otages, qu'on leur apporte des blés en abondance, et tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Partout où ils le jugent nécessaire, ils laissent des garnisons.

Cette manœuvre inspire au roi de bien plus vives alarmes que l'échec récemment éprouvé par son armée. Tout son espoir était d'éviter l'ennemi, et il se voit forcé d'aller le chercher : faute d'avoir pu se défendre dans ses positions, il est réduit à combattre sur le terrain choisi par son adversaire. Cependant il prit le parti qui, dans sa position critique, lui parut encore le meilleur. Il laisse dans les cantonnements le gros de son armée, et lui-même, avec l'élite de sa cavalerie, s'attache à suivre Metellus. La nuit, dérobant sa marche par des routes détournées (58), il attaque à l'improviste ceux des Romains qui erent dans la campagne : la plupart étaient sans armes et furent tués; le reste fut pris; pas un seul n'échappa sans blessure, et, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, les Numides, avant qu'aucun secours arrivât du camp, se retirèrent sur les hauteurs voisines.

nemo omnium Numidarum ex fuga regem sequitur: quo cujusque animus fert eo discedunt; neque id flagitium militiæ ducitur : ita se mores habent.

Igitur Metellus, ubi videt regis etiam tum animum ferocem; bellum renovari, quod nisi ex illius lubidine geri non posset; præterea iniquum certamen sibi cum hostibus, minore detrimento illos vinci, quam suos vincere ; statuit, non præliis neque acie, sed alio more bellum gerundum. Itaque in Numidiæ loca opulentissima pergit; agros vastat; multa castella et oppida, temere munita aut sine præsidio, capit incenditque; puberes interficit; alia omnia militum præda esse. Ea formidine multi mortales Romanis dediti obsides; frumentum et alia quæ usui forent adfatim præbita; ubicunque res postulabat, præsidium imposuit.

Quæ negotia multo magis quam prælium male pugnatum ab suis regem terrebant : quippe cui spes omnis in fuga sita sequi cogebatur; et qui sua loca defendere nequiverat, in alienis bellum gerere. Tamen ex copia, quod optumum videbatur consilium capit : exercitum plerumque in iisdem locis opperiri jubet; cum delectis equitibus Metellum sequitur nocturnis et aviis itineribus;

LV. La joie la plus vive se répandit dans Rome, à la nouvelle des exploits de Metellus, quand on sut que ce général et ses soldats s'étaient montrés dignes de leurs ancêtres; que, dans un poste désavantageux, il avait su vaincre par son courage; qu'il était maître du territoire ennemi, et que ce Jugurtha, si orgueilleux naguère, grâce à la lâcheté d'Aulus, était maintenant réduit à trouver sa sûreté dans la fuite et dans ses déserts. Le sénat, pour ces heureux succès, décrète de publiques actions de graces aux dieux immortels. Rome, auparavant tremblante et inquiète de l'issue de la guerre, respire l'allégresse; la gloire de Metellus est à son comble.

Mais il n'en montra que plus d'ardeur à s'assurer de la victoire, à l'accélérer par tous les moyens, sans cependant jamais donner prise à l'ennemi. Il n'oubliait pas qu'à la suite de la gloire marche toujours l'envie : aussi, plus sa renommée avait d'éclat, plus il évitait de la compromettre. Depuis que Jugurtha avait surpris l'armée romaine, elle ne se débandait plus pour piller. Fallait-il aller au fourrage ou à la provision, les cohortes (59) et toute la cavalerie servaient d'escorte. Il divisa son armée en deux corps, commandés, l'un par lui-même, l'autre par Marius, et les occupa moins à piller qu'à incendier les campagnes. Les deux corps avaient chacun leur camp, assez près l'un de l'autre. S'il était besoin de se prêter main-forte, ils se

ignoratus Romanos palantes repente adgreditur. Eorum plerique inermes cadunt, multi capiuntur, nemo omnium intactus profugit; et Numidæ, priusquam ex castris subveniretur, sicuti jussi erant, in proximos colles discedunt.

LV. Interim Romæ gaudium ingens ortum, cognitis Metelli rebus : ut seque et exercitum more majorum gereret; in advorso loco, victor tamen virtute fuisset; hostium agro potiretur; Jugurtham, magnificum ex Auli secordia, spem salutis in solitudine aut fuga coegisset habere. Itaque senatus ob ea feliciter acta diis immortalibus supplicia decernere; civitas, trepida antea et sollicita de belli eventu, læta agere; fama de Metellio præclara esse.

Igitur eo intentior ad victoriam niti, omnibus modis festinare, cavere tamen necubi hosti opportunus fieret : meminisse post gloriam invidiam sequi. Ita, quo clarior erat, eo magis anxius. Neque, post insidias Jugurthæ, effuso exercitu, prædari. Ubi frumento aut pabulo opus erat, cohortes cum omni equitatu præsidium agitabant; exercitus partim ipse, reliquos Marius ducebat : sed igni magis quam præda ager vastabatur. Duobus locis, haud longe inter se, castra

réunissaient; mais, ce cas excepté, ils agissaient séparément pour répandre plus loin la terreur et la fuite.

Cependant Jugurtha les suivait le long des collines, épiant le moment et le lieu propres à l'attaque; là où il apprenait que les Romains devaient porter leurs pas, il gâtait les fourrages et empoisonnait les sources, si rares dans ce pays : il se montrait tantôt à Metellus, tantôt à Marius, tombait sur les derniers rangs, et regagnait aussitôt les hauteurs; puis il revenait menacer l'un, harceler l'autre; enfin, ne livrant jamais de bataille, ne laissant jamais de repos, il réussissait à empêcher l'ennemi d'accomplir ses desseins.

LVI. Le général romain, fatigué des ruses continuelles d'un ennemi qui ne lui permet pas de combattre, prend le parti d'assiéger Zama, ville considérable, et le boulevard de la partie du royaume où elle était située. Il prévoyait que, selon toute apparence, Jugurtha viendrait au secours de ses sujets assiégés, et qu'une bataille se livrerait. Le Numide, que des transfuges ont instruit de ce qui se prépare, devance Metellus par des marches forcées : il vient exhorter les habitants à défendre leurs murs, et leur donne pour auxiliaires les transfuges. C'étaient, de toutes les troupes royales, celles dont il était le plus sûr, vu leur impuissance de le trahir (60). Il promet en outre aux habitants d'arriver lui-même, quand il en sera temps, à la tête d'une armée. Ces dispositions faites, il se retire dans des lieux très-couverts. Là, il apprend bientôt que Marius, avec quelques cohortes, a reçu l'ordre de se détourner de la route pour aller chercher du blé à Sicca : c'était la ville qui,

faciebant : ubi vi opus erat, cuncti aderant; ceterum, quo fuga atque formido latius crescerent, divorsi agebant.

Eo tempore Jugurtha per colles sequi; tempus aut locum pugnæ quærere; qua venturum hostem audierat, pabulum et aquarum fontes, quorum penuria erat, corrumpere; modo se Metello, interdum Mario ostendere; postremos in agmine tentare, ac statim in colles regredi; rursus aliis, post aliis minitari; neque prælium facere, neque otium pati; tantummodo hostem ab incepto retinere.

LVI. Romanus imperator, ubi se dolis fatigari videt, neque ab hoste copiam pugnandi fieri, urbem magnam, et, in ea parte qua sita erat, arcem regni, nomine Zamam, statuit oppugnare; ratus id, quod negotium poscebat, Jugurtham laborantibus suis auxilio venturum, ibique prælium fore. At ille, quæ parabantur a perfugis edoctus, magnis itineribus Metellum antevenit : oppidanos hortatur mœnia defendant, additis auxilio perfugis; quod genus ex copiis regis, quia fallere nequibant, fermissumum : præterea pollicetur in tempore semet cum exercitu adfore. Ita compositis rebus, in loca quam maxume occulta discedit, ac post paullo cognoscit Marium ex itinere frumentatum cum paucis cohortibus Siccam missum : quod oppidum primum omnium post malam pugnam ab regi

la première, avait abandonné Jugurtha après sa défaite : il accourt de nuit sous ses murs, avec quelques cavaliers d'élite, et au moment où les Romains en sortaient, il les attaque aux portes. En même temps, élevant la voix, il exhorte les habitants à envelopper nos cohortes par derrière; il ajoute que la fortune leur offre l'occasion d'un brillant exploit; que, s'ils en profitent, désormais, lui sur son trône, eux dans l'indépendance, pourront vivre exempts de toute crainte. Si Marius ne se fût porté en avant, après avoir sans retard évacué la ville, tous ses habitants, ou au moins le plus grand nombre, auraient certainement abandonné son parti : tant les Numides sont mobiles dans leurs affections! Les soldats de Jugurtha sont un instant soutenus par la présence de leur roi; mais, dès qu'ils se sentent pressés plus vivement par les ennemis, ils prennent la fuite après une perte assez légère.

LVII. Marius arrive à Zama. Cette ville, située dans une plaine, était plus fortifiée par l'art que par la nature : abondamment pourvue d'armes et de soldats, elle ne manquait d'aucun des approvisionnements nécessaires. Metellus, après avoir fait toutes les dispositions convenables aux circonstances et aux lieux, investit entièrement la place avec son armée; il marque à chacun de ses lieutenants le poste qu'il doit attaquer, puis donne le signal : en même temps un grand cri s'élève sur toute la ligne. Les Numides n'en sont pas effrayés : fermes et menaçants, ils attendent sans trouble l'assaut. L'attaque commence : les Romains, suivant que chacun a plus ou moins de courage, ou lancent de loin des balles de plomb et des pierres, ou s'approchent (61) pour saper la muraille et pour l'escala-

defecerat. Eo cum delectis equitibus noctu pergit, et jam egredientibus Romanis in porta pugnam facit : simul magna voce Siccenses hortatur uti cohortes ab tergo circumveniant; fortunam præclari facinoris casum dare; si id fecerint, postea sese in regno, illos in libertate sine metu ætatem acturos. Ac ni Marius signa inferre atque evadere oppidum properavisset, profecto cuncti, aut magna pars Siccensium, fidem mutavissent : tanta mobilitate sese Numidæ agunt! Sed milites Jugurthini, paullisper ab rege sustentati, postquam majore vi hostes urgent, paucis amissis, profugi discedunt.

LVII. Marius ad Zamam pervenit. Id oppidum, in campo situm, magis opere quam natura munitum erat; nullius idoneæ rei egens, armis virisque opulentum. Igitur Metellus, pro tempore atque loco paratis rebus, cuncta mœnia exercitu circumvenit. Legatis imperat ubi quisque curaret : deinde, signo dato, undique simul clamor ingens oritur. Neque ea res Numidas terret; infensi intentique sine tumultu manent : prælium incipitur. Romani, pro ingenio quisque, pars eminus glande aut lapidibus pugnare; alii succedere, ac murum modo sub-

der, et brûlent de combattre corps à corps. De leur côté, les assiégés roulent des pierres sur les plus avancés, puis font pleuvoir des pieux, des dards enflammés et des torches enduites de poix et de soufre (62). Quant à ceux qui sont restés à l'écart, leur lâcheté ne les soustrait point au danger; la plupart sont blessés par les traits partis des machines ou de la main des Numides. Ainsi le péril, mais non l'honneur, est égal pour le brave comme pour le lâche.

LVIII. Tandis que l'on combat ainsi sous les murs de Zama Jugurtha, à la tête d'une troupe nombreuse, fond inopinément sur le camp des ennemis (63) : ceux qui en avaient la garde la faisaient négligemment, et ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque. Il force une des portes : nos soldats, frappés d'une terreur soudaine, pourvoient à leur sûreté, chacun selon son caractère; les uns fuient, les autres prennent leurs armes; la plupart sont tués ou blessés. De toute cette multitude, quarante soldats seulement, fidèles à l'honneur du nom romain, se forment en peloton, et s'emparent d'une petite éminence, d'où les efforts les plus soutenus ne peuvent les chasser. Les traits qu'on leur lance de loin, cette poignée d'hommes les renvoie, sans que, pour ainsi dire, un seul porte à faux sur la masse de leurs assaillants. Si les Numides se rapprochent, alors cette vaillante élite, déployant une vigueur irrésistible, les taille en pièces, les disperse, les met en fuite.

Metellus en était au plus fort de ses attaques, lorsqu'il entendit derrière lui les cris des ennemis : il tourne bride, et voit les fuyards se diriger de son côté, ce qui lui indique que ce

fodere, modo scalis adgredi : cupere prœlium in manibus facere. Contra ea oppidani in proxumos saxa volvere; sudes, pila, præterea pice et sulphure tædam mixtam, ardentia mittere. Sed nec illos qui procul manserant timo animi satis muniverat : nam plerosque jacula tormentis aut manu emissa volnerabant; parique periculo, sed fama impari, boni atque ignavi erant.

LVIII. Dum apud Zamam sic certatur, Jugurtha ex improviso castra hostium cum magna manu invadit : remissis qui in præsidio erant, et omnia magis quam prælium exspectantibus, portam irrumpit. At nostri, repentino metu perculsi, sibi quisque pro moribus consulunt; alii fugere, alii arma capere : magna pars volnerati aut occisi. Ceterum ex omni multitudine non amplius quadraginta, memores nominis romani, grege facto, locum cepere paullo quam alii editiorem; neque inde maxuma vi depelli quiverunt, sed tela eminus missa remittere, pauci in pluribus minus frustrati; sin Numidæ proprius accessissent, ibi vero virtutem ostendere, et eos maxuma vi cædere, fundere atque fugare.

Interim Metellus, quum acerrume rem gereret, clamorem hostilem ab tergo accepit : dein, converso equo, animadvortit fugam ad se vorsum fieri : quæ res indicabat populares esse. Igitur equitatum omnem ad castra propere mittit, ac

sont les Romains. Il détache aussitôt Marius vers le camp avec toute la cavalerie et les cohortes des alliés; puis, les larmes aux yeux, il les conjure, au nom de leur amitié et de la république, de ne pas souffrir qu'un pareil affront soit fait à une armée victorieuse, ni que l'ennemi se retire impunément. Marius exécute promptement ces ordres. Jugurtha, embarrassé dans les retranchements de notre camp, voyant une partie de ses cavaliers s'élancer par-dessus les palissades, les autres se presser dans des passages étroits où ils se nuisent par leur précipitation, se retire enfin dans des positions fortes, avec une perte considérable. Metellus, sans être venu à bout de son entreprise, est forcé, par la nuit, de rentrer dans son camp avec son armée.

LIX. Le lendemain, avant de sortir pour attaquer la place, il ordonne à toute sa cavalerie de former ses escadrons devant la partie du camp par où Jugurtha était survenu la veille. La garde des portes, et celle des postes les plus voisins de l'ennemi, sont réparties entre les tribuns. Metellus marche ensuite sur Zama, donne l'assaut; et, comme le jour précédent, Jugurtha sort de son embuscade, et fond tout à coup sur les nôtres; les plus avancés laissent un moment la crainte et la confusion pénétrer dans leurs rangs, mais leurs compagnons d'armes reviennent les soutenir. Les Numides n'auraient pu résister longtemps, si leurs fantassins, mêlés aux cavaliers, n'eussent, dans le choc, porté des coups terribles. Appuyée de cette infanterie, la cavalerie numide, au lieu de charger et de se replier ensuite, selon sa manœuvre habituelle, poussait à toute bride à travers nos rangs, les rompait, les enfonçait, et livrait à ces agiles fantassins des ennemis à moitié vaincus.

statim C. Marium cum cohortibus sociorum; eumque lacrumans per amicitiam perque rempublicam obsecrat, ne quam contumeliam remanere in exercitu victore, neve hostes inultos abire sinat. Ille brevi mandata efficit. At Jugurtha munimento castrorum impeditus, quum alii super vallum præcipitarentur, alii in angustiis ipsi sibi properantes obficerent, multis amissis, in loca munita sese recepit. Metellus, infecto negotio, postquam nox aderat, in castra cum exercitu revortitur.

LIX. Igitur postero die, prius quam ad obpugnandum egrederetur, equitatum omnem in ea parte qua regis adventus erat pro castris agitare jubet; portas et proxuma loca tribunis dispertit; deinde ipse pergit ad oppidum, atque, ut superiore die, murum adgreditur. Interim Jugurtha ex occulto repente nostros invadit. Qui in proxumo locati fuerant, paullisper territi perturbantur : reliqui cito subveniunt. Neque diutius Numidæ resistere quivissent, ni pedites cum equitibus permixti magnam cladem in congressu facerent : quibus illi freti, non, ut equestri prælio solet, sequi, dein cedere; sed advorsis equis concurrere, implicare ac perturbare aciem; ita expeditis peditibus suis hostes pene victos dare.

LX. Dans le même temps, on combattait avec ardeur sous les murs de Zama. A tous les postes où commande un lieutenant ou quelque tribun, l'effort est le plus opiniâtre : personne ne met son espoir dans autrui; chacun ne compte que sur soi. Les assiégés, avec la même ardeur, combattent et font face à l'ennemi sur tous les points : de part et d'autre on est plus occupé à porter des coups qu'à s'en garantir. Les clameurs mêlées d'exhortations, de cris de joie, de gémissements, et le fracas des armes, s'élèvent jusqu'au ciel; les traits volent de tous côtés.

Cependant les défenseurs de la place, pour peu que leurs ennemis ralentissent leurs attaques, portaient leurs regards attentifs sur le combat de la cavalerie; et, selon les chances diverses qu'éprouvait Jugurtha, vous les eussiez vus livrés à la joie ou à la crainte. Comme s'ils eussent été à portée d'être aperçus ou entendus par leurs compatriotes, ils avertissaient, exhortaient, faisaient signe de la main, et se donnaient tous les mouvements d'hommes qui veulent lancer ou éviter des traits. Marius remarque cette préoccupation, car il commandait de ce côté; il ralentit à dessein la vivacité de ses attaques, affecte du découragement, et laisse les Numides contempler à leur aise le combat que livre leur roi; puis, au moment où l'intérêt qu'ils prennent à leurs compatriotes les occupe tout entiers, il donne tout à coup le plus vigoureux assaut à la place. Déjà nos soldats, portés sur les échelles, étaient prêts à saisir le haut de la muraille, lorsque les assiégés accourent, lancent sur eux des pierres, des feux, toutes sortes de projectiles. Les nôtres tiennent ferme d'abord; bientôt deux ou trois échelles se rompent;

LX. Eodem tempore apud Zamam magna vi certabatur. Ubi quisque legatus aut tribunus curabat, eo acerrume niti; neque alius in alio magis quam in sese spem habere. Pariter oppidani agere, obpugnare, aut parare omnibus locis : avidius alteri alteros sauciare quam semet tegere. Clamor permixtus hortatione, lætitia, gemitu, item strepitus armorum ad cælum terri; tela utrinque volare.

Sed illi qui mœnia defensabant, ubi hostes paullulum modo pugnam remiserant, intenti prælium equestre prospectabant. Eos, uti quæque Jugurthæ res erant, lætos modo, modo pavidos animadvorteres : ac, sicuti audiri a suis aut cerni possent, monere alii, alii hortari, aut manu significare, aut niti corporibus, et huc, illuc, quasi vitabundi, aut jacientes tela, agitare. Quod ubi Mario cognitum est, nam is in ea parte curabat consulto lenius agere, ac diffidentiam rei simulare: pati Numidas sine tumultu regis prælium visere. Ita illis studio suorum adstrictis, repente magna vi murum adgreditur: et jam scalis egressi milites prope summa ceperant, quum oppidani concurrunt, lapides, ignem, alia præterea tela ingerunt. Nostri primo resistere; deinde, ubi unæ atque alteræ

ceux qui étaient dessus tombent écrasés, les autres se sauvent comme ils peuvent, peu d'entre eux sains et saufs, la plupart criblés de blessures. Enfin, la nuit fait, de part et d'autre, cesser le combat.

LXI. Metellus reconnut bientôt l'inutilité de ses tentatives : il ne pouvait prendre la ville, et Jugurtha n'engageait de combat que par surprise ou avec l'avantage du poste : d'ailleurs, la campagne touchait à sa fin. Le consul lève donc le siége de Zama, met garnison dans les villes qui s'étaient soumises volontairement, et que protégeaient suffisamment leur situation ou leurs remparts, puis il conduit le reste de son armée dans la Province romaine qui confine à la Numidie. A l'exemple des autres généraux, il ne donna point ce temps au repos et aux plaisirs. Comme les armes avaient peu avancé la guerre, il résolut d'y substituer la trahison, et de se servir des amis de Jugurtha pour lui tendre des embûches. J'ai parlé de Bomilcar, qui suivit ce prince à Rome, et qui, après avoir donné des cautions, se déroba secrètement à la condamnation qu'il avait encourue pour le meurtre de Massiva (64). L'extrême faveur dont il jouissait auprès de Jugurtha lui donnait toute facilité pour le trahir. Metellus cherche à séduire ce Numide par de grandes promesses, et l'attire d'abord à une entrevue mystérieuse. Là, il lui donne sa parole « qu'en livrant Jugurtha mort ou vif il obtiendra du sénat l'impunité et la restitution de tous ses biens. » Bomilcar se laisse aisément persuader. Déloyal par caractère, il avait encore la crainte que, si la paix se faisait avec les Romains, son supplice ne fût une des conditions du traité.

scalæ comminutæ, qui supersteterant adflicti sunt; ceteri, quoquo modo potuere, pauci integri, magna pars confecti volneribus, abeunt. Denique utrinque prælium nox diremit.

LXI. Metellus, postquam videt frustra inceptum, neque oppidum capi, neque Jugurtham nisi ex insidiis aut suo loco pugnam facere, et jam æstatem exactam esse, ab Zama discedit : et in his urbibus quæ ad se defecerant, satisque munitæ loco aut mœnibus erant, præsidia imponit : ceterum exercitum in provinciam, quæ proxuma est Numidiæ, hiemandi gratia collocat. Neque id tempus, ex aliorum more, quieti aut luxuriæ concedit; sed, quoniam armis bellum parum procedebat, insidias regi per amicos tendere, et eorum perfidia pro armis ut parat. Igitur Bomilcarem, qui Romæ cum Jugurtha fuerat, et inde, vadibus datis clam Massivæ de nece judicium fugerat quod ei per maxumam amicitiam maxuma copia fallendi erat, multis pollicitationibus adgreditur : ac primo efficit uti ad se colloquendi gratia occultus veniat : dein fide data, si Jugurtham vivum aut necatum tradidisset, fore ut illi senatus impunitatem et sua omnia concederet, facile Numidæ persuadet, quum ingenio infido, tum metuenti ne, si pax cum Romanis fieret, ipse per conditiones ad supplicium traderetur.

LXII. A la première occasion favorable, voyant Jugurtha livré à l'inquiétude, au sentiment de ses malheurs, il l'aborde, lui conseille, et même le conjure, les larmes aux yeux, de pourvoir enfin à sa sûreté, à celle de ses enfants et de la nation numide qui a si bien mérité de lui : dans tous les combats, ils ont été vaincus; leur territoire est dévasté; un grand nombre d'entre eux ont péri ou sont prisonniers: les ressources du royaume sont épuisées : assez et trop peut-être, Jugurtha a mis à l'épreuve la valeur de ses soldats et sa fortune; il doit craindre que, pendant qu'il temporise, les Numides ne pourvoient eux-mêmes à leur salut.

Par ces discours et d'autres propos semblables, Bomilcar décide enfin le monarque à la soumission : des ambassadeurs sont envoyés au général romain (65) pour lui déclarer que Jugurtha est prêt à souscrire à tout ce qui lui serait ordonné, et à livrer sans nulle réserve sa personne et ses États à la foi de Metellus. Le consul fait aussitôt venir des divers cantonnements tous les sénateurs (66) qui s'y trouvaient, et s'en forme un conseil, auquel il adjoint d'autres officiers qu'il estime aptes à y prendre place (67); puis, en vertu d'un décret de ce conseil, rendu selon les formes anciennes, il enjoint à Jugurtha, représenté par ses ambassadeurs, de donner deux cent mille livres pesant d'argent, tous ses éléphants, plus une certaine quantité d'armes et de chevaux. Ces conditions accomplies sans délai, Metellus ordonne que tous les transfuges lui soient rendus chargés de chaînes. La plupart furent effectivement livrés (68) : quelques-uns, dès les préliminaires du traité, s'étaient sauvés en Mauritanie, auprès du roi Bocchus.

LXII. Is, ubi primum opportunum, Jugurtham anxium ac miserantem fortunas suas accedit, monet atque lacrumans obtestatur, uti aliquando sibi, liberisque, et genti Numidarum optume meritæ, provideat : omnibus præliis sese victos, agrum vastatum, multos mortales captos aut occisos, regni opes comminutas esse : satis sæpe jam et virtutem militum, et fortunam tentatam ; caveret ne, illo cunctante, Numidæ sibi consulant.

His atque talibus aliis ad deditionem regis animum impellit. Mittuntur ad imperatorem legati : Jugurtham imperata facturum, ac sine ulla pactione sese regnumque suum in illius fidem tradere. Metellus propere cunctos senatorii ordinis ex hibernis arcessiri jubet: eorum, atque aliorum quos idoneos ducebat, consilium habet. Ita more majorum, ex consilii decreto, per legatos Jugurthæ imperat argenti pondo ducenta millia, elephantos omnes, equorum et armorum aliquantum. Quæ postquam sine mora facta sunt, jubet omnes perfugas vinctos adduci. Eorum magna pars, ut jussum erat, adducti; pauci, quum primum deditio cœpit, ad regem Bocchum in Mauretaniam abierant.

Lorsque Jugurtha se voit ainsi dépouillé de ses armes, de ses plus braves soldats et de ses trésors, et qu'il est appelé lui même à Tisidium pour y recevoir de nouveaux ordres (69), il chancelle encore une fois dans ses résolutions : sa mauvaise conscience commence à craindre les châtiments dus à ses crimes. Enfin, après bien des journées passées dans l'hésitation, où tantôt, abattu par ses malheurs, tout lui semble préférable à la guerre, tantôt il songe en lui-même combien la chute est lourde du trône à l'esclavage, et que c'est en pure perte qu'il aura sacrifié tous ses moyens de défense, il se décide à recommencer la guerre plus que jamais. A Rome, le sénat avait, dans la répartition des provinces, prorogé la Numidie à Metellus.

LXIII. Vers ce même temps, il arriva que, Marius offrant un sacrifice aux dieux, dans Utique, l'aruspice lui prédit (70) de grandes et mémorables destinées, assurant que, fort du secours des dieux, il accomplirait les desseins qu'il avait dans l'âme; qu'il pouvait, sans se lasser, mettre sa fortune à l'épreuve; que tout lui serait prospère (71). Dès longtemps, en effet, Marius nourrissait le plus violent désir d'arriver au consulat. Pour y parvenir, il réunissait tous les titres, excepté l'illustration des ancêtres : talents, probité, connaissance profonde de l'art militaire, courage indomptable dans les combats, simplicité dans la paix (72); enfin, un mépris des richesses et des voluptés égal à sa passion pour la gloire. Né à Arpinum, où il passa toute son enfance, dès qu'il fut d'âge à supporter les fatigues de la guerre, il s'adonna entièrement aux exercices des camps, et point du tout à l'éloquence des Grecs ni aux formes de l'urbanité romaine. Au milieu de ces louables occupations, son âme

Igitur, Jugurtha, ubi armis virisque et pecunia spoliatus, quum ipse ad imperandum Tisidium vocaretur, rursus cœpit flectere animum suum, et ex mala conscientia digna timere. Denique, multis diebus per dubitationem consumtis, quum modo, tædio rerum advorsarum, omnia bello potiora duceret; interdum secum ipse reputaret quam gravis casus in servitium ex regno foret; multis magnisque præsidiis nequidquam perditis, de integro bellum sumit. Romæ senatus de provinciis consultus Numidiam Metello decreverat.

LXIII. Per idem tempus Uticæ forte C. Mario per hostias diis supplicante, magna atque mirabilia portendi haruspex dixerat : proinde, quæ animo agitabat, fretus diis ageret : fortunam quam sæpissume experiretur; cuncta prospera eventura. At illum jam antea consulatus ingens cupido exagitabat : ad quem capiundum, præter vetustatem familiæ, alia omnia abunde erant : industria probitas, militiæ magna scientia, animus belli ingens, domi modicus, lubidini et divitiarum victor, tantummodo gloriæ avidus. Sed is natus, et omnem puritiam Arpini actus, ubi primum ætas militiæ patiens fuit, stipendiis faciundis, non græca facundia neque urbanis munditiis sese exercuit : ita inter artes bonas

s'était fortifiée de bonne heure loin de la corruption. Lorsqu'en premier lieu il sollicita, auprès du peuple, le tribunat militaire, bien que presque aucun citoyen ne le connût personnellement, sa réputation lui valut les suffrages spontanés de toutes les tribus. Dès ce moment, il s'éleva successivement de magistrature en magistrature, et, dans toutes ses fonctions, il se montra toujours supérieur à son emploi. Cependant, à cette époque, cet homme si distingué, que son ambition perdit par la suite (73), n'osait encore briguer le consulat; car alors, si le peuple disposait des autres magistratures, la noblesse se transmettait de main en main cette dignité suprême, dont elle était exclusivement en possession. Tout homme nouveau, quels que fussent sa renommée et l'éclat de ses actions, paraissait indigne de cet honneur (74): il était comme souillé par la tache de sa naissance.

LXIV. Toutefois, les paroles de l'aruspice s'accordant avec les ambitieux désirs de Marius, celui-ci demande à Metellus son congé pour aller se mettre au nombre des candidats. Bien que ce général réunît à un degré supérieur mérite, renommée, et mille autres qualités désirables dans un homme vertueux, il n'était pas exempt de cette hauteur dédaigneuse qui est le défaut général de la noblesse. Frappé d'abord de cette démarche sans exemple, il en témoigne à son questeur toute sa surprise, et lui conseille, en ami, de ne pas s'engager dans un projet si chimérique; de ne pas élever ses pensées au-dessus de sa condition; il lui objecte que les mêmes prétentions ne conviennent pas à tous; qu'il devait se trouver satisfait de sa position, et surtout se bien garder de solliciter du peuple romain ce qui ne

integrum ingenium brevi adolevit. Ergo, ubi primum tribunatum militarem a populo petit, plerisque faciem ejus ignorantibus, facile notus per omnes tribus declaratur. Deinde ab eo magistratu alium post alium sibi peperit : semperque in potestatibus eo modo agitabat, uti ampliore, quam gerebat, dignus haberetur. Tamen is ad id locorum talis vir (nam postea ambitione præceps datus est) consulatum petere non audebat. Etiam tum alios magistratus plebes, consulatum nobilitas inter se per manus tradebat : novus nemo tam clarus, neque tam egregiis factis erat, quin is indignus illo honore et quasi pollutus haberetur.

LXIV. Igitur, ubi Marius haruspicis dicta eodem intendere videt, quo cupido animi hortabatur. ab Metello, petundi gratia, missionem rogat : cui quanquam virtus, gloria atque alia optanda bonis superabant, tamen inerat contemtor animus et superbia, commune nobilitatis malum. Itaque, primum commotus insolita re, mirari ejus consilium, et quasi per amicitiam monere, ne tam prava inciperet, neu super fortunam animum gereret: non omnia omnibus cupiunda esse; debere illi res suas satis placere : postremo caveret id petere a populo

pouvait que lui attirer un refus mérité. Voyant que ces représentations et d'autres discours semblables n'avaient point ébranlé Marius, Metellus ajouta, « que, dès que les affaires publiques lui en laisseraient le loisir, il lui accorderait sa demande. » Marius ne cessant de réitérer les mêmes sollicitations, on prétend que le proconsul lui dit: « Qui vous presse de partir? il sera assez temps pour vous de demander le consulat quand mon fils se mettra sur les rangs. » Or ce jeune homme, qui servait alors sous les yeux de son père, était à peine dans sa vingtième année (75).

Cette réponse enflamme encore plus Marius pour la dignité qu'il convoite, en l'irritant profondément contre son général. Dès ce moment, il n'a pour guides de ses actions que l'ambition et la colère, de tous les conseillers les plus funestes : démarches, discours, tous les moyens lui semblent bons (76) pour se concilier la faveur populaire : aux soldats qu'il commande dans leurs quartiers d'hiver, il accorde le relâchement de la discipline; devant les marchands romains, qui se trouvaient en grand nombre à Utique, il ne cesse de parler de la guerre d'un ton à la fois frondeur et fanfaron : Qu'on lui donne seulement la moitié de l'armée, et en peu de jours il amènera Jugurtha chargé de chaînes; le général traînait exprès la guerre en longueur, parce que, bouffi de vanité, orgueilleux comme un roi, il se complaisait dans le commandement. Ces discours faisaient d'autant plus d'impression sur ceux auxquels ils s'adressaient, que la durée de la guerre compromettait leur fortune : les gens pressés ne trouvent jamais qu'on aille assez vite (77).

romano quod illi jure negaretur. Postquam hæc atque talia dixit, neque animus Marii flectitur, respondit, ubi primum potuisset per negotia publica, facturum sese quæ peteret. Ac postea sæpius eadem postulanti fertur dixisse, ne festinaret abire: satis mature illum cum filio suo consulatum petiturum. Is eo tempore contubernio patris ibidem militabat, annos natus circiter viginti.

Quæ res Marium, quum pro honore quem adfectabat, tum contra Metellum, vehementer accenderat. Ita, cupidine atque ira, pessumis consultoribus, grassari; neque facto ullo neque dicto abstinere, quod modo ambitiosum foret : milites. quibus in hibernis præerat, laxiore imperio quam antea habere : apud negotiatores, quorum magna multitudo Uticæ erat, criminose simul et magnifice de bello loqui : dimidia pars exercitus sibi permitteretur, paucis diebus Jugurtham in catenis habiturum; ab imperatore consulto trahi, quod homo inanis, et regiæ superbiæ, imperio nimis gauderet. Quæ omnia illis eo firmiora videbantur, quod diuturnitate belli res familiaris corruperant, et animo cupienti nihil satis festinatur.

LXV. Il y avait alors dans notre armée un Numide nommé Gauda, fils de Manastabal et petit-fils de Masinissa, à qui Micipsa, par testament, avait substitué ses États (78). Les infirmités dont il était accablé avaient un peu affaibli son esprit. Metellus, à qui il avait demandé d'avoir, selon la prérogative des rois, son siége auprès de celui du consul, et pour sa garde un escadron de cavalerie romaine, lui avait refusé l'un et l'autre : le siége, parce que cet honneur n'était déféré qu'à ceux que le peuple romain avait reconnus rois; la garde, parce qu'il eût été honteux pour des cavaliers romains (79) de servir de satellites à un Numide.

Marius aborde le prince mécontent, et l'engage à se servir de lui pour tirer vengeance des affronts de leur général. Ses paroles flatteuses exaltent cette tête faible : — « Il est roi, homme de mérite, petit-fils de Masinissa : Jugurtha une fois pris ou tué, le royaume de Numidie lui reviendra sur-le-champ; ce qui ne tarderait pas à s'accomplir, si, consul, Marius était chargé de cette guerre. » — En conséquence, et Gauda, et les chevaliers romains (80) tant militaires que négociants, poussés, les uns par l'ambitieux questeur, le plus grand nombre par l'espoir de la paix, écrivent à leurs amis, à Rome, dans un sens très-défavorable à Metellus (81), et demandent Marius pour général. Ainsi, pour lui faire obtenir le consulat, se forma la plus honorable coalition de suffrages. D'ailleurs, à cette époque, le peuple, voyant la noblesse humiliée par la loi Mamilia (82), cherchait à élever des hommes nouveaux. Tout conspirait ainsi en faveur de Marius.

LXV. Erat præterea in exercitu nostro Numida quidam, nomine Gauda, Manastabalis filius, Masinissæ nepos, quem Micipsa testamento secundum hæredem scripserat : morbis confectus, et ob eam causam mente paullum imminuta. Cui Metellus petenti, more regum, uti sellam juxta poneret; item postea, custodiæ caussa, turman equitum romanorum, utrumque negaverat : honorem, quod eorum modo foret quos populus romanus reges adpellavisset; præsidium, quod contumeliosum in eos foret, si equites romani satellites Numidæ traderentur.

Hunc Marius anxium adgreditur, atque hortatur uti contumeliarum imperatoris cum suo auxilio pœnas petat. Hominem ob morbos animo parum valido secunda oratione extollit : illum regem, ingentem virum, Masinissæ nepotem esse : si Jugurtha captus aut occisus, imperium Numidiæ sine mora habiturum : id adeo mature posse evenire, si ipse consul ad id bellum missus foret. Itaque et illum, et equites romanos, milites et negotiatores, alios ipse, plerosque spes pacis impellit, uti Romam ad suos necessarios aspere in Metellum de bello scribant, Marium imperatorem poscant. Sic illi a multis mortalibus honestissuma suffragatione consulatus petebatur. Simul ea tempestate plebes, nobilitate fusa per legem Mamiliam, novos extollebat. Ita Mario cuncta procedere.

LXVI. Cependant Jugurtha, ne songeant plus à se rendre, recommence la guerre, et fait tous ses préparatifs avec autant de soin que de promptitude : il rassemble son armée, puis, pour ramener les villes qui l'avaient abandonné, emploie la terreur ou les promesses; il fortifie les places, fait fabriquer ou achète des armes, des traits, et réunit tous les moyens de défense que l'espoir de la paix lui avait fait sacrifier; il attire à lui les esclaves romains, et veut séduire par son or jusqu'aux soldats de nos garnisons; partout il excite à la révolte par la corruption; tout est remué par ses intrigues. Ses manœuvres réussissent auprès des habitants de Vacca, où Metellus, lors des premières ouvertures pacifiques de Jugurtha, avait fait mettre garnison. Importunés par les supplications de leur roi, pour lequel ils n'avaient jamais eu d'éloignement, les principaux habitants forment entre eux un complot en sa faveur; car le peuple, qui, par habitude, et surtout chez les Numides, est inconstant, séditieux, ami des révolutions, ne soupirait qu'après un changement, et détestait l'ordre et le repos (83). Toutes les dispositions prises, les conjurés fixent l'exécution du complot au troisième jour : c'était une fête solennisée dans toute l'Afrique, et qui semblait inviter à la joie et au plaisir, mais nullement à la crainte. Au temps marqué, les centurions, les tribuns militaires, puis même le commandant de la place, T. Turpilius Silanus, sont chacun invités chez quelqu'un des principaux habitants, et tous, à l'exception de Turpilius, massacrés au milieu du festin. Les conjurés tombent ensuite sur nos soldats, qui, profitant de la fête et de l'absence de leurs officiers, couraient la ville sans armes. Les gens du peuple prennent part au mas-

LXVI. Interim Jugurtha postquam, omissa deditione, bellum incipit, cum magna cura parare omnia, festinare, cogere exercitum : civitates, quæ ab se defecerant, formidine, aut ostentando præmia, adfectare; communire suos locos; arma, tela, alia quæ spe pacis amiserat, reficere, aut commercari; servitia Romanorum adlicere, et eos ipsos qui in præsidiis erant pecunia tentare; prorsus nihil intactum neque quietum pati; cuncta agitare. Igitur Vaccenses, quo Metellus initio, Jugurtha pacificante, præsidium imposuerat, fatigati regis suppliciis, neque antea voluntate alienati, principes civitatis inter se conjurant : nam volgus, uti plerumque solet, et maxume Numidarum, ingenio mobili, seditiosum atque discordiosum erat, cupidum novarum rerum, quieti et otio advorsum : dein, compositis inter se rebus, diem tertium constituunt, quod is festus celebratusque per omnem Africam ludus et lasciviam magis quam formidinem ostentabat. Sed ubi tempus fuit, centuriones tribunosque militares, et ipsum præfectum oppidi T. Turpilium Silanum, alius alium domos suas invitant : eos omnes, præter Turpilium, inter epulas obtruncant : postea milites palantes, inermos, quippe in tali die ac sine imperio, adgrediuntur. Idem plebes facit,

sacre; les uns initiés au complot par la noblesse, les autres attirés par le goût de pareilles exécutions: dans leur ignorance de ce qui s'est fait, de ce qui se prépare, le désordre, un changement nouveau, est tout ce qui les flatte.

LXVII. Dans cette alarme imprévue, les soldats romains, déconcertés, ne sachant quel parti prendre, courent précipitamment vers la citadelle où étaient leurs enseignes et leurs boucliers; mais un détachement ennemi placé devant les portes, qui étaient fermées, leur coupe ce moyen de retraite, tandis que les femmes et les enfants lancent sur eux à l'envi, du haut des toits, des pierres et tout ce qui leur tombe sous la main. Ils ne peuvent éviter ce double péril, et la force est impuissante contre le sexe et l'âge le plus faibles. Braves ou lâches, aguerris ou timides, tous succombent sans défense. Dans cet horrible massacre, au milieu de l'acharnement des Numides, au sein d'une ville fermée de toutes parts, Turpilius seul, de tous les Italiens, échappa sans blessure. Dut-il son salut à la pitié de son hôte, à quelque convention tacite ou bien au hasard? Je l'ignore; mais l'homme qui, dans un pareil désastre, préféra une vie honteuse à une renommée sans tache paraît criminel et méprisable.

LXVIII. Quand Metellus apprit ce qui s'était passé à Vacca, dans sa douleur, il se déroba quelque temps aux regards; mais bientôt, la colère et le ressentiment se mêlant à ses regrets, il fait toutes ses dispositions pour en tirer une prompte vengeance. Avec la légion de son quartier d'hiver et le plus qu'il peut rassembler de cavaliers numides, il part sans ses bagages, au cou-

pars edocti ab nobilitate, alii studio talium rerum incitati, quis acta consiliumque ignorantibus tumultus ipse et res novæ satis placebant.

LXVII. Romani milites, improviso metu, incerti ignarique quid potissumum facerent, trepidare ad arcem oppidi, ubi signa et scuta erant : præsidium hostium, portæ ante clausæ fugam prohibebant : ad hoc, mulieres puerique pro tectis ædificiorum saxa, et alia quæ locus præbebat, certatim mittere. Ita neque caveri anceps malum, neque a fortissumis infirmissumo generi resisti posse : juxta boni malique, strenui et imbelles inulti obtruncati. In ea tanta asperitate, sævissumis Numidis et oppido undique clauso, Turpilius unus ex omnibus Italicis profugit intactus : id misericordiane hospitis, an pactione, an casu ita evenerit, parum comperimus; nisi, quia illi in tanto malo turpis vita fama integra potior, improbus intestabilisque videtur.

LXVIII. Metellus, postquam de rebus Vaccæ actis comperit, paullisper mœstus e conspectu abit : deinde, ubi ira et ægritudo permixta, cum maxuma cura ultum ire injurias festinat. Legionem, cum qua hiemabat, et, quam plurimos potest, Numidas equites pariter cum occasu solis [illegible]itos educit : et postera die cir-

cher du soleil. Le lendemain, vers la troisième heure (84), il arrive dans une espèce de plaine environnée de tous côtés par de petites éminences. Là, voyant ses soldats harassés par la longueur du chemin, et disposés à refuser tout service, il leur apprend qu'ils ne sont plus qu'à mille pas de Vacca, et qu'il est de leur honneur de supporter encore un reste de fatigue pour aller venger leurs braves et malheureux concitoyens; puis il fait briller à leurs yeux l'espoir d'un riche butin. Ce discours relève leur courage : Metellus fait marcher sa cavalerie en première ligne sur un plan étendu, et serrer le plus possible les rangs à l'infanterie, avec ordre de cacher les drapeaux.

LXIX. Les habitants de Vacca, à la première vue d'une armée qui marchait vers leur ville, crurent d'abord, ainsi qu'il était vrai, que c'étaient les Romains, et ils fermèrent leurs portes. Mais, comme cette armée ne dévastait point la campagne, et que ceux qui s'avançaient les premiers étaient des Numides, alors les Vaccéens se persuadent que c'était Jugurtha, et, transportés de joie, ils vont au devant de lui. Tout à coup les cavaliers et les fantassins, à un signal donné, s'élancent à la fois : les uns taillent en pièces la foule qui sortait de la ville, les autres courent aux portes, une partie s'empare des tours. Le ressentiment et l'espoir du butin triomphent de la lassitude Ainsi les Vaccéens n'eurent que deux jours à se féliciter de leur perfidie. Tout, dans cette grande et opulente cité, fut mis à mort ou livré au pillage. Turpilius, le commandant de la ville, que nous avons vu ci-dessus échapper seul au massacre général, cité par Metellus pour rendre compte de sa conduite, se justifia mal, fut

citer horam tertiam pervenit in quamdam planitiem, locis paullo superioribus circumventam. Ibi milites, fessos itineris magnitudine, et jam abnuentes omnia, docet, oppidum Vaccam non amplius mille passuum abesse : decere illos reliquum laborem æquo animo pati, dum pro civibus suis, viris fortissumis atque miserrumis, pœnas caperent : præterea prædam benigne ostentat. Sic animis eorum arrectis, equites in primo late, pedites quam artissume ire, signa occultare jubet.

LXIX. Vaccenses ubi animum advortere ad se vorsum exercitum pergere, primo, uti erat res, Metellum rati, portas clausere; deinde, ubi neque agros vastari, et eos, qui primi aderant, Numidas equites vident; rursum Jugurtham arbitrati, cum magno gaudio obvii procedunt. Equites peditesque, repente signo dato, alii volgum effusum oppido cædere; alii ad portas festinare; pars turres capere; ira atque prædæ spes amplius quam lassitudo posse. Ita Vaccenses biduum modo ex perfidia lætati : civitas magna et opulens pœnæ cuncta aut prædæ fuit. Turpilius, quem præfectum oppidi unum ex omnibus profugisse supra ostendimus, jussus a Metello caussam dicere, postquam sese parum ex-

condamné, battu de verges, et décapité, car il n'était que citoyen latin (85).

LXX. Dans ce même temps, Bomilcar dont les conseils avaient poussé Jugurtha à une soumission, que la crainte lui avait fait ensuite rétracter, devenu suspect à ce prince, qu'il suspectait lui-même, veut sortir de cette position : il cherche quelque ruse pour perdre le roi; nuit et jour cette idée obsède son esprit. A force de tentatives, il parvient enfin à s'adjoindre pour complice Nabdalsa, homme distingué par sa naissance, ses grandes richesses, et fort aimé de ses compatriotes. Celui-ci commandait ordinairement un corps d'armée séparé du roi, et suppléait le roi dans toutes les affaires auxquelles ne pouvait suffire Jugurtha, fatigué ou occupé de soins plus importants; ce qui avait valu à Nabdalsa de la gloire et des richesses.

Ces deux hommes, dans un conciliabule, prirent jour pour l'exécution du complot : au reste, ils convinrent de régler leur conduite d'après les circonstances. Nabdalsa part pour l'armée, qui était en observation près des quartiers d'hiver des Romains, afin de les empêcher de dévaster impunément la campagne; mais, épouvanté de l'énormité du crime, au jour marqué, il ne vint point, et ses craintes arrêtèrent le complot. Alors Bomilcar, à la fois impatient de consommer son entreprise, et inquiet des alarmes de son complice, qui pouvait renoncer à leur premier projet pour prendre une résolution contraire, lui envoya, par des émissaires fidèles, une lettre dans laquelle il lui reprochait sa mollesse et son défaut de résolution; puis, attestant les dieux qui avaient reçu ses serments, il l'engageait à ne pas faire tourner à leur ruine les promesses de Metellus, ajoutant que la

purgat, condemnatus verberatusque, capite pœnas solvit : nam is civis ex Latio erat.

LXX. Per idem tempus Bomilcar, cujus impulsu Jugurtha deditionem, quam metu deseruit, inceperat, suspectus regi, et ipse eum suspiciens, novas res cupere, ad perniciem ejus dolum quærere, diu noctuque fatigare animum. Denique omnia tentando, socium sibi adjungit Nabdalsam, hominem nobilem, magnis opibus, carum acceptumque popularibus suis; qui plerumque seorsum ab rege exercitum ductare, et omnes res exsequi solitus erat, quæ Jugurthæ fesso, aut majoribus adstricto, superaverant : ex quo illi gloria opesque inventæ.

Igitur utriusque consilio dies insidiis statuitur : cetera, uti res posceret, ex tempore parari placuit. Nabdalsa ad exercitum profectus, quem inter hiberna Romanorum jussus habebat, ne ager, inultis hostibus, vastaretur. Is postquam magnitudine facinoris perculsus, ad tempus non venit, metusque rem impediebat; Bomilcar, simul cupidus incepta patrandi, et timore socii anxius, ne, omisso vetere consilio, novum quæreret, litteras ad eum per homines fideles mittit, in quis mollitiem secordiamque viri accusare, testari deos, per quos ju-

dernière heure de Jugurtha avait sonné; que seulement il était encore incertain s'il périrait victime de leur courage ou de celui de Metellus; qu'enfin il réfléchît sérieusement à ce qu'il préférait, des récompenses ou du supplice.

LXXI. A l'arrivée de cette lettre, Nabdalsa, fatigué de l'exercice qu'il avait pris, s'était jeté sur son lit. Après avoir lu ce que lui marquait Bomilcar, l'inquiétude, puis bientôt, comme c'est l'ordinaire dans l'accablement d'esprit, le sommeil s'empara de lui. Il avait pour secrétaire un Numide, qui, possédant sa confiance et son affection, était dans le secret de tous ses desseins, excepté du dernier. Dès que cet homme apprit qu'il était arrivé des lettres, pensant que, selon l'habitude, on pouvait avoir besoin de son ministère et de ses avis, il entra dans la tente de son maître. Nabdalsa dormait : la lettre était négligemment posée sur le chevet au-dessus de sa tête. Le secrétaire la prend et la lit tout entière. Aussitôt, muni de cet indice du complot, il court vers le roi. Nabdalsa, réveillé peu d'instants après, ne trouve plus la lettre : il apprend ce qui vient de se passer, et se met d'abord à la poursuite du dénonciateur; mais, n'ayant pu l'atteindre, il se rend près de Jugurtha pour l'apaiser. Il lui dit qu'un serviteur perfide n'avait fait que le prévenir dans la démarche que lui-même se disposait à faire; puis, les larmes aux yeux, il conjure le roi, au nom de l'amitié et de sa fidélité passée, de ne pas le soupçonner d'un pareil crime.

LXXII. Le roi, dissimulant ses véritables sentiments, lui répondit avec douceur. Après avoir fait périr Bomilcar et beaucoup d'autres reconnus ses complices, il fit violence à son cour-

ravisset; præmia Metelli in pestem ne converteret; Jugurthæ exitium adesse; ceterum suane an virtute Metelli periret, id modo agitari : proinde reputaret cum animo suo, præmia an cruciatum mallet.

LXXI. Sed quum hæ litteræ adlatæ, forte Nabdalsa, exercito corpore fessus, in lecto quiescebat. Ubi cognitis Bomilcaris verbis, primo cura, deinde, uti ægrum animum solet, somnus cepit. Erat ei Numida quidam negotiorum curator, fidus acceptusque, et omnium consiliorum, nisi novissumi, particeps. Qui postquam adlatas litteras audivit, ex consuetudine ratus opera aut ingenio suo opus esse, in tabernaculum introit; dormiente illo epistolam, super caput in pulvino temere positam, sumit ac perlegit. Dein propere, cognitis insidiis, ad regem pergit. Nabdalsa, post paullo experrectus, ubi neque epistolam reperit, et rem omnem, uti acta, cognovit, primo indicem persequi conatus : postquam id frustra fuit, Jugurtham placandi gratia accedit; quæ ipse paravisset facere perfidia clientis sui præventa : lacrumans obtestatur per amicitiam, perque sua antea fideliter acta, ne super tali scelere suspectum sese haberet.

LXXII. Ad ea rex, aliter atque animo gerebat, placide respondit. Bomilcare aliisque multis, quos socios insidiarum cognoverat, interfectis, iram oppresserat,

roux contre Nabdalsa, de peur d'exciter une sédition. Mais, depuis ce temps, il n'y eut plus de repos pour Jugurtha, ni le jour ni la nuit : en tel lieu, avec telle personne et à telle heure que ce fût, il ne se croyait plus en sûreté, craignant ses sujets à l'égal de ses ennemis, épiant tout ce qui l'environnait, s'épouvantant au moindre bruit, couchant la nuit tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, au mépris des bienséances du trône. Quelquefois il s'éveillait en sursaut, saisissait ses armes, et poussait des cris : les terreurs dont il était obsédé allaient jusqu'à la démence (86).

LXXIII. A peine instruit, par des transfuges, de la triste fin de Bomilcar et de la découverte de la conspiration, Metellus se hâte de faire ses préparatifs comme pour une guerre toute nouvelle. Marius ne cessait de l'importuner pour son congé : Metellus, ne pouvant attendre de grands services d'un questeur qu'il n'aimait pas, et qu'il avait offensé, le laisse enfin partir (87). A Rome, le peuple, ayant eu connaissance des lettres concernant Metellus et Marius, avait reçu volontiers l'opinion qu'elles exprimaient sur l'un et sur l'autre. La noblesse du proconsul n'était plus pour lui un titre d'honneur, comme naguère, mais de réprobation; et la basse naissance du questeur était un titre de plus à la faveur populaire. Du reste, à l'égard de l'un et de l'autre, l'esprit de parti influa beaucoup plus que la considération des bonnes ou des mauvaises qualités Cependant des magistrats factieux ne cessent d'agiter la multitude. Dans tous les groupes, ils accusent Metellus de haute trahison, et préconisent outre mesure le mérite de Marius. Enfin, ils échauffent tellement l'esprit de la populace, que les artisans, les laboureurs, et tous les citoyens qui n'avaient d'autre existence, d'autre crédit, que le travail de leurs mains, quittent leur ouvrage pour faire cortége à Marius, se privant ainsi du nécessaire afin de hâter son élévation. Ainsi, pour l'abaissement de la noblesse, après une longue suite d'années (88), on vit le consulat déféré à un homme nouveau. Bientôt après, le peuple, consulté par Manilius Mancinus, l'un de ses tribuns, sur le choix du général qui serait chargé de la guerre de Jugurtha, proclame Marius avec acclamation. Le sénat avait quelque temps auparavant désigné Metellus; mais son décret fut comme non avenu.

LXXIV. Cependant, privé de ses amis, dont il avait fait périr la plupart, ou qui, par crainte, s'étaient réfugiés chez les Romains ou chez le roi Bocchus, Jugurtha, ne pouvant faire la guerre sans lieutenants, et redoutant de se fier à de nouveaux confidents, après tant de perfidie de la part des anciens, était en proie à l'incertitude, à l'irrésolution. Mécontent de sa fortune, de ses projets, et de tout le monde, il changeait tous les jours de routes et d'officiers, tantôt marchant contre l'ennemi, tantôt s'enfonçant dans les déserts; mettant aujourd'hui son espoir dans la fuite, le lendemain dans ses armes; ne sachant s'il devait plus se défier de la valeur de ses sujets que de leur fidélité; enfin, partout où il dirigeait ses pensées, il ne voyait que malheurs et revers. Au milieu de ces tergiversations, Metellus se montre tout à coup avec son armée. Jugurtha dispose, range ses troupes à la hâte, et l'action est engagée. Là où le roi combattit en personne, les Numides firent quelque résistance;

ne qua ex eo negotio seditio oriretur. Neque post id locorum Jugurthæ dies, aut nox ulla quieta fuere; neque loco, neque mortali cuiquam, aut tempori satis credere; cives, hostes jurta metuere; circumspectare omnia, et omni strepitu pavescere; alio atque alio loco, sæpe contra decus regium, noctu requiescere : interdum somno excitus, arreptis armis, tumultum facere : ita formidine, quasi vecordia, exagitari.

LXXIII. Igitur Metellus, ubi de casu Bomilcaris et indicio patefacto ex perfugis cognovit, rursus, tanquam ad integrum bellum, cuncta parat festinatque. Marium, fatigantem de profectione, simul et invisum et offensum, sibi parum idoneum ratus, domum dimittit. Et Romæ plebes, litteris, quæ de Metello ac Mario missæ erant, cognitis, volenti animo de ambobus acceperant. Imperatori nobilitas, quæ antea decori, invidiæ esse : at illi alteri generis humilitas favorem addiderat. Ceterum in utroque magis studia partium, quam bona aut mala sua, moderata. Præterea seditiosi magistratus volgum exagitare, Metellum omnibus concionibus capitis arcessere, Marii virtutem in majus celebrare. Denique plebes sic accensa, uti opifices agrestesque omnes, quorum res fidesque in manibus sitæ erant, relictis operibus frequentarent Marium, et sua necessaria post illius honorem ducerent. Ita, perculsa nobilitate, post multas tempestates novo homini consulatus mandatur. Et postea populus a tribuno plebis Manilio Mancino rogatus, quem vellet cum Jugurtha bellum gerere, frequens Marium jussit. Senatus paullo ante Metelio decreverat : ea res frustra fuit.

LXXIV. Eodem tempore Jugurtha, amissis amicis (quorum plerosque ipse necaverat; ceteri formidine, pars ad Romanos, alii ad regem Bocchum profugerant); quum neque bellum geri sine administris posset, et novorum fidem, in tanta perfidia veterum, experiri periculosum duceret, varius incertusque agitabat; neque illi res, neque consilium, aut quisquam hominum satis placebat itinera præfectosque in dies mutare; modo adversum hostes, interdum in solitudines pergere; sæpe in fuga, ac post paullo spem in armis habere; dubitare, virtuti popularium, an fidei minus crederet : ita, quocunque intenderat, res adversæ erant. Sed inter eas moras repente sese Metellus cum exercitu ostendit. Numidæ ab Jugurtha pro tempore parati instructique : dein prælium incipitur. Qua in parte rex adfuit, ibi aliquandiu certatum; ceteri omnes ejus milites primo

partout ailleurs, ils furent, dès le premier choc, enfoncés, mis en fuite Les Romains prirent une assez grande quantité d'armes et de drapeaux, mais firent peu de prisonniers; car presque toujours, dans les combats, les Numides doivent leur salut moins à leurs armes qu'à la vitesse de leurs pieds.

LXXV. Cette déroute ne fit qu'accroître le découragement et les défiances de Jugurtha. Suivi des transfuges et d'une partie de sa cavalerie, il gagne les déserts, puis Thala, ville grande et riche, où étaient ses trésors, et l'attirail pompeux qui entourait l'enfance de ses fils. Dès que Metellus est instruit de ces détails, quoiqu'il n'ignorât pas qu'entre la ville de Thala et le fleuve le plus voisin, s'étendait, sur un espace de cinquante milles, une plaine immense et aride, toutefois, dans l'espérance de terminer la guerre par la conquête de cette place, il résolut de surmonter toutes les difficultés de la route, et de vaincre la nature elle-même. Par ses ordres, les bêtes de somme, débarrassées de tous les bagages, sont chargées de blé pour dix jours, ainsi que d'outres et d'autres vaisseaux propres à contenir de l'eau. On met ensuite en réquisition tout ce qu'on trouve d'animaux domestiques, pour porter des vases de toute espèce, surtout des vases de bois, trouvés dans les cabanes des Numides. Aux habitants des cantons voisins, qui, depuis la fuite de Jugurtha, s'étaient donnés à lui, Metellus enjoint de charrier de l'eau en abondance, puis il indique à chacun le jour et le lieu où il doit se trouver. Le proconsul lui-même fait charger ses bêtes de somme de l'eau du fleuve que nous avons dit être le plus proche de la ville. Toutes ces précautions prises,

concursu pulsi fugatique. Romani signorum et armorum aliquanto numero, hostium paucorum potiti : nam ferme Numidas in omnibus præliis pedes magis, quam arma tuta sunt.

LXXV. Ea fuga Jugurtha impensius modo rebus suis diffidens, cum perfugis et parte equitatus in solitudines, dein Thalam pervenit in oppidum magnum et opulentum, ubi plerique thesauri, filiorumque ejus multus pueritiæ cultus erat. Quæ postquam Metello comperta, quanquam inter Thalam flumenque proxumum, spatio millium quinquaginta, loca arida atque vasta esse cognoverat; tamen spe patrandi belli, si ejus oppidi potitus foret, omnes asperitates supervadere, ac naturam etiam vincere adgreditur. Igitur omnia jumenta sarcinis levari jubet, nisi frumento dierum decem; ceterum utres modo, et alia aquæ idonea portari. Præterea conquirit ex agris, quam plurimum potest, domiti pecoris; eo imponit vasa cujusque modi, pleraque lignea, collecta ex tuguriis Numidarum. Ad hoc finitumis imperat, qui se post regis fugam Metello dederant, quam plurimum quisque aquæ portarent; diem locumque, ubi præsto forent, prædicit. Ipse ex flumine, quam proxumam oppido aquam supra diximus, jumenta onerat. Eo modo instructus, ad Thalam proficiscitur. Deinde ubi

il marche vers Thala. Arrivé dans l'endroit qu'il avait assigné aux Numides, son camp à peine assis et fortifié, il tomba tout à coup une telle quantité de pluie, que l'armée eut de l'eau bien au delà de ses besoins. En outre, la provision qui fut apportée surpassa les espérances. Les Numides, comme il arrive aux peuples tout nouvellement soumis, avaient fait plus qu'il ne leur était demandé. Mais nos soldats, par un sentiment de religion, employèrent de préférence l'eau de pluie. Cet incident accrut merveilleusement leur courage; car ils y virent la preuve que les dieux immortels daignaient prendre soin d'eux. Le lendemain, contre l'attente de Jugurtha, les Romains arrivent à Thala. Les habitants, qui croyaient leur ville bien défendue par l'extrême difficulté de ses approches, furent confondus d'une entreprise si grande et si extraordinaire; cependant ils se disposèrent activement au combat : autant en firent les Romains.

LXXVI. Convaincu que tout est possible à Metellus (89), puisque les armes, les traits, les positions, le temps, enfin la nature elle-même, qui commande à toutes choses, rien n'avait résisté à son habileté, Jugurtha se sauve nuitamment de la ville, avec ses enfants et une grande partie de ses trésors. Depuis ce moment, il ne s'arrêta jamais plus d'un jour ou d'une nuit dans le même lieu, sous prétexte que ses affaires lui commandaient cette précipitation, mais en effet par la crainte de nouvelles trahisons, n'espérant les éviter qu'au moyen de ces continuels changements de séjour; car de pareils complots demandent du loisir et une occasion favorable.

Metellus, voyant les habitants de Thala prêts à combattre vail-

ad id loci ventum, quo Numidis præceperat, et castra posita munitaque sunt, tanta repente cœlo missa vis aquæ dicitur, ut ea modo exercitui satis superque foret. Præterea commeatus spe amplior; quia Numidæ, sicuti plerique in nova deditione, officia intenderant. Ceterum milites, religione, pluvia magis usi; eaque res multum animis eorum addidit; nam rati sese dis immortalibus curæ esse. Deinde, postero die, contra opinionem Jugurthæ, ad Thalam perveniunt. Oppidani, qui se locorum asperitate munitos crediderant, magna atque insolita e perculsi, nihilo segnius bellum parare : idem nostri facere.

LXXVI. Sed rex nihil jam infectum Metello credens, quippe qui omnia, arma, tela, locos, tempora, denique naturam ipsam, ceteris imperitantem, industria vicerat, cum liberis et magna parte pecuniæ ex oppido noctu profugit. Neque postea in ullo loco amplius una die aut una nocte moratus, simulabat sese negotii gratia properare. Ceterum proditionem timebat, quam vitare posse celeritate putabat; nam talia consilia per otium et ex opportunitate capi.

At Metellus, ubi oppidanos prælio intentos, simul oppidum et operibus et

lamment pour défendre leur ville si bien fortifiée par la nature et par l'art, investit les murs d'une palissade et d'un fossé. Ensuite, dans les endroits les plus convenables, il fait dresser des mantelets, puis élever des terrasses, sur lesquelles on hisse des tours (90) pour mettre à couvert les ouvrages et les travailleurs. A ces moyens d'attaque, les assiégés se hâtent d'opposer leurs moyens de défense: de part et d'autre rien n'est oublié. Les Romains, fatigués de tant de travaux et de périls, après quarante jours de siége, s'emparèrent du corps de la place seulement; car tout le butin avait été détruit par les transfuges. Dès qu'ils avaient vu le bélier commencer à battre les murailles (91), les déserteurs, se voyant perdus sans ressource, transportèrent au palais du roi l'or, l'argent, et tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la ville. Là, après s'être gorgés de vin et de bonne chère, ils livrèrent au même incendie ces trésors, le palais et leurs personnes. Ainsi le châtiment qu'ils redoutaient de la part de l'ennemi, après leur défaite, ils se l'infligèrent volontairement eux-mêmes.

LXXVII. Au moment de la prise de Thala, des députés de la ville de Leptis vinrent prier Metellus de leur envoyer une garnison et un gouverneur. Un certain Hamilcar, disaient-ils, homme noble, factieux, cherchait à bouleverser l'État. Contre lui, l'autorité des magistrats et des lois était sans force. Sans un prompt secours, les plus grands dangers menaçaient l'existence d'une ville alliée de Rome. Les habitants de Leptis avaient en effet, dès le commencement de la guerre de Jugurtha, député vers le consul Bestia, et ensuite à Rome, pour demander notre

loco munitum videt, vallo fossaque mœnia circumvenit. Deinde locis ex copia maxume idoneis vineas agere, aggerem jacere, et super aggerem impositis turribus opus et administros tutari. Contra hæc oppidani festinare, parare : prorsus ab utrisque nihil reliquum fieri. Denique Romani, multo ante labore præliisque fatigati, post dies quadraginta, quam eo ventum erat, oppido modo potiti; præda omnis ab perfugis corrupta. Ii postquam murum arietibus feriri, resque suas adflictas vident, aurum atque argentum et alia quæ prima ducuntur, domum regiam comportant : ibi vino et epulis onerati, illaque, et domum, et semet igni corrumpunt; et quas victi ab hostibus pœnas metuerant, eas ipsi volentes pependere.

LXXVII. Sed pariter quum capta Thala legati ex oppido Lepti ad Metellum venerant, orantes, uti præsidium præfectumque eo mitteret: Hamilcarem quemdam, hominem nobilem, factiosum, novis rebus studere; advorsum quem neque imperia magistratuum, neque leges valerent : ni id festinaret, in summo periculo suam salutem, illorum socios fore. Nam Leptitani jam inde a principio belli Jugurthini ad Bestiam consulem, et postea Romam miserant, amicitiam socio-

alliance et notre amitié. Depuis qu'ils les avaient obtenues, ils s'étaient montrés d'utiles et fidèles alliés; tous les ordres de Bestia, d'Albinus et de Metellus, ils les avaient exécutés avec zèle. Aussi ce dernier leur accorda facilement leur demande; il leur donna pour garnison quatre cohortes de Liguriens, et C. Annius pour gouverneur.

LXXVIII. Leptis fut bâtie par des Sidoniens, qui fuyant leur patrie en proie aux discordes civiles, débarquèrent sur ce rivage. Elle est située entre les deux Syrtes, qui tirent leur nom de la disposition même des lieux (92); car ce sont deux golfes presque à l'extrémité de l'Afrique, de grandeur inégale, mais de même nature. Près du rivage, leurs eaux sont très-profondes; partout ailleurs la mer y est, au gré du hasard ou de la tempête, tantôt fort haute, tantôt n'offrant que des bas-fonds; car, dès que la vague s'enfle et que les vents se déchaînent, les flots entraînent du limon, du sable et d'énormes rochers : ainsi l'aspect des lieux change avec les vents.

La langue des Leptitains s'est altérée par leur mélange avec le sang numide : à cela près, ils ont conservé les lois et la plupart des usages sidoniens, d'autant plus facilement qu'ils vivaient fort éloignés de la résidence du roi. Entre Leptis et la partie la plus peuplée de la Numidie s'étendent au loin de vastes déserts.

LXXIX. Puisque les affaires de Leptis nous ont conduit dans ces contrées, il ne sera pas hors de propos de raconter un trait héroïque et admirable de deux Carthaginois : le lieu même nous y fait penser.

tatemque rogatum. Deinde, ubi ea impetrata, semper boni fidelesque mansere, et cuncta a Bestia, Albino Metelloque imperata navi fecerant. Itaque ab imperatore facile, quæ petebant, adepti. Emissæ eo cohortes Ligurum quatuor, et C. Annius prætectus.

LXXVIII. Id oppidum ab Sidoniis conditum, quos accepimus, profugos ob discordias civiles, navibus in eos locos venisse : ceterum situm inter duas Syrtes, quibus nomen ex re inditum. Nam duo sunt sinus prope in extrema Africa, impares magnitudine, pari natura : quorum proxuma terræ prælta sunt; cetera, uti fors tulit, alta; alia in tempestate, vadosa. Nam ubi mare magnum esse, et sævire ventis cœpit, limum arenamque et saxa ingentia fluctus trahunt : ita facies locorum cum ventis simul mutatur.

Ejus civitatis lingua modo conversa connubio Numidarum; leges cultusque pleraque sidonica : quæ eo facilius retinebant, quod procul ab imperio regis ætatem agebant. Inter illos et frequentem Numidiam multi vastique loci erant.

LXXIX. Sed quoniam in has regiones per Leptitanorum negotia venimus, non indignum videtur egregium atque mirabile facinus duorum Carthageniensium memorare : eam rem locus admonuit.

Dans le temps que les Carthaginois donnaient la loi à presque toute l'Afrique, les Cyrénéens n'étaient guère moins riches et moins puissants. Entre les deux États était une plaine sablonneuse, toute unie, sans fleuve ni montagne qui marquât leurs limites. De là une guerre longue et sanglante entre les deux peuples, qui, de part et d'autre, eurent des légions, ainsi que des flottes détruites et dispersées, et virent leurs forces sensiblement diminuées. Les vaincus et les vainqueurs, également épuisés, craignant qu'un troisième peuple ne vînt les attaquer, convinrent, à la faveur d'une trêve, qu'à un jour déterminé des envoyés partiraient de chaque ville, et que le lieu où ils se rencontreraient deviendrait la limite des deux territoires. Deux frères nommés Philènes, que choisit Carthage, firent la route avec une grande célérité; les Cyrénéens arrivèrent plus tard. Fut-ce par leur faute ou par quelque accident? c'est ce que je ne saurais dire; car, dans ces déserts, les voyageurs peuvent se voir arrêtés par les ouragans aussi bien qu'en pleine mer; et, lorsqu'en ces lieux tout unis, dépourvus de végétation, un vent impétueux vient à souffler, les tourbillons de sable qu'il soulève remplissent la bouche et les yeux, et empêchent de voir et de continuer son chemin (93). Les Cyrénéens, se trouvant ainsi devancés, craignent, à leur retour dans leur patrie, d'être punis du dommage qu'ils lui avaient fait encourir. Ils accusent les Carthaginois d'être partis de chez eux avant le temps prescrit; ils soutiennent que la convention est nulle, et se montrent disposés à tout plutôt que de céder la victoire. Les Carthaginois consentent à de nouvelles conditions,

Qua tempestate Carthaginienses pacisque Africæ imperitabant, Cyrenenses quoque magni atque opulenti fuere. Ager in medio arenosus, una specie : neque flumen, neque mons erat, qui fines eorum discerneret; quæ res eos in magno diuturnoque bello inter se habuit. Postquam utrinque legiones, item classes fusæ fugataeque, et alteri alteros aliquantum adtriverant; veriti ne mox victos victoresque defessos alius adgrederetur, per inducias sponsionem faciunt, uti certo die legati domo proficiscerentur; quo in loco inter se obvii fuissent, is communis utriusque populi finis haberetur. Igitur Carthagine duo fratres missi, quibus nomen Philænis erat, maturavere iter pergere : Cyrenenses tardius iere. Id secordiane an casu acciderit, parum cognovi. Ceterum solet in illis locis tempestas haud secus atque in mari retinere : nam ubi per loca æqualia et nuda gignentium ventus coortus arenam humo excitavit, ea magna vi agitata, ora oculosque implere solet : ita prospectu impedito, morari iter. Postquam Cyrenenses aliquanto posteriores se esse vident, et ob rem corruptam domi pœnas metuunt, criminari Carthaginienses ante tempus domo digressos; conturbare rem; denique omnia malle quam victi abire. Sed quum Pœni aliam conditionem,

pourvu qu'elles soient égales. Les Grecs (94) leur laissent le choix ou d'être enterrés vifs à l'endroit qu'ils prétendaient fixer pour limites de leur pays, ou de laisser avancer leurs adversaires jusqu'où ils voudraient, sous la même condition. Les Philènes acceptent la proposition; ils font à leur patrie le sacrifice de leurs personnes et de leur vie, et sont enterrés vifs (95). Les Carthaginois élevèrent sur le lieu même des autels aux frères Philènes, et leur décernèrent d'autres honneurs au sein de leur ville. Maintenant je reviens à mon sujet.

LXXX. Jugurtha, après la perte de Thala, voyant que rien ne pouvait résister à Metellus, traverse de vastes déserts, avec un petit nombre d'hommes, et arrive jusque chez les Gétules, nation sauvage et grossière, qui ne connaissait pas encore le nom romain. Il rassemble en corps d'armée cette nombreuse population, l'accoutume insensiblement à garder ses rangs, à suivre les drapeaux, à obéir au commandement, enfin à exécuter les autres manœuvres de la guerre. En outre, pour mettre le roi Bocchus dans ses intérêts, il gagne les ministres de ce prince avec de grands présents et de plus grandes promesses. Aidé de leurs secours, il s'adresse au monarque lui-même, et l'entraîne dans une guerre contre les Romains. Bocchus inclinait d'autant plus facilement vers ce parti, que, dès le commencement de la guerre contre Jugurtha, il avait envoyé des ambassadeurs à Rome pour solliciter notre alliance, et que cette demande, qui venait alors si à propos, fut écartée par les intrigues de quelques hommes qu'aveuglait la cupidité, et qui trafiquaient également de l'honneur et de la honte. Il faut

tantummodo æquam, peterent, Græci optionem Carthaginiensium faciunt, vel illi, quos fines populo suo peterent, ibi vivi obruerentur; vel eadem conditione sese, quem in locum vellent, processuros. Philæni, conditione probata, seque, vitamque reipublicæ condonavere : ita vivi obruti. Carthaginienses in eo loco Philænis fratribus aras consecravere; aliique illis domi honores instituti. Nunc ad rem redeo.

LXXX. Jugurtha postquam, amissa Thala, nihil satis firmum contra Metellum putat, per magnas solitudines cum paucis profectus, pervenit ad Gætulos; genus hominum ferum incultumque, et eo tempore ignarum nominis romani. Eorum multitudinem in unum cogit : ac paullatim consuefacit ordines habere, signa sequi, imperium observare, item alia militaria facere. Præterea regis Bocchi proxumos magnis muneribus et majoribus promissis ad studium sui perducit : Quis adjutoribus regem adgressus, impellit uti advorsum Romanos bellum suscipiat. Id ea gratia facilius proniusque fuit, quod Bocchus initio hujusce belli legatos Romam miserat, fœdus et amicitiam petitum. Quam rem, opportunissumam incepto bello, pauci impediverant, cæci avaritia, cui omnia honesta atque

ajouter que précédemment une fille de Bocchus avait épousé Jugurtha (96); mais de telles unions, chez les Numides comme chez les Maures, ne forment que des liens bien légers; chacun d'eux, selon ses facultés, prend plusieurs épouses, les uns dix, les autres davantage, les rois encore plus. Le cœur de l'époux étant ainsi partagé entre un si grand nombre de femmes, aucune d'elles n'est traitée par lui comme sa compagne : toutes lui sont également indifférentes.

LXXXI. Cependant les armées des deux rois opérèrent leur jonction dans un lieu convenu. Là, après des serments réciproques, Jugurtha enflamme par ses discours l'esprit de Bocchus contre les Romains : il allègue leurs injustices, leur insatiable cupidité : ce sont, dit-il, les ennemis communs de tous les peuples; ils ont pour faire la guerre à Bocchus le même motif que pour la faire à Jugurtha et à toutes les nations : cette passion de commander à qui toute autre puissance fait obstacle. Maintenant c'était à Bocchus, naguère aux Carthaginois, puis au roi Persée, à en faire l'expérience; enfin quiconque paraît puissant devient par cela même l'ennemi des Romains. Après ce discours et d'autres semblables, les deux rois prennent le chemin de Cirta, où Metellus avait déposé le butin, les prisonniers et les bagages. Jugurtha se flattait, ou de faire une conquête importante, s'il prenait cette ville; ou, si les Romains venaient la secourir, d'engager une bataille; car le rusé Numide n'avait rien de plus pressé que d'entraîner Bocchus à une rupture ouverte, sans lui laisser le temps de choisir d'autre parti que la guerre.

inhonesta vendere mos erat. Etiam antea Jugurthæ filia Bocchi nupserat. Verum ea necessitudo apud Numidas Maurosque levis ducitur; quod singuli, pro opibus quisque, quam plurimas uxores, denas alii, alii plures, habent; sed reges eo amplius : ita animus multitudine distrahitur; nulla pro socia obtinet; pariter omnes viles sunt

LXXXI. Igitur in locum ambobus placitum exercitus conveniunt. Ibi, fide data et accepta, Jugurtha Bocchi animum oratione accendit : Romanos injustos, profunda avaritia, communes omnium hostes esse : eamdem illos caussam belli cum Boccho habere, quam secum et cum aliis gentibus, lubidinem imperitandi, quis omnia regna advorsa sint : tum sese, paullo ante Carthaginienses, item regem Persen, post, uti quisque opulentissumus videatur, ita Romanis hostem fore. His atque aliis talibus dictis ad Cirtam oppidum iter constituunt; quod ibi Metellus prædam captivosque et impedimenta locaverat. Ita Jugurtha ratus, aut, capta urbe, operæ pretium fore, aut, si Romanus auxilio suis venisset, prælio sese certaturos. Nam callidus id modo festinabat Bocchi pacem imminuere, ne, moras agitando, aliud quam bellum mallet.

LXXXII. Dès qu'il eut appris la coalition des deux rois, le proconsul ne se hasarde plus à présenter le combat indistinctement dans tous les lieux, comme il avait coutume de faire à l'égard de Jugurtha, si souvent vaincu. Il se contente d'attendre ses adversaires dans un camp retranché, non loin de Cirta, voulant se donner le temps de connaître les Maures, pour combattre avec avantage ces nouveaux ennemis. Cependant des lettres de Rome lui donnèrent l'assurance que la province de la Numidie était donnée à Marius, dont il savait déjà l'élévation au consulat. Consterné de cette nouvelle plus qu'il ne convenait à la raison et à sa dignité, Metellus ne put ni retenir ses larmes, ni modérer sa langue. Cet homme, doué d'ailleurs de si éminentes qualités, s'abandonna trop vivement à son chagrin. Les uns attribuaient cette faiblesse à l'orgueil, d'autres au ressentiment d'une âme honnête qui reçoit un affront; la plupart, au regret de se voir arracher une victoire qu'il tenait déjà dans ses mains. Pour moi, je sais que l'élévation de Marius, plus que sa propre injure, déchirait l'âme de Metellus, et qu'il eût éprouvé moins de chagrin, si la province qui lui était enlevée eût été confiée à tout autre qu'à Marius.

LXXXIII. Réduit à l'inaction par la douleur, et regardant comme une folie de poursuivre à ses risques et périls une guerre qui lui devenait étrangère, il envoie des députés à Bocchus, pour lui représenter qu'il ne devait pas, sans motif, se faire l'ennemi du peuple romain; qu'il avait une belle occasion d'obtenir son alliance et son amitié, bien préférables à la guerre; que, quelque confiance qu'il eût en ses forces, il ne

LXXXII. Imperator, postquam de regum societate cognovit, non temere, neque, uti sæpe jam victo Jugurtha consueverat, omnibus locis pugnandi copiam facit. Ceterum haud procul ab Cirta, castris munitis, reges opperitur; melius ratus, cognitis Mauris, quoniam is novus hostis accesserat, ex commodo pugnam facere. Interim Roma per litteras certior fit, provinciam Numidiam Mario datam, nam consulem factum jam antea acceperat. Quis rebus supra bonum atque honestum perculsus, neque lacrumas tenere, neque moderari linguam : vir egregius in aliis artibus, nimis molliter ægritudinem pati. Quam rem alii in superbiam vortebant; alii bonum ingenium contumelia accensum esse; multi, quod jam parta victoria ex manibus eriperetur. Nobis satis cognitum, illum magis honore Marii, quam injuria sua excruciatum, neque tam anxie laturum fuisse, si ademta provincia alii, quam Mario traderetur.

LXXXIII. Igitur eo dolore impeditus, et quia stultitiæ videbatur alienam rem periculo suo curare, legatos ad Bocchum mittit, postulatum, ne sine caussa hostis populo romano fieret : habere eum magnam copiam societatis amicitiæque conjungendæ, quæ potior bello esset : quanquam opibus confideret, non debere incerta

devait pas sacrifier le certain pour l'incertain; que toute guerre est facile à entreprendre, mais très malaisée à terminer; que celui qui la commence n'est pas le maître de la finir; qu'il est permis, même au plus lâche, de prendre les armes, mais qu'on ne les dépose qu'au gré du vainqueur (97); enfin, que Bocchus, dans son intérêt et dans celui de son royaume, ne devait pas associer sa fortune florissante au sort désespéré de Jugurtha. A ces ouvertures, le roi répondit avec assez de modération qu'il désirait la paix, mais qu'il était touché des malheurs de Jugurtha; que, si son gendre était pour sa part admis à traiter, tout serait bientôt d'accord. Metellus, d'après cette proposition de Bocchus, lui envoie de nouveaux députés. Le monarque agrée une partie de leurs demandes, et rejette les autres. Ainsi, à la faveur de ces députations successives, le temps s'écoula, et, comme l'avait désiré Metellus, les hostilités furent suspendues.

LXXXIV. Dès que Marius, porté, comme nous l'avons dit, au consulat, par les vœux ardents du peuple, en eut obtenu la province de la Numidie, lui, de tout temps l'ennemi des nobles, il donne un libre essor à son animosité, et ne cesse de les attaquer (98), soit en corps, soit individuellement. Il répétait tout haut que son consulat était une dépouille conquise sur des vaincus : on l'entendait, en outre, parler de lui en termes magnifiques; des nobles, avec l'expression du mépris. Toutefois il s'occupe avant tout de pourvoir aux besoins de la guerre, sollicite un supplément aux légions (99), demande des troupes auxiliaires aux peuples, aux rois, aux alliés, et fait un appel à tout ce que le Latium avait de plus vaillants soldats : la plu-

pro certis mutare: omne bellum sumi facile, ceterum ægerrume desinere; non in ejusdem potestate initium ejus et finem esse; incipere cuivis, etiam ignavo, licere, deponi quum victores velint. Proinde sibi regnoque consuleret; neu florentes res suas cum Jugurthæ perditis misceret. Ad ea rex satis placide verba facit : Sese pacem cupere, sed Jugurthæ fortunarum misereri; si eadem illi copia fieret, omnia conventura. Rursus imperator contra postulata Bocchi nuntios mittit. Ille probare partim, alia abnuere. Eo modo sæpe ab utroque missis remissisque nuntiis tempus procedere, et, ex Metelli voluntate, bellum intactum trahi.

LXXXIV. At Marius, ut supra diximus, cupientissuma plebe consul factus, postquam ei provinciam Numidiam populus jussit, antea jam infestus nobilitati, tum vero multus atque ferox instare; singulos modo, universos lædere; dictitare, sese consulatum ex victis illis spolia cepisse, alia præterea magnifica pro se, et illis dolentia. Interim, quæ bello opus erant, prima habere; postulare legionibus supplementum, auxilia a populis et regibus sociisque arcessere : præterea ex Latio fortissumum quemque, plerosque militiæ, paucos fama cogni-

part lui étaient connus pour avoir servi sous ses yeux, les autres, de réputation. Par ses sollicitations, il force jusqu'aux vétérans à partir avec lui. Le sénat, malgré son aversion pour Marius, n'osait rien lui refuser; il avait même décrété avec joie le supplément demandé, dans la pensée que la répugnance du peuple pour le service militaire ferait perdre à Marius ou les ressources sur lesquelles il comptait pour la guerre, ou sa popularité. Mais l'attente du sénat fut déçue, tant était vif chez les plébéiens le désir de suivre Marius! Chacun se flattait de revenir dans ses foyers vainqueur, riche de butin, et se repaissait des plus belles espérances. Une harangue de Marius n'avait pas peu contribué à exalter les esprits. En effet, dès qu'il eut obtenu les décrets qu'il avait sollicités, au moment de procéder à l'enrôlement, il convoqua le peuple, tant pour l'exhorter que pour exhaler contre la noblesse sa haine accoutumée, et parla en ces termes :

LXXXV. « Je sais, Romains, que la plupart de vos magistrats ont une conduite bien différente pour briguer le pouvoir, et pour l'exercer quand ils l'ont obtenu : d'abord actifs, souples, modestes, puis passant leur vie dans la mollesse et dans l'orgueil. Moi, je pense, au contraire, qu'autant la république entière est au-dessus du consulat et de la préture, autant on doit mettre, pour la bien gouverner, plus de soin que pour briguer ces honneurs. Je ne me dissimule pas combien l'insigne faveur que vous m'avez accordée m'impose d'obligations. Faire les préparatifs de la guerre et à la fois ménager le trésor public, contraindre au service ceux à qui on ne voudrait

tos accire, et ambiendo cogere homines emeritis stipendiis secum proficisci. Neque illi senatus, quanquam advorsus erat, de ullo negotio abnuere audebat: ceterum supplementum etiam lætus decreverat, quia neque plebi militia volenti putabatur, et Marius aut belli usum, aut studia volgi amissurus. Sed ea res frustra sperata : tanta lubido cum Mario eundi plerosque invaserat! Sese quisque præda locupletem, victorem domum rediturum, alia hujuscemodi animis trahebant; et eos non paullum oratione sua Marius arrexerat : nam postquam, omnibus, quæ postulaverat, decretis, milites scribere volt, hortandi caussa, simul et nobilitatem, uti consueverat, exagitandi, concionem populi advocavit. Deinde hoc modo disseruit.

LXXXV. « Scio ego, Quirites, plerosque non isdem artibus imperium a vobis petere, et, postquam adepti sunt, gerere : primo industrios, supplices, modicos esse; dehinc per ignaviam et superbiam ætatem agere. Sed mihi contra ea videtur. Nam quo universa respublica pluris est, quam consulatus aut prætura, eo majore cura administrari, quam hæc peti, debere. Neque me fallit, quantum, cum maxumo beneficio vestro, negotii sustineam : Bellum parare, simul et ærario

point déplaire, pourvoir à tout au dedans et au dehors, malgré les envieux, les opposants, les factieux, c'est, Romains, une tâche plus rude qu'on ne pense.

« Les autres, du moins, s'ils ont failli (100), l'ancienneté de leur noblesse, les brillants exploits de leurs aïeux, le crédit de leurs proches et de leurs alliés, le nombre de leurs clients, sont là pour les protéger. Pour moi, toutes mes espérances sont en moi seul; c'est par mon courage et mon intégrité qu'il me faut les soutenir : car, auprès de ceux-là, tous les autres appuis sont bien faibles (101). Je le vois, Romains, tous les regards sont fixés sur moi : les citoyens honnêtes et justes me sont favorables, parce que mes services profiteront à la république. La noblesse n'attend que le moment de l'attaque (102) : je dois donc redoubler d'efforts pour que vous ne soyez point opprimés (103), et que son attente soit trompée. La vie que j'ai menée depuis mon enfance jusqu'à ce jour m'a donné l'habitude des travaux et des périls : la conduite qu'avant vos bienfaits je tenais sans espoir de salaire, maintenant que j'en ai pour ainsi dire reçu la récompense, je ne m'aviserai pas de m'en départir. La modération dans le pouvoir est difficile aux ambitieux qui, pour parvenir, ont fait semblant d'être honnêtes gens; mais chez moi, qui ai consacré toute ma vie à la pratique des vertus, l'habitude de bien faire est devenue naturelle. Vous m'avez chargé de la guerre contre Jugurtha : la noblesse s'est irritée de ce choix. Réfléchissez mûrement, je vous prie, s'il ne vaudrait pas mieux changer votre décret, et, parmi cette foule de nobles, chercher pour cette expédition, ou pour toute autre semblable,

parcere; cogere ad militiam quos nolis offendere; domi forisque omnia curare, et ea agere inter invidos, occursantes, factiosos, opinione, Quirites, asperius est.

« Ad hoc, alii si deliquere, vetus nobilitas, majorum facta fortia, cognatorum et adfinium opes, multæ clientelæ, omnia hæc præsidio adsunt; mihi spes omnes in memet sitæ. quas necesse est et virtute et innocentia tutari : nam alia infirma sunt. Et illud intellego, Quirites, omnium ora in me conversa esse : æquos bonosque favere; quippe benefacta mea reipublicæ procedunt; nobilitatem locum invadendi quærere : quo mihi acrius adnitendum est, ut neque vos capiamini, et illi frustra sint. Ita ad hoc ætatis a pueritia fui, ut omnes labores, pericula consueta habeam. Quæ ante vestra beneficia gratuito faciebam, ea uti, accepta mercede, deseram, non est consilium, Quirites. Illis difficile est in potestatibus temperare, qui per ambitionem sese probos simulavere : mihi, qui omnem ætatem in optumis artibus egi, bene facere jam ex consuetudine in naturam vertit. Bellum me gerere cum Jugurtha jussistis; quam rem nobilitas ægerrume tulit. Quæso, reputate cum animis vestris, num id mutare melius sit, si quem ex illo globo nobilitatis ad hoc, aut aliud tale negotium mittatis, hominem veteris pro-

un homme de vieille lignée, qui comptât beaucoup d'aïeux, et pas une seule campagne : à savoir, pour que, dans une si importante mission, ignorant toute chose, troublé, se hâtant mal à propos, il prenne quelque plébéien qui lui enseigne ses devoirs. Oui, cela n'arrive que trop souvent : celui que vous avez chargé du commandement cherche un autre homme qui lui commande. J'en connais, Romains, qui ont attendu leur élévation au consulat pour commencer à lire l'histoire de nos pères et les préceptes des Grecs sur l'art militaire : hommes qui font tout hors de saison; car, bien que, dans l'ordre des temps, l'exercice d'une magistrature ne puisse précéder l'élection, il n'en est pas moins la première chose pour l'importance et pour les résultats (104).

« Maintenant, Romains, à ces patriciens superbes, comparez Marius, homme nouveau : ce qu'ils ont ouï raconter, ce qu'ils ont lu, je l'ai vu ou fait moi-même; l'instruction qu'ils ont prise dans les livres, je l'ai reçue dans les camps : estimez donc ce qui vaut le mieux des paroles ou des actions. Ils méprisent ma naissance; moi, je méprise leur lâcheté. On peut m'objecter, à moi, le tort de la fortune, à eux on objectera leur infamie personnelle. D'après mon sentiment, la nature, notre mère commune, fait tous les hommes égaux; le plus brave est le plus noble. Si l'on pouvait demander aux pères d'Albinus ou de Bestia, qui d'eux ou de moi ils voudraient avoir engendrés, croyez-vous qu'ils ne répondraient pas qu'ils voudraient avoir pour fils les plus vertueux? S'ils se croient en droit de me mépriser, qu'ils méprisent donc leurs aïeux, ennoblis comme moi par leur vertu. Ils sont jaloux de mon illustration, qu'ils le

sapiæ ac multarum imaginum, et nullius stipendii : scilicet ut in tanta re, ignarus omnium, trepidet, festinet, sumat aliquem ex populo monitorem officii. Ita plerumque evenit, ut quem vos imperare jussistis, is sibi imperatorem alium quærat. Ac ego scio, Quirites, qui postquam consules facti sunt, acta majorum et Græcorum militaria præcepta legere cœperint, homines præposteri : nam gerere quam fieri, tempore posterius, re atque usu prius est.

« Comparate nunc, Quirites, cum illorum superbia me hominem novum. Quæ illi audire et legere solent eorum partim vidi, alia egomet gessi : quæ illi literis, ego militando didici. Nunc vos existumate facta an dicta pluris sint. Contemnunt novitatem meam, ego illorum ignaviam; mihi fortuna, illis probra objectantur. Quanquam ego naturam unam et communem omnium existumo, sed fortissumum quemque generosissumum. Ac si jam ex patribus Albini aut Bestiæ quæri posset, mene, an illos ex se gigni maluerint, quid responsuros creditis, nisi, sese liberos quam optumos voluisse? Quod si jure me despiciunt, faciant idem majoribus suis, quibus, uti mihi, ex virtute nobilitas cœpit. Invi-

soient aussi de mes travaux, de mon intégrité, de mes périls : car c'est à ce prix que je l'ai acquise. Mais, aveuglés par l'orgueil, ils se conduisent comme s'ils dédaignaient les honneurs que vous dispensez, et ils les sollicitent comme s'ils les avaient mérités par leur conduite. Certes, ils s'abusent d'une étrange manière, de vouloir réunir en eux des choses si incompatibles : les lâches douceurs de l'indolence et les récompenses de la vertu. Lorsque, dans vos assemblées ou dans le sénat, ils prennent la parole, leurs discours ne roulent que sur l'éloge de leurs ancêtres : en rappelant les belles actions de ces grands hommes, ils pensent se donner à eux-mêmes du relief. Loin de là; plus la vie des uns eut d'éclat, plus la lâcheté des autres est dégradante. Et c'est une vérité incontestable : la gloire des ancêtres est comme un flambeau (105) qui ne permet point que les vertus ni les vices de leurs descendants restent dans l'obscurité.

« Pour moi, Romains, je suis dépourvu de cet avantage; mais, ce qui est beaucoup plus glorieux, il m'est permis de parler de mes exploits. Maintenant voyez quelle est leur injustice ! Ils se font un titre d'une vertu qui n'est pas la leur, et ils ne veulent pas que je m'en fasse un de la mienne ; sans doute, parce que je n'ai point d'aïeux, parce que ma noblesse commence à moi, comme s'il ne valait pas mieux en être soi-même l'auteur, que de dégrader celle qui vous est transmise.

« Certes, je n'ignore pas que, s'ils veulent me répondre, ils ne manqueront point de phrases élégantes et habilement tournées; mais, comme à l'occasion de l'éclatant bienfait que j'ai

dent honori meo : ergo invideant et labori, innocentiæ, periculis etiam meis, quoniam per hæc illum cepi. Verum homines corrupti superbia ita ætatem agunt, quasi vestros honores contemnant; ita hos petunt, quasi honeste vixerint. Næ illi falsi sunt, qui divorsissumas res pariter exspectant, ignaviæ voluptatem et præmia virtutis. Atque etiam quum apud vos, aut in senatu verba faciunt, pleraque oratione majores suos extollunt; eorum fortia facta memorando clariores sese putant : quod contra est. Nam quanto vita illorum præclarior, tanto horum secordia flagitiosior. Et profecto ita se res habet : majorum gloria posteris quasi lumen est : neque bona, neque mala in occulto patitur.

« Hujusce rei ego inopiam patior, Quirites; verum id quod multo præclarius est, meamet facta mihi dicere licet. Nunc videte quam iniqui sint : quod e aliena virtute sib. adrogant, id mihi ex mea non concedunt; scilicet, quia imagines non habeo, et quia mihi nova nobilitas est, quam certe peperisse melius est, quam acceptam corrupisse.

« Equidem ego non ignoro, si jam respondere velint, abunde illis facundam et compositam oratione[illegible]se. Sed in maxumo vestro beneficio, quum omnibu

reçu de vous, ils nous déchirent vous et moi, en toute occasion, par leurs mauvais propos, je n'ai pas cru devoir me taire, de peur qu'ils prissent pour un aveu de la conscience le silence de la modestie. Ce n'est pas toutefois que personnellement aucun discours puisse me nuire : vrais, ils sont nécessairement à mon avantage; faux, ma conduite et mes mœurs les démentent. Cependant, puisqu'ils incriminent vos décrets, pour m'avoir confié un honneur insigne et une importante expédition, examinez, oui, examinez bien si vous avez lieu de revenir sur votre décision. Je ne puis, pour justifier votre confiance, étaler les images, les triomphes ou les consulats de mes ancêtres; mais je produirai, s'il le faut, des javelines, un étendard, des colliers, vingt autres dons militaires, et les cicatrices qui sillonnent ma poitrine (106). Voilà mes images, voilà ma noblesse : comme eux, je ne les ai pas recueillis par héritage; moi seul, je les ai obtenus à force de travaux et de périls.

« Mes discours sont sans apprêt (107) : je ne m'en embarrasse guère. La vertu brille assez d'elle-même ; c'est à eux qu'il faut de l'art pour cacher par de belles phrases la turpitude de leurs actions. Je n'ai point étudié l'art littéraire des Grecs (108), me souciant peu de l'apprendre, puisqu'il n'a pas rendu plus vertueux ceux qui l'enseignaient. Mais j'ai appris des choses bien autrement utiles à la république : à frapper l'ennemi, à garder un poste, à ne rien craindre que le déshonneur (109), à endurer également le froid et le chaud, à coucher sur la dure, à supporter à la fois la faim et la fatigue. Voilà par quelles leçons j'instruirai les soldats : on ne me verra pas les faire vivre

locis me vosque maledictis lacerent, non placuit reticere, ne quis modestiam in conscientiam duceret. Nam me quidem, ex animi sententia, nulla oratio lædere potest : quippe vera necesse est bene prædicet; falsam vita moresque mei superant. Sed quoniam vestra consilia accusantur, qui mihi summum honorem et maxumum negotium imposuistis; etiam atque etiam reputate num id pœnitendum sit. Non possum fidei caussa, imagines, neque triumphos, aut consulatus majorum meorum, ostentare; at, si res postulet, hastas, vexillum, phaleras, alia militaria dona, præterea cicatrices advorso corpore. Hæ sunt meæ imagines; hæc nobilitas, non hæreditate relicta, ut illa illis; sed quæ ego plurimis laboribus et periculis quæsivi.

« Non sunt composita verba mea; parum id facio, ipsa se virtus satis ostendit : illis artificio opus est, uti turpia facta oratione tegant. Neque literas græcas didici : parum placebat eas discere; quippe quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt At illa multo optuma reipublicæ doctus sum : hostem ferire, præsidia agitare, nihil metuere, nisi turpem famam; hiemem et æstatem juxta pati; humi requiescere; eodem tempore inopiam et laborem tolerare. His ego præ-

dans la gêne, et vivre, moi, dans l'abondance. Je ne fonderai pas ma gloire sur leurs travaux. Ainsi le commandement se montre tutélaire, ainsi doit-il s'exercer entre concitoyens (110): car se livrer à la mollesse et infliger à l'armée les rigueurs de la discipline, c'est agir en tyran, et non pas en général. C'est en pratiquant ces maximes, et d'autres semblables, que vos ancêtres ont fait la gloire de l'État et la leur.

« Appuyée sur leurs noms, la noblesse, qui ressemble si peu à ces grands hommes, ose nous mépriser, nous qui sommes leurs émules : elle réclame de vous tous les honneurs, non comme la récompense du mérite, mais comme un droit acquis. Étrange erreur de l'orgueil ! Leurs ancêtres leur ont transmis tout ce qu'ils pouvaient leur transmettre, richesses, images, souvenirs glorieux de ce qu'ils furent ; mais la vertu, ils ne la leur ont point léguée, et ne pouvaient la leur léguer ; seule elle ne peut ni se donner ni se recevoir (111). Ils m'accusent de vilenie et de grossièreté, parce que je m'entends mal à ordonner les apprêts d'un festin, que je n'ai point d'histrions à ma table, et que mon cuisinier ne me coûte pas plus cher qu'un garçon de charrue (112). J'en conviens bien volontiers; car mon père et d'autres personnages d'une vie irréprochable m'ont enseigné que ces futilités conviennent aux femmes, et le travail aux hommes; qu'il faut au brave moins de richesses que de gloire, et que ses armes, et non ses ameublements, sont sa parure. Eh bien donc! qu'ils la mènent toujours, cette vie qui leur plaît tant, qui leur est si chère; qu'ils fassent l'amour, qu'ils boivent, et que, comme ils consumèrent leur adolescence, ils

ceptis milites hortabor : neque illos arte colam, me opulenter; neque gloriam meam laborem illorum faciam. Hoc est utile, hoc civile imperium. Namque quam tute per mollitiem agas, exercitum supplicio cogere, id est dominum non imperatorem esse. Hæc atque talia majores vestri faciundo, seque remque publicam celebravere.

« Quis nobilitas freta, ipsa dissimilis moribus, nos illorum æmulos contemnit; et omnes honores, non ex merito, sed quasi debitos, a vobis repetit. Ceterum homines superbissimi procul errant. Majores eorum omnia quæ licebat, illis reliquere, divitias, imagines, memoriam sui præclaram : virtutem non reliquere; neque poterant : ea sola neque datur dono, neque accipitur. Sordidum me et incultis moribus aiunt; quia parum scite convivium exorno, neque histrionem ullum, neque pluris pretii coquum, quam villicum, habeo. Quæ mihi lubet confiteri : nam ex parente meo, et ex sanctis viris ita accepi, munditias mulieribus, viris laborem convenire; omnibusque bonis oportere plus gloriæ, quam divitiarum; arma, non supellectilem, decori esse. Quin ergo, quod juvat, quod carum æstumant, id semper faciant : ament, potent : ubi adolescentiam habuere, ibi

passent leur vieillesse au milieu des festins, esclaves de leur ventre et des appétits les plus honteux : qu'ils nous laissent la sueur, la poussière, toutes les fatigues, à nous qui les trouvons mille fois plus douces que leurs orgies. Mais il n'en est point ainsi : ces hommes infâmes, après s'être souillés de toutes les turpitudes, cherchent à ravir aux gens de bien les récompenses de la vertu. Ainsi, par une monstrueuse injustice, la luxure et la lâcheté, ces détestables vices, ne nuisent point à ceux qui s'y complaisent, et perdent la république innocente de ces excès.

« Maintenant que je leur ai répondu comme il convenait à mon caractère, et non pas à leurs honteux déréglements, j'ajouterai quelques mots dans l'interêt de l'État. Premièrement, Romains, ayez bonne opinion des affaires de la Numidie : car tout ce qui jusqu'à présent a fait l'appui de Jugurtha, vous l'avez écarté, je veux dire l'avarice, l'impéritie, l'orgueil. De plus, vous avez là une armée qui connaît le pays, mais qui certes fut plus brave qu'heureuse, et dont une grande partie a été sacrifiée par l'avarice ou par la témérité des chefs. Vous donc, qui avez l'âge de la milice, joignez vos efforts aux miens, prenez en main la défense de la république; que personne désormais ne soit intimidé par les malheurs que d'autres ont éprouvés ou par l'arrogance des généraux. Dans les marches, dans les combats, guide et compagnon de vos perils, je serai toujours avec vous : entre vous et moi tout sera commun. Et, je puis le dire, grâce à la protection des dieux, tout nous vient à point, le succès, le butin, la gloire. Lors même que

senectutem agant, in conviviis, dediti ventri et turpissumæ parti corporis : sudorem, pulverem, et alia talia relinquant nobis, quibus illa epulis jucundiora sunt. Verum non est ita : nam ubi se omnibus flagitiis dedecoravere turpissumi viri, bonorum præmia ereptum eunt. Ita injustissume luxuria et ignavia, pessumæ artes, illis, qui coluere eas, nihil obliciunt; reipublicæ innoxiæ cladi sunt.

« Nunc quoniam illis, quantum mores mei, non illorum flagitia, poscebant, respondi; pauca de republica loquar. Primum omnium de Numidia bonum habetote animum Quirites. Nam quæ ad hoc tempus Jugurtham tutata sunt omnia removistis, avaritiam, imperitiam. superbiam. Deinde exercitus ibi est locorum sciens; sed mehercule magis strenuus, quam felix : nam magna pars avaritia aut temeritate ducum adtrita est. Quamobrem vos, quibus militaris ætas, adnitimini mecum et capessite rempublicam : neque quemquam ex calamitate aliorum, aut imperatorum superbia, metus ceperit. Egomet in agmine, in prælio, consultor idem, et socius periculi, vobiscum adero; meque vosque in omnibus rebus juxta geram. Et profecto, dis juvantibus, omnia matura sunt, victoria

ces avantages seraient éloignés ou incertains, il serait encore du devoir des bons citoyens de venir au secours de la république. En effet, la lâcheté ne rend personne immortel (113), et jamais père n'a désiré pour ses enfants une vie éternelle, mais bien une vie pure et honorable. J'en dirais davantage, Romains, si les paroles pouvaient donner du courage aux lâches. Quant aux braves, j'en ai, je pense, dit assez pour eux (114). »

LXXXVI. Ainsi parla Marius. Voyant que par sa harangue il a affermi le courage du peuple, il se hâte d'embarquer des vivres, de l'argent, et tous les approvisionnements nécessaires. A la tête de ce convoi, il fait partir son lieutenant Aulus Manlius. Pour lui, il enrôle des soldats, non dans l'ordre des classes, suivant l'ancienne coutume, mais indistinctement, selon qu'ils se présentaient, et prolétaires la plupart, faute, selon les uns, de trouver des riches; selon d'autres, calcul d'ambition de la part du consul (115), qui devait à cette classe infime de citoyens son crédit et son élévation; et, en effet, pour qui aspire à la puissance, les plus utiles auxiliaires sont les plus indigents (116), qui, n'ayant rien à ménager, puisqu'ils ne possèdent rien, regardent comme légitime tout ce qui leur vaut un salaire. Marius part pour l'Afrique avec des troupes plus nombreuses même que le décret ne l'avait autorisé, et, en peu de jours, il aborde à Utique. L'armée lui est remise par le lieutenant P. Rutilius. Metellus avait évité la présence de Marius; il ne voulait pas être témoin de ce dont il n'avait pu supporter la nouvelle

præda, laus; quæ si dubia aut procul essent, tamen omnis bonos reipublicæ subvenire decebat. Etenim ignavia nemo immortalis factus : neque quisquam parens liberis, uti æterni forent, optavit; magis, uti boni honestique vitam exigerent. Plura dicerem, Quirites, si timidis virtutem verba adderent; nam strenuis abunde dictum puto. »

LXXXVI. Hujuscemodi oratione habita, Marius postquam plebis animos arrectos videt, propere commeatu, stipendio, armis, aliis utilibus navis onerat; cum his A. Manlium legatum proficisci jubet. Ipse interea milites scribere, non more majorum, neque ex classibus, sed uti cujusque lubido erat, capite censos plerosque. Id factum alii inopia bonorum, alii per ambitionem consulis memorabant; quod ab eo genere celebratus auctusque erat, et homini potentiam quærenti egentissimus quisque opportunissumus : cui neque sua curæ, quippe quæ nulla sunt, et omnia cum pretio honesta videntur. Igitur Marius cum majore aliquanto numero, quam decretum erat, in Africam profectus, diebus paucis Uticam advehitur. Exercitus ei traditur a P. Rutilio legato. Nam Metellus conspectum Marii fugerat, ne videret ea, quæ audita animus tolerare nequiverat.

LXXXVII. Le consul, ayant complété les légions et les cohortes auxiliaires, marche vers un pays fertile et riche en butin. Tout ce qui est pris, il l'abandonne aux soldats. Il assiége ensuite des châteaux et des villes mal défendues tant par leur assiette que par leurs garnisons, et livre, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, une foule de combats, tous peu importants. Par là, les nouvelles recrues s'accoutument à se battre sans crainte; ils voient que les fuyards sont pris ou tués; que les plus braves courent le moins de danger; que c'est avec les armes que l'on protége la liberté, la patrie, la famille, tous les intérêts; qu'elles donnent la gloire et les richesses. Ainsi l'on ne distingua bientôt plus les jeunes soldats d'avec les vieux : même vaieur les animait tous.

A la nouvelle de l'arrivée de Marius, les rois se retirèrent chacun de leur côté dans des lieux de très-difficile accès. Ainsi l'avait décidé Jugurtha, dans l'espoir de pouvoir attaquer bientôt les Romains dispersés, qui, délivrés de toute crainte, ne manqueraient pas, comme il arrive presque toujours, de marcher avec moins d'ordre et de précaution.

LXXXVIII. Cependant Metellus était parti pour Rome, où, contre son attente, il fut reçu avec des transports de joie. L'envie était désarmée, et il devint également cher au peuple et au sénat (117)

Quant à Marius, avec autant d'activité que de prudence, il porte un œil également attentif sur la position de l'ennemi et sur la sienne, remarque ce qui peut leur être réciproquement favorable ou contraire. Il épie la marche des deux rois, prévient leurs projets ou leurs stratagèmes, tient continuellement

LXXXVII. Sed consul, expletis legionibus cohortibusque auxiliariis, in agrum fertilem et præda onustum proficiscitur. Omnia ibi capta militibus donat. Dein castella et oppida natura et viris parum munita adgreditur; prælia multa, ceterum alia levia aliis locis facere. Interim novi milites sine metu pugnæ adesse; videre fugientis capi, occidi; fortissumum quemque tutissumum; armis libertatem, patriam parentesque et alia omnia tegi, gloriam atque divitias quæri. Sic brevi spatio novi veteresque coaluere, et virtus omnium æqualis facta.

At reges, ubi de adventu Marii cognoverunt, divorsi in locos difficilis abeunt. Ita Jugurthæ placuerat speranti mox effusos hostis invadi posse; Romanos, sicuti plerosque, remoto metu, laxius licentiusque futuros.

LXXXVIII. Metellus interea Romam profectus contra spem suam, lætissumis animis excipitur; plebi patribusque, postquam invidia decesserat, juxta carus.

Sed Marius impigre prudenterque suorum et hostium res pariter attendere; cognoscere quid boni utrisque, aut contra esset; explorare itinera regum; consilia et invidias antevenire; nihil apud se remissum, neque apud illos tutum

les siens en haleine (118) et l'ennemi en échec. Ainsi, les Gétules (119) et Jugurtha, qui venaient de piller nos alliés, se virent à leur retour attaqués et battus; le prince lui-même, surpris non loin de Cirta, fut contraint d'abandonner ses armes. Bientôt, considérant que ces expéditions, bien que glorieuses, ne terminaient pas la guerre, Marius résolut d'assiéger successivement toutes les villes qui, par la force de leur garnison ou de leur position, pouvaient favoriser les projets de l'ennemi ou contrarier les siens. Ainsi Jugurtha allait être ou privé de ses garnisons, s'il se laissait enlever ses places, ou forcé de combattre. Quant à Bocchus, il avait, par ses émissaires, donné plusieurs fois au consul l'assurance « qu'il désirait l'amitié du peuple romain, et qu'on n'avait à craindre de sa part aucune hostilité. » Etait-ce un piége, afin de nous surprendre avec plus d'avantage, ou inconstance de caractère, qui le faisait pencher tantôt pour la paix, tantôt pour la guerre? C'est ce qu'on ne saurait facilement décider.

LXXXIX. Le consul, suivant son plan, attaque les villes et les châteaux fortifiés, employant, pour les enlever à l'ennemi, ici la force, là les menaces ou les présents. D'abord, il s'attache aux moindres places, dans la pensée que, pour secourir les siens, Jugurtha se déciderait à en venir aux mains. Mais, apprenant qu'il était éloigné, et occupé d'autres projets, il jugea qu'il était temps de tenter des entreprises plus importantes et plus difficiles. Au milieu de vastes solitudes, était une ville grande et forte, nommée Capsa, et dont Hercule Libyen passe pour le fondateur. Exempts d'impôts depuis le règne de Jugurtha, traités avec douceur, ses habitants passaient pour être

pati. Itaque et Gætulos, et Jugurtham, ex socus nostris prædam agentes, sæpe adgressus itinere fuderat, ipsumque regem haud procul ab oppido Cirta armis exuerat. Quæ postquam gloriosa modo, neque belli patrandi cognovit, statuit urbis, quæ viris aut loco pro hostibus, et advorsum se, opportunissumæ erant, singulas circumvenire; ita Jugurtham aut præsidiis nudatum, si ea pateretur, aut prælio certaturum. Nam Bocchus nuntios ad eum sæpe miserat, « velle populi romani amicitiam, ne quid ab se hostile timeret. » Id simulaveritne, quo improvisus gravior accideret, an mobilitate ingenii pacem atque bellum mutare solitus, parum exploratum.

LXXXIX. Sed consul, uti statuerat, oppida castellaque munita adire; partim vi, alia metu, aut præmia ostentando, avortere ab hostibus. Ac primo mediocria gerebat, existumans Jugurtham ob suos tutandos in manus venturum : sed ubi procul abesse, et aliis negotiis intentum accepit, majora et aspera adgredi tempus visum. Erat inter ingentis solitudines oppidum magnum atque valens, nomine Capsa, cujus conditor Hercules Libys memorabatur. Ejus cives apud

dévoués à ce prince. Ils étaient protégés contre l'ennemi par leurs fortifications, leurs armes, et le nombre de leurs combattants, mais encore plus par d'affreux déserts. Car, excepté les environs de la ville, tout le reste de la contrée est inhabité, inculte, privé d'eau, infesté de serpents, dont la férocité, comme celle de toutes les bêtes sauvages, devient plus terrible encore par le manque de nourriture. D'ailleurs, rien n'irrite comme la soif les serpents, déjà si dangereux par eux-mêmes.

Tout dans la conquête de cette ville excite au plus haut degré l'ambition de Marius, et son importance pour la suite de la guerre, et la difficulté de l'entreprise et la gloire éclatante qu'avait procurée à Metellus la prise de Thala. En effet, ces deux villes étaient peu différentes par leur force et par leur position, seulement tout près de Thala se trouvaient quelques sources, et les habitants de Capsa n'avaient dans l'enceinte de leur ville qu'une fontaine d'eau vive; ils se servaient aussi d'eau de pluie. Là, comme dans la partie de l'Afrique dont les solitudes arides s'étendent loin de la mer, la disette d'eau est d'autant plus supportable, que les Numides ne se nourrissent guère que de lait et de la chair des animaux sauvages, sans y ajouter le sel et tous ces assaisonnements qui irritent le palais. Ils ne mangent et ne boivent que pour la faim et pour la soif, et non pour satisfaire une dispendieuse sensualité.

XC. Le consul, après avoir tout examiné, se reposa, je crois, sur la protection des dieux; car, contre de si grandes difficultés, qu'aurait pu la puissance humaine? De plus, il avait à craindre la disette de grains, parce que les Numides aiment

Jugurtham immunes, levi imperio, et ob ea fidelissumi habebantur; muniti advorsum hostis non mœnibus modo, et armis atque viris, verum etiam multo magis locorum asperitate. Nam, præter oppida propinqua, alia omnia vasta, inculta, egentia aquæ, infesta serpentibus, quarum vis, sicuti omnium ferarum, inopia cibi acrior. Ad hoc natura serpentium ipsa perniciosa, siti magis, quam alia re, accenditur.

Ejus potiundi Marium maxuma cupido invaserat, quum propter usum belli, tum quia res aspera videbatur. Et Metellus oppidum Thalam magna gloria ceperat, haud dissimiliter situm munitumque, nisi quod apud Thalam haud longe a mœnibus aliquot fontes erant. Capsenses una modo, atque ea intra oppidum, jugi aqua, cetera pluvia utebantur. Id ibique, et in omni Africa quæ procul a mari incultius agebat, eo facilius tolerabatur, quia Numidæ plerumque lacte et ferina carne vescebantur, neque salem, neque alia irritamenta gulæ quærebant: cibus illis advorsum famen atque sitim, non lubidini, neque luxuriæ erat.

XC. Igitur consul, omnibus exploratis, credo, dîs fretus (nam contra tantas difficultates consilio satis providere non poterat : quippe etiam frumenti inopia tentabatur, quod Numidæ pabulo pecoris magis quam arvo student, et quod-

mieux laisser leurs terres en pâturages qu'en céréales, et le peu qui venait d'en être récolté, ils l'avaient, d'après l'ordre du roi, transporté dans des places fortes. Enfin, les champs étaient alors dépouillés de leurs produits, car on touchait à la fin de l'été. Toutefois Marius concerte ses mesures aussi sagement que pouvait le permettre la circonstance. Il confie à la cavalerie auxiliaire la conduite de tout le bétail enlevé les jours précédents. Il ordonne à son lieutenant, A. Manlius, d'aller avec les troupes légères l'attendre à Laris, où étaient déposés le trésor et les vivres de l'armée. Il lui promet de venir bientôt le rejoindre, après avoir pillé le pays. Ainsi, dissimulant son projet, il se dirige vers le fleuve Tana.

XCI. Dans la marche, il fit faire chaque jour à son armée une distribution égale de bétail par centuries et par escadrons, et veilla à ce qu'on fabriquât des outres avec les peaux. Ainsi il suppléa au manque de grains, et en même temps, sans laisser pénétrer son secret, il se ménagea les ustensiles dont il avait besoin. Enfin, au bout de six jours, lorsqu'on fut arrivé au fleuve, une grande quantité d'outres se trouva faite. Là, Marius établit un camp légèrement fortifié, ordonne aux soldats de prendre de la nourriture, puis de se tenir prêts à partir au coucher du soleil, et, débarrassés de tout leur bagage, de ne se charger que d'eau, eux et leurs bêtes de somme. A l'heure fixée, on décampe; puis, après avoir marché toute la nuit, on s'arrête : on fait de même le lendemain; enfin, le troisième jour, bien avant le lever de l'aurore, on arrive dans un lieu couvert d'éminences, et qui n'était pas à plus de deux milles

cunque natum fuerat, jussu regis in loca munita contulerant; ager autem aridus et frugum vacuus ea tempestate, nam æstatis extremum erat), tamen pro rei copia satis providenter exornat. Pecus omne quod superioribus diebus prædæ fuerat, equitibus auxiliariis agendum adtribuit. A. Manlium legatum cum cohortibus expeditis ad oppidum Laris, ubi stipendium et commeatum locaverat, ire jubet, dicitque se prædabundum post paucos dies eodem venturum. Sic incepto suo occulto pergit ad flumen Tanam.

XCI. Ceterum in itinere quotidie pecus exercitui per centurias, item turmas, æqualiter distribuerat, et ex coriis utres uti fierent, curabat : simul et inopiam frumenti lenire, et, ignaris omnibus, parare quæ mox usui forent. Denique sexto die, quam ad flumen ventum est, maxuma vis utrium effecta. Ibi castris levi munimento positis, milites cibum capere, atque, uti simul cum occasu solis egrederentur, paratos esse jubet; omnibus sarcinis abjectis, aqua modo seque et jumenta onerare. Dein, postquam tempus visum, castris egreditur, noctemque totam itinere facto, consedit : idem proxuma facit. Dein tertia, multo ante lucis adventum, pervenit in locum tumulosum, ab Capsa non amplius duum

de Capsa. Là, Marius fait halte avec toutes ses troupes, et se tient caché le mieux qu'il lui est possible. Aussitôt que le jour paraît, les Numides, ne redoutant aucune hostilité, sortent en grand nombre de la ville : à l'instant Marius ordonne à toute sa cavalerie et aux fantassins les plus agiles de se porter au pas de course sur Capsa, et de s'emparer des portes. Lui-même les suit en toute hâte, mais en bon ordre et sans permettre au soldat de piller. Dès que les habitants s'aperçurent du danger, le tumulte, l'excès de la crainte et de l'étonnement, enfin, la perte d'une partie de leurs concitoyens faits prisonniers hors des remparts, tout les oblige à se rendre. Cependant la ville est livrée aux flammes, tous les Numides en âge de porter les armes sont passés au fil de l'épée, le reste est vendu, et le butin partagé aux soldats. Exécution sanglante, contraire au droit de la guerre, et dont on ne doit pourtant accuser ni la cruauté ni l'avarice du consul (120); mais cette place, position très-avantageuse pour Jugurtha, était pour nous d'un difficile accès, et ses habitants, race mobile, perfide, ne pouvaient être enchaînés ni par la crainte ni par les bienfaits.

XCII. Après avoir accompli, sans perdre un seul homme, une entreprise si importante, Marius, déjà grand et illustre, parut plus grand et plus illustre encore : ses projets les plus hasardés passaient pour l'effort du génie et du courage. Ses soldats, charmés de la douceur de son commandement, et enrichis sous ses drapeaux, l'élevaient jusqu'au ciel; les Numides le redoutaient comme un être au-dessus de l'humanité; enfin les alliés, aussi bien que les ennemis, lui attribuant une intelligence di-

millium intervallo; ibique, quam occultissume potest, cum omnibus copiis opperitur. Sed ubi dies cœpit, et Numidæ, nihil hostile metuentes, multi oppido egressi, repente omnem equitatum, et cum his velocissumos pedites cursu tendere ad Capsam, et portas obsidere jubet. Deinde ipse intentus propere sequi, neque milites prædari sinere. Quæ postquam oppidani cognovere, res trepidæ, metus ingens, malum improvisum, ad hoc pars civium extra mœnia in hostium potestate, coegere uti deditionem facerent. Ceterum oppidum incensum; Numidæ puberes interfecti; alii omnes venum dati; præda militibus divisa. Id facinus contra jus belli, non avaritia neque scelere consulis admissum; sed quia locus Jugurthæ opportunus, nobis aditu difficilis; genus hominum mobile, infidum, neque beneficio neque metu coercitum.

XCII. Postquam tantam rem Marius, sine ullo suorum incommodo, patravit, magnus et clarus antea, major et clarior haberi cœpit. Omnia non bene consulta, in virtutem trahebantur; milites modesto imperio habiti, simul et locupletes, ad cœlum ferre; Numidæ magis quam mortalem timere; postremo omnes socii atque hostes credere illi aut mentem divinam, aut deorum nutu cuncta

vine, croyaient qu'il n'agissait que par l'inspiration des dieux. Ce succès obtenu, le consul marche rapidement vers d'autres villes; quelques-unes, malgré la résistance des Numides, tombent en son pouvoir; beaucoup d'autres, abandonnées par les habitants, qu'effrayait le désastre de Capsa, sont par ses ordres livrées aux flammes : partout il porte le carnage et la désolation.

Après s'être ainsi rendu maître de beaucoup de villes, la plupart sans coup férir, il forme une nouvelle entreprise, qui, sans offrir les mêmes dangers que la conquête de Capsa, n'en était pas moins difficile. Non loin du fleuve Mulucha, limite entre les États de Bocchus et ceux de Jugurtha, dans une plaine d'ailleurs unie, s'élevait, à une hauteur prodigieuse, un énorme rocher, dont le sommet était couronné par un château de médiocre grandeur, où l'on n'arrivait que par un sentier étroit : tout le reste du roc était de sa nature aussi escarpé que si la main de l'homme l'eût taillé à dessein. Dans ce château étaient les trésors du roi; Marius employa donc tous ses efforts pour s'en emparer; mais le hasard le servit mieux que ses prévisions. En effet, ce fort, suffisamment pourvu de troupes et d'armes, renfermait beaucoup de grains et une source d'eau vive. Les terrasses, les tours, et les autres machines de siége ne pouvaient être dressées sur un semblable emplacement. Le chemin conduisant au château était fort étroit, et de tous côtés coupé à pic : c'était avec un grand péril et sans nul avantage qu'on mettait en jeu les mantelets; car, pour peu qu'on les approchât de la place, ils étaient détruits à coups de pierres ou par la flamme; nos soldats ne pouvaient, vu l'escarpement du

portendi. Sed consul, ubi ea res bene evenit, ad alia oppida pergit; pauca, repugnantibus Numidis, capit; plura deserta, propter Capsensium miserias, igni corrumpit: luctu atque cæde omnia complentur.

Denique multis locis potitus, ac plerisque exercitu incruento, ad aliam rem adgreditur, non eadem asperitate qua Capsensium, ceterum haud secus difficilem. Namque haud longe a flumine Mulucha, quod Jugurthæ Bocchique regnum disjungebat, erat inter ceteram planitiem mons saxeus, mediocri castello satis patens, in immensum editus, uno perangusto aditu relicto; nam omnis, natura, velut opere atque consulto, præceps. Quem locum Marius, quod ibi regis thesauri erant, summa vi capere intendit; sed ea res forte, quam consilio, melius gesta. Nam castello virorum atque armorum satis, magna vis frumenti et fons aquæ; aggeribus turribusque et aliis machinationibus locus importunus; iter castellanorum angustum admodum, utrinque præcisum. Vineæ cum ingenti periculo frustra agebantur : nam quum eæ paullum processerant, igni aut lapidibus corrumpebantur; milites neque pro opere consistere, propter iniquita-

terrain, se tenir en avant des ouvrages, ni travailler sans danger sous les mantelets. Les plus entreprenants étaient tués ou blessés, les autres perdaient courage.

XCIII. Cependant Marius, après bien des journées perdues en travaux inutiles, tombe dans la perplexité : renoncera-t-il à une entreprise jusqu'à présent sans résultat? ou se reposera-t-il sur la fortune, qui tant de fois l'a si heureusement servi? Il passe ainsi bien des jours et des nuits, travaillé par ces incertitudes. Enfin, un Ligurien (121), simple soldat des cohortes auxiliaires, sorti du camp pour chercher de l'eau, du côté de la citadelle opposé à celui de l'attaque, remarque par hasard des limaçons qui rampaient dans une crevasse du rocher. Il en ramasse un, puis deux, puis davantage, et guidé par le désir d'en trouver d'autres, il gravit insensiblement jusqu'au sommet de la montagne. Assuré que cet endroit était entièrement solitaire, il cède, penchant naturel à l'homme, à la curiosité d'observer des lieux inconnus. Là, par hasard, un grand chêne avait poussé ses racines dans les fentes du roc : sa tige, d'abord inclinée, s'était ensuite redressée, et élevée dans une direction verticale, selon la loi commune de tous les végétaux. Le Ligurien, s'appuyant tantôt sur les branches, tantôt sur les saillies du rocher, peut, à loisir, reconnaître l'esplanade du château : les Numides étaient tous occupés à se défendre contre les assiégeants.

Après avoir fait toutes ces remarques, qu'il comptait bientôt mettre à profit, il descend par le même chemin, non pas sans réflexion, comme il était monté, mais en sondant le terrain, et

tem loci, neque inter vineas sine periculo administrare: optumus quisque cadere, aut sauciari; ceteris metus augeri.

XCIII. At Marius, multis diebus et laboribus consumtis, anxius trahere cum animo, omitteretne inceptum, quoniam frustra erat; an fortunam opperiretur, qua sæpe prospere usus. Quæ quum multos dies, noctes, æstuans agitaret, forte quidam Ligus, ex cohortibus auxiliariis miles gregarius, castris aquatum egressus, haud procul ab latere castelli quod advorsum præliantibus erat, animum advortit inter saxa repentis cochleas; quarum quum unam atque alteram, dein plures peteret; studio legundi, paullatim prope ad summum montis egressus est. Ubi postquam solitudinem intellexit, more humani ingenii, cupido ignara visundi animum vortit. Et forte in eo loco grandis ilex coaluerat inter saxa, paullulum modo prona, dein flexa atque aucta in altitudinem, quo cuncta gignentium natura fert : cujus ramis modo, modo eminentibus saxis nisus Ligus, castelli planitiem perscribit, quod cuncti Numidæ intenti præliantibus aderant.

Exploratis omnibus quæ mox usui fore ducebat, eadem regreditur, non temere, uti adscenderat, sed tentans omnia et circumspiciens. Itaque Marium

en examinant toutes choses avec soin. Aussitôt il va trouver Marius, lui raconte ce qui lui est arrivé, l'exhorte à faire une tentative sur le château du côté par où il était descendu, et s'offre à servir lui-même de guide, à prendre la première part du péril. Marius envoie sur-le-champ, avec le Ligurien, quelques-uns de ceux qui étaient présents, pour s'assurer de la créance qu'on peut accorder aux promesses de cet homme. Chacun d'eux, selon son caractère, juge l'entreprise aisée ou difficile. Cependant le consul sent quelque peu se ranimer son espoir. Parmi les trompettes et les cors de l'armée, il choisit cinq hommes des plus agiles, et leur adjoint, pour les soutenir, quatre centurions. Tous reçoivent l'ordre d'obéir au Ligurien; puis le jour suivant est fixé pour l'escalade.

XCIV. Au temps marqué, tout est disposé, préparé, et la petite troupe se dirige vers l'endroit convenu. Les centurions (122) d'ailleurs avaient, d'après l'avis de leur guide, quitté leurs armes et leurs insignes; la tête découverte pour mieux voir, les pieds nus pour grimper plus facilement le long des rochers. A leur dos étaient attachés leur épée et leur bouclier fait de cuir, à la manière des Numides, afin que le poids en fût plus léger et le choc moins bruyant. Le Ligurien les précède : aux pointes de rochers et aux vieilles racines qui formaient saillie, il attache des nœuds coulants qui retiennent les soldats et les aident à gravir plus aisément : quelquefois il donne la main à ceux qu'effraye une route si nouvelle; quand la montée devient plus roide, il les fait passer devant lui l'un après l'autre, et désarmés; puis il les suit en portant leurs armes. Aux pas qui

propere adit; acta edocet; hortatur, ab ea parte, qua ipse descenderat, castellum tentet; pollicetur sese itineris periculique ducem. Marius cum Ligure, promissa ejus cognitum, ex præsentibus misit; quorum, uti cujusque ingenium erat, ita rem difficilem aut facilem nuntiavere. Consulis animus tamen paullum erectus. Itaque ex copia tubicinum et cornicinum, numero quinque quam velocissumos delegit, et cum his, præsidio qui forent, quatuor centuriones: omnis Liguri parere jubet, et ei negotio proxumum diem constituit.

XCIV. Sed ubi ex præcepto tempus visum, paratis compositisque omnibus, ad locum pergit. Ceterum illi qui centuriis præerant, prædocti ab duce, arma ornatumque mutaverant, capite atque pedibus nudis, uti prospectus nisusque per saxa facilius foret; super terga gladii et scuta; verum ea Numidica ex coriis, ponderis gratia simul, et offensa quo levius streperent. Igitur prægrediens Ligus saxa, et si quæ vetustate radices eminebant, laqueis vinciebat, quibus adlevati facilius adscenderent. Interdum timidos insolentia itineris levare manu; ubi paullo asperior adscensus, singulos præ se inermos mittere, deinde ipse cum illorum armis sequi; quæ dubia nisu videbantur potissumus tentare, ac sæpius

paraissent les plus difficiles à franchir, le premier il sonde le terrain, montant, descendant plusieurs fois, et se jetant aussitôt de côté, pour inspirer son audace à ses compagnons.

Enfin, après bien du temps et des fatigues, ils arrivent au château, abandonné de ce côté, parce que, ce jour-là comme les précédents, les Numides faisaient face aux assiégeants. Marius est informé, par ses courriers, de ce que vient de faire le Ligurien, et, bien que toute la journée il n'eût point cessé de harceler les ennemis, il exhorte ses troupes, sort de dessous les galeries, ordonne à ses soldats de former la tortue (123), et met en mouvement ses machines, ses archers et ses frondeurs, pour tenir de loin l ennemi en échec.

Les Numides, qui précédemment avaient plusieurs fois renversé, incendié les mantelets des assiégeants, ne cherchaient déjà plus une défense derrière les murs du château : ils passaient les jours et les nuits campés au devant du rempart, injuriant les Romains, reprochant à Marius sa folle témérité, et menaçant nos soldats des fers de Jugurtha : le succès les rendait insolents. Tandis que Romains et Numides combattent tous avec ardeur, les premiers pour la gloire et l'empire, les autres pour leur salut, tout à coup par derrière sonnent les trompettes. D'abord fuient et les femmes et les enfants qu'avait attirés le spectacle du combat, puis ceux des assiégés qui étaient le plus près du rempart, puis tous les habitants armés ou sans armes. Dans ce moment, les Romains pressent plus vivement les ennemis, les renversent et se contentent de les blesser; puis, marchant sur le corps de ceux qu'ils ont tués, ils se dis-

eadem adscendens descendensque, dein statim digrediens, ceteris audaciam addere.

Igitur diu multumque fatigati, tandem in castellum perveniunt, desertum ab ea parte, quod omnes, sicuti aliis diebus, advorsum hostis aderant. Marius, ubi ex nunciis, quæ Ligus egerat, cognovit, quanquam toto die intentos prælio Numidas habuerat, tum vero cohortatus milites, et ipse extra vineas egressus, testudine acta succedere, et simul hostem tormentis sagittariisque et funditoribus eminus terrere.

At Numidæ, sæpe antea vineis Romanorum subvorsis, item incensis, non castelli mœnibus sese tutabantur; sed pro muro dies noctesque agitare, maledicere Romanis, ac Mario vecordiam objectare, militibus nostris Jugurthæ servitium minari, secundis rebus feroces esse. Interim omnibus Romanis hostibusque prælio intentis, magna utrinque vi, pro gloria atque imperio his, illis pro salute certantibus, repente a tergo signa canere; ac primo mulieres et pueri qui visum processerant, fugere; deinde, uti quisque muro proxumus erat, postremo cuncti armati inermesque. Quod ubi accidit, eo acrius Romani instare, fundere, ac plerosque tantummodo sauciare, dein super occisorum corpora,

putent à l'envi la gloire d'escalader le rempart. Pas un seul ne s'arrête pour piller : ainsi le hasard répara la témérité de Marius, et une faute ajouta à sa gloire.

XCV. Cependant le questeur L. Sylla arrive au camp avec un corps considérable de cavalerie levé dans le Latium et chez les alliés, opération pour laquelle il avait été laissé à Rome. Mais, puisque mon sujet m'a conduit à nommer ce grand homme, il me paraît à propos de donner une idée de son caractère et de ses mœurs. Aussi bien n'aurai-je pas ailleurs occasion de parler de ce qui concerne Sylla; et L. Sisenna (124), le meilleur et le plus exact de ses historiens, ne me paraît pas s'être exprimé sur son compte avec assez d'indépendance.

Sylla était d'une famille patricienne, presque entièrement déchue par la nullité de ses ancêtres. Il possédait également et à un éminent degré les lettres grecques et latines. Doué d'une grande âme, il était passionné pour le plaisir, mais plus encore pour la gloire; livré dans ses loisirs à toutes les recherches de la volupté, jamais pourtant il ne sacrifiait les devoirs aux plaisirs : toutefois il viola les convenances à l'égard de son épouse. Éloquent, adroit, facile en amitié, sachant tout feindre avec une incroyable profondeur de génie, il prodiguait toutes choses, et surtout l'argent. Plus heureux qu'aucun autre mortel jusqu'à sa victoire sur ses concitoyens (125), sa fortune ne fut jamais supérieure à ses talents, et bien des gens ont douté s'il devait plus à son courage qu'à son bonheur. Quant à ce qu'il a fait depuis, dois-je plutôt rougir que craindre d'en parler? Je ne sais

vadere, avidi gloriæ, certantes murum petere; neque quemquam omnium præda morari. Sic forte correcta Marii temeritas gloriam ex culpa invenit.

XCV. Ceterum, dum ea res geritur, L. Sulla, quæstor, cum magno equitatu in castra venit; quos uti ex Latio et a sociis cogeret, Romæ relictus erat. Sed, quoniam tanti viri res admonuit, idoneum visum est de natura cultuque ejus paucis dicere. Neque enim alio loco de Sullæ rebus dicturi sumus : et L. Sisenna optume et diligentissume omnium, qui eas res dixere, persecutus, parum mihi libero ore locutus videtur.

Igitur Sulla gentis patriciæ, familia prope jam exstincta majorum ignavia, litteris græcis atque latinis juxta, atque doctissume, eruditus; animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior; otio luxurioso; tamen ab negotiis nunquam voluptas remorata, nisi quod de uxore potuit honestius consuli; facundus, callidus, et amicitia facilis; ad simulanda negotia altitudo ingenii incredibilis; multarum rerum, ac maxume pecuniæ largitor. Atque felicissumo omnium ante civilem victoriam, nunquam super industriam fortuna fuit; multique dubitavere fortior an felicior esset Nam postea quæ fecerit, incertum habeo, pudeat magis, an pigeat diserere.

XCVI. Sylla arriva donc en Afrique, comme je viens de le dire, amenant à Marius un corps de cavalerie. De novice, d'ignorant même qu'il était dans le métier des armes, il ne tarda pas à y devenir le plus habile de tous. Affable envers les soldats, ses bienfaits accueillaient et souvent prévenaient leurs nombreuses demandes; n'acceptant de service qu'à son corps défendant, il rendait la pareille avec plus d'empressement qu'on n'en met à payer une dette, sans jamais exiger pour lui de retour, uniquement occupé qu'il était d'accroître le nombre de ses obligés. Sérieux ou enjoués, ses propos s'adressaient même aux derniers soldats. Dans les travaux, dans les rangs, dans les gardes de nuit, il savait se multiplier, et toutefois n'attaquait jamais, défaut trop ordinaire à une coupable ambition, la réputation du consul, ni celle d'aucun homme estimable; seulement, pour le conseil et pour l'exécution, il ne pouvait souffrir que personne l'emportât sur lui, et il était supérieur à la plupart. Voilà par quelles qualités, par quels moyens, Sylla devint bientôt cher à Marius et à l'armée.

XCVII. Cependant, après avoir perdu Capsa, d'autres places fortes et importantes, et une partie de ses trésors, Jugurtha envoie à Bocchus des courriers pour lui mander d'amener au plus tôt ses troupes dans la Numidie : il était temps de livrer bataille. Apprenant que ce prince diffère, qu'il hésite et pèse tour à tour les chances de la paix et de la guerre, le Numide corrompt par des présents, comme il l'a déjà fait, les confidents de Bocchus, et promet à ce prince lui-même le tiers de la Numidie, si les Romains sont chassés de l'Afrique, ou si un traité

XCVI. Igitur Sulla, ut supra dictum, postquam in Africam atque in castra Marii cum equitatu venit, rudis antea et ignarus belli, sollertissumus omnium in paucis tempestatibus factus est. Ad hoc milites benigne adpellare; multis rogantibus, aliis per se ipse dare beneficia, invitus accipere; sed ea properantius quam æs mutuum reddere : ipse ab nullo repetere; magis id laborare, ut illi quam plurimi deberent; joca atque seria cum humillumis agere; in operibus, in agmine atque ad vigilias multus adesse; neque interim, quod prava ambitio solet, consulis aut cujusquam boni famam lædere; tantummodo neque consilio, neque manu priorem alium pati; plerosque antevenire. Quis rebus et artibus brevi Mario militibusque carissumus factus.

XCVII. At Jugurtha, postquam oppidum Capsam aliosque locos munitos et sibi utilis, simul et magnam pecuniam amiserat, ad Bocchum nuncios mittit, quam primum in Numidiam copias adduceret; prælii faciundi tempus adesse. Quem ubi cunctari accepit, dubium belli atque pacis rationes trahere : rursus, uti antea, proxumos ejus donis corrumpit, ipsique Mauro pollicetur Numidæ

qui laisse à Jugurtha tout son territoire vient terminer la guerre.

Séduit par cette promesse, Bocchus, avec des forces nombreuses, se joint à Jugurtha. Après avoir ainsi réuni leurs armées, au moment où Marius part pour ses quartiers d'hiver, ils l'attaquent, lorsqu'il restait à peine une heure de jour. Ils comptaient que la nuit, qui déjà approchait, serait, en cas de revers, une protection pour eux, sans devenir, en cas de succès, un obstacle, car ils connaissaient les lieux; dans les deux cas, au contraire, les ténèbres seraient nuisibles aux Romains. A peine donc le consul a-t-il été de toutes parts averti de l'approche de l'ennemi, que déjà l'ennemi paraît. L'armée n'a pu encore se ranger en bataille, ou rassembler ses bagages, ou enfin recevoir aucun signal, aucun ordre, que déjà les cavaliers maures et gétules, non point en escadrons ni en bataille, mais par pelotons, et comme les a rassemblés le hasard, tombent sur nos soldats.

Ceux-ci, au milieu de la surprise et de l'effroi général, rappelant cependant leur valeur, prennent leurs armes ou protégent contre les traits de l'ennemi ceux qui les prennent; plusieurs montent à cheval et courent faire face aux Numides: c'est une attaque de brigands plutôt qu'un combat régulier; il n'y a ni rangs ni drapeaux; aux uns l'ennemi tranche la tête, aux autres il perce les flancs; tels qui combattent vaillamment de front se trouvent attaqués par derrière; il n'est plus d'armes, plus de courage qui puisse les défendre; l'ennemi est

partem tertiam, si aut Romani Africa expulsi, aut, integris suis finibus, bellum compositum foret.

Eo præmio illectus Bocchus, cum magna multitudine Jugurtham accedit. Ita amborum exercitu conjuncto, Marium jam in hiberna proficiscentem, vix decima parte die reliqua invadunt: rati noctem, quæ jam aderat, victis sibi munimento fore; et, si vicissent, nullo impedimento, quia locorum scientes erant: contra Romanis utrumque casum in tenebris difficiliorem. Igitur simul consul ex multis de hostium adventu cognovit, et ipsi hostes aderant: et prius quam exercitus aut instrui, aut sarcinas colligere, denique antequam signum aut imperium ullum accipere quivit, equites mauri atque gætuli, non acie, neque ullo more prœlii, sed catervatim, uti quosque fors conglobaverat, in nostros concurrunt.

Qui omnes trepidi improviso metu, ac tamen virtutis memores, aut arma capiebant, aut capientis alios ab hostibus defensabant; pars equos adscendere, obviam ire hostibus; pugna latrocinio magis quam prœlio similis fieri; sine signis, sine ordinibus, equites, pedites permixti; cædere alios, alios obtruncare; multos, contra advorsos acerrume pugnantis, ab tergo circumvenire: neque

supérieur en nombre, et les a enveloppés de toutes parts. Enfin, les vieux soldats romains, et les nouveaux, qui, grâce à leur exemple, savent la guerre, profitent ou du terrain ou du hasard qui les rapproche, se forment en cercle, et par là, couverts et en état de défense de toutes parts, soutiennent le choc des ennemis.

XCVIII. Dans un moment si critique, Marius, toujours intrépide, n'a rien perdu de son sang-froid; avec son escadron, qu'il a composé de l'élite des braves plutôt que de ses favoris, il se porte partout, tantôt soutenant ceux des siens qu'il voit accablés, tantôt enfonçant les ennemis là où leurs rangs sont le plus serrés; son bras protége les soldats, puisqu'il ne peut, au milieu du trouble général, leur faire entendre ses ordres. Déjà le jour était fini, et les Barbares ne se ralentissaient point, et, persuadés, d'après l'ordre de leurs rois, que la nuit leur serait favorable, ils nous pressaient avec une nouvelle fureur. Alors Marius prend conseil de sa position, et, voulant assurer aux siens un lieu pour la retraite, il s'empare de deux hauteurs voisines l'une de l'autre. L'une, peu spacieuse pour un campement, était rafraîchie par une source abondante; l'autre offrant une position favorable, par son élévation et son escarpement, n'exigeait que peu d'ouvrages pour devenir inexpugnable. Marius ordonne donc à Sylla de passer la nuit auprès de la source avec la cavalerie. Pour lui, au milieu des ennemis non moins en désordre que les Romains, réunissant de proche en proche ses soldats dispersés, il en forme un seul corps, qu'il conduit au pas accéléré sur la seconde hauteur.

virtus, neque arma satis tegere; quod hostes numero plures et undique circumfusi. Denique Romani veteres, novique, et ob ea scientes belli, si quos locus, aut casus conjunxerat, orbes facere; atque ita ab omnibus partibus simul tecti et instructi, hostium vim sustentabant.

XCVIII. Neque in eo tam aspero negotio territus Marius, aut magis quam antea demisso animo fuit: sed cum turma sua, quam ex fortissumis magis quam familiarissumis paraverat, vagari passim; ac modo laborantibus suis succurrere; modo hostis, ubi confertissumi obstiterant, invadere: manu consulere militibus, quoniam imperare, conturbatis omnibus, non poterat. Jamque dies consumptus erat, quum tamen Barbari nihil remittere, atque, uti reges præceperant, noctem pro se rati, acrius instare. Tum Marius ex copia rerum consilium trahit, atque, uti suis receptui locus esset, collis duos propinquos inter se occupat. Quorum in uno, castris parum amplo, fons aquæ magnus erat; alter usui opportunus, quia magna parte editus et præceps, pauca munimento quærebat. Ceterum apud aquam Sullam cum equitibus noctem agitare jubet. Ipse paulatim dispersos milites, neque minus hostibus conturbatis, in unum contrahit; dein cunctos pleno gradu in collem subducit.

Par la force de cette position, les deux rois se voient obligés de mettre fin au combat. Cependant ils ne laissent pas leurs troupes s'éloigner : toute cette multitude se répand sans ordre autour des deux hauteurs. Alors, allumant des feux de tous côtés, les Barbares, pendant la plus grande partie de la nuit, témoignent leur joie, selon leur coutume, par des danses bruyantes, et par des cris confus. Leurs chefs aussi sont enivrés d'orgueil : pour n'avoir pas fui, ils se croient vainqueurs. Les Romains, de leurs hauteurs environnées de ténèbres, dominant toute la plaine, observaient à leur aise toute cette scène de tumulte, et c'était pour eux un puissant encouragement.

XCIX. Pleinement rassuré par l'impéritie des ennemis, Marius prescrit d'observer le plus rigoureux silence, et défend aux trompettes de sonner, selon l'usage, pour les veilles de la nuit; puis, à peine le jour commence-t-il à poindre, à peine l'ennemi fatigué vient-il de céder au sommeil, que tout à coup les trompettes des gardes avancées, ceux des cohortes, des escadrons, des légions, sonnent à la fois la charge, et les soldats, poussant un grand cri, s'élancent hors des portes. A ce bruit effroyable et nouveau pour eux, Maures et Gétules, subitement réveillés, ne savent ni fuir, ni prendre leurs armes, ni rien faire, ni rien prévoir pour leur défense; tant le bruit et les cris de nos soldats, et l'abandon où ils se trouvent contre notre brusque attaque, au milieu de cet affreux tumulte, les ont épouvantés et comme anéantis! Enfin ils sont, sur tous les points, taillés en pièces et mis en fuite; la plus grande partie de leurs armes et de leurs étendards tombent en notre pouvoir, et ils eurent plus d'hommes tués dans ce combat que dans tous

Ita reges, loci difficultate coacti, præmio deterrentur. Neque tamen suos longius abire sinunt; sed, utroque colle multitudine circumdato, effusi consedere. Dein crebris ignibus factis, plerumque noctis Barbari suo more lætari, exsultare, strepere vocibus : ipsi duces feroces, quia non fugerent, pro victoribus agere. Sed ea cuncta Romanis ex tenebris et editioribus locis facilia visu magnoque hortamento erant.

XCIX. Plurimum vero Marius imperitia hostium confirmatus, quam maximum silentium haberi jubet; ne signa quidem, uti per vigilias solebant, canere; deinde, ubi lux adventabat, defessis jam hostibus et paullo ante somno captis, de improviso vigiles, item cohortium, turmarum, legionum tubicines simul omnis signa canere, milites clamorem tollere atque portis erumpere. Mauri atque Gætuli ignoto et horribili sonitu repente exciti, neque fugere, neque arma capere, neque omnino facere aut providere quidquam poterant. Ita cunctos strepitu, clamore, nullo subveniente, nostris instantibus, tumultu, terrore, formido, quasi vecordia, ceperat. Denique omnes fusi fugatique. Arma et signa militaria pleraque capta, pluresque eo prælio, quam omnibus superioribus interempti : nam somno et metu insolito impedita fuga.

les précédents : car le sommeil et l'excès de la terreur les avaient empêchés de fuir.

C. Bientôt Marius continue sa route vers ses quartiers d'hiver, que, pour la facilité des approvisionnements, il avait résolu d'établir dans des villes maritimes. Cependant la victoire ne lui inspire ni négligence ni orgueil : comme s'il était en présence de l'ennemi, il marche toujours en bataillon carré. Sylla, avec la cavalerie, commandait l'extrême droite; à la gauche, A. Manlius, avec les frondeurs, les archers et les cohortes liguriennes; enfin, à l'avant et à l'arrière-garde, étaient placés des tribuns avec quelques compagnies armées à la légère. Les transfuges, sang vil, mais qui connaissaient parfaitement les lieux, éclairaient la marche de l'ennemi. Le consul, comme s'il n'eût rien prescrit, veillait à tout, se portait auprès de tous, et distribuait, à qui de droit, l'éloge ou la réprimande; toujours armé, toujours sur ses gardes, il voulait que le soldat le fût toujours aussi. Non moins vigilant pour la défense du camp que pendant la marche, il faisait veiller aux portes des cohortes tirées des légions, et en avant du camp une partie de la cavalerie auxiliaire. Il en plaçait d'autres dans des retranchements au-dessus de la palissade d'enceinte, faisant même la ronde en personne, non qu'il craignît l'inexécution de ses ordres, mais afin que le soldat, en voyant son général partager ses travaux, s'y portât toujours de bonne volonté. Et certes, dans cette circonstance, comme dans tout le cours de cette guerre, ce fut par l'honneur bien plus que par le châtiment que Marius maintint la discipline dans son armée : désir

C. Dein Marius, uti cœperat, in hiberna, quæ, propter commeatum, in oppidis maritumis agere decreverat. Neque tamen secors victoria, aut insolens factus; sed pariter ac in conspectu hostium, quadrato agmine incedere. Sulla cum equitatu apud dextumos : in sinistra A. Manlius cum funditoribus et sagittariis; præterea cohortes Ligurum curabat; primos et extremos cum expeditis manipulis tribunos locaverat. Perfugæ, minume cari, et regionum scientissumi, hostium iter explorabant. Simul consul, quasi nullo imposito, omnia providere, apud omnis adesse, laudare, increpare merentis; ipse armatus intentusque, item milites cogebat. Neque secus, atque iter facere, castra munire; excubitum in portas cohortis ex legionibus, pro castris equites auxiliarios mittere; præterea alios super vallum in munimentis locare, vigilias ipse circumire, non tam diffidentia futuri, quæ imperavisset, quam uti militibus exæquatus cum imperatore labos volentibus esset. Et sane Marius illo et aliis temporibus belli pudore magis quam malo exercitum coercebat : quod multi per ambitionem fieri aiebant;

ambitieux de flatter le soldat, ont dit quelques-uns; d'autres ont prétendu qu'habitué dès l'enfance à une vie dure il s'était fait un plaisir de tout ce qui est une peine pour les autres. Quoi qu'il en soit, par cette conduite, Marius servit aussi bien et aussi glorieusement l'État qu'il l'eût fait par la rigueur du commandement.

CI. Enfin, le quatrième jour, non loin de la ville de Cirta, les éclaireurs se montrent de tous côtés à la fois, ce qui annonçait l'approche de l'ennemi. Mais comme, venant de divers points, ils faisaient tous le même rapport, le consul, incertain sur l'ordre de bataille qu'il doit choisir, ne change rien à ses dispositions, et, prêt à faire face de toutes parts, il attend de pied ferme. Ainsi fut trompé l'espoir de Jugurtha, qui avait partagé ses troupes en quatre corps, comptant que, sur ce nombre, quelques-uns au moins surprendraient l'ennemi en queue.

Cependant Sylla, qui se trouve atteint le premier, exhorte les siens, en forme un escadron bien serré, et fond sur les Maures. Le reste de ses cavaliers, gardant leur position, se garantissent des traits lancés de loin; tout ennemi qui vient à leur portée tombe sous leurs coups. Pendant que la cavalerie est ainsi engagée (126), Bocchus attaque l'arrière-garde des Romains avec un corps d'infanterie que son fils Volux lui avait amené, mais qu'un retard dans sa marche avait empêché de se trouver au dernier combat. Marius était alors à l'avant-garde, contre laquelle Jugurtha dirigeait sa principale attaque. Le Numide, ayant appris l'arrivée de Bocchus, accourt secrètement, avec quelques hommes de sa suite, vers l'infanterie de

pars quod a pueritia consuetam duritiam, et alia quæ ceteri miserias vocant, voluptati habuisset. Nisi tamen res publica pariter, ac sævissumo imperio, bene atque decore gesta.

CI. Igitur quarto denique die, haud longe ab oppido Cirta undique simul speculatores citi sese ostendunt; qua re hostis adesse intellegitur. Sed quia divorsi redeuntes, alius ab alia parte, atque omnes idem significabant, consul, incertus quonam modo aciem instrueret, nullo ordine commutato advorsum omnia paratus, ibidem opperitur. Ita Jugurtham spes frustrata, qui copias in quatuor partis distribuerat, ratus ex omnibus æque aliquos ab tergo hostibus venturos.

Interim Sulla, quem primum adtigerant, cohortatus suos, turmatim et quam maxume confertis equis ipse aliique Mauros invadunt : ceteri in loco manentes ab jaculis eminus emissis corpora tegere, et, si qui in manus venerant, obtruncare. Dum eo modo equites prœliantur, Bocchus cum peditibus, quos Volux filius ejus adduxerat (neque in priore pugna, in itinere morati, adfuerant), postremam Romanorum aciem invadunt. Tum Marius apud primos agebat, quod ibi Jugurtha cum plurimis. Dein Numida, cognito Bocchi adventu, clam cum

son allié : là, il s'écrie en latin (car il avait appris notre langue devant Numance), que toute résistance de la part des nôtres est inutile, qu'il vient de tuer Marius de sa propre main; en même temps il fait voir son épée teinte du sang d'un de nos fantassins qu'il avait bravement mis hors de combat. Cette nouvelle, bien plus par l'horreur que par la confiance qu'elle inspire, jette l'épouvante dans nos rangs. De leur côté, les Barbares sentent redoubler leur courage, et poussent avec une nouvelle ardeur les Romains abattus. Déjà les nôtres étaient presque en fuite, lorsque Sylla, après avoir taillé en pièces le corps qu'il avait eu à combattre, revient et prend les Maures en flanc. Bocchus s'éloigne aussitôt.

Cependant Jugurtha, qui veut soutenir partout les siens, et retenir la victoire, qu'il a pour ainsi dire dans les mains, se voit entouré par notre cavalerie; tous ses gardes tombent à droite, à gauche; enfin, seul, il se fait jour au travers de nos traits, qu'il sait éviter. De son côté, Marius, après avoir repoussé la cavalerie, vole au secours des siens, dont il vient d'apprendre l'échec. Enfin les ennemis sont battus de toutes parts. Alors quel horrible spectacle dans ces plaines découvertes! Les uns poursuivent, les autres fuient; ici on égorge, là on fait des prisonniers; hommes, chevaux, gisent abattus; les blessés, et le nombre en est grand, ne peuvent ni fuir ni supporter le repos; un instant ils se relèvent avec effort, et retombent aussitôt : aussi loin enfin que la vue peut s'étendre, ce ne sont que monceaux de traits, d'armes et de cadavres; et dans les intervalles, une terre abreuvée de sang

paucis ad pedites convortit : ibi latine (nam apud Numantiam loqui didicerat) exclamat, « nostros frustra pugnare; paullo ante Marium sua manu interfectum; » simul gladium sanguine oblitum ostendere, quem in pugna, satis impigre occiso pedite nostro, cruentaverat. Quod ubi milites accepere, magis atrocitate rei, quam fide nuncii terrentur : simulque Barbari animos tollere, et in perculsos acrius incedere. Jamque paullum ab fuga aberant, quum Sulla, profligatis quos advorsum erat, Mauris ab latere incurrit. Bocchus statim avortitur.

At Jugurtha, dum sustentare suos et prope jam adeptam victoriam retinere cupit, circumventus ab equitibus, dextra, sinistra omnibus occisis, solus inter tela hostium vitabundus erumpit. Atque interim Marius, fugatis equitibus, occurrit auxilio suis, quos pelli jam acceperat. Denique hostes undique fusi. Tum spectaculum horribile campis patentibus : sequi, fugere; occidi, capi; equi, viri adflicti; ac multi volneribus acceptis, neque fugere posse, neque quietem pati; niti modo, ac statim concidere : postremo omnia, qua visus erat, constrata telis, armis, cadaveribus; et inter ea humus infecta sanguine

CII. Dès lors assuré de la victoire, le consul gagne enfin Cirta, premier but de sa marche. Cinq jours après la seconde défaite des Barbares, arrivent dans cette ville des députés de Bocchus, d'après les instructions de leur roi, ils demandent à Marius d'envoyer auprès de lui deux hommes investis de toute sa confiance, et avec lesquels Bocchus discutera ses intérêts et ceux du peuple romain. Marius fait aussitôt partir L. Sylla (127) et A. Manlius. Quoique venus sur la demande du roi, ils crurent cependant devoir lui faire les premières ouvertures, soit pour changer ses dispositions hostiles, s'il pensait à rester ennemi, soit, dans le cas où il souhaiterait la paix, pour la lui faire désirer plus ardemment. Cédant à l'éloquence le privilége que l'âge lui donnait, Manlius laissa la parole à Sylla, qui adressa au roi ce peu de paroles :

« O roi Bocchus ! notre joie est grande de voir que les dieux aient inspiré à un homme tel que vous la résolution de préférer enfin la paix à la guerre, de ne pas souiller la noblesse de son caractère en s'associant au plus détestable des hommes, à un Jugurtha, et en même temps de nous épargner la dure nécessité de punir également votre erreur et sa profonde scélératesse. Le peuple romain, d'ailleurs, a mieux aimé, dès sa plus faible origine, se faire des amis qu'enchaîner des esclaves, et il a trouvé plus sûr de régner par l'affection que par la force. Quant à vous, aucune alliance ne vous est plus favorable que la nôtre ; d'abord l'éloignement préviendra entre nous tout motif de mésintelligence, sans nous empêcher de vous servir comme si nous étions proches voisins ; ensuite, si nous avons

CII. Post ea loci consul, haud dubie jam victor, pervenit in oppidum Cirtam, quo initio profectus intenderat. Eo post diem quintum, quam iterum Barbari male pugnaverant, legati a Bocco veniunt, qui regis verbis ab Mario petivere, « duo quam fidissumos ad eum mitteret ; velle de se, et de populi romani commodo, cum is disserere. » Ille statim L. Sullam et A. Manlium ire jubet. Qui quanquam acciti ibant, tamen placuit verba apud regem facere : ingenium aut avorsum uti flecterent ; aut cupidum pacis vehementius accenderent. Itaque Sulla, cujus facundiæ, non ætati, a Manlio concessum, pauca verba hujuscemodi locutus :

« Rex Bocche, magna lætitia nobis est, quum te talem virum dî monuere, uti aliquando pacem quam bellum malles ; neu te optumum cum pessumo omnium Jugurtha miscendo commaculares : simul nobis demeres acerbam necessitudinem, pariter te errantem, et illum sceleratissumum persequi. Ad hoc, populo romano jam a principio inopi melius visum amicos quam servos quærere ; tutius rati volentibus quam coactis imperitare. Tibi vero nulla opportunior nostra amicitia : primum, quod procul absumus, in quo offensæ minu-

bien assez de sujets, nous n'avons ni nous, ni personne, jamais assez d'amis. Et plût aux dieux qu'ils vous eussent ainsi inspiré dès le commencement ! Certes, vous auriez aujourd'hui reçu du peuple romain plus de bienfaits que vous n'en avez essuyé de maux. Mais, puisque la fortune, qui maîtrise la plupart des événements humains, a voulu vous faire éprouver notre pouvoir aussi bien que notre bienveillance, aujourd'hui qu'elle vous offre l'occasion, hâtez-vous, achevez votre ouvrage. Il se présente à vous bien des moyens faciles de faire oublier votre erreur par vos services. Enfin, pénétrez-vous bien de cette pensée, que jamais le peuple romain n'a été vaincu en générosité ; pour ce qu'il vaut à la guerre, vous le savez par vous-même. »

A ce discours, Bocchus répond avec douceur et courtoisie. Après quelques mots de justification, il ajoute que « ce n'est pas dans un esprit hostile, mais pour la défense de ses États, qu'il a pris les armes ; que, la partie de la Numidie d'où il avait chassé Jugurtha étant devenue sa propriété par le droit de la guerre, il n'a pu la laisser dévaster par Marius ; qu'en outre, les députés qu'il avait précédemment envoyés à Rome pour obtenir notre alliance avaient essuyé un refus ; qu'au reste il ne veut plus parler du passé, et que, si Marius le permet, il va envoyer une seconde ambassade au sénat. » Cette proposition est accueillie ; mais bientôt, à l'instigation de ses confidents, le Barbare changea de résolution. Instruit de la mission de Sylla et de Manlius, Jugurtha en avait craint le résultat, et il les avait gagnés par des présents.

mum, gratia par ac si prope adessemus : dein, quod parentes abunde habemus, amicorum neque nobis, neque cuiquam omnium, satis. Atque hoc utinam a principio tibi placuisset ! Profecto ex populo romano multo plura bona accepisses, quam mala perpessus es. Sed quoniam humanarum rerum fortuna pleraque regit, cui scilicet placuit te et vim et gratiam nostram experiri : nunc quando per illam licet, fortuna, atque ut cœpisti perge. Multa atque opportuna habes, quo facilius errata officiis superes. Postremo hoc in pectus tuum demitte, nunquam populum romanum beneficiis victum : nam bello quid valeat, tute scis. »

Ad ea Bocchus placide et benigne : simul pauca pro delicto verba facit : « Se non hostili animo, sed ob regnum tutandum, arma cepisse ; nam Numidiæ partem unde vi Jugurtham expulerit, jure belli suam factam ; eam vastari ab Mario pati nequivisse : præterea missis antea Romam legatis, repulsum ab amicitia. Ceterum vetera omittere, ac tum, si per Marium liceret, legatos ad senatum missurum. » Dein, copia facta, animus Barbari ab amicis flexus, quos Jugurtha, cognita legatione Sullæ et Manlii, metuens id quod parabatur, donis corruperat.

CIII. Cependant Marius, après avoir distribué ses troupes dans les quartiers d'hiver, traverse le désert à la tête des cohortes armées à la légère et d'une partie de la cavalerie, et va faire le siége d'une forteresse royale où Jugurtha avait mis en garnison tous les transfuges. Alors nouvelle détermination de Bocchus : soit qu'il eût réfléchi sur la fatale issue des deux derniers combats, soit qu'il se rendît aux conseils de ceux de ses confidents que Jugurtha n'avait pu corrompre, il choisit dans la foule de ses courtisans cinq hommes dont le dévouement, les talents et la résolution lui sont connus. Il les charge d'aller, comme députés, auprès de Marius, puis à Rome, si le consul y consent, avec pleins pouvoirs d'y négocier et d'y conclure la paix à quelque prix que ce soit.

Ils partent aussitôt pour les quartiers des Romains; mais, chemin faisant, ils sont attaqués et dépouillés par des brigands gétules. Tremblants, dans l'état le plus misérable, ils se réfugient auprès de Sylla, que le consul, partant pour son expédition, avait laissé avec la qualité de préteur. Sylla les reçut, non comme des ennemis sans foi, ainsi qu'ils le méritaient, mais avec égard et générosité. Cette conduite fit croire aux Barbares qu'on accusait à tort les Romains d'avarice, et que Sylla, qui les traitait avec tant de munificence, ne pouvait être que leur ami. En effet, dans ce temps encore, on connaissait à peine les largesses intéressées; point de libéralité qui ne passât pour une preuve de bienveillance : tout don semblait offert par le cœur.

Ils communiquent donc au questeur les instructions de Bocchus; ils lui demandent en même temps son appui, ses conseils; ils vantent, dans un long discours, les forces, la loyauté, la grandeur de leur souverain ; ils ajoutent tout ce qu'ils croient utile à leur cause ou propre à gagner la bienveillance. Enfin, après que Sylla leur a tout promis, et les a instruits de la manière dont ils doivent parler à Marius et ensuite au sénat, ils restent auprès de lui environ quarante jours, attendant le consul.

CIV. Marius, de retour à Cirta, sans avoir réussi dans son entreprise, est instruit de l'arrivée des députés; il les fait venir, ainsi que Sylla, L. Bellienus, préteur à Utique, et en outre tous les sénateurs qui étaient dans la province. Avec eux, il prend connaissance des instructions données par Bocchus, de la demande qu'il fait au consul d'envoyer ses ambassadeurs à Rome, et de son offre d'une suspension d'armes pendant les négociations. Sylla et la majorité du conseil agréent ces propositions; quelques-uns s'y opposent avec dureté, oubliant sans doute l'instabilité, l'inconstance des prospérités humaines, toujours prêtes à se changer en revers. Cependant les Maures ont tout obtenu; et trois d'entre eux partent pour Rome avec Cn. Octavius Rufus, questeur, qui avait apporté la solde des troupes en Afrique; les deux autres retournent vers leur roi. Bocchus apprit d'eux avec plaisir le résultat de leur mission, surtout la bienveillance et le bon accueil de Sylla. Arrivés à Rome, ses ambassadeurs (128) demandent grâce pour l'erreur de leur maître, qui n'a failli que par le crime de Jugurtha, sollicitent l'alliance et l'amitié du peuple romain. On répond : « Le sénat et le peuple romain n'oublient ni les bienfaits ni les injures

CIII. Marius interea, exercitu in hibernis composito, cum expeditis cohortibus et parte equitatus proficiscitur in loca sola, obsessum turrim regiam, quo Jugurtha perfugas omnis præsidium imposuerat. Tum rursus Bocchus, seu reputando quæ sibi duobus prœliis venerant, seu admonitus ab amicis, quos incorruptos Jugurtha reliquerat, ex omni copia necessariorum quinque delegit, quorum et fides cognita, et ingenia validissuma erant. Eos ad Marium, ac dein, si placeat, Romam legatos ire jubet; agendarum rerum, et quocunque modo belli componendi licentiam ipsis permittit.

Illi mature ad hiberna Romanorum proficiscuntur : deinde itinere a gætulis latronibus circumventi spoliatique, pavidi, sine decore, ad Sullam perfugiunt; quem consul in expeditionem proficiscens pro prætore reliquerat. Eos ille non pro vanis hostibus, ut meriti erant, sed adcurate ac liberaliter habuit. Qua re Barbari et famam Romanorum avaritiæ falsam, et Sullam, ob munificentiam in sese, amicum rati. Nam etiam tum largitio multis ignara; munificus nemo putabatur, nisi pariter volens; dona omnia in benignitate habebantur.

Igitur quæstori mandata Bocchi patefaciunt; simul ab eo petunt, uti fautor consultorque sibi adsit. Copias, fidem, magnitudinem regis sui, et alia quæ aut utilia, aut benevolentiæ credebant, oratione extollunt : dein, Sulla omnia pollicito, docti quo modo apud Marium, item apud senatum, verba facerent, circiter dies XL ibidem opperiuntur.

CIV. Marius, postquam infecto quo intenderat negotio, Cirtam redit; de adventu legatorum certior factus, illosque et Sullam venire jubet, item L. Bellienum, prætorem Utica, præterea omnis undique senatorii ordinis, quibuscum mandata Bocchi cognoscit; in quibus legatis potestas eundi Romam fit, et ab consule interea induciæ postulabantur. Ea Sullæ et plerisque placuere : pauci ferocius decernunt, scilicet ignari humanarum rerum, quæ fluxæ et mobiles semper in advorsa mutant. Ceterum Mauri, impetratis omnibus rebus, tres Romam profecti cum Cn. Octavio Rufo, qui quæstor stipendium in Africam portaverat : duo ad regem redeunt. Ex his Bocchus quum cetera, tum maxume benignitatem et studium Sullæ lubens accepit. Romæ legatis ejus, postquam errasse regem et Jugurthæ scelere lapsum deprecati sunt, amicitiam et fœdus petentibus hoc modo respondetur : « Senatus et populus romanus beneficii et

cependant, puisque Bocchus se repent, on lui pardonne sa faute : alliance et amitié lui seront accordées quand il l'aura mérité. »

CV. Informé de cette réponse, Bocchus écrit à Marius pour le prier de lui envoyer Sylla, qui prononcera comme arbitre sur leurs intérêts communs. Sylla reçoit ordre de partir avec une escorte composée de cavaliers, de fantassins, de frondeurs baléares, puis d'archers et d'une cohorte de Péligniens ; ils sont armés comme les vélites ; ils pourront ainsi accélérer leur marche, et ils seront suffisamment garantis contre les traits légers des Numides. Enfin, après une route de cinq jours, Volux, fils de Bocchus, se montre tout à coup dans ces vastes plaines avec mille chevaux tout au plus. Cette troupe éparse et sans ordre paraît à Sylla et à tous ses soldats beaucoup plus nombreuse. On craint que ce ne soit l'ennemi. Chacun prend aussitôt son poste, dispose ses traits, ses armes, et se tient prêt; mais ce léger accès de crainte cède bientôt à l'espérance, sentiment naturel à des vainqueurs en présence de ceux qu'ils avaient souvent vaincus. Cependant des cavaliers, envoyés en reconnaissance, annoncent, ce qui était en effet, qu'on n'avait à craindre aucune hostilité.

CVI. Volux arrive, et, s'adressant au questeur, se dit envoyé par son père au devant des Romains pour leur servir d'escorte. Ils marchent donc sans crainte avec lui jusqu'au lendemain. Mais le jour suivant, à peine a-t-on établi le camp, que tout à coup, sur le soir, le Maure, avec un air de trouble, accourt vers

injuriæ memor esse solet. Ceterum Bocchi quoniam pœnitet, delicti gratiam facit. Fœdus et amicitia dabuntur quum meruerit. »

CV. Quis rebus cognitis, Bocchus per litteras a Mario petivit uti Sullam ad se mitteret, cujus arbitratu de communibus negotiis consuleretur. Is missus cum præsidio equitum atque peditum, funditorum balearium; præterea sagittarii et cohors peligna cum velitaribus armis, itineris properandi caussa; neque his secus, atque aliis armis, advorsum tela hostium, quod ea levia sunt, muniti. Sed itinere, quinto denique die, Volux, filius Bocchi, repente in campis patentibus cum mille non amplius equitibus sese ostendit; qui, temere et effuse euntes, Sullæ aliisque omnibus et numerum ampliorem vero, et hostilem metum efficiebant. Igitur sese quisque expedire, arma atque tela tentare, intendere; timor aliquantus, sed spes amplior, quippe victoribus, et advorsum eos quos sæpe vicerant. Interim equites exploratum præmissi rem, uti erat, quietam nuntiant.

CVI. Volux adveniens quæstorem adpellat, se a patre Boccho obviam illis, simul et præsidio missum. Deinde eum et proxumum diem sine metu conjuncti eunt. Post, ubi castra locata, et die vesper erat, repente Maurus incerto voltu ad

Sylla. « Il vient d'apprendre par ses éclaireurs que Jugurtha n'est pas loin, » il faut donc fuir secrètement avec lui pendant la nuit; il l'en conjure avec instance.

Le Romain répond avec fierté : Il ne peut craindre le Numide, vaincu tant de fois par ses armes; il se repose entièrement sur la bravoure des siens; même, dans le cas d'un désastre inévitable, il demeurerait pour ne point trahir ceux qu'il commande, ni conserver, par une fuite honteuse, une vie incertaine, et que pourrait, quelques instants plus tard, terminer la première maladie. Au surplus, il approuve le conseil que lui donne Volux, de lever le camp pendant la nuit, et ordonne aussitôt que les soldats, après avoir soupé, allument dans le camp le plus de feux qu'ils pourront, et qu'ensuite à la première veille ils partent en silence. Tous étaient accablés des fatigues de cette marche nocturne; et Sylla, au lever du soleil, traçait déjà son camp, lorsque des cavaliers maures annoncent que Jugurtha a pris position à environ deux mille pas devant eux. A cette nouvelle, l'épouvante gagne nos soldats, ils se croient trahis par Volux, environnés d'ambuscades : quelques-uns même parlent de faire justice du traître, et de ne pas laisser un tel attentat sans vengeance.

CVII. Sylla partage ces soupçons; toutefois il protége le Maure contre toute violence : il exhorte les siens « à conserver leur courage : plus d'une fois, leur dit-il, une poignée de braves a triomphé d'ennemis sans nombre : moins vous vous épargnerez dans le combat, moins vous aurez à craindre; quelle honte pour le guerrier, dont les bras sont armés, de chercher une défense

Sullam adcurrit : « sibi ex speculatoribus cognitum Jugurtham haud procul abesse : » simul, uti noctu clam secum profugeret, rogat atque hortatur.

Ille animo feroci negat se toties fusum Numidam pertimescere : virtuti suorum satis credere; etiam si certa pestis adesset, mansurum potius quam, proditis quos ducebat, turpi fuga incertæ ac forsitan post paullo morbo interituræ vitæ parceret. Ceterum ab eodem monitus, uti noctu proficiscerentur, consilium adprobat, ac statim milites cœnatos esse, in castris ignis quam creberrumos fieri, dein prima vigilia silentio egredi jubet. Jamque nocturno itinere fessis omnibus, Sulla pariter cum ortu solis castra metabatur, quum equites mauri nuntiant, Jugurtham circiter duum millium intervallo ante consedisse. Quod postquam auditum, tum vero ingens metus nostros invadit; credere proditos a Voluce et insidiis circumventos. Ac fuere qui dicerent manu vindicandum, neque apud illum tantum scelus inultum relinquendum.

CVII. At Sulla, quanquam eadem æstumabat, tamen ab injuria Maurum prohibet : suos hortatur, « uti fortem animum gererent; sæpe antea paucis strenuis advorsum multitudinem pugnatum; quanto sibi in prœlio minus pepercissent,

dans ses pieds, qui sont sans armes, et de tourner à l'ennemi, par l'excès de la crainte, la partie du corps qui ne peut ni voir ni parer les coups! » Ensuite, après avoir pris le grand Jupiter à témoin du crime et de la perfidie de Bocchus, il ordonne à Volux, puisqu'il a agi en ennemi, de sortir du camp. Volux le conjure, les larmes aux yeux, « de renoncer à une telle pensée, il lui proteste qu'il ne l'a trahi en rien : il faut tout imputer à la sagacité de Jugurtha, qui, par ses espions, avait eu sans doute connaissance de sa marche. Il ajoute que Jugurtha, qui n'a point une troupe considérable, et qui n'a de ressource et d'espoir que dans Bocchus, n'osera rien ouvertement en présence du fils de son protecteur : le meilleur parti lui semble donc de passer hardiment au milieu du camp de Jugurtha. Quant à lui, soit qu'on détache en avant, soit qu'on laisse en arrière l'escorte de ses Maures, il ira seul avec Sylla. » Un tel expédient, dans l'embarras où l'on se trouve, est adopté. Les Romains se mettent en marche à l'instant. Surpris de leur arrivée imprévue, Jugurtha hésite, reste en suspens; ils passent sans obstacle, et arrivent en peu de jours à leur destination.

CVIII. Auprès de Bocchus était alors un Numide, nommé Aspar, admis dans son intime familiarité. Jugurtha l'avait envoyé pour défendre ses intérêts et pour épier avec adresse les desseins du roi maure, sitôt qu'il avait appris que Sylla avait été mandé par ce prince. Près de Bocchus était aussi Dabar, fils de Massugrada, de la famille de Masinissa (129), mais illégitime du côté maternel, car son père était né d'une concubine. Les agré-

tanto tutiores fore; nec quemquam decere, qui manus armaverit, ab inermis pedibus auxilium petere. in maxumo metu nudum et cæcum corpus ad hostis vortere. » Deinde Volucem, quoniam hostilia faceret, maxumum Jovem obtestatus, ut sceleris atque perfidiæ Bocchi testis adesset, castris abire jubet. Ille lacrumans orare, « ne ea crederet; nihil dolo factum, magis calliditate Jugurthæ, cui videlicet speculanti iter suum cognitum esset. Ceterum, quoniam neque ingentem multitudinem haberet. et spes opesque ejus ex patre suo penderent, illum nihil palam ausurum, quum ipse filius adesset; quare optumum factum videri, per media ejus castra palam transire; sese, vel præmissis, vel ibidem selectis Mauris, solum cum Sulla iturum. » Ea res, ut in tali negotio, probata, ac statim profecti; quia de improviso acciderant, dubio atque hæsitante Jugurtha, incolumes transeunt. Deinde, paucis diebus, quo ire intenderant, perventum.

CVIII. Ibi cum Boccho Numida quidam, Aspar nomine, multum et familiariter agebat : præmissus ab Jugurtha, postquam Sullam accitum audierat, orator, et subdole speculatum Bocchi consilia; præterea Dabar Massugradæ filius. ex gente Masinissæ, ceterum materno genere impar (nam pater ejus ex concubina ortus

ments de son esprit le rendaient cher et agréable à Bocchus, qui, ayant eu plusieurs fois l'occasion de reconnaître son attachement pour Rome, l'envoya aussitôt annoncer à Sylla qu'il était prêt à faire tout ce que demanderait le peuple romain, que Sylla fixât lui-même le jour, le lieu, le moment d'une entrevue; aucun engagement antérieur n'entraverait leur délibération : la présence de l'envoyé de Jugurtha ne devait lui causer aucun ombrage : on ne l'avait appelé que pour rendre leur négociation plus facile; c'était, d'ailleurs, le meilleur moyen de prévenir les entreprises de ce prince artificieux. Quant à moi, j'en suis convaincu, Bocchus, agissant d'après la foi punique (130) plutôt que d'après les motifs qu'il mettait en avant, amusait en même temps les Romains et le Numide par l'espérance de la paix; longtemps il délibéra en lui-même s'il livrerait Jugurtha aux Romains, ou Sylla au Numide, et ses affections, qui nous étaient contraires, ne cédèrent qu'à la crainte. qui parla pour nous (131).

CIX. Sylla répond qu'il dira peu de choses en présence d'Aspar : le reste se traitera en secret, avec le roi seul, ou avec le moins possible de témoins; il dicte en même temps la réponse que Bocchus devra lui faire publiquement. L'entrevue ayant donc lieu comme il l'avait demandé, Sylla dit qu'il a été envoyé par le consul pour demander à Bocchus s'il voulait la paix ou la guerre. Alors le roi, comme on le lui a prescrit, ordonne à Sylla de revenir dans dix jours : il n'a encore pris aucune détermination, mais il donnera alors sa réponse; puis ils se séparent et retournent dans leur camp. Mais, bien avant dans la nuit Bocchus mande en secret Sylla; ils n'admettent l'un et

erat), Mauro ob ingenii multa bona carus acceptusque : quem Bocchus fidum Romanis multis antea tempestatibus expertus, illico ad Sullam nuntiatum mittit, « paratum sese facere quæ populus romanus vellet : colloquio diem, locum, tempus ipse deligeret; consulta sese omnia cum illo integra habere; neu Jugurthæ legatum pertimesceret; quo res communis licentius gereretur; nam ab insidiis ejus aliter caveri nequivisse. » Sed ego comperior Bocchum magis punica fide, quam ob quæ prædicabat, simul Romanos et Numidam spe pacis adtinuisse, multumque cum animo suo volvere solitum. Jugurtham Romanis, an illi Sullam traderet; lubidinem adversum nos, metum pro nobis suasisse.

CIX. Igitur Sulla respondit : « pauca coram Aspare locuturum; cetera occulte, aut nullo, aut quam paucissumis præsentibus : » simul edocet quæ responderentur. Postquam, sicuti voluerat, congressi, dicit : « se missum a consule venisse quæsitum ab eo pacem an bellum agitaturus foret. » Tum rex, uti præceptum, post diem decimum redire jubet; ac nihil etiam nunc decrevisse, sed illo die responsurum. Deinde ambo in sua castra digressi. Sed ubi plerumque noctis processit, Sulla a Boccho occulte arcessitur : ab utroque tantummodo hui

l'autre que des interprètes sûrs, et pour médiateur Dabar, homme irréprochable (132), également estimé de tous deux. Dès l'abord Bocchus adresse à Sylla ces paroles :

CX. « Monarque le plus puissant de ces contrées et de tous les rois que je connais, je n'ai jamais pensé que je pusse un jour avoir des obligations à un simple particulier. Oui, Sylla, avant de vous avoir connu, j'ai souvent accordé mon appui aux uns quand ils me l'ont demandé, aux autres de mon propre mouvement, et jamais je n'ai eu besoin de celui de personne. J'ai perdu cet avantage ; mais, loin de m'en affliger comme feraient bien d'autres, je m'en félicite, et je m'estimerai heureux d'avoir eu besoin de votre amitié, que mon cœur préfère à tout. Oui, vous pouvez me mettre à l'épreuve : armes, soldats, trésors, prenez tout, disposez de tout ; tant que vous vivrez, ne croyez pas que ma reconnaissance soit jamais satisfaite, elle sera toujours entière ; enfin, quels que soient vos souhaits, si j'en suis informé, vous ne les formerez pas en vain ; car, à mon avis, il est plus humiliant pour un roi d'être vaincu en générosité que par les armes. Quant aux intérêts de Rome, dont vous êtes auprès de moi le mandataire, voici en peu de mots ma déclaration. Je n'ai point fait, je n'ai jamais eu l'intention de faire la guerre au peuple romain : mes frontières ont été attaquées : je les ai défendues les armes à la main ; mais je passe là-dessus, puisque vous le désirez ; faites comme vous l'entendrez la guerre à Jugurtha. De mon côté, je ne franchirai pas le fleuve Mulucha, qui servait de limite entre Micipsa et moi, et j'empêcherai Jugurtha de le traverser. Au reste, si vous me faites

interpretes adhibentur : præterea Dabar internuntius, sanctus vir et ex sententia ambobus. Ac statim sic rex incipit :

CX. « Nunquam ego ratus sum fore, uti rex maxumus in hac terra, et omnium quos novi, privato homini gratiam deberem. Et hercle, Sulla, ante te cognitum, multis orantibus, aliis ultro egomet opem tuli ; nullius indigui. Id imminutum, quod ceteri dolere solent, ego lætor : fuerit mihi pretium eguisse aliquando amicitiæ tuæ, qua apud animum meum nihil carius habeo. Id adeo experiri licet : arma, viros, pecuniam, postremo quidquid animo lubet, sume, utere ; et, quoad vives, nunquam redditam gratiam putaveris ; semper apud me integra erit : denique nihil, me sciente, frustra voles. Nam ut ego æstumo, regem armis quam munificentia vinci, minus flagitiosum. Ceterum de republica vestra, cujus curator huc missus es, paucis accipe. Bellum ego populo romano neque feci, neque factum unquam volui : finis meos advorsum armatos armis tutus sum. Id omitto, quando vobis ita placet : gerite, uti voltis, cum Jugurtha bellum. Ego flumen Mulucham, quod inter me et Micipsam fluit, non egrediar ; neque Ju-

quelque demande digne de Rome et de moi, vous n'essuierez point un refus. »

CXI. A ce discours Sylla répond, sur ce qui lui est personnel, en peu de mots et avec réserve : il s'étend beaucoup sur la paix et sur les intérêts des deux nations. Enfin, il déclare franchement au roi « que toutes ses promesses ne toucheront guère le sénat ni le peuple romain, qui ont eu sur lui l'avantage des armes ; il lui faut donc faire quelque chose qui paraisse plus dans l'intérêt de Rome que dans le sien ; il en a, dès l'instant même, le moyen, puisqu'il peut s'assurer de la personne de Jugurtha ; s'il le livre aux Romains, alors on lui aura de réelles obligations ; l'amitié de Rome, son alliance, une partie de la Numidie, qu'il peut demander dès à présent, tout cela va sur-le-champ être à lui. » Bocchus, au premier abord, refuse vivement : « Le voisinage, la parenté, une alliance enfin, sont pour lui de puissants obstacles ; il craint même, s'il manque à sa foi, de s'aliéner ses propres sujets, qui ont de l'affection pour Jugurtha et de l'éloignement pour les Romains. » Cependant, lassé des instances réitérées de Sylla, il promet, d'assez bonne grâce, de faire tout ce que voudra celui-ci. Du reste, tous deux arrêtent leurs mesures pour faire croire à la paix, que désire ardemment le Numide, fatigué de la guerre. Leur perfide complot ainsi concerté, ils se séparent.

CXII. Le lendemain, le roi mande Aspar, l'envoyé de Jugurtha ; il lui dit qu'il a, « par l'organe de Dabar, appris de Sylla que l'on peut, au moyen d'un traité, mettre fin à la guerre ; qu'il ait donc à demander à son maître quelles sont ses inten-

gurtham id intrare sinam : præterea, si quid meque vobisque dignum peteveris, haud repulsus abibis. »

CXI. Ad ea Sulla pro se breviter et modice, de pace et de communibus rebus multis disseruit. Denique regi patefacit, « quod polliceatur, senatum et populum romanum, quoniam amplius armis valuissent, non in gratiam habituros : faciundum aliquid, quod illorum magis, quam sua, retulisse videretur. Id adeo in promptu esse, quoniam Jugurthæ copiam haberet : quem si Romanis tradidisset, fore ut illi plurimum deberetur ; amicitiam fœdus, Numidiæ partem, quam nunc peteret, ultro adventuram. » Rex primo negitare : « adfinitatem, cognationem, præterea fœdus intervenisse : ad hoc metuere ne, fluxa fide usus, popularium animos avorteret ; quis et Jugurtha carus, et Romani invisi erant. » Denique sæpius fatigatus, leniter et ex voluntate Sullæ omnia se facturum promittit. Ceterum ad simulandam pacem, cujus Numida, defessus bello, avidissumus, quæ utilia visa, constituunt. Ita, composito dolo, digrediuntur.

CXII. At rex postero die Asparem, Jugurthæ legatum, adpellat : « sibi per Dabarem ex Sulla cognitum posse conditionibus bellum componi : quamobrem

tions. » Aspar, joyeux, se rend au camp de Jugurtha. Il en reçoit des instructions sur tous les points, et, hâtant son retour, il arrive, au bout de huit jours, auprès de Bocchus. Voici ce qu'il annonce : « Jugurtha accédera volontiers à tout ce que l'on exigera ; il a peu de confiance en Marius; plus d'une fois déjà, ses traités, conclus avec les généraux romains, n'ont point été ratifiés; au surplus, si Bocchus veut travailler pour leurs intérêts communs, et arriver à une paix définitive, il doit faire en sorte que toutes les parties intéressées aient une entrevue, comme pour négocier, et là il livrera Sylla a Jugurtha; dès qu'un personnage si important sera entre ses mains, le sénat et le peuple romain voudront à tout prix faire la paix, et n'abandonneront pas un patricien illustre, que son zèle pour l'État, et non sa lâcheté, aurait fait tomber au pouvoir de l'ennemi. »

CXIII. A cette proposition, le Maure reste plongé dans une longue rêverie; il promet enfin. Pensait-il à tromper Jugurtha? était-il de bonne foi? C'est ce que nous ne saurions décider. Chez les rois, les résolutions sont, la plupart du temps, aussi mobiles qu'absolues, souvent tout à fait contradictoires. Ensuite, à des heures et dans un lieu convenus, Bocchus mande auprès de lui tantôt Sylla, tantôt l'envoyé de Jugurtha; il les accueille tous deux avec bienveillance, et leur fait les mêmes promesses : l'un et l'autre sont également pleins de joie et d'espérance. Dans la nuit qui précéda le jour fixé pour la conférence, le Maure appela près de lui ses amis; puis, prenant un autre parti, il les congédia aussitôt. Livré ensuite, dit-on, à

regis sui sententiam exquireret. » Ille lætus in castra Jugurthæ venit. Deinde ab illo cuncta edoctus, properato itinere, post diem octavum redit ad Bocchum, et ei nuntiat, « Jugurtham cupere omnia quæ imperarentur, facere; sed Mario parum confidere; sæpe antea cum imperatoribus romanis pacem conventam frustra fuisse. Ceterum Bocchus, si ambobus consultum et ratam pacem vellet, daret operam ut una ab omnibus, quasi de pace, in colloquium veniretur; ibique sibi Sullam traderet. Quum talem virum in potestatem haberet, fore uti, jussu senatus atque populi romani fœdus fieret : neque hominem nobilem, non sua ignavia, sed ob rempublicam, in hostium potestate relictum iri. »

CXIII. Ba. Maurus secum ipse diu volvens, tandem promisit. Ceterum dolo, an vere, parum comperimus. Sed plerumque regiæ voluntates, ut vehementes, sic mobiles, sæpe ipsæ sibi adversæ. Postea tempore et loco constituto, Bocchus Sullam modo, modo Jugurthæ legatum adpellare, benigne habere, idem ambobus polliceri; illi pariter læti, ac spei bonæ pleni. Sed, nocte ea, quæ proxuma fuit ante diem colloquio decretum, Maurus, adhibitis amicis, ac statim, immutata voluntate, remotis, dicitur secum ipse multa agitavisse, voltu, colore,

mille réflexions, il changeait, à chaque résolution nouvelle, de contenance et de visage, trahissant ainsi, malgré son silence, les secrètes agitations de son âme.

Il finit pourtant par faire venir Sylla, et prend avec lui des dispositions pour la perte du Numide. Ensuite, dès que le jour fut venu, informé de l'approche de Jugurtha, Bocchus, avec quelques amis et notre questeur, sort au devant du prince comme pour lui faire honneur, et se place sur une éminence d'où il pouvait être vu très-facilement des exécuteurs du complot. Le Numide s'y rend aussi, accompagné de la plupart de ses amis, et sans armes, selon la convention. Tout à coup, à un signal donné, la troupe sort de l'embuscade et enveloppe Jugurtha de toutes parts. Tous ceux de sa suite sont égorgés; il est chargé de chaînes et livré à Sylla, qui le mène à Marius (133).

CXIV. Vers ce même temps, nos généraux Q. Cépion et M. Manlius se firent battre par les Gaulois. A cette nouvelle, toute l'Italie trembla d'effroi. Les Romains avaient alors, comme de nos jours, la pensée que tous les autres peuples doivent céder à leur courage, mais qu'avec les Gaulois, quand on combat, il ne s'agit plus de gloire, mais du salut de la République Dès qu'on sut à Rome la guerre de Numidie terminée, et que Jugurtha y était amené chargé de chaînes, Marius, quoique absent, fut nommé consul (134), et on lui décerna le département de la Gaule. Ensuite, aux calendes de janvier, il triompha consul (135), ce qui était une haute distinction. En lui résidaient alors la force et l'espoir de la République.

ac motu corporis pariter, atque animo varius; quæ scilicet, tacente ipso, occulta pectoris patefecisse.

Tamen postremo Sullam arcessiri jubet, et ex ejus sententia Numidæ insidias tendit. Deinde, ubi dies advenit, et ei nuntiatum est Jugurtham haud procul abesse, cum paucis amicis et quæstore nostro, quasi obvius honoris caussa, procedit in tumulum facillumum visu insidiantibus. Eodem Numida cum plerisque necessariis suis, inermus, ut dictum, accedit; ac statim, signo dato, undique simul ex insidiis invaditur. Ceteri obtruncati : Jugurtha Sullæ vinctus traditur, et ab eo ad Marium deductus.

CXIV. Per idem tempus advorsum Gallos, ab ducibus nostris, Q. Cæpione et M. Manlio male pugnatum. Quo metu Italia omnis contremuerat Illique, et inde ad nostram memoriam Romani sic habuere : alia omnia virtuti suæ prona esse; cum Gallis pro salute, non pro gloria, certare. Sed postquam bellum in Numidia confectum, et Jugurtham vinctum adduci Romam nunciatum est; Marius consul absens factus, et ei decreta provincia Gallia : isque kalendis januariis magna gloria consul triumphavit. Ea tempestatate spes atque opes civitatis in illo sitæ.

FIN DE LA GUERRE DE JUGURTHA.

NOTES

DE LA GUERRE DE JUGURTHA.

(1) ..... Des sujets de la république.....

Le mot de *parentes* (venant de *parere*, obéir) signifie ici les sujets, et non les parents; nous verrons plus bas (ch. CII) ce mot dans le même sens : *Nam parentes abunde habemus.*

(2) ..... Mille autres mesures de rigueur.....

Ici, selon le président de Brosses, Salluste paraît avoir en vue Sylla, dont le but, en s'emparant du pouvoir despotique, fut à la fois de se venger de ses ennemis et de faire triompher sa faction, puis de remettre en vigueur les anciennes lois, et de remédier aux désordres que les tumultes du parti populaire avaient introduits dans la république. Le Père d'Otteville prétend que c'est à César que notre historien faisait allusion.

(3) ..... Q. Maximus, P. Scipion.

Il s'agit ici de Q. Fabius Maximus Verrucosus, surnommé *Cunctator*, et du premier Africain.

(4) ..... Masinissa, roi des Numides.

Gala régnait en Numidie au temps de la seconde guerre punique, et fut père de Masinissa. Syphax était alors roi des Massésyliens ou Numides orientaux. La guerre s'étant allumée en Espagne entre les Carthaginois et les Romains, les deux Scipions se liguèrent avec Sy-

phax. Les Carthaginois, de leur côté, s'allièrent avec Gala, et Sophonisbe, fille d'Asdrubal Giscon, fiancée à Masinissa, fut comme le nœud de cette alliance. Masinissa, après avoir ravagé la Numidie de Syphax, et forcé ce prince à s'enfuir eu Mauritanie, passe en Espagne à l'armée d'Asdrubal. Syphax en son absence rentra dans ses États, et se rendit à son tour si redoutable aux Carthaginois, que, pour acheter son alliance, ils lui donnèrent en mariage, à l'insu d'Asdrubal, la belle Sophonisbe. Masinissa, qui avait puissamment contribué à la défaite des deux Scipions, outré de cette perfidie, se jeta dans le parti des Romains, et fit alliance avec Scipion l'Africain. Le roi Gala mourut dans l'intervalle : Isalac, le plus âgé de ses frères, lui succéda, selon les lois du royaume. Isalac, que Tite-Live nomme *Æsalcès*, mourut bientôt après, et eut pour successeur Capusa, son fils aîné, en l'absence de Masinissa ; mais il fut tué par Mezetal, autre prince de la famille royale, qui trouva, dans son alliance avec Syphax et les Carthaginois, l'appui de son usurpation. Masinissa, de retour en Afrique, fit d'abord assez malheureusement la guerre contre Mezetal et Syphax. Réduit à ne plus posséder qu'une montagne vers l'orient de la Numidie, il vécut pendant quelque temps plus en brigand qu'en roi : poursuivi dans son dernier asile par Bocchar, lieutenant de Syphax, il fut dangereusement blessé, n'échappa à ses ennemis qu'en traversant une rivière rapide où l'on crut qu'il s'était noyé, et le bruit de sa mort se répandit en Afrique. Après d'autres vicissitudes, il devint, avec deux mille Numides, l'auxiliaire de Scipion l'Africain, et contribua à la défaite d'Asdrubal et à la conquête des États de Syphax. Cette partie de la vie de Masinissa et son funeste hyménée avec Sophonisbe, qui remplissent de si belles pages dans Tite-Live, et qui ont fait le sujet de plusieurs tragédies modernes (du Trissin, de Mairet, de Corneille et de Voltaire, entre autres), sont beaucoup trop connus pour qu'on entre ici dans aucun détail. Après la seconde guerre punique (an 552 de R., 200 av. J. C.), il fut récompensé par les Romains, comme le dit Salluste. Dès l'an 199, ce prince, assuré de trouver des appuis dans le sénat, porta ses prétentions sur divers cantons limitrophes appartenant aux Carthaginois. Pendant cinquante-deux ans que dura encore son règne, il leur fit plusieurs fois la guerre, et leur enleva différents territoires Enfin, l'an 152, il s'arma pour la dernière fois contre eux, et remporta sur eux, l'an 149, une victoire dont le résultat fut de hâter l'exécution du plan que Rome avait formé pour la destruction de Carthage. Quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, Masinissa combattit en personne dans cette journée.

(5) . . Né d'une concubine.

Il y a ici une équivoque grammaticale : *quem* se rapporte-t-il à Jugurtha ou à Manastabal? qui des deux était né d'une concubine? Tous les traducteurs, à l'exception du président de Brosses, ont pensé que c'était Jugurtha. Beauzée et Lebrun ont motivé leur opinion sur deux passages de Salluste. Cet historien a dit précédemment « après sa mort (de Masinissa), Micipsa, son fils, hérita seul de la couronne, la maladie ayant emporté Gulussa et Manastabal, frères du nouveau roi. » Cette phrase prouve évidemment que Manastabal était héritier légitime de son père, et que ce n'était point lui *que Masinissa avait laissé dans une condition privée, comme étant né d'une concubine*. Plus loin, Salluste (ch. XI) ajoute que *dès longtemps Hiempsal méprisait Jugurtha comme au-dessous de lui, à cause de la tache qu'imprimait à sa naissance la qualité de sa mère*

(6) ..... Scipion

Il s'agit ici de Scipion Émilien, fils de Paul-Émile, petit-fils, par adoption, du grand Scipion l'Africain, et le même qui avait fait le partage de la succession de Masinissa entre ses enfants. Il fut, comme son aïeul d'adoption, surnommé l'*Africain*, après avoir détruit Carthage.

(7) .... Si je venais à en avoir.

Ces mots, *si genuissem*, négligés par quelques traducteurs, font entendre que Jugurtha avait perdu son père avant que Micipsa eût des enfants.

8) . . Dans la maison du premier acteur de Jugurtha.

D'anciens traducteurs ont rendu *proximus lictor Jugurthæ* par cette expression, *son capitaine des gardes*. Ils n'avaient pas réfléchi que Salluste, qui connaissait bien les mœurs et les coutumes de l'Afrique, n'aurait pas employé cette expression toute romaine, s'il n'avait eu ses motifs. En effet, Masinissa, à qui le sénat de Rome avait décerné les ornements des magistratures curules, avait introduit en Numidie quelques-unes des institutions de Rome ; et, comme des

préteurs, des consuls, ce prince et ses successeurs se faisaient probablement précéder par des licteurs armés de faisceaux.

(9) ..... A l'abri de toute espèce de danger.

« Quoique le titre de leur allié (des Romains), dit Montesquieu, fût une espèce de servitude, il était néanmoins très-recherché ; car il était sûr que l'on ne recevrait d'injures que d'eux, et l'on avait sujet d'espérer qu'elles seraient moindres. »

(10) ..... Notre mer.

C'est ainsi que les Romains désignaient la *mer Méditerranée*, parce que leurs possessions l'entouraient en grande partie ou même entièrement. Ils la regardaient comme faisant partie de leur empire ; d'autres l'appelaient *Internum mare* (la mer Intérieure).

(11) ..... Les appelèrent Maures.

Ce changement du nom de *Mède* en celui de *Maure*, n'a rien de conforme aux analogies. Ici Salluste a mal rencontré, ou il a été trompé. Cependant, observe le président de Brosses, il nous apprend lui-même, sans s'en apercevoir, d'où est tiré le nom de *Maure*, lorsqu'il nous dit que ces peuples furent les premiers de la côte d'Afrique qui commercèrent avec l'Espagne. *Maure*, en langage africain, signifie *commerçant*.

(12) ..... Adherbal au milieu des tortures....

Diodore de Sicile, dans un fragment du liv. XXXIV de son *Histoire*, rapporte les démêlés d'Adherbal et de Jugurtha d'une manière tout à fait conforme au récit de Salluste ; mais il ne parle pas de la part que les Italiens eurent à la reddition du malheureux Adherbal. Voici comme il raconte cette catastrophe : « Jugurtha, faisant de nouveaux ouvrages autour de la ville, réduisit, par la famine, son frère à se rendre : de sorte qu'Adherbal, sortant revêtu de ses habits royaux, comme abandonnant le trône, et ne demandant que la vie, ne laissa pas d'être tué par son frère, qui foula en même temps aux pieds et les droits des suppliants et ceux de la parenté la plus proche ; mais, poussant encore plus loin sa vengeance, il fit battre de

verges et mourir ensuite tous les Italiens qui avaient été du parti d'Adherbal. »

(13) ..... En vertu de la loi Sempronia.

Cette loi, rendue par un des Gracques, portait que le sénat, avant l'élection des consuls pour l'année suivante, déclarerait d'avance quelles seraient les provinces assignées à ces magistrats.

(14) ..... Se laissa entraîner dans le crime.

Florus a dit que *Jugurtha triompha de la vertu romaine en la personne de Scaurus* (liv. III, ch. II).

(15) ..... Transcrire ici.

Cette expression *perscribere* semblerait donner la preuve que ce discours de Memmius est un monument historique ; mais, comme on y reconnaît d'un bout à l'autre les formes et le style de Salluste, il faut bien en conclure, avec les plus savants philologues, que ce mot *perscribere*, qui ne veut dire autre chose que transcrire, est un mensonge gratuit de notre historien.

(16) ..... Ni de scission.

Je me sers du mot *scission*, qui rend exactement le *secessione* de Salluste. Et, en effet, la retraite du peuple sur le mont Sacré, à laquelle il fait allusion ici, n'était rien moins qu'une révolte.

(17) ..... L. Cassius, alors préteur

Fils d'un consul, L. Cassius Ravilia Longinus avait été consul en 626, puis censeur deux ans après. Il montra dans cette magistrature une telle sévérité, que, bien qu'il ne fût point d'usage de revenir à la charge de préteur, après s'être élevé à des dignités plus considérables, le peuple l'appela de nouveau à cette magistrature, non pour une année seulement, mais pour l'exercer aussi longtemps que dureraient les affaires à l'occasion desquelles on l'avait nommé. Cassius était regardé par les Romains, dit Cicéron, comme le plus intègre et le plus habile des juges qu'ils eussent eus en matière criminelle.

Sa méthode consistait à porter les recherches sur l'homme qui avait eu intérêt au crime, *cui bono fuisset* (*pro Roscio*, cap. xxx). Ailleurs, Cicéron ajoute que ce ne fut point à des manières agréables et généreuses, mais à une sévérité austère, que Cassius dut sa popularité (*Brutus*, cap. xxv). Valère-Maxime dit que le tribunal de ce juge sévère était l'écueil des accusés, *scopulus reorum;* mais sa sévérité était d'autant plus estimable, qu'elle tombait sur les hommes puissants comme sur les simples plébéiens.

(18) ..... Le peuple ainsi joué se retire.

L'histoire romaine n'offre pas d'exemple plus remarquable de l'omnipotence du *veto* des tribuns, et en même temps de l'audacieuse impudence avec laquelle ils en abusaient. C'en était fait de la constitution romaine du moment que des tribuns vendus s'accoutumaient à user, au profit d'une noblesse corrompue et ambitieuse, de cette arme redoutable qui ne leur avait été confiée que dans l'intérêt du peuple et de sa liberté. Toutefois on doit admirer le respect que le peuple porta, dans cette occasion, à l'inviolabilité du tribunat.

(19) ..... De leur épargner des sacrifices.

Dureau Delamalle a traduit ainsi cette phrase : *Plus jaloux de se conserver une couronne que la vie à ses ôtages.* Il a été trop loin; il ne s'agissait pas de la vie pour les ôtages de Bomilcar, mais d'une simple amende, *quam ne multa damnarentur vades*, dit dans ses notes M. Burnouf, en cela d'accord avec Lebrun, de Brosses et d'autres traducteurs plus anciens.

(20) ..... Au jour des comices.

Les comices, à cette époque, se tenaient au milieu de l'année pour que les consuls désignés pussent entrer en charge dès le 1er janvier de l'année suivante.

(21) Cette querelle, qui dura toute l'année.

Le latin porte *quæ dissensio totius anni comitia impediebat.* J'ai entendu cette phrase autrement que les traducteurs qui m'ont précédé, et que les divers commentateurs de Salluste. Ils font tomber

le sens de ces mots *totus anni* sur *comitia;* j'ai au contraire cru devoir les appliquer à *dissensio;* voici mes motifs : *comitia totius anni*, qu'on n'a pu rendre jusqu'ici d'une manière claire qu'en traduisant les *comices pour l'élection des magistrats*, me semble une redondance qui n'est point dans le style de Salluste; 2° quelques lignes plus bas, Salluste représente Aulus sortant de ses quartiers d'hiver au mois de janvier, ce qui prouve que la querelle, excitée par les tribuns, dura depuis l'époque ordinaire des comices jusqu'au commencement de l'année suivante, époque à laquelle les nouveaux magistrats devaient prendre possession de leur magistrature. *Voyez* la note précédente.

(22) ..... Aulus dresse des mantelets.

Végèce (liv. IV, ch. xv) donne la description de ces machines appelées par les Romains *vineæ*, et plus tard *militari barbaricoque usu causiæ*, comme l'observe cet auteur. « C'étaient des constructions légères destinées à faciliter au soldat assiégeant l'approche de la muraille. Elles formaient une espèce de cabane portative, soutenue par quatre soliveaux, haute de huit pieds, large de sept, longue de seize, ayant un double toit de planches legères et de claies, disposé en appentis, et recouvert de diverses garnitures molles pour amortir l'effet des projectiles lancés par les assiégés. Les côtés étaient munis de claies d'osier, garnies de cuir cru et de couvertures de laines, afin de les défendre des flèches et du feu. On joignait plusieurs mantelets de suite pour former, par leur assemblage, une espèce de galerie couverte sous laquelle les assiégeants s'avançaient jusqu'au pied de la muraille. Le président de Brosses conjecture ici que les soldats de Metellus employèrent en cette occasion une espèce de mantelets de construction plus simple, appelés *plutei*, pupitres. Cette machine, élevée sur un seul soliveau, n'avait qu'un simple parement destiné à protéger le soldat contre les coups de l'ennemi. »

(23) Élève des terrasses.

Pour élever des terrasses ou cavaliers, on faisait d'abord une enceinte carrée de palissades et de claies capables de retenir la terre. Les assiégeants, protégés par leurs pupitres, *plutei*, y jetaient de la terre, des bois, des fascines, etc., et, quand la surface était unie en forme d'esplanade, on y hissait ou l'on y construisait des tours auxquelles ces terrasses ou cavaliers donnaient plus d'exhaussement

(Végèce, liv. IV, ch. xv). Jules César, dans ses *Commentaires* (liv. II, ch. xii), a, dans la même phrase, renfermé l'énonciation de toutes les machines de siége dont il est question dans Salluste : *Celeriter vineis ad oppidum actis, aggere jacto, turribusque constitutis*, etc.

(24) ..... Comme il fallait les accepter ou mourir.

J'ai adopté ici, pour notre texte, cette version, *quia mortis metu mutabantur*, qui a pour elle l'opinion de M. Burnouf, et qui a été rendue de la manière la plus heureuse par Dureau Delamalle. Ici, l'acception de *mutare* peut être rendue mot à mot par cette expression française : *prendre en échange*. C'est ainsi qu'Horace a dit liv. I, *Ode* xvii :

Velox amœnum sæpe Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus.

D'anciennes éditions portent : *quia mortis metu mutabant*. Cette version a été adoptée par plus d'un traducteur, qui a rendu ce membre de phrase par ces mots : *les Romains ébranlés par la crainte de la mort*.

(25) ..... N'a pu être valablement conclu.

Ces mêmes faits sont rapportés par Tite-Live, *Epitome* lxiv; par Florus, liv. III, ch. i; par Eutrope, liv. IV. Ammien Marcellin juge, comme Salluste, que le sénat était en droit de casser ce traité, et qu'il ne fit en cela que suivre l'exemple de ce qui s'était passé lors de la capitulation conclue avec les Samnites, aux Fourches Caudines, ou après le traité fait par Mancinus avec les Numantins. « C'était, observe le président de Brosses, un des grands traits de la politique romaine, que de désavouer, en semblable occasion, les chefs qui avaient traité : bon moyen de toujours gagner et de ne jamais perdre. »

(26) ..... Le peuple décréta cette mesure.

A ces mots que nous avons conservés dans notre texte, *quantaque vi rogationem jusserit*, plus d'un éditeur a ajouté ces mots *decreverit, voluerit*, redondance absolument contraire au style de Salluste, et qui vient de quelques gloses des copistes, trop légèrement adoptées par ces éditeurs. M. Burnouf, dans son édition, en a fait justice.

(27) Les enquêtes ne s'en firent pas moins avec dureté.....

En exécution de la loi de Mamilius, on mit en jugement Calpurnius Bestia, Albinus, Opimius, Caton, petit-fils de Caton le Censeur et de Paul-Émile, et Sergius Galba, célèbre orateur. Les quatre premiers avaient été consuls. Galba était membre du collége des pontifes; tous les cinq furent exilés. Opimius, ce chef si puissant du parti de la noblesse, mourut oublié dans cet exil, que lui du moins avait si bien mérité.

(28) ..... Peu d'années auparavant.

En effet, la destruction de Carthage, qui eut lieu l'an 608 de Rome, précéda de trente-cinq ans la guerre de Jugurtha.

(29) ..... Au sein même du repos et de l'abondance.....

Ces réflexions de Salluste ont un rapport frappant avec celles que présente Florus, au chap. xvii du liv. III de son *Abrégé*, dans lequel il énumère les causes qui conduisirent Rome aux sanglantes séditions des Gracques, de Saturninus, à la guerre Sociale, à celle des Gladiateurs, etc., etc. Lucain (*Pharsale*, liv. I^er^, vers 162 et suiv.), Velleius Paterculus (liv. II, ch. I^er^), Tacite (*Hist.*, liv. II, ch. xxxviii), enfin Juvénal, ont à l'envi présenté des réflexions analogues sur les funestes résultats, pour Rome, de la destruction de sa rivale. Salluste (*Catil.* x) reviendra sur ce sujet.

(30) Les parents, les jeunes enfants des soldats.....

On pourrait croire que ce trait est exagéré, si l'on ne voyait Horace condamner le même genre de spoliation :

Quid, quod usque proximos
Revellis agri terminos, et ultra
Limites clientium
Salis avarus? pellitur paternos
In sinu ferens deos,
Et uxor, et vir, sordidosque natos.
(*Carm.* II, 18.)

(31) ..... Du sein de la noblesse.

Salluste veut parler ici des Gracques, qui étaient de famille patricienne, et tenaient à la noblesse par leurs alliances et par les charges curules dont leurs ancêtres avaient constamment été revêtus depuis la seconde guerre punique. Cette réflexion si politique et si profonde de notre historien a rappelé à M. Burnouf un des plus beaux traits oratoires de Mirabeau. On sait que cet orateur avait répudié sa noblesse pour être élu député du tiers-état. « Dans tous les pays, dans tous les âges, a-t-il dit dans un discours adressé au tiers-état de Provence, les aristocrates ont implacablement poursuivi les amis du peuple; et si, par je ne sais quelle combinaison de la fortune, il s'en est élevé quelqu'un dans leur sein (*ex nobilitate*), c'est celui-là surtout qu'ils ont frappé, avides qu'ils étaient d'inspirer la terreur par le choix de la victime. Ainsi périt le dernier des Gracques de la main des patriciens; mais, atteint du coup mortel, il lança de la poussière vers le ciel en attestant les dieux vengeurs, et de cette poussière naquit Marius »

(32) ..... D'être associés à la puissance patricienne

Placés entre la noblesse et le peuple, les chevaliers romains étaient trop ambitieux pour se contenter de ce rang intermédiaire; aussi penchaient-ils toujours pour l'ordre sénatorial. C. Graccnus, par la loi Sempronia, les mit en désaccord avec le sénat en leur conférant le pouvoir judiciaire.

(33) ..... Caïus, triumvir.....

Après avoir fait passer la loi Agraire, Tiberius fit nommer trois commissaires pour le partage des terres : c'étaient C. Gracchus son frère, Appius Claudius son beau-père, et Tiberius lui-même

(34) .. .. Par des moyens criminels.

Ici, Salluste relève, avec une impartialité méritoire dans un ennemi de la noblesse, ce qu'il put y avoir de blâmable dans la conduite de C. Gracchus. Le président de Brosses, pour appuyer l'opinion de son auteur, cite à ce sujet une lettre de Cornélie à Caïus son fils, qui prouve combien elle était loin d'approuver ses desseins. Un seul passage indiquera le sens de cette lettre, qu'on trouve dans les fragments de Cornelius Nepos. « Vous résistez à une mère mourante! Vous bouleversez la république! vous dites qu'il est beau de se venger de ses ennemis; certes personne plus que moi n'applaudirait à votre vengeance, si vous pouviez la poursuivre sans compromettre la république, etc. »

(35) .. Silanus

M. Julius Silanus fut vaincu dans les Gaules par les Cimbres, l'année même de son consulat. Il fut père de Silanus, consul désigné, en l'année de la conspiration de Catilina.

36) .... Metellus

Q. Cécilius Metellus, surnommé dans la suite le Numidique, de l'illustre maison Cécilia, est, dit le président de Brosses, le seul homme de bien parmi les personnages qui jouent un rôle considérable dans cette histoire. Velleius Paterculus et Cicéron le louent comme orateur et pour ses vertus publiques; Valère-Maxime, Florus, Appien, Aurelius Victor, en un mot tous les auteurs anciens sont remplis de ses éloges. Plutarque avait écrit sa vie, que nous n'avons plus.

(37) ..... Pensant qu'il ne devait pas attendre le concours de son collègue, il dirigea exclusivement toutes ses pensées vers la guerre.....

Ces mots *alia omnia sibi cum collega ratus* n'avaient jusqu'ici été entendus que par un seul traducteur, M. Lebrun. M. Burnouf en a donné l'interprétation la plus satisfaisante dans son commentaire latin; et c'est à lui que je dois d'avoir le premier rendu aussi exactement en français ce membre de phrase où brille l'inimitable concision de Salluste. Traduits littéralement, ces mots veulent dire *pensant que toute autre chose était à faire à lui, avec son collègue, il dirigea;* mais cela ne serait pas supportable en français. J'ai dû y substituer ce gallicisme : *pensant qu'il ne devait pas attendre le concours de son collègue*, etc. Ici, ces mots *alia omnia*, emportent absolument le même sens que cette expression négative *nequaquam hoc;* témoin cette formule pour exprimer que le sénat de Rome n'accueillait point une proposition : *senatus in alia omnia*

discessit. On la retrouve dans les lettres de Cicéron, liv. I, *épît.* II : *De tribus legatis, frequentes ierunt in alia omnia;* en français : « à l'égard des trois commissaires, la majorité se déclara pour tout autre parti. » Dans Pline le Jeune, liv. III, *épît.* XIV, cette locution est plusieurs fois citée dans le même sens et comme formule judiciaire : « *Qui hæc sentitis, in hanc partem : qui* ALIA OMNIA, *in illam partem ite, qua sentitis?* » *examina singula verba, expende,* « *qui hæc censetis,* » *hoc est, qui relegandos putatis,* « *in hanc partem,* » *id est in eam in qua sedet qui censuit relegandos.* « *Qui* ALIA OMNIA : » *animadvertis, ut non contenta lex dicere :* « ALIA » *addiderit* OMNIA. *Num ergo dubium est,* ALIA OMNIA *sentire eos, qui occidunt quam qui relegant?* En français : « *Vous qui êtes d'une telle opinion, passez de ce côté : vous qui êtes de toute autre, rangez-vous du côté de celui dont vous suivez l'avis?* Examinez, je vous prie, et pesez chaque mot : *vous qui êtes d'un tel avis*, c'est-à-dire vous qui pensez qu'on doit reléguer les affranchis, *passez de ce côté-là*, c'est-à-dire du côté où est assis l'auteur de cet avis... *Vous qui êtes* DE TOUT AUTRE AVIS. Vous voyez que la loi ne s'est pas contentée de dire D'UN AUTRE, mais de TOUT AUTRE. Or peut-on douter que celui qui ne veut que reléguer est de TOUT AUTRE AVIS que celui qui veut qu'on fasse mourir? » Revenons à la phrase de Salluste : *sibi cum collega (esse)* est une locution analogue à celle-ci : *quid mihi tecum?* ainsi, comme l'a observé M. Burnouf, il était bien inutile de charger le texte de Salluste du mot *communia*, qu'on ne trouve dans aucun manuscrit.

(38) ..... Le blé des distributions publiques.

On distribuait au soldat romain non du pain chaque jour, mais du blé pour un mois. De Brosses évalue à soixante livres de blé la ration de chaque soldat d'infanterie. Le cavalier recevait sept médimnes d'orge par mois et deux de froment. Le médimne fait environ la moitié du sétier de France

(39) ..... Ou de tout autre aliment cuit.

« Q. Metellus, dit Frontin (*Stratag.*, liv. IV, ch. I), dans la guerre de Jugurtha rétablit la discipline par une pareille sévérité : il défendit aux soldats d'user d'autres viandes que de celles qu'ils avaient eux-mêmes fait rôtir ou bouillir. »

(40) ..... Portât lui-même ses vivres et ses armes.

« Le soldat romain, dit Cicéron (*Tusc.*, liv. II, ch. XVI), marche extraordinairement chargé. Il faut qu'il porte tous ses ustensiles et ses vivres pour plus de quinze jours, outre les pieux et les palissades pour enclore le camp, en arrivant le soir. On ne parle pas du bouclier, du casque, ni du reste de l'armure, qui ne sont pas plus comptés dans le poids que le soldat porte, que ses bras et ses mains : car le proverbe militaire dit que les armes sont les membres du soldat. » *Voyez* encore VALÈRE-MAXIME, liv. II, ch. VII, n° 2.

(41) ..... Dans l'appareil des suppliants.

Ces mots *cum suppliciis* signifient ou *supplications* orales, ou cet appareil de suppliants qui consistait à se présenter à l'ennemi avec des branches d'olivier ou de verveine pour demander la paix.

(42) ..... Une réponse conforme aux désirs de leur roi.

« Metellus, faisant la guerre à Jugurtha, dit Frontin, engagea les ambassadeurs que lui envoya ce prince à trahir leur maître. D'autres leur ayant succédé, il en agit de même, aussi bien qu'avec ceux qui vinrent vers lui en troisième lieu ; mais, s'il ne put réussir à ce que Jugurtha lui fût livré vivant, il n'en retira pas moins un avantage réel de toutes ces trahisons : car, les lettres qu'il avait écrites aux confidents du roi ayant été interceptées, Jugurtha sévit contre eux tous; et, après s'être privé de ses conseillers, de ses amis, il ne put en trouver d'autres. » (*Strat* , liv. I, ch. VIII, n° 8.) Ce n'était pas à de semblables ruses que descendaient les Camille et les Fabricius ; et cependant Metellus passait pour l'un des hommes les plus vertueux de son temps! Ce qui choque encore davantage les idées que nous avons de la morale et du droit des gens, c'est de voir Salluste ne pas désapprouver une semblable perfidie, et Frontin la confondre avec les stratagèmes qu'autorise la guerre, et la citer pour modèle.

(43) ..... C. Marius.

Il naquit à Cirréaton, petit village du territoire d'Arpinum. Il était fils de Marius Gratidius, dont la sœur avait épousé Tullius Cicéron, aïeul du célèbre orateur. La famille de Marius ayant été de tout temps

sous la clientèle de la maison Cécilia, ses parents l'envoyèrent à Rome, et le mirent sous la protection de Metellus, dont il devait payer les bontés par la plus horrible ingratitude. Il fit ses premières armes à Numance, sous Scipion Émilien, qui ne tarda pas à deviner un grand capitaine dans l'obscur centurion d'Arpinum. Quelques années après, l'an 634 de Rome, Marius obtint le tribunat par la protection de Metellus; et c'est dès lors qu'il commença à se déclarer l'ennemi de la noblesse. Ayant proposé sur les élections une loi contraire à l'autorité des patriciens, il alla jusqu'à menacer de la prison le consul Cotta et Metellus son bienfaiteur, s'ils continuaient à s'y opposer. Au sortir du tribunat, il brigua vainement l'édilité curule; puis, s'étant le même jour rabattu sur l'édilité plébéienne, il essuya un second refus; mais, peu découragé par ce double revers, il demanda quelque temps après la préture, et ne l'obtint qu'en achetant les suffrages du peuple. Accusé pour ce délit, il échappa, par le partage égal des voix, à la condamnation qu'il méritait. Marius tint une conduite honorable dans sa préture et dans le gouvernement de l'Espagne, d'où il revint pauvre. De retour à Rome, malgré son défaut d'éloquence et de fortune, il acquit une grande considération par sa fermeté, son énergie et la simplicité de sa manière de vivre. Ces qualités le firent admettre dans la maison Julia, et il épousa la tante de Jules César. Lors de la guerre de Numidie, Metellus, qui aimait Marius et le connaissait pour un très-habile officier, le choisit pour son lieutenant.

(44) ..... Les vélites

C'étaient de jeunes soldats agiles et vigoureux, dressés à la manœuvre de la cavalerie et de l'infanterie. Tite-Live (liv. XXVI, ch. IV), Valère-Maxime (liv. II, ch. III, n° 3) et Frontin (liv. IV, ch. VII, n° 29) nous apprennent que cette milice fut inventée par le centurion Q. Névius, au siége de Capoue, pendant la seconde guerre punique (an de Rome 542). Valère-Maxime ajoute que, de son temps, on honorait encore la mémoire de cet habile officier. Appien d'Alexandrie (*de Bellis punic.*) et Végèce (liv. III, ch. XXIV) attestent qu'on employait les vélites pour porter le désordre dans les corps d'éléphants. Ce nom de *velites* venait de *volitare, quasi volitantes*, a prétendu un des glossateurs du texte de Végèce; *velites dicuntur expediti milites*, dit Festus, au texte duquel se trouve cette glose non moins suspecte : *quasi volites, id est volantes*

(45) ..... Pour s'assurer l'avantage d'une place d'armes.

Il y a dans notre texte *et si paterentur opportunitates loci, etc.* Ce passage a donné lieu à une grande variété de versions : les uns, comme d'Otteville, Lebrun et M. Burnouf, adoptent *et si paterentur opportunitates loci;* d'autres, comme M. Mollevaut, ajoutent le mot *opperiundi* à cette phrase, qu'ils écrivent ainsi : *et opperiundi si paterentur opportunitates loci.* J'ai suivi la version adoptée par Beauzée et Dureau Delamalle; mais, quelle que soit celle que l'on choisisse, il faut toujours beaucoup d'efforts pour comprendre la pensée de Salluste, que l'excessive concision du style dérobe presque au lecteur.

(46) ..... Du milieu s'élève une espèce de colline.

Le président de Brosses, qui, du reste, donne des explications si satisfaisantes sur la bataille de Muthul, me paraît avoir mal compris ce passage : c'était du milieu de la montagne, et non pas du milieu de la plaine intermédiaire, que s'élevait cette colline. Cela posé, il est assez facile de comprendre le récit de la bataille que raconte ici Salluste. Au reste, j'ai pour moi l'autorité de d'Otteville, Beauzée, M. Mollevaut, M. Burnouf, Lebrun et Dureau Delamalle ont entendu comme de Brosses.

(47) ..... Tous les escadrons et toutes les compagnies.

Singulas turmas atque manipulos. On a blâmé Salluste d'avoir employé ces termes de la tactique romaine pour désigner les divers corps de l'armée numide : ce reproche me paraît peu fondé. Depuis le règne de Masinissa, les rois numides s'étaient attachés à établir dans leurs États des coutumes et des dénominations romaines. C'est ainsi que, dans des précédents chapitres, Salluste nous a parlé du *premier licteur de Jugurtha*, des *préfets* de ce prince. Ne se rappelle-t-on pas qu'après la seconde guerre punique le sénat envoya à Masinissa les ornements des magistratures curules, et que ce prince se fit gloire de s'en revêtir?

(48) ..... Rutilius.

Publius Rutilius Rufus « était, dit Velleius Paterculus, le plus

honnête homme, non-seulement de son siècle, mais qui ait jamais vécu. » On le regardait comme le plus versé de tous les Romains dans la philosophie stoïque, qu'il avait étudiée sous Panétius. Cicéron rappelle avec éloge la gravité digne avec laquelle Rutilius parlait en public. Il servit avec distinction en qualité de tribun militaire au siége de Numance, sous les ordres de Scipion Émilien. Plus tard il fut questeur de Mucius Scévola, ce vertueux personnage qui, dans le gouvernement de l'Asie, montra tant d'équité, de douceur et de désintéressement. Il fut ensuite tribun du peuple, puis préteur; enfin Metellus le choisit pour son lieutenant. Quand on eut ôté à celui-ci le commandement de la guerre de Numidie, Rutilius revint à Rome, ne voulant pas servir sous Marius. Consul l'an 648 de Rome, il forma les troupes avec lesquelles Marius vainquit les Cimbres. En 660, il prit avec chaleur la défense de la province d'Asie contre les vexations des publicains. Dès ce moment il se vit en butte à la haine des chevaliers romains, qui lui intentèrent une accusation de péculat. Il se défendit avec simplicité, sans descendre à l'attitude de suppliant. Malgré son innocence reconnue, il fut déclaré convaincu, et se retira à Smyrne, où il passa le reste de ses jours, entièrement livré à l'étude. Lorsque Mithridate fit massacrer tous les citoyens romains qui se trouvaient en Asie, Rutilius eut le bonheur d'échapper à la mort. Sylla, vainqueur de Mithridate, lui proposa de revenir à Rome avec lui; Rutilius s'y refusa « pour ne pas faire, dit Valère-Maxime, quelque chose contre les lois. » Durant son exil, il écrivit en langue grecque l'histoire romaine de son temps. Il composa ses Mémoires, dont Tacite fait l'éloge dans la *Vie d'Agricola*.

(49) ..... La tête de la colonne.

Ici, par le mot *principes*, il ne faut pas entendre les *princes*, c'est-à-dire le corps de troupes qui portait ce nom, mais bien ceux qui marchaient les premiers.

(50) ..... Profitant de l'avantage du nombre.

Cortius, et après lui Desmares, le Masson, de Brosses, d'Otteville Lebrun, Mollevaut et Burnouf appliquent aux Numides ces mots *numero priores*. Beauzée et Dureau Delamalle les font rapporter aux Romains. La construction de la phrase, et même l'intelligence du sens, n'excluent ni l'une ni l'autre de ces deux explications; mais, dans le doute, je me suis décidé pour celle qui compte en sa faveur la majorité des suffrages.

(51) ..... Quatre cohortes légionnaires.

C'est mal à propos que Salluste se sert du mot *cohortes;* car la division des légions en cohortes est postérieure à la bataille de Muthul, puisqu'elle fut l'ouvrage de Marius pendant son second consulat, deux ans après cette bataille, l'an de Rome 647. Au reste, ce genre d'inadvertance est très-commun chez les historiens anciens; Tite-Live l'a commise fort souvent à l'occasion des cohortes. Ainsi, dans son liv. XXIV, ch. XXXIV, en racontant le siége de Syracuse, il fait mention des *vélites*, qui ne furent institués que deux ans après.

(52) ..... Il exhorte les siens.

Une des grandes difficultés pour les traducteurs d'auteurs latins, ce sont les discours indirects, qui se rencontrent si souvent dans Tite-Live et dans Tacite, comme dans Salluste. « Ces discours indirects sont durs et fatigants en français, observe d'Otteville, au lieu qu'ils ont de la grâce en latin. Il est à présumer que l'auteur qu'on traduit, si c'est un homme de goût, les aurait évités en écrivant dans notre langue. Les historiens latins ont travaillé et poli avec soin le discours direct. Telles sont les harangues que Salluste met dans la bouche de César, de Caton et de Marius même, le moins éloquent des Romains. Ils ont au contraire laissé brut et sans ornements le discours indirect : l'un est l'édifice entier, l'autre n'en est que la charpente et les matériaux. » De ces réflexions faut-il conclure qu'un traducteur peut se donner la licence de changer en discours directs ceux que son auteur a laissés sous l'autre forme? D'Otteville répond avec raison qu'on doit rarement prendre cette latitude. « La majesté de l'histoire, ajoute ce critique, n'aurait-elle pas lieu de rougir de la ressemblance qu'un trop grand nombre de discours directs lui donnerait avec nos romans modernes? »

(53) ..... Par la nuit tombante.

Et jam die vesper erat. Ici, *die* est pour *diei*, comme dans ce vers de Virgile, *Géorg.*, liv. I, v. 208 :

Libra *die* somnique pares ubi fecerit horas.

Servius en prend occasion de remarquer que c'était là l'ancienne forme du génitif, et que Salluste avait dit encore *acie pars* pour *aciei;* mais le passage auquel fait allusion Servius est perdu, tandis que, dans le chapitre XCVII de la *Guerre de Jugurtha*, nous voyons que notre historien dit encore *vix decima parte die reliqua* pour *diei*.

(54) .. .. Au peu de connaissance que nous avions du pays.

Ici, *ignara* est pour *ignota*. Salluste a usé précédemment de la même locution, en disant *ignara lingua* (*voyez* ci-dessus, ch. XVIII) pour *ignorata*. M. Burnouf signale un exemple semblable dans les *Annales* de Tacite (liv. XV, ch. LXVII) : *Cui enim ignaram fuisse sævitiam Neronis?*

(55) ..... Il avait tenues fort serrées.

Arte statuerat. Ici, *arte* est pour *arcte* adverbe, qui signifie étroitement.

(56) ..... Et la joie de la victoire.

Fessi lætique erant. J'ai adopté cette version, qui a pour elle l'autorité des Mss. et celle d'Havercamp, de Cortius et de M. Burnouf. D'ailleurs, rien n'est plus contraire à la brièveté de Salluste que cette version adoptée par plusieurs éditeurs : *fessi lassique*.

(57) ..... Chez quel peuple s'était réfugié Jugurtha.

J'ai interprété tout autrement cette phrase qu'on ne l'a fait jusqu'à présent : *Jugurtha ubi gentium*. Tous les autres traducteurs ont mis *en quel lieu était Jugurtha;* mais cela ne rend pas la force du mot *gentium*. Si *ubi gentium* avait été mis par Salluste pour *ubinam*, il y aurait ici une emphase bien gratuite. Metellus ne pouvait-il pas supposer que Jugurtha s'était retiré chez les Gétules ou chez les Maures, comme il le fit plus tard?

(58) La nuit, dérobant sa marche par des routes détournées.....

« On raconte, dit Frontin (liv. II, ch. I, n° 13), que Jugurtha,

se souvenant de l'épreuve qu'il avait faite de la valeur romaine, avait coutume de n'engager d'action qu'au déclin du jour, afin que, si ses troupes étaient mises en fuite par l'ennemi, elles pussent couvrir leur retraite à la faveur de la nuit. »

(59) .... Les cohortes.

Il s'agit ici des cohortes des alliés ; et, dans ce cas, cette expression n'est point un anachronisme.

(60) ..... Leur impuissance de le trahir.

Par la crainte des horribles supplices qui les attendaient s'ils venaient à tomber en la puissance des Romains. Valère-Maxime (liv. II, ch. VII) en donne divers exemples : Q. Fabius Maximus leur fit couper les mains (n° 11); Scipion, le premier Africain, les fit mettre en croix (n° 12); le second Africain les livra aux bêtes (n° 13); Paul-Émile les fit fouler aux pieds par les éléphants (n° 14).

(61) ..... Les autres s'approchent.

Le texte de cette phrase a été interpolé par des éditeurs ou par des traducteurs qui ne l'avaient pas comprise. *Romani, pro ingenio quisque*, dit Salluste, *pars eminus glande, aut lapidibus pugnare, alii succedere, ac murum modo suffodere, modo scalis adgredi : cupere prœlium in manibus facere*. L'explication de ces mots, *pro ingenio*, etc., « selon que chacun a plus ou moins de courage, » se trouve dans l'opposition des uns, qui se contentent de jeter de loin des projectiles, *pars eminus*, etc., « et des autres, qui s'approchent de la muraille, brûlant de combattre de près, » *alii succedere*, etc.; mais des éditeurs, faute de comprendre *succedere*, qui veut dire s'approcher des murailles, *succedere muris*, ont cru la phrase incomplète, et, avant ce membre de phrase, ont ajouté *evadere alii*. M. Burnouf, dans son édition, a, d'après Cortius, fait justice de cette interpolation.

(62) ..... Des torches enduites de poix et de soufre.

Il y a dans le latin *præterea pice et sulfure tædam mixtam* D'autres éditeurs, entre autres M. Burnouf, adoptent une version

différente : *Picem sulfure et tæda mixtam.* « *Tæda,* dit ce savant philologue, *sing. numero, hic sumetur non pro una aliqua face, sed pro materia ipsa, qua faces seu tædæ fiunt.* »

Le président de Brosses cite à ce sujet un fragment de Quadrigarius, ancien historien antérieur à Salluste, et qui avait écrit, dans ses *Annales,* l'histoire du siége de Zama. En rapportant de quelle manière Metellus faisait soutenir ceux qui montaient à l'assaut par les frondeurs et par les archers, Quadrigarius remarque qu'en pareil cas ces sortes de troupes ont beaucoup d'avantage sur celle du même genre, qui défendent la muraille. « Car, dit-il, ceux qui se servent de l'arc et de la fronde ne peuvent jamais tirer juste de haut en bas. Leurs traits n'incommodaient que fort peu les soldats de Metellus; au lieu que les coups de ces sortes d'armes, étant beaucoup plus sûrs de bas en haut, défendaient aux assiégés l'approche de leurs créneaux. »

(63) ..... Sur le camp des ennemis.

Castra hostium. On a remarqué que cet endroit est du petit nombre de ceux où Salluste appelle les Romains *les ennemis.*

(64) ..... Pour le meurtre de Massiva.

Voyez ci-dessus, ch. XXXV. Le lecteur a pu remarquer avec quel soin Salluste affecte de rappeler en peu de mots des circonstances qu'il a déjà rapportées, ce qui donne à sa narration quelque chose de l'exactitude du style archaïque. Le traducteur français doit respecter ce caractère particulier du style de notre auteur, et ne pas se permettre de rejeter ces répétitions, comme le P. d'Otteville l'a fait en cet endroit

(65) Des ambassadeurs sont envoyés au général romain.....

Salluste ne dit pas qu'ils furent gagnés par Metellus; mais Frontin, dans un passage déjà cité, le dit positivement : *Eodem consilio usus est et adversus tertios.* « Il suivit la même conduite à l'égard d'une troisième ambassade. » (*Strat.*, liv. I, ch. VIII, n° 8.)

(66) ..... Tous les sénateurs.

Les sénateurs qui se trouvaient à l'armée étaient les lieutenants du consul, les questeurs, et même les tribuns des quatre premières légions. Cicéron (discours *pour Cluentius,* ch. LIV) parle des tribuns de ces légions comme ayant voix au sénat.

(67) ..... Aptes à y prendre place.

Idoneos ne veut pas dire *les plus habiles, les plus dignes,* comme l'ont entendu plusieurs traducteurs ; mais ceux qui, par leur grade, étaient aptes à être appelés à ce conseil de guerre Au surplus, on voit, dans les *Commentaires de César,* que les conseils de guerre se composaient de la plupart des tribuns militaires et des centurions de première classe : *compluresque tribuni militum et primorum ordinum centuriones.* (*De Bell. gall.*, lib. V, cap. XXIX.)

(68) La plupart furent effectivement livrés.

Trois mille transfuges furent livrés, dit Paul Orose, outre trois cents ôtages et une grande quantité de blé (liv. V, ch. XIV).

(69) ..... Pour y recevoir de nouveaux ordres.

Ad imperandum, qui se trouve dans le texte, est ici pour *ut ei imperaretur ;* et prouve, entre mille exemples, que les gérondifs latins ont le sens actif ou passif. Ainsi, dans le ch. V ci-dessus, nous avons vu *quo ad cognoscendum* (pour *ut cognoscantur*) *omnia illustria magis magisque in aperto sunt ;* dans Justin (liv. XVII, ch. III), *Athenas erudiendi* (pour *ut erudiretur*) *gratia missus ;* dans Velleius (liv. II, ch. XV), *ut cives romanos ad censendum* (pour *ut censerentur*) *ex provinciis in Italiam revocaverint.* M. Burnouf, dans son Commentaire, cite encore plusieurs exemples de cette singularité philologique.

La loyauté réprouve assurément la conduite de Metellus à l'égard de Jugurtha ; mais elle avait pour elle l'approbation du sénat de Rome, dont la politique n'était jamais gênée par aucune considération d'honneur ou d'équité. C'est ce qui a fait dire à Montesquieu : « Quelquefois ils traitaient de la paix avec un prince sous des conditions raisonnables ; et, lorsqu'il les avait exécutées, ils en ajoutaient de telles, qu'il était forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer par Jugurtha ses éléphants, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demandaient de livrer sa personne ; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais être une condition de paix.

(70) ..... L'aruspice lui prédit.

Marius prétendait avoir eu de tout temps des présages de sa grandeur future. Plutarque, dans la vie de ce Romain, rapporte tous les contes qu'il sut répandre parmi le vulgaire ignorant, et qui semblaient annoncer son élévation. Mais, comme l'observe fort bien le président de Brosses, parmi ces présages, on doit mettre au premier rang le jugement que Scipion Emilien porta sur Marius au siege de Numance, où, selon Velleius, *Jugurtha ac Marius sub eodem Africano militantes in iisdem castris didicere, quæ postea in contrariis facerent.* Cet oracle d'un grand homme valait bien celui du prêtre d'Utique, et l'on ne doit pas douter qu'il n'ait, plus que tout autre motif, enflammé l'ambition de Marius. Quoi qu'il en soit, cet illustre Romain parut toute sa vie ajouter une foi entière à ces prédictions. Était-il la première dupe de ces prestiges? c'est ce qu'on ne saurait décider. L'ignorance et la grossièreté de Marius n'étaient pas affectées; mais il n'en est pas moins vrai que la rudesse de ses manières cachait l'esprit le plus subtil et le plus rusé. Nous ne déciderons pas, comme de Brosses, que Marius avait lui-même dicté la prédiction du prêtre d'Utique. L'enthousiasme qu'inspiraient à tant de Romains les vertus incultes du lieutenant de Metellus, les espérances que le parti populaire attachait à son élévation, peuvent bien avoir fait tout le prodige.

(71) ..... Que tout lui serait prospère.

Cuncta prospera eventura. Ici, *prospera* est pour l'adverbe *prospere*. Ainsi, dans la *Catilinaire* (ch. XXVI): *Quæ occulte tentaverat aspera fœdaque evenerant*, pour *aspere fœdeque*.

(72) ..... Simplicité dans la paix.

Velleius Paterculus fait de Marius un portrait à peu près semblable: *Natus agresti loco, hirtus atque horridus, vitaque sanctus: quantum bello optimus tantum pace pessimus, immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus* (lib. II, cap. x). Ailleurs ce même historien, en rapportant la mort de Marius, ajoute: *Vir in bello hostibus, in otio civibus infestissimus, quietisque impatientissimus.* (*Ibid.*, cap. XVI.)

(73) ..... Que son ambition perdit par la suite.

Après Plutarque (*in Mario*) et Appien (*de Bell. civ.*, lib. I), on peut consulter Valère-Maxime sur les étranges vicissitudes qui marquèrent la vie de Marius (liv. VI, ch. IX, n° 14).

(74) ..... Indigne de cet honneur.

Salluste présente à peu près les mêmes réflexions au sujet des difficultés que Cicéron eut à vaincre pour arriver au consulat (*Bell. Catil.*, ch. XXIII). En effet, le triomphe de Sylla sur la faction populaire avait placé la République presque dans la même situation où elle se trouvait après la mort des Gracques. Et il est assurément bien digne de remarque que deux citoyens natifs d'Arpinum, unis par les liens du sang (car Cicéron était, par les femmes, neveu de Marius), aient, à quarante ans d'intervalle, éprouvé les mêmes difficultés pour parvenir au consulat.

(75) ..... A peine dans sa vingtième année.

Plutarque (*Vie de Marius*) rapporte ce même propos de Metellus Or l'âge fixé par les lois pour le consulat était de quarante-trois ans. Marius aurait donc eu vingt-quatre ans à attendre avant de se mettre sur les rangs. Le mot était d'autant plus injurieux, que ce plébéien ambitieux, né l'an de Rome 698 (156 av. J.-C.), était alors dans sa quarante-huitième année. Le fils de Metellus s'appelait Q. Cécilius Metellus; il fut surnommé *Pius* dans la suite, à cause du zèle pieux avec lequel il sollicita du peuple le rappel de son père, qu'avait fait exiler l'ingrat Marius. Ici se trouve quelque différence entre Salluste et le témoignage de Frontin au sujet de la première campagne du jeune Metellus. Par ces mots : *Contubernio patris ibidem militabat*, notre historien semble faire entendre qu'il vivait pour ainsi dire sur le pied d'égalité avec son père. Le consul Metellus, au contraire, selon Frontin, bien qu'aucune loi ne lui défendît d'admettre son fils sous la même tente que lui, voulut cependant qu'il vécût comme un simple soldat: *Q. Metellus consul, quamvis nulla lege impediretur quin filium contubernalem perpetuum haberet, maluit tamen in ordine merere.* Il est probable que c'est Frontin qui a le mérite de l'exactitude pour cette petite circonstance, sur laquelle Salluste, occupé de la suite des faits, n'a sans doute pas arrêté son attention.

(76) ..... Tous les moyens lui semblent bons.

Diodore (fragments du liv. XXXIV) présente la conduite de Marius sous des couleurs plus honorables ; mais il est à croire que Velleius Paterculus, Plutarque, et surtout Salluste, ont été mieux informés.

(77) ..... Les gens pressés ne trouvent jamais qu'on aille assez vite.

D'autres traducteurs ont dit : *Et que la cupidité ne sait jamais attendre.* Ce sens est assurément très-plausible ; mais j'ai voulu conserver l'espèce de vague qui se trouve dans la phrase de Salluste.

(78) ..... Avait substitué ses États.

D'après cette disposition testamentaire de Micipsa, Gauda serait devenu l'héritier du trône en cas de décès d'Adherbal, d'Hiempsal et de Jugurtha.

(79) ..... Pour des cavaliers romains

Il y a dans le latin *equites;* quelques traducteurs ont rendu ce mot par *chevaliers romains*, ce qui est absurde. *Duplices fuerunt equites*, dit Rosin (*Antiquit. rom.*), *alii oppositi peditatui in exercitu, quales fuerunt omnes qui equo privato meruerunt, et illi nihil ad hunc ordinem* (*equitum roman.*) *pertinuerunt.* Salluste n'énonce pas tous les motifs de ressentiment qu'avait Gauda contre Metellus, qui lui avait refusé de lui remettre entre les mains certains transfuges numides. (*Voyez* les *Fragments de Dion Cassius.*)

(80) ..... Et les chevaliers romains, tant militaires que négociants.

Il est bien évident ici que, par ces mots : *et equites romanos, milites et negotiatores*, Salluste n'indique pas trois sortes, mais un seul ordre de personnes, qui, attachées à la classe des chevaliers romains, servaient les unes dans l'armée, les autres faisaient le commerce à Utique. On sait, en effet, que les chevaliers romains exerçaient à la fois le négoce et la perception des impôts dans les provinces

(81) ..... Très-défavorable à Metellus.

On lit dans les fragments d'Appien sur la guerre de Numidie, que Metellus n'était pas aimé des troupes à cause de la rigueur avec laquelle il faisait observer la discipline. « Ainsi, ajoute Dion Cassius, les calomnies que Marius débitait contre lui étaient écoutées avec avidité, aussi bien par les soldats que par les commerçants d'Afrique, et par le menu peuple de Rome. » (*Fragments recueillis par Valois.*)

(82) .... Par la loi Mamilia.

Salluste désigne ainsi la loi qu'avait fait rendre le tribun C. Mamilius Limetanus, suivant la coutume des Romains de donner aux lois le nom de ceux qui les avait proposées. (*Voyez* le ch. XL.)

(83) ..... Détestait l'ordre et le repos.

Quelque peu porté que doive être un traducteur à ajouter à Salluste, voici cependant un de ces passages en style pour ainsi dire *archaïque*, où, pour la liaison des idées, il faut bien qu'il ait recours à la paraphrase.

(84) ..... Vers la troisième heure.

Les Romains comptaient douze heures de jour depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : ainsi la troisième heure était alors ce qu'est pour nous neuf heures du matin ; un peu plus tôt en été, un peu plus tard en hiver.

(85) ... Il n'était que citoyen latin.

Les lois pénales ne prononçaient pas la mort contre les citoyens romains, dont le dernier supplice était l'exil ; mais cette disposition, établie successivement par les lois Porcia et Sempronia, n'était pas observée à l'armée pour un citoyen qui avait commis quelque faute grave contre son devoir. L'histoire en fournit plusieurs exemples, et l'on ne voit pas pourquoi Salluste fait ici cette distinction. Au reste, si l'on en croit Plutarque (*Vie de Marius*), Turpilius était inno-

cent, et sa condamnation fut l'ouvrage de Marius. Il avait échappé au massacre de Vacca, « parce qu'il traitait, dit Plutarque, doucement et gracieusement les habitants d'icelle. » Metellus avait voté pour l'absoudre; mais, son avis n'ayant pas prévalu, il fut obligé de prononcer l'arrêt de mort. L'innocence de Turpilius fut depuis reconnue. On conçoit la douleur de ses juges. Seul, le féroce Marius s'en réjouit. Il se vanta « d'avoir attaché au cou de Metellus une furie vengeresse du sang de son hôte qu'il avait fait mourir à tort. » Metellus, selon Appien, fit mourir aussi tous les principaux habitants de Vacca.

(86) ..... Allaient jusqu'à la démence.

Ce tableau énergique des angoisses de Jugurtha rappelle un passage de *Télémaque* (liv. III), dans lequel Fénelon a, sous le nom de Pygmalion, décrit les terreurs continuelles dont Cromwell était obsédé. « Tout l'agite, tout l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour... On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu, au fond de son palais; ses amis mêmes n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer et six gros verrous, sont le lieu où il se renferme : on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé, » etc. Après Fénelon, M. Villemain, dans la *Vie de Cromwell*, a retracé les mêmes particularités, et tout le morceau paraît le plus heureusement inspiré par Salluste : « Menacé par de continuels complots, effrayé de vivre au milieu des haines innombrables qu'il avait soulevées contre lui, épouvanté du prix immense que l'on pouvait attacher à sa mort, redoutant la main d'un ami, le glaive d'un émissaire de Charles ou d'un fanatique, il portait sous ses vêtements une cuirasse, des pistolets, des poignards, n'habitait jamais deux jours de suite la même chambre, craignait ses propres gardes, s'alarmait de la solitude, sortait rarement, par de brusques apparitions, au milieu d'une escorte nombreuse; changeait et mêlait sa route, et, dans la précipitation de ses voyages, portait quelque chose d'inquiet, d'irrégulier, d'inattendu, comme s'il avait toujours eu à déconcerter un plan de conspiration ou à détourner le bras d'un assassin. » Ces derniers traits s'appliquent plus particulièrement, comme imitation, à ce qu'ajoute Salluste, au chapitre LXXIV, sur l'affreuse situation d'esprit de Jugurtha.

(87) ..... Et qu'il avait offensé, le laisse enfin partir.

Simul et invisum et offensum sibi. Des éditions portent *invitum* au lieu d'*invisum;* mais ce mot fait pléonasme après cette circonstance notée par Salluste, *fatigantem de profectione,* tandis que l'opposition est parfaitement juste entre *invisum* et *offensum.* — *Le laisse enfin partir.* Plutarque rapporte que Metellus ne laissa partir Marius que douze jours avant les comices. En deux jours et une nuit celui-ci fit le long trajet qu'il y avait du camp jusqu'à Utique; puis de là, après quatre jours de navigation, il arriva en Italie, et se hâta de se présenter devant l'assemblée du peuple pour solliciter le consulat.

(88) ..... Après une longue suite d'années.

Post multas tempestates. Quelques traducteurs ont rendu ces mots par ceux-ci : *Après beaucoup de troubles;* contre-sens. On sait d'ailleurs que cette élection de Marius se fit sans aucune opposition. (PLUTARQUE, *Vie de Marius.*) Salluste emploie les mêmes expressions dans sa *Catilinaire* (ch. LIII) : *multis tempestatibus.*

(89) ..... Convaincu que tout est possible à Metellus.

Ici le mot *infectum* ne doit pas être pris dans le sens du participe passif; mais, dans une acception plus générale, Térence a dit (*Eun.*, acte III, sc. v, v. 20) :

Amore cogente, nihil est *infectum* cupientibus.

Infectum est pris ici dans le même sens que chez notre auteur, c'est-à-dire dans la même acception qu'*invictus* (*qui non vinci potest*), *incorruptus* (*qui non corrumpi*, etc.).

(90) ..... Sur lesquelles on hisse des tours.

Les tours dont les assiégeants se servaient pour l'attaque d'une ville étaient d'énormes machines carrées, de dix à douze pieds de large sur chaque face, et proportionnées en élévation à la hauteur du mur de la place, qu'elles devaient toujours excéder. La charpente de chaque tour était garnie de cuir cru pour empêcher les assiégés d'y mettre le feu. On posait les tours sur des roues, et on les

faisait avancer à force de bras vers la muraille. Elles étaient divisées en trois étages : dans le bas était la machine du bélier pour battre le pied des remparts; au milieu une espèce de pont-levis qu'on abattait sur la crête du mur, et par lequel les soldats, logés dans cette partie de la tour, faisaient une invasion sur les remparts, d'où ils chassaient les assiégés. Le dessus était une plate-forme entourée d'une balustrade. Là se tenaient des archers et des soldats armés de longues piques pour écarter les défenseurs de la muraille. (VEGÈCE, liv. IV, ch. XVII).

(91) ..... Le bélier commença à battre les murailles.

L'historien Josèphe (*de Bello judaic.*, lib. III, cap. XV) donne une ample description de cette machine, dont Végèce se contente d'énoncer l'usage, parce que, sans doute, elle était trop connue de son temps pour être décrite (lib. IV, cap. XIII, XVII et XXIII). On attribue généralement l'invention du bélier à Epeus, l'un des chefs grecs au siége de Troie (PLINE, liv. VII, ch. LVI); mais Vitruve (liv. X, ch. XIX) prétend qu'il fut imaginé par les Carthaginois au siége de Gades. Il fut, par la suite des temps, perfectionné par Cétras de Chalcédoine; enfin, au siége de Byzance, par Polyde le Thessalien, qui servait sous les ordres de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre.

(92) ..... Les deux Syrtes, qui tirent leur nom de la disposition même des lieux.

Syrtes vient du mot grec σύρειν, qui veut dire *attirer*, parce qu'il semble que les vaisseaux y soient attirés par le tournoiement des flots. Varron attribue ce mouvement continuel du fond de la mer à des bouffées de vent souterrain qui viennent de la côte, et qui poussent tout à coup de côté et d'autre les flots et les sables. Virgile a dépeint ce phénomène dans sa description de la tempête qui fit périr une partie de la flotte troyenne sur la côte d'Afrique :

Tres Eurus ab alto,
In brevia et Syrtes urget, miserabile visu;
Illiditque vadis, atque aggere cingit arenæ.
Æneid., lib. I, v, 110.

On lit dans Lucain (*Pharsale*, liv. IX) une description des Syrtes assez conforme à celle de Salluste. Voici les traits principaux pris de la traduction de Brébeuf, avec quelques modifications :

Des dieux irrésolus ces ouvrages douteux
Ne sont ni mer ni terre, et sont toutes les deux.
Pour *repousser* les eaux ou leur *servir* de couche,
Pour ne céder jamais à leur vague farouche,
Ou pour céder toujours à leurs flots courroucés,
Leur assiette est trop basse ou ne l'est pas assez
Par des bancs spacieux ici l'onde est brisée,
Là par des flots captifs la terre est divisée.
. . . . . .

(93) ..... Et de continuer son chemin.

Sulpice Sévère, Pomponius Mela et Solin confirment ces détails, présentés d'une manière si animée par Salluste. « Dans ce malheureux pays, dit Solin, la mer a les dangers de la terre, et la terre, ceux de la mer. La vase fait échouer le voyageur dans les Syrtes, et le vent le fait échouer dans les sables. » Lucain (*Pharsale*, liv. IX) a également fait la description de ce désolant fléau des déserts de la Numidie. Citons encore la traduction trop dédaignée de Brébeuf :

La terre leur fournit la tourmente des flots.
Le vent n'y trouve point de monts qui le maîtrisent,
De forêt qui le lasse, ou de rocs qui le brisent.
Trop libre en sa fureur, il porte dans les champs
Des nuages de terre et des syrtes volants.
Les sables agités et la poussière émue
Égarent les Romains en leur frappant la vue;
Et des noirs tourbillons les insolents efforts
Meurtrissent le visage et repoussent les corps.
. . . . . .

M. Burnouf, dont le Commentaire offre de si riches études sur Salluste, a eu l'heureuse idée de rappeler à cette occasion un des plus beaux passages des *Martyrs* (liv. XI) : « Soudaïn de l'extrémité du désert accourt un tourbillon, dit M. de Châteaubriand; le sol, emporté devant nous, manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sables enlevées derrière nous roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route, etc. »

(94) ..... Les Grecs.

C'est-à-dire les Cyrénéens, qui étaient Grecs d'origine.

(95) ..... Et sont enterrés vifs.

Valère-Maxime a aussi raconté l'histoire des Philènes (liv. V,

ch. VI); il fait même, à leur sujet, des réflexions très-belles. Pline (liv. V, ch. IV) dit que les autels des Philènes étaient des monceaux de sables; mais il n'en restait déjà plus de trace dès le temps de Strabon. Des critiques ont traité de fable cette merveilleuse anecdote, qui cependant n'a rien d'invraisemblable; et c'est sans doute le cas de leur appliquer ce que Salluste dit lui-même sur les faits qui sortent de la classe ordinaire : *Quæ sibi quisque facilia factu putat, æquo animo accipit; supra ea, veluti ficta, pro falsis habentur.* (*Catil.*, cap. III.)

(96) ..... Une fille de Bocchus avait épousé Jugurtha.

Quelques éditions, au lieu de *Jugurthæ filia Bocchi nupserat*, portent *Boccho nupserat*, d'où plusieurs critiques et le P. d'Otteville ont conclu que Bocchus était gendre de Jugurtha. Cette difficulté provient des manuscrits de Salluste, qui, par leur diversité, autorisent l'une et l'autre opinion. Après Cortius, le président de Brosses et M. Burnouf, je me suis déterminé par l'autorité de Florus, qui fait Jugurtha gendre de Bocchus (liv. III, ch. I), et par les expressions mêmes de Salluste, *Jugurthæ filia* Bocchi *nupserat*, telles que les a citées le grammairien Nonius, dont l'ouvrage est plus ancien qu'aucun manuscrit qui nous reste de notre historien. Ceux qui font Bocchus gendre de Jugurtha se fondent sur un passage de Plutarque (*Vie de Marius*), et principalement sur une médaille qui représente Bocchus livrant Jugurtha à Sylla. Or, dans cette médaille, Jugurtha, enchaîné et le visage couvert d'une longue barbe, paraît plus âgé que Bocchus; mais la circonstance a pu engager l'artiste à donner au prince captif cet air de vieillesse.

(97) ..... Au gré du vainqueur.

Silius Italicus a exprimé la même pensée:

Non est, mihi credite, non est
Arduus in pugnas ferri labor; una reclusis
Omnes jam portis in campum effuderit hora.
Magnum illud solisque datum, quos mitis euntis
Jupiter adspexit, magnum est ex hoste reverti.

Remarquons en passant combien le style du poëte est inférieur à celui de l'historien.

(98) ..... Et ne cesse de les attaquer.

Plutarque rapporte à peu près dans les mêmes termes les propos que tenait Marius contre la noblesse. Il donne aussi la substance du discours que va lui faire tenir directement Salluste.

(99) ..... Un supplément aux légions.

Ainsi que Beauzée, j'ai dit *supplément*, et non pas *recrue*, parce qu'il s'agit probablement d'une augmentation que Marius fit en effet au nombre ordinaire dont était composée la légion. Avant lui elle était de quatre mille hommes, et il la porta jusqu'à six mille deux cents.

(100) ..... S'ils ont failli.

La même pensée se trouve exprimée par Cicéron (*second Discours sur la loi Agraire*, ch. XXXVI) : *Quemadmodum quum petebam, nulli me vobis auctores generis mei commendarunt : sic si quid deliquero, nullæ sunt imagines, quæ me a vobis deprecentur.*

(101) ..... Tous les autres appuis sont bien faibles.

Ici ces mots, *nam cetera infirma sunt*, ont été entendus différemment par presque tous ceux qui m'ont précédé : *car les autres appuis me manquent*, ont-ils traduit; mais, pesant plutôt que comptant les autorités, j'ai suivi le sens indiqué par Dureau Delamalle et M. Burnouf. En effet, l'autre version ne serait qu'une froide et inutile répétition de *mihi spes omnes in memet sitæ*, qui se trouve deux lignes plus haut. Marius est d'autant plus fondé à dire ce que notre traduction lui prête, que tout récemment un Posthumius Albinus, un Calpurnius, un Galba, un Caton, venaient d'être condamnés à l'exil pour leurs concussions, malgré l'éclat de leur noblesse et tous les appuis qu'ils auraient pu trouver dans leurs alliances et leurs nombreux clients.

(102) ..... N'attend que le moment de l'attaque.

Ici je diffère de tous les traducteurs, sans en excepter Dureau Delamalle; mais j'ai pour moi l'interprétation de M. Burnouf. En effet,

selon ce que Marius avait intérêt à faire croire, ce n'était pas seulement contre lui, mais contre le peuple entier que la noblesse était conjurée. Ce qui le prouve, c'est qu'il ajoute : *mihi adnitendum est ne vos capiamini;* et ici il faut entendre *capiamini* dans le sens d'*opprimamini*. Ce n'était pas pour lui, mais pour ses concitoyens qu'il pouvait avouer ses craintes.

(103) ..... Que vous ne soyez point opprimés.

Tous les traducteurs ont entendu *capiamini* dans le sens de *decipiamini*, parce qu'ils n'avaient pas compris la portée du mot *invadendi* qui précède. C'est encore M. Burnouf qui a indiqué ce nouveau sens. *Capiamini*, dit-il, *ejusdem translationis est quam invadendi. Qui enim invadit vult capere*

(104) ..... Pour l'importance et pour les résultats.

C'est encore un sens indiqué par M. Burnouf, sur un passage qu'aucun traducteur n'avait compris ou du moins rendu d'une manière satisfaisante.

(105) ..... La gloire des ancêtres est comme un flambeau.

Il faut encore citer ici les poëtes qui offrent une imitation de ces belles maximes, que Salluste met dans la bouche de Marius :

Incipit ipsorum contra te stare parentum
Nobilitas, claremque facem præferre pudendis.
JUVENAL, sat. VIII, v. 138.

Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
BOILEAU, *Sat.* V.

(106) ..... Les cicatrices qui sillonnent ma poitrine.

Si je n'ai point d'aïeux, comptez mes cicatrices.
DUCIS, *Othello*, acte I, sc. 5.

(107) ..... Mes discours sont sans apprêt.....

Né sous un ciel sauvage et nourri loin des cours,
On ne m'a point appris à farder mes discours.
DUCIS, *Othello*, acte I, sc. VII.

(108) ..... L'art littéraire des Grecs.

Marius ne put jamais souffrir aucun homme de lettres, si ce n'est le poëte Archias, qui avait composé un poëme sur ses conquêtes. Il croyait aussi que les éloges d'un homme comme Plotius devaient ajouter à sa gloire. C'est ce qui a donné lieu à Cicéron (*pro Archia*, c. IX) de remarquer qu'il n'est point d'homme si ennemi des Muses qui ne les trouve agréables quand elles chantent ses louanges.

(109) .... Que le déshonneur.

Summum crede nefas animam præferre pudori.
JUVENAL, sat VIII, v 83

(110) ..... Ainsi doit-il s'exercer entre concitoyens.

Civile imperium, c'est-à-dire *cive dignum civibus imperante* (BURNOUF). Tite-Live a dit (liv. VI, ch. CL) : *sermonem minime civilem;* c'est-à-dire un discours dans lequel les droits des citoyens étaient attaqués.

(111) ..... Ni se recevoir.

Sénèque a dit : *Bona mens nec commodatur, nec emitur; et puto, si venalis esset, non haberet emptorem : at mala quotidie emitur.* (Ep. XXVII.)

(112) ..... Plus cher qu'un valet de charrue.

« Chez nos ancêtres, dit Tite-Live, le cuisinier était le moindre des domestiques d'une maison, et celui dont les gages étaient les plus modiques. Aujourd'hui les choses sont bien changées; ce qui était un service est devenu un art. » (Liv. VIII, ch. II.)

(113) La lâcheté ne rend personne immortel.

Mors et fugacem persequitur virum.
HORAT., *Carm.*, III, 2.

(114) ..... Assez pour eux.

Ce discours de Marius est peut-être le plus éloquent qu'on lise dans Salluste; on sait cependant que Marius n'était rien moins que disert: aussi la plupart des critiques n'ont pas hésité à faire honneur à cet historien de cette composition oratoire. Le président de Brosses est d'un avis tout opposé; il trouve cette harangue *d'un style grossier, sans méthode, pleine de redites, conforme au peu d'éducation de Marius*, et se croit obligé de s'excuser de *n'avoir pas cru devoir en user de même dans sa traduction*. Pour trouver cette harangue originale, il se fonde sur ce que Plutarque (*in Mario*), en rapportant en substance le discours de Marius, présente des idées et même des expressions conformes à celles que Salluste met dans la bouche de ce général. Mais qui saurait dire aujourd'hui que le biographe qui vivait sous les Antonins ne les a pas puisées dans Salluste lui-même? « Quoi qu'il en soit, observe le judicieux M. Burnouf, il est certain que cette harangue est de la main de Salluste, mais composée de telle sorte, qu'on y retrouve la vivante image de Marius. En effet, d'un bout à l'autre, c'est le style de notre historien, sa manière, le choix bizarre de ses expressions, parmi lesquelles on reconnaît des mots dérivés du grec que Marius n'employa certainement jamais. Mais ces pensées sans apprêt, grossières même, tirées de la vie agricole, et cette censure acerbe des vices de la noblesse qui revient sans cesse, donnent une idée véritable de son caractère. S'il est vrai enfin qu'il n'ait pas prononcé ce discours, il n'en est aucune expression qui ne lui convienne parfaitement. »

(115) ..... Calcul d'ambition de la part du consul.

Montesquieu a dit : « Marius prit toutes sortes de gens dans les légions, et la république fut perdue. » Ce grand écrivain me semble ici énoncer dans un sens trop absolu une observation que Salluste n'a exprimée que d'une manière hypothétique. Marius pouvait-il faire autrement que d'enrôler les pauvres dont l'excessive population surchargeait Rome, au lieu de forcer à s'enrôler de riches réfractaires? Était-il le maître d'en agir autrement? Si, par la suite, il ne se fût pas servi de ces soldats pris dans les dernières classes pour opprimer et proscrire le parti du sénat, n'aurait-on pas dû au contraire louer comme une mesure sage et prévoyante de sa part l'enrôlement d'une multitude indigente et factieuse?

(116) Les plus indigents.....

Salluste présente la même réflexion dans la *Catilinaire*, chap. XXXVII : *Egestas facile habetur sine damno*. C'est dans le même sens que Pétrone a dit : *Inops audacia tuta est*.

(117) ..... Cher au peuple et au sénat.

Salluste passe un peu légèrement sur ce qui concerne Metellus depuis son retour de Numidie. Après un triomphe magnifique attesté par Velleius, Aulu-Gelle et Eutrope, cet habile général fut accusé de concussion par le tribun Manlius; mais les juges ne jetèrent pas même les yeux sur ses registres, qu'il leur présenta; aucun d'eux ne voulut paraître douter de la probité de cet illustre Romain. (CICÉRON, *Discours pour Corn. Balbus.*)

(118) .... Les siens en haleine.

Plutarque (*Vie de Marius*) et Frontin (liv. IV, ch. I, n° 7) donnent le détail des travaux énormes que Marius imposait à son armée. Pour que les chariots de bagage n'embarrassassent point sa marche, il obligeait le soldat à porter derrière son dos ses vivres, sa tente et tous ses effets d'équipement roulés en un ballot, ce qui faisait un fardeau excessif pour des gens chargés d'une cuirasse, de leurs javelines et d'un bouclier, et qui avaient en outre, sur le dos, de gros pieux pour retrancher le camp. On nomma, par plaisanterie, *mulets de Marius*, les soldats de ce général ainsi chargés. Plutarque (*ibid.*) assigne une origine différente à ce dicton.

(119) ..... Les Gétules.

Outre les Gétules, dit Paul Orose, Jugurtha avait encore tiré de l'armée de Bocchus une très-grosse troupe de cavalerie maure, avec laquelle il faisait à tout moment des courses précipitées, qui, tenant sans cesse en haleine l'armée romaine, la fatiguaient au dernier point.

(120) ..... Ni la cruauté ni l'avarice du consul.

Salluste, en excusant la conduite atroce de Marius, donne la mesure de la politique romaine, qui, dans l'intérêt de l'État, se croyait tout permis contre les ennemis du dehors. C'est ce qui a fait dire au P. d'Otteville : « Périssent la politique et ses lois si elles autorisent une conduite aussi barbare ! »

(121) ..... Un Ligurien.

Les habitants de la Ligurie étaient extrêmement agiles, comme tous les montagnards. Frontin (liv. III, ch. IX) a fait un abrégé de tout cet endroit de Salluste.

(122) ..... Les centurions.

Cette expression de Salluste, *qui centuriis præerant*, a fait croire à quelques commentateurs que quatre centuries avaient été détachées avec leurs chefs pour accompagner le Ligurien ; mais Cortius a relevé cette erreur. Dix hommes seulement furent chargés de cette entreprise, au succès de laquelle un plus grand nombre aurait été un obstacle. C'est pour ce motif que Marius désignait cinq musiciens, qui, avec le bruit de leurs instruments, devaient porter la frayeur parmi les Numides. Cependant il est juste d'observer que Frontin dit que les soldats les plus agiles concoururent avec les centurions et les musiciens à cette périlleuse tentative; mais de cette addition d'un petit nombre d'hommes, à quatre cents, il y a une différence notable. En effet, le Ligurien aurait-il pu trouver la force de rendre à quatre cents soldats tous les services que Salluste énumère ? Et les faibles appuis qui purent résister au poids de dix ou quinze hommes, ne se seraient-ils pas écroulés sous le fardeau successif de quatre cents ?

(123) ..... Former la tortue.

Cette manœuvre consistait à ce que les soldats, serrant et disposant leurs rangs en conséquence, élevassent et joignissent leurs boucliers sur leurs têtes, de manière à être tous à l'abri des traits de l'ennemi, comme la tortue sous ses écailles. L'assemblage de la tortue était si serré, que de fort lourds fardeaux ne parvenaient pas à

la rompre. Dion Cassius assure qu'elle était capable de porter même des chevaux et des chariots, et que l'on employait quelquefois cette manœuvre pour leur faire traverser des ravins. Ammien Marcellin rapporte qu'au siége des places maritimes on formait la tortue sur des barques fortement amarrées ensemble, afin d'attaquer la muraille du côté de l'eau. Voyez, sur ce point, une note très-détaillée du président de Brosses, puis une autre de M. Burnouf, qui, ainsi qu'il le dit lui-même, l'a puisée dans Juste-Lipse.

(124) ..... L. Sisenna.

Si Salluste appelle Sisenna le meilleur et le plus exact des historiens, Cicéron en fait un éloge à peu près semblable (*Brutus*). « On peut, dit-il, juger de ses talents par l'Histoire qu'il a écrite, supérieure, sans contredit, à toutes celles qui l'ont précédée, elle est néanmoins bien éloignée de la perfection. » L'Histoire de Sisenna avait vingt-deux livres, commençant à la prise de Rome par les Gaulois, et se terminant aux guerres civiles de Sylla. Il avait traduit les *Milésiennes* d'Aristide, si l'on en croit Ovide :

Vertit Aristidem Sisenna : nec obfuit illi
Historiæ turpes inseruisse jocos.

(125) ..... Jusqu'à sa victoire sur ses concitoyens.

Sylla n'avait pas pris le surnom d'*Heureux*, même après ses victoires sur Mithridate; il ne le prit qu'après avoir couronné ses sanglantes proscriptions par le meurtre du jeune Marius. « Il l'eût porté à plus juste titre, dit Velleius, s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre. »

(126) ..... Pendant que la cavalerie est ainsi engagée.

P. Orose a donné une description de cette bataille, assez différente de celle Salluste, et les probabilités de la plus grande exactitude ne sont pas pour lui. Selon Orose, on combattit pendant trois jours : les deux premiers ne décidèrent rien ; seulement les Romains, entourés par soixante mille hommes de cavalerie, serrés sur un espace étroit où ils ne pouvaient ni fuir ni se défendre, firent des pertes énormes. « Enfin, le troisième jour, Marius au désespoir, se fit jour avec son bataillon à travers l'armée ennemie, jusque sur un terrain

plus spacieux, d'où il battit en retraite. Mais la cavalerie africaine continuait d'inquiéter beaucoup les flancs du bataillon, et même tuait à coups de traits un grand nombre de soldats du centre; outre que l'ardeur du soleil, la fatigue et la soif achevaient d'abattre les forces des nôtres. Par un coup du ciel inespéré, une grosse pluie qui tomba sur ces entrefaites fut le salut de l'armée romaine. Elle rafraîchit et désaltéra nos troupes, en même temps qu'elle mouilla les armes des ennemis et les rendit inutiles; car leurs javelots, qu'ils ne retiennent pas comme chez nous avec une courroie, glissaient dans leurs mains et n'avaient plus de force. Leurs boucliers de cuir d'éléphant prenaient l'eau comme une éponge, et devinrent si lourds, qu'il fallut les jeter à terre; alors l'épouvante se répandit parmi eux, les nôtres reprirent courage, les chargèrent, et les mirent en déroute. Les deux rois prirent la fuite, laissant leurs troupes à la merci des Romains, qui passèrent cinquante mille hommes au fil de l'épée Depuis cette défaite, le roi de Mauritanie ne voulut plus entendre parler de continuer la guerre, et songea à faire sa paix particulière. » (Liv. V, chap. XIV.)

(127) ..... L. Sylla.

Il semble que dans cette guerre de Numidie la fortune, qui voulait punir Marius de son ingratitude envers Metellus son général, ait ménagé à l'heureux Sylla mainte occasion d'éclipser celui dont il était le questeur, sans jamais cesser de le servir avec dévouement et loyauté. Les deux batailles que vient de peindre Salluste avec tant d'éclat et d'énergie en fournissent la preuve. Dans la première, Marius, surpris d'abord et contraint à reculer, charge son questeur, qui commande la cavalerie, d'occuper une hauteur rafraîchie par une source abondante, et dont la possession, après avoir assuré la retraite et le bien-être des Romains, doit leur procurer pour le lendemain une revanche complète sur les Barbares, qui, se croyant vainqueurs, sont campés négligemment dans la plaine. Quatre jours après, nouveau combat contre les deux rois africains. Jugurtha, qui se surpasse lui-même, est près d'arracher la victoire aux Romains qui forment le corps de bataille, et auxquels il fait croire que Marius est tué; mais Sylla, toujours à la tête de la cavalerie, après avoir repoussé l'aile gauche des ennemis, survient en ce moment décisif, prend Bocchus en flanc, le réduit à fuir, et force Jugurtha de se dessaisir d'une victoire qu'il avait pour ainsi dire surprise. Enfin, Marius, qui s'était porté à son avant-garde menacée, revient pour achever l'ouvrage si bien commencé par son lieutenant.

(128) ..... Arrivés à Rome, ses ambassadeurs.

Le président de Brosses cite un fragment curieux de Diodore de Sicile sur cette négociation : « Des cinq ambassadeurs que le roi de Mauritanie avait envoyés à Utique, trois partirent pour Rome avec Octavius Ruson ; les deux autres retournèrent vers leur maître, à qui ils n'oublièrent pas de faire le récit de la manière généreuse dont Sylla en avait usé à leur égard. Leurs conseils achevèrent de décider l'esprit du roi, déjà fort en balance, à faire sa paix en livrant Jugurtha, puisque Marius ne voulait entendre à aucun traité sans cette condition. Bocchus, pour se rendre plus sûrement maître de la personne du roi numide, renforça son armée, sous prétexte d'en envoyer une partie contre les Éthiopiens occidentaux, de qui les Maures avaient reçu quelque insulte. Il envoya en effet faire une course sur les terres de cette nation, qui habite le mont Atlas, et qui est fort différente des Éthiopiens orientaux. Iphicrates, à propos de cette expédition, raconte des choses fort extraordinaires sur les curiosités naturelles de ce pays-là ; il rapporte que les Maures y virent des chameaux-léopards, des serpents appelés par les naturels *thises*, gros comme des éléphants et de la figure d'un taureau (c'est peut-être le *céraste* ou *serpent cornu*); des roseaux si gros, qu'un seul de leurs nœuds contenait huit pots d'eau (ce sont des cannes de bambou); et une espèce d'asperge beaucoup plus grosse que toutes celles que l'on connaît, et dont le roi Bocchus fit présent à sa femme. »

(129) ..... Massugrada, de la famille de Masinissa

Il était frère de Micipsa.

(130) ..... D'après la foi punique.

Salluste me semble ici employer bien mal à propos cette expression injurieuse pour les ennemis de Rome, dans le récit d'une négociation où Sylla ne fit pas beaucoup d'honneur à la bonne foi romaine.

(131) ..... Qui parla pour nous.

Il ne sera pas sans intérêt de reproduire les mêmes détails présentés d'une manière non moins piquante par Plutarque : « Sylla, dit

ce biographe traduit par Amyot, s'alla mettre en très-grand danger, en commettant sa personne à la foi d'un roi barbare pour en prendre un autre, attendu mêmement que celui en qui il se fiait usait de si grande déloyauté envers ses plus proches alliés; toutesfois Bocchus ayant les deux en sa puissance, et s'étant lui-même rangé à ce point de nécessité, qu'il était force qu'il trahît ou l'un ou l'autre, après avoir longuement disputé en lui-même lequel il ferait plus tôt, à la fin exécuta le dessein de la première trahison, et délivra Jugurtha entre les mains de Sylla. »

(132) ..... Homme irréprochable.

On ne peut, en vérité, trop s'étonner de voir Salluste qualifier d'une épithète si honorable, *sanctus vir*, un homme mêlé à une si honteuse négociation.

(133) ..... Livré à Sylla, qui le mène à Marius.

« Il est bien vrai, dit Plutarque, que celui qui triompha de cette prise fut Marius; mais l'envie qu'on lui portait faisait qu'on attribuait la gloire du fait à Sylla, ce qui secrètement fâchait fort Marius; mêmement que Sylla, qui, de sa nature, était hautain, et qui lors commençait, d une vie basse, obscure et inconnue, à venir pour la première fois en quelque lumière entre ses citoyens, et à goûter les prémices des honneurs, en devint si ambitieux et si convoiteux de gloire, qu'il en fit graver l'histoire en un anneau qu'il porta toujours depuis, et s'en servit de cachet. La gravure était le roi Bocchus qui livrait, et Sylla qui recevait Jugurtha prisonnier. Ces choses déplaisaient fort à Marius... Voilà, *continue le même historien*, la première source de cette pestilente et mortelle inimitié qui, depuis, fut toujours entre Marius et Sylla, laquelle pensa perdre et ruiner la ville de Rome et son empire de fond en comble: d'autant que plusieurs, portant envie à la gloire de Marius, allaient disant que cet acte de la prise de Jugurtha appartenait à Sylla;... et attribuaient le commencement et les principaux exploits de cette guerre à Metellus, et les derniers, avec la consommation finale, à Sylla; afin que le peuple ne l'eût plus en si grande estime, ni en telle recommandation, qu'il l'avait eu auparavant... Davantage l'inimitié commencée entre lui et Marius se ralluma par une occasion nouvelle de l'ambition du roi Bocchus, lequel, en partie pour s'insinuer de plus en plus en la bonne grâce du peuple romain, et en partie aussi pour

gratifier Sylla, donna et dédia au temple de Jupiter Capitolin des images de la Victoire, qui portaient des trophées, et auprès d'elles l'image de Jugurtha, qu'il délivrait entre les mains de Sylla; le tout de fin or. Cela fit sortir Marius hors de soi, de dépit et de jalousie qu'il en eut, ne pouvant supporter qu'un autre s'attribuât la gloire de ses faits, tellement qu'il était bien résolu d'abattre ces images-là et de les ôter par force. Sylla aussi, d'un autre côté, s'opiniâtrait à les vouloir maintenir au lieu où elles avaient été mises; et il y en eut d'autres aussi qui se prirent à défendre la cause de Sylla : tellement que, pour la querelle de ces deux personnages, la ville était toute prête de tomber en grande combustion; n'eût été que la guerre des alliés de l'Italie, qui de longtemps se couvait et fumait, s'enflamma tout à un coup contre la ville de Rome; ce qui réprima un peu pour l'heure la sédition. » Valère-Maxime présente des détails analogues sur les causes de la haine de Marius et de Sylla : « Marius, selon cet auteur (liv. VIII, ch. XIV, n° 4,) lui en voulait surtout de l'affectation que mettait son rival à se servir du cachet sur lequel était gravée la scène qui avait terminé la guerre de Numidie. Toute la vie, Sylla voulut se servir de ce cachet pour la signature de ses lettres, quoiqu'il eût depuis fait tant de choses au prix desquelles celle-ci n'était rien. » *Voyez*, sur ces faits, TITE-LIVE, *Epitome* LXVI; FLORUS, liv. III, ch. I; PLINE, liv. XXXVII, ch. IV.

(134) ..... Quoique absent fut nommé consul.

Ce fut vers l'an 650 de Rome, un an après son premier consulat; c'était une double infraction aux lois qui voulaient qu'un citoyen sollicitât le consulat en personne, et que dix ans s'écoulassent d'un premier consulat à l'autre. L'exemple du premier Scipion l'Africain, mais surtout le danger de la patrie, l'emporta sur l'autorité des lois et des usages (PLUTARQUE, *Vie de Marius*). Cicéron, dans le discours *sur les provinces consulaires*, rapporte que les plus grands ennemis de Marius, Crassus, Scaurus, et même les Metellus, furent d'avis de lui conférer cette dignité.

(135) ..... Il triompha consul.

C'était la première fois qu'on voyait un Romain triompher le même jour qu'il prenait possession du consulat.

Ici Salluste termine la guerre de Numidie; mais il nous laisse ignorer quel fut le sort de Jugurtha et celui de la Numidie. Plutar-

que supplée à ce silence, que justifie suffisamment la manière impétueuse dont notre historien conduit sa narration.

Après avoir orné le triomphe de son vainqueur, Jugurtha fut saisi par les licteurs, qui déchirèrent sa robe, et lui meurtrirent les oreilles pour s'emparer de ses anneaux; ils le jetèrent ensuite tout nu dans une fosse profonde. Conservant jusqu'au dernier moment le même sang-froid qu'il avait pris dans l'exécution des plus grands crimes, le meurtrier d'Adherbal s'écria en souriant : « O dieux! que vos étuves sont froides! » Après avoir lutté six jours contre la faim, il expira enfin. Il avait environ cinquante-quatre ans.

Eutrope (livre IV) et quelques autres prétendent que Jugurtha fut étranglé en prison. Sur quelques vieux manuscrits de Salluste, on lit deux vers latins portant qu'il fut précipité de la roche Tarpéienne.

Si cupis ignotum Jugurthæ discere lethum :
Tarpeiæ rupis pulsus ad ima ruit.

Un autre manuscrit, cité par Cortius, offre cet autre distique :

Nosse cupis vulgo non cognita fata Jugurthæ :
Ut Plutarchus ait, carcere clausus obit.

Enfin, M. Burnouf a trouvé, dans le manuscrit *A* de la Bibliothèque royale, douze vers sur la mort de Jugurtha et de ses fils, dont il cite seulement ceux-ci :

..... Eadem natos sors abstulit illius ambos,
Culpaque perjuri traxit utrosque patris.

En effet, Appien d'Alexandrie nous apprend que Masentha, l'un d'eux, gardé en prison dans la ville de Venouse, fut quelques années après, lors de la guerre Sociale, délivré par Pappius, l'un des chefs latins, qui, l'ayant revêtu des ornements royaux, se servit de lui pour engager la cavalerie numide à déserter les drapeaux des Romains.

Toute la Numidie ne fut pas réduite en province romaine, après le triomphe de Marius. La partie limitrophe de la Mauritanie fut donnée au roi Bocchus. On en laissa une autre portion à Hiempsal II, fils de Gulussa, et petit-fils de Masinissa. Il eut pour successeur Juba I^er^. Enfin, la partie de la Numidie qui confinait à la province romaine d'Afrique fut réunie au domaine de la république.

FIN DES NOTES DE LA GUERRE DE JUGURTHA.